6.1.

E LIBRIS

Hugh Cecil Earl of Lonsdale.

IVIRUM

322 Œuvres complètes de **F. Baucher.** Méthode d'Equitation, basée sur de nouveaux principes, revue et augmentée. Treizième Edition ; suivie des Passe-temps Equestres ; Dialogues sur l'Equitation ; Dictionnaire raisonné d'Equitation ; Nouveaux moyens Equestres ; Dernières innovations ; Examen rétrospectif ; Nouveau travail raisonné avec le caveçon. Paris. 1867.

8vo. 640 pp. 17 plates and portrait of the Author. M., $9\frac{3}{4}$ in. by $6\frac{1}{8}$ in.

Acquired 1976

The Gift of

Russell Arundel

THIS BOOK RESTORED IN 2016
THROUGH THE SUPPORT OF

KIM WICKENS

IN HONOR OF

HER GRANDFATHER, MAYO
BAUCHER

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

F. BAUCHER

Paris — Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

F. BAUCHER

MÉTHODE D'ÉQUITATION

BASÉE SUR DE NOUVEAUX PRINCIPES

REVUE ET AUGMENTÉE

TREIZIÈME ÉDITION

SUIVIE DES

Passe-Temps Équestres
Dialogues sur l'Équitation
Dictionnaire raisonné d'Équitation
Nouveaux moyens Équestres
Dernières innovations
Examen rétrospectif
Nouveau travail raisonné avec le caveçon

PARIS

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE PENTHIÈVRE, 29

LIBRAIRIE DE J. DUMAINE
Éditeur de l'Empereur
30, RUE ET PASSAGE DAUPHINE

LIBRAIRIE DE E. DENTU
Libraire-Éditeur
GALERIE D'ORLÉANS, PALAIS-ROYAL

1867

LA TRADUCTION ET LA REPRODUCTION SONT INTERDITES

REMERCIEMENTS A L'EMPEREUR

SIRE,

Recevez mes remerciements bien sincères pour la pension de 2,400 francs que Votre Majesté a bien voulu m'accorder, sans sollicitation de ma part. La postérité, qui tient compte de toutes les grandes et belles actions des hommes supérieurs, gardera aussi le souvenir des faits qui viennent se grouper autour de l'idole de la France.

C'est avec le sentiment de la plus profonde reconnaissance que j'ai l'honneur d'être,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble et très-obéissant sujet,

BAUCHER.

PRÉFACE

L'homme, le roi de la création, a reçu du Créateur une intelligence supérieure aux animaux, non pour les asservir à ses caprices et leur infliger des mauvais traitements, mais pour en recevoir tous les services qu'il est en droit de leur demander. Le cheval, ce noble animal, est peut-être celui dont l'homme a le plus abusé, et les moyens dont on s'est servi pour le soumettre trahissent l'ignorance autant que la brutalité. Dès ma jeunesse j'aimai le cheval, et, frappé de l'incertitude des principes énoncés par tous les auteurs qui ont écrit sur l'équitation, je cherchai à ouvrir une voie nouvelle et sûre à tous ceux qui s'occupent de l'éducation du cheval. En 1830 je fis paraître le *Dictionnaire raisonné d'équitation*. La faveur du public me récompensa de mes laborieuses recherches, et m'encouragea à persévérer dans mes efforts. Quelques années plus tard parut ma nouvelle Méthode,

qui souleva dans le monde équestre, d'une part un grand enthousiasme, de la part de quelques-uns une critique passionnée, trop passionnée pour être impartiale. Douze éditions se succédèrent en vingt ans, mes ouvrages furent traduits dans plusieurs langues, et partout les amateurs et les officiers intelligents adoptèrent mes principes. J'ai déjà dit les causes qui avaient empêché ma Méthode d'être introduite dans la cavalerie française, malgré l'avis presque unanime de MM. les officiers consultés. Le public connaît l'inimitié du comte d'Aure et la partialité du duc de Nemours. La mort a emporté le premier, et le vent de l'adversité a jeté le second sur la terre d'exil.

Que ma plume se taise sur ce triste passé !

Cette treizième édition se distingue des éditions précédentes, en ce que j'ai corrigé des passages qui me semblaient incomplets, et effacé ceux que l'expérience m'avait fait trouver inutiles, les remplaçant par des moyens plus simples, plus sûrs, et surtout en ce que j'y ai introduit des innovations qui perfectionnent l'éducation du cheval.

Avec ma Méthode, on pouvait bien donner à tous les chevaux l'équilibre du troisième et du deuxième genre, et les vingt-six chevaux que j'ai montés en public en ont été la preuve incontestable. Avec mes innovations, je donne non-seulement une plus grande facilité pour obtenir sur tous les chevaux ces deux genres d'équilibre, je donne encore les moyens infaillibles *d'obtenir chez tous les chevaux une légèreté constante*, signe d'un équilibre

parfait. C'est cet équilibre que j'appelle équilibre du premier genre.

Les deux premiers équilibres suffisent à tous les besoins de la cavalerie et de l'équitation ordinaire.

L'équilibre parfait, ou équilibre du premier genre, ne pourra être donné au cheval que par l'élite des cavaliers. Ce sera l'équitation transcendentale. En poésie, dans les arts, dans les sciences, il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe !

RÉSUMÉ

DES RAPPORTS OFFICIELS

EN FAVEUR DE LA MÉTHODE.

Dans les dix premières éditions de ma Méthode, j'ai publié, en entier, les divers rapports officiels de MM. les généraux et officiers de cavalerie qui se sont occupés de mon système au point de vue militaire. J'ai jugé nécessaire de ne donner, dans cette édition, qu'un résumé succinct de toutes ces pièces, afin de pouvoir publier mes idées nouvelles sans rien changer au format du livre.

Mes lecteurs me sauront gré, sans doute, de remplacer ainsi ces rapports élogieux qui m'étaient précieux lors de l'apparition de mon ouvrage, tant par la spécialité et le talent de leurs rédacteurs que par l'impartialité qui les leur a dictés.

Je saisis cette occasion d'exprimer à MM. les officiers de l'armée ma profonde reconnaissance pour leur juste appréciation de ma Méthode et le zèle qu'ils ont déployé à son étude. Je me tiendrai toujours pour très-honoré de leur haute approbation.

L'intérêt seul du public a pu me déterminer à retrancher de mon livre leurs remarquables écrits.

Je prie ceux de mes lecteurs qui voudraient lire ces rapports en entier de se reporter aux éditions précédentes.

Je passerai sous silence quelques lettres qui ont précédé la mission qui m'a été confiée de faire étudier mon système dans les corps de troupes à cheval.

Rapport de M. de Novital, chef d'escadrons, commandant l'école de Saumur.

Analyse des exercices journaliers. — Progrès constatés, jour par jour, jusqu'à parfaite éducation obtenue en treize jours pour quarante chevaux.

M. de Novital continue :

« Les adversaires de M. Baucher veulent lui donner « le cachet d'une imitation des Pignatel, Pluvinel, New- « castle, etc.; mais ces célèbres écuyers, tout en prêchant « l'assouplissement, l'équilibre, ont-ils indiqué les moyens « d'exécution ? ont-ils enseigné une théorie aussi lucide, « aussi juste, aussi bien raisonnée que celle de M. Bau- « cher ? Non.

« La méthode de M. Baucher doit faire école, parce « qu'elle s'appuie sur des principes vrais, fixes, ration- « nels, motivés. Tout en elle est mathématique et peut « se rendre par des chiffres.

« A lui donc appartient la nouvelle époque qui com-
« mence ; à lui la gloire d'avoir mis le cheval dans la
« dépendance complète du cavalier en paralysant toute
« résistance, toute volonté, et en remplaçant les forces
« instinctives par des forces transmises.

« L'opinion de MM. les capitaines instructeurs des
« 5e cuirassiers et 3e lanciers se trouve comprise dans
« ce que je viens d'émettre. »

Paris, 4 avril 1842.

Rapport au général Oudinot, par M. Carrelet, colonel de la garde municipale de Paris.

« ..... Je vous dirai qu'officiers et sous-officiers sont
« unanimes pour approuver les procédés de M. Baucher,
« appliqués au dressage des jeunes chevaux. En quinze
« jours M. Baucher obtient des résultats meilleurs que
« ceux obtenus en six mois par les anciens procédés. Je
« suis tellement convaincu de l'efficacité des moyens
« professés par M. Baucher, que je vais soumettre à ces
« procédés tous les chevaux de mes cinq escadrons. »

Paris, 6 avril 1842.

Rapport du général marquis Oudinot au Ministre de la guerre.

Constatation des heureux résultats obtenus par la méthode. — Les principes de M. Baucher sont un grand

et incontestable progrès. — Conclut à ce que les corps de troupes envoient des instructeurs s'initier à la méthode.

6 avril 1842.

Rapport du chef d'escadron Grenier, chargé du commandement des officiers envoyés à Paris pour étudier la Méthode.

Vingt-deux officiers ont reçu les leçons de M. Baucher lui-même. — Approbation entière des principes et de leurs démonstrations pratique et orale. — C'est surtout à l'école de cavalerie que la méthode doit être connue.

Versailles, 24 juillet 1842.

Rapport demandé par le colonel président de la commission chargée d'étudier le dressage des jeunes chevaux d'après la méthode Baucher, et rédigé par M. Desondes, lieutenant au 9e cuirassiers.

Ce rapport suit jour par jour l'éducation d'un cheval désigné.

Constatation des progrès simultanés du cavalier et du cheval.

La méthode, par l'excellence de ses principes, remédie à la mauvaise conformation du cheval. — Elle est appelée à diminuer les proportions effrayantes des pertes de chevaux.

Enfin, dit M. Desondes, la plus heureuse des innovations doit amener une révolution dans la cavalerie.

15 juillet 1842.

Rapport du commandant de l'École royale de cavalerie de Saumur.

« .... Je me résume en disant que la nouvelle méthode « doit être un grand bien, une amélioration incontestable « pour la cavalerie.

« Je fais donc des vœux pour son adoption et sa « prompte introduction dans l'armée. »

Saumur, 6 août 1842.

Rapport sur l'essai de la nouvelle méthode fait au camp de Lunéville, par M. Baucher fils.

« .... La sollicitude éclairée de M. le Ministre de la « guerre pour l'armée est un sûr garant que cette mé- « thode trouvera en lui un puissant protecteur, et que « toutes les troupes à cheval pourront bientôt mettre à « profit les importants avantages que procure son appli- « cation. »

Les Membres de la Commission :
Capitaines de JUNIAC, de CHOISEUL, GROSJEAN ;
lieutenant-colonel HERMET ; général GUSLER.

Outre tous ces rapports, j'ai reçu l'adhésion de la plus grande partie des officiers de cavalerie. Quatre-vingt-

trois colonels ou capitaines, sur cent deux, approuvent mon système.

J'ai retranché également de cette édition le chapitre intitulé : *la Vérité sur ma mission à Saumur*. Les bruits contradictoires et erronés qui circulaient lors des premières éditions m'avaient engagé à éclairer le public par cet écrit. Mais, aujourd'hui, la mort de M. le général comte d'Esparre me fait un devoir d'abandonner une polémique dans laquelle je n'aurais plus d'adversaire.

I

NOUVEAUX MOYENS D'OBTENIR UNE BONNE POSITION DU CAVALIER [1].

On trouvera sans doute étonnant que, dans les premières éditions, promptement épuisées, de cet ouvrage ayant pour objet l'éducation du cheval, je n'aie pas commencé par parler de la position du cavalier. En effet, cette partie si importante de l'équitation a toujours été la base des écrits classiques.

Ce n'est pas sans motifs, cependant, que j'ai différé jusqu'à présent de traiter cette question. Si je n'avais rien eu de nouveau à dire, j'aurais pu, ainsi que cela se pratique, consulter les vieux auteurs, et, à l'aide de quelques transpositions de phrases, de quelques changements de mots, lancer dans le monde équestre une inutilité de plus. Mais j'avais d'autres idées ; je voulais une *refonte complète*. Mon système pour arriver à donner une bonne

[1] Ces préceptes s'adressent plus spécialement aux cavaliers militaires; mais, avec quelques légères modifications, faciles à saisir, ils peuvent également s'appliquer à l'équitation civile.

position au cavalier étant aussi une innovation, j'ai craint que tant de choses nouvelles à la fois n'effrayassent les amateurs, même les mieux intentionnés, et qu'elles ne donnassent prise à mes adversaires. On n'aurait pas manqué de proclamer que mes moyens d'action sur le cheval étaient impraticables, ou qu'ils ne pouvaient être appliqués qu'avec le secours d'une position plus impraticable encore. Or, j'ai prouvé le contraire : d'après mon système, des chevaux ont été dressés par la troupe, quelle que fût la position des hommes à cheval. Pour donner plus de force à cette méthode, pour la rendre plus facile à comprendre, j'ai dû l'isoler d'abord de tous autres accessoires, et garder le silence sur les nouveaux principes qui ont rapport à la position du cavalier. Je me réservais de ne mettre ces derniers au jour qu'après la réussite incontestable des essais officiels. Au moyen de ces principes, ajoutés à ceux que j'ai publiés sur l'art de dresser les chevaux, j'abrége également le travail de l'homme, j'établis un système précis et complet sur ces deux parties importantes, mais jusqu'à ce jour confuses, de l'équitation.

En suivant mes nouvelles indications, relativement à la position de l'homme à cheval, on arrivera promptement à un résultat certain ; elles sont aussi faciles à comprendre qu'à démontrer : deux phrases suffisent pour tout expliquer au cavalier. Il est de la plus grande importance, pour l'intelligence et les progrès de l'élève, que l'instructeur soit court, clair et persuasif; celui-ci doit

donc éviter d'étourdir ses recrues par des développements théoriques trop prolongés. Quelques mots, expliqués avec à-propos, favoriseront et dirigeront beaucoup plus vite la compréhension. L'observation silencieuse est souvent un des caractères distinctifs du bon professeur. Après qu'on s'est assuré que le principe posé a été bien compris, il faut laisser l'élève studieux exercer lui-même son mécanisme : c'est ainsi seulement qu'il parviendra à trouver les effets de tact, qui ne s'obtiennent que par la pratique. Tout ce qui tient au sentiment s'acquiert, mais ne se démontre pas.

POSITION DU CAVALIER.

Le cavalier donnera toute l'extension possible au buste, de manière que chaque partie repose sur celle qui lui est inférieurement adhérente, afin d'augmenter la puissance des fesses sur la selle ; les bras tomberont sans force sur les côtés ; les cuisses et les jambes devront trouver, par leur force interne, autant de points de contact que possible avec la selle et les flancs du cheval ; les pieds suivront naturellement le mouvement des jambes.

On comprend dans ces quelques lignes combien est simple la position du cavalier.

Les moyens que j'indique pour obtenir, en peu de temps, une bonne position lèvent toutes les difficultés que présentait la route tracée par nos devanciers. L'élève ne comprenait presque rien au long catéchisme recité à haute

voix par l'instructeur, depuis la première phrase jusqu'à la dernière ; en conséquence, il ne pouvait pas l'exécuter. Ici, c'est par quelques mots que nous rendons toutes ces phrases, après avoir cependant procédé à l'aide d'un travail d'assouplissement. Ce travail rendra le cavalier adroit et, par suite, intelligent ; un mois ne sera pas écoulé sans que le conscrit le plus lourd et le plus maladroit ne soit en état d'être bien placé.

LEÇON PRÉPARATOIRE.

(La leçon sera d'une heure ; il y aura deux leçons par jour pendant un mois.)

Le cheval est amené sur le terrain, sellé et bridé ; l'instructeur ne prendra pas moins de deux élèves ; l'un tiendra le cheval par la bride, tout en observant le travail de l'autre, afin de l'exécuter à son tour. L'élève s'approchera de l'épaule du cheval et se disposera à monter ; à cet effet, il prendra et séparera avec la main droite une poignée de crins, qu'il passera dans la main gauche, le plus près possible de leurs racines, sans qu'ils soient tortillés dans la main ; il saisira le pommeau de la selle avec la main droite, les quatre doigts en dedans, le pouce en dehors ; puis, après avoir ployé légèrement les jarrets, il s'enlèvera sur les poignets. Une fois la ceinture à la hauteur du garrot, il passera la jambe droite par-dessus la croupe sans la toucher et se mettra légèrement en selle. Ce mouvement de voltige étant d'une très-grande utilité pour l'agilité du cavalier, on le lui fera recommencer huit ou

dix fois, avant de le laisser s'asseoir sur la selle. Bientôt la répétition de ce travail lui donnera la mesure de ce qu'il peut faire au moyen de la force bien entendue de ses bras et de ses reins.

TRAVAIL EN SELLE.

Ce travail doit se faire en place; on choisira de préférence un cheval vieux et froid. (Les rênes nouées tomberont sur le col.)

Une fois l'élève à cheval, l'instructeur examinera sa position naturelle, afin d'exercer plus fréquemment les parties qui ont de la tendance à l'affaissement ou à la roideur. C'est par le buste que l'instructeur commencera la leçon. Il fera servir à redresser le haut du corps les flexions des reins qui portent la ceinture en avant ; on tiendra pendant quelque temps dans cette position le cavalier dont les reins sont mous, sans avoir égard à la roideur qu'elle entraînera les premières fois. C'est par la force que l'élève arrivera à être liant, et non par l'abandon tant et si inutilement recommandé. Un mouvement obtenu d'abord par de grands efforts n'en nécessitera plus au bout de quelque temps, parce qu'il y aura adresse, et que, dans ce cas, l'adresse n'est que le résultat des forces combinées et employées à propos. Ce que l'on fait primitivement avec dix kilogrammes de forces se réduit ensuite à sept, à cinq et à deux. L'adresse sera la force réduite à deux kilogrammes. Si l'on commençait par une force moindre, on n'arriverait pas à ce résultat. On renouvel-

lera donc souvent les flexions de reins en laissant parfois l'élève se relâcher complétement, afin de lui faire bien saisir l'emploi de force qui donnera promptement une bonne position au buste. Le corps étant bien placé, l'instructeur passera 1° à la leçon du bras, laquelle consiste à le mouvoir dans tous les sens, d'abord ployé et ensuite tendu ; 2° à la leçon de la tête ; celle-ci devra tourner à droite et à gauche sans que ses mouvements réagissent sur les épaules.

Dès que la leçon du buste, des bras et de la tête donnera un résultat satisfaisant, ce qui doit arriver au bout de quatre jours (huit leçons), on passera à celle des jambes.

L'élève éloignera, autant que possible, des quartiers de la selle l'une des deux cuisses ; il la rapprochera ensuite avec un mouvement de rotation de dehors en dedans, afin de la rendre adhérente à la selle par le plus de points de contact possible. L'instructeur veillera à ce que la cuisse ne retombe pas lourdement ; elle doit reprendre sa position par un mouvement lentement progressif et sans secousses. Il devra, en outre, pendant la première leçon, prendre la jambe de l'élève et la diriger pour bien faire comprendre la manière d'opérer ce déplacement. Il lui évitera ainsi de la fatigue et obtiendra de plus prompts résultats.

Ce genre d'exercice nécessite de fréquents repos ; il y aurait inconvénient à prolonger la durée du travail au delà des forces de l'élève. Les mouvements d'adduction

(qui rendent la cuisse adhérente à la selle) et ceux d'abduction (qui éloignent) devenant plus faciles, les cuisses auront acquis un liant qui permettra de les fixer à la selle dans une bonne position. On passera alors à la flexion des jambes.

FLEXION DES JAMBES.

L'instructeur veillera à ce que les genoux conservent toujours leur adhérence parfaite avec la selle. Les jambes se mobiliseront comme le pendule d'une horloge, c'est-à-dire que l'élève les remontera jusqu'à toucher le troussequin de la selle avec les talons. Ces flexions répétées rendront les jambes promptement souples, liantes, et leur mouvement indépendant de celui des cuisses. On continuera les flexions de jambes et de cuisses pendant quatre jours (huit leçons). Pour rendre chacun de ces mouvements plus correct et plus facile, on y consacrera huit jours (ou quatorze leçons). Les quatorze jours (trente leçons) qui resteront pour compléter le mois continueront à être employés au travail d'assouplissement en place ; seulement, pour que l'élève apprenne à combiner la force de ses bras et celle de ses reins, on lui fera tenir progressivement des poids de 2 à 5 kilogrammes à bras tendu. On commencera cet exercice par la position la moins fatigante, le bras ployé, la main près de l'épaule, et on poussera cette flexion à la plus grande extension du bras. Le buste ne devra pas se ressentir de ce travail et restera maintenu dans la même position.

DES GENOUX.

La force de pression des genoux se jugera, et même s'obtiendra à l'aide du moyen que je vais indiquer. Ce moyen, qui de prime abord semblera peut-être futile, amènera cependant de très-grands résultats. L'instructeur prendra un morceau de cuir de l'épaisseur de cinq millimètres et long de cinquante centimètres ; il placera l'une des extrémités de ce cuir entre le genou et le quartier de la selle. L'élève fera usage de la force de ses genoux pour ne pas le laisser glisser, tandis que l'instructeur le tirera lentement et progressivement de son côté. Ce procédé servira de dynamomètre pour juger des progrès de la force. Quelques paroles encourageantes placées à propos stimuleront l'amour-propre de chaque élève.

On veillera avec le plus grand soin à ce que chaque force qui agit séparément n'en mette pas d'autres en jeu, c'est-à-dire que le mouvement des bras n'influe jamais sur les épaules ; il devra en être de même pour les cuisses, par rapport au tronc ; pour les jambes, par rapport aux cuisses, etc., etc. Le déplacement et l'assouplissement de chaque partie isolée une fois obtenus, on déplacera momentanément le haut du corps, afin d'apprendre au cavalier à se remettre en selle de lui-même. Voici comment on s'y prendra : L'instructeur, placé sur le côté, poussera l'élève par la hanche, de manière que son assiette se trouve portée en dehors du siége de la selle. Avant d'o-

pérer un nouveau déplacement, l'instructeur laissera l'élève se remettre en selle, en ayant soin de veiller à ce que, pour reprendre son assiette, il ne fasse usage que des hanches et des genoux, afin de ne se servir que des parties les plus rapprochées de l'assiette. En effet, le secours des épaules influerait bientôt sur la main, et celle-ci sur le cheval ; le secours des jambes pourrait avoir de plus graves inconvénients encore. En un mot, dans tous les déplacements, on enseignera à l'élève à ne pas avoir recours, pour diriger, aux forces qui maintiennent à cheval ; à ne pas employer, pour s'y maintenir, celles qui dirigent.

Ce point de l'éducation étant atteint, un mois ne se sera pas écoulé depuis le jour où aura été *hissé* en selle un lourd conscrit normand ou bas-breton, et déjà, à l'aide d'une gymnastique équestre justement combinée et employée à propos, on aura développé les organisations physiques les plus contraires à l'arme à laquelle elles étaient destinées.

L'élève ayant franchi les épreuves préliminaires, attendra avec impatience les premiers mouvements du cheval pour s'y livrer avec l'aisance d'un cavalier déjà expérimenté.

Quinze jours (trente leçons) seront consacrés au pas, au trot et même au galop. Ici l'élève doit uniquement chercher à suivre les mouvements du cheval ; en conséquence, l'instructeur l'obligera à ne s'occuper que de sa position et non des moyens de direction à donner au cheval. On exigera seulement que le cavalier marche d'a-

bord droit devant lui, puis en tous sens, une rêne de bridon dans chaque main. Au bout de quatre jours (huit leçons), on pourra lui faire prendre la bride dans la main gauche. On s'attachera à ce que la main droite, qui se trouve libre, reste à côté de la gauche, afin que le cavalier prenne de bonne heure l'habitude d'être placé carrément (les épaules sur la même ligne) ; le cheval trottera également à droite et à gauche. Lorsque l'assiette sera bien consolidée à toutes les allures, l'instructeur expliquera d'une manière simple les rapports qui existent entre les poignets et les jambes, ainsi que leurs effets séparés (1).

ÉDUCATION DU CHEVAL.

Ici le cavalier commencera l'éducation du cheval, en suivant la progression que j'ai indiquée et que l'on retrouvera ci-après. On fera comprendre à l'élève tout ce qu'elle a de rationnel, et par quelle liaison intime se suivent, dans leurs rapports, l'éducation de l'homme et celle du cheval. Au bout de quatre mois à peine, le cavalier pourra passer à l'école de peloton ; les commandements ne seront plus qu'une affaire de mémoire ; il lui suffira d'entendre pour exécuter, car il sera maître de son cheval.

J'espère que la cavalerie comprendra (comme elle a déjà compris mon mode d'éducation du cheval) tout l'avantage des moyens que j'indique pour tirer le plus large

(1) Voir les principes pour l'éducation du cheval.

parti possible du peu de temps que chaque soldat reste sous les drapeaux.

J'ai également la conviction que l'emploi de ces moyens rendra prompte et parfaite l'éducation des hommes et des chevaux.

RESUMÉ ET PROGRESSION.

	Jours.	Leçons.
1° Flexion des reins pour servir à l'extension du buste.	4	8
2° Rotation, extension des cuisses et flexion des jambes.	4	8
3° Exercice général et successif de toutes les parties.	8	14
4° Déplacement du tronc, exercice des genoux et des bras avec des poids dans les mains.	14	30
5° Position du cavalier sur le cheval au pas, au trot et au galop, pour façonner et fixer l'assiette à ces différentes allures.	15	30
6° Éducation du cheval par le cavalier.	75	150
TOTAL.	120	240

II

KINÉSIE ÉQUESTRE.

ÉTUDE DU MÉCANISME DU CAVALIER.

M. Rul, mon élève, est le premier auquel je fis connaître, il y a plus de vingt ans, ces nouveaux moyens de donner une bonne position au cavalier, et depuis lors il les a appliqués avec le plus grand succès à l'instruction de ses élèves dans les diverses parties de l'Europe qu'il a parcourues pour y introduire ma méthode d'équitation. Je suis heureux de lui donner une nouvelle preuve de mon estime et de mon affection sincère, en publiant ici le programme de cette partie importante de l'équitation, trop peu connue en France, tel qu'il l'a formulé :

Le pianiste commence par exercer son doigter. Il en est de même de chaque instrumentiste. A plus forte raison devrait-il en être de même du cavalier, auquel il faudrait donner d'abord les moyens de se tenir d'aplomb sur son

cheval, avant de lui apprendre à le dresser, à le conduire.

La kinésie, science du mouvement, apprend au cavalier à exercer séparément, — simultanément, — uniformément, — contradictoirement, toutes les parties de son mécanisme, afin de détruire l'influence instinctive des congénères, et donner aux muscles une action libre, indépendante, afin de régler le jeu de ses divers leviers, de coordonner ses effets de force, pour demeurer en rapport constant d'équilibre avec son cheval.

DIVISION DU TRAVAIL (DEUX LEÇONS PAR JOUR).

A pied.—Assouplissement. . . .	Flexions.	4 jours.
	Extensions. . . .	
	Rotations. . . .	
	Adductions . .	
A cheval sur un cheval de voltige, etc.		4

A CHEVAL (SANS ÉTRIERS ET SANS RÈNES), A LA LONGE (EN CERCLE).

En place.	2 cavaliers par cheval : l'un tient	4	»
Au pas.	la longe, l'autre s'exerce. . .		
Au trot.	Ils se remplacent.	12	»
Au galop.	Toutes les 5 minutes.	8	»
A cheval (sans étriers et avec les rênes du filet). .		8	»
A la fin de la leçon, faire desseller et monter à poil.			
Sauts d'obstacles.		8	»
A cheval (en couverte).		2	»
Ensemble.		50 jours.	

PROGRESSION DE LA LEÇON.

VOLTIGE UTILE. — MONTER, SAUTER, DESCENDRE DES DEUX CÔTÉS.

- **Tête**
  - A droite.
  - A gauche.
  - En arrière à droite.
  - En arrière à gauche.
  - En avant.
  - En arrière.
  - Oblique à droite.
  - Oblique à gauche.
  - Rotations à droite.
  - Rotations à gauche.
- **Épaules**
  - Rotations limitées.
  - Élévation et abaissement.
- **Bras**
  - Séparément.
  - Simultanément.
  - Oppositivement.
  - Extensions.
    - En haut.
    - En bas.
    - De côté.
    - En arrière.
  - Rotations.
    - En avant.
    - En arrière.
- **Reins**
  - Flexions entières.
  - Demi-flexions.
  - Rotations à droite.
  - Rotations à gauche.
  - Extensions à droite.
  - Extensions à gauche.
- **Cuisses**
  - Séparément.
  - Simultanément.
  - Oppositivement.
    - Rotations graduées.
    - Oppositions
      - Passives.
      - Actives.
      - Alternes.
- **Genoux**
  - Séparément.
  - Simultanément.
  - Oppositivement.
    - Pressions *graduées*.
    - Oppositions *alternes*.

Jambes.	Séparément. . . .	Flexions. .	En arrière.
	Simultanément. . .	Extensions.	En avant.
	Oppositivement. . .		
Pieds.	Séparément. . . .	Flexions.	
	Simultanément. . .	Extensions.	
	Oppositivement. . .	Rotations.	
Déplacements. .	Simples.		
Replacements(1)	Multiples.		
Voltige..	Au pas.	Descendre et remonter des deux côtés.	
	Au trot.		
	Au galop.		

Après ces 100 leçons de kinésie, le cavalier est plus solide à cheval, plus souple, plus apte à manier ses armes et à dresser son cheval, que n'importe quel cavalier de l'armée, dont l'instruction équestre a été faite selon l'ordonnance de cavalerie. Il peut apprendre maintenant à dresser son cheval, c'est-à-dire à se servir de ses jambes et de sa main pour parler à l'intelligence du cheval. Quel service pourrait-on attendre du marin qui marcherait sur le pont d'un navire, d'un pas incertain, en *patinant* et en *s'accrochant* aux amarres pour ne pas tomber? Voilà cependant ce que l'ordonnance de cavalerie fait du cavalier, auquel elle apprend à se tenir à cheval avec le secours de la main et des étriers. Elle est impuissante pour lui apprendre à mener juste son cheval. C'est ce qui justifie ces paroles de M. le général Daumas : « Tandis « qu'il nous faut plusieurs années pour obtenir un mé-

(1) Combiner tous ces exercices 2 à 2, 3 à 3, 4 à 4, 5 à 5.

« diocre cavalier ! » A cela je réponds : « Tandis qu'il « ne faudrait que quelques mois pour obtenir un excel- « lent cavalier militaire ! » Mais il faudrait que tous les cavaliers suivissent cette progression méthodique de la kinésie, développée par M. Baucher, et l'on verrait des merveilles !

RUL.

élève de M. Baucher.

III

DE L'ÉQUILIBRE DU CHEVAL.

L'harmonie du poids et des forces du cheval donne l'équilibre de la masse.
L'équilibre de la masse produit l'harmonie des mouvements.

BAUCHER.

Tout être organisé, pour conserver la liberté et la sûreté de ses mouvements, est astreint à observer la loi de l'équilibre. Le cheval monté, plus que tout autre animal, est soumis à cette loi, car non-seulement il doit calculer ses mouvements par rapport à sa propre masse, mais le poids additionnel de son cavalier tend à déranger constamment son équilibre naturel.

L'importance majeure d'équilibrer le cheval a été vivement sentie par le monde équestre : aussi tout écuyer se pique d'honneur et veut trouver le secret de ce nœud gordien.

Dans notre XIX^e^ siècle, où toutes choses doivent être traitées scientifiquement, il est tout naturel qu'on ait demandé à la science le secret de l'équilibre. La science a répondu par un problème : — Pour équilibrer votre cheval, cherchez son centre de gravité.

Cette réponse n'a pas manqué d'exciter une noble ardeur. Tout le monde s'est mis à l'œuvre. On cherche le centre de gravité partout, toujours... mais on ne le trouve pas. Des contradictions sans nombre surgissent chaque jour, les discussions s'enveniment, les traités d'équitation tournent au pamphlet, les découvertes restent nulles et le centre de gravité continue à se promener dans le domaine dont on l'a fait seigneur et maître. Un si grand personnage devrait cependant n'être pas introuvable, eu égard aux limites restreintes qui le renferment.

Combien d'écuyers ont usé leur persévérance à cette vaine recherche ! Mais aussi, qui n'aurait voulu connaître la solution d'un problème qui, d'un seul coup, tranchait les difficultés de l'équitation en donnant l'équilibre du cheval ?

La science avait parlé; comme tout le monde, je crus à son oracle.

Me voilà donc livré, pendant des années entières, à des recherches journalières.

Résultats nuls ! Ceux de la veille étaient contredits par ceux du lendemain.

Fallait-il donc, cependant, parce qu'il plaisait au centre de gravité de voyager incognito, laisser le cheval et son cavalier exposés aux dangers qu'entraîne le défaut d'équilibre !

Pour m'aider dans mes recherches, je m'adressais aux écuyers-auteurs. Ils mettaient une grande érudition à

m'expliquer le déplacement du centre de gravité, quand, par exemple, une jambe se porte en avant, suivie de la jambe diagonalement opposée ; ou bien quand le rassembler s'opère, ou quand le cheval se cabre, rue, etc.

Il est là, disait l'un ; non, je le *vois* de ce côté, disait l'autre ; et ces vaines discussions se continuent encore parce que l'on ne veut pas remonter aux causes premières, et que les effets absorbent l'attention générale.

Je m'incline devant la science. Mais son application est-elle toujours bien comprise ? J'en doute, surtout dans le cas qui nous occupe.

On étudie la manière d'être du centre de gravité. Pourquoi ? Je l'ignore. En saine pratique, n'avons-nous pas le poids du cheval à répartir et sa force à coordonner ? n'avons-nous pas à combiner les forces opposées du cavalier (main et jambes) ? Si nous nous rendons compte des effets de ces divers agents, et si nous en tirons le parti convenable, nous arriverons à notre équilibre quand même, n'en déplaise au centre de gravité.

Messieurs les théoriciens, préparez vos anathèmes ! je vais porter une main profane sur le dieu de vos rêves et briser votre idole, après avoir, il est vrai, dans mon ignorance, brûlé sur son autel un inutile encens.

Votre centre de gravité ne donne, n'entraîne, ni ne produit rien.

Il existe incontestablement, mais à l'état de passiveté.

Vous voulez l'ériger en cause, il n'est qu'effet.

Quelle que soit votre opinion à son égard, il fonctionnera toujours dans le même ordre : bien, si votre mouvement est juste ; mal, si votre mouvement est irrégulier.

Pourquoi donc, à propos d'équitation, avoir sans cesse à la bouche des mots scientifiques, sonores il est vrai, mais vides de sens et propres, tout au plus, à retarder les progrès de l'art, par l'obscurité qu'ils répandent sur les théories ?

Tenez, messieurs, abandonnez simplement le centre de gravité aux influences qui le gouvernent, et cessez les discussions qu'il excite depuis trop longtemps. Au lieu d'enfourcher un nuage pour chevaucher à la recherche d'une idée aussi introuvable qu'inutile, montez un vrai cheval, et probablement vous approuverez les principes que je vais appliquer à l'obtention et au maintien de l'équilibre du cheval.

IV

DE L'EMPLOI RAISONNÉ DES FORCES DU CHEVAL.

Le cheval, comme tous les êtres organisés, est doué d'un poids et d'une force qui lui sont propres. Le poids, inhérent à la matière constitutive de l'animal, rend sa masse inerte et tend à la fixer au sol. La force, au contraire, par la faculté qu'elle lui donne de mobiliser ce poids, de le transférer de l'une à l'autre de ses parties, communique le mouvement, en détermine la vitesse, la direction et constitue l'équilibre.

Pour rendre cette vérité palpable, supposons un cheval au repos. Son corps sera dans un parfait équilibre, si chacun de ses membres supporte exactement la part du poids qui lui est dévolue dans cette position. S'il veut se porter en avant au pas, il devra préalablement transférer, sur les jambes qui resteront fixées au sol, le poids que supporte celle qu'il en détachera la première. Il en sera de même pour les autres allures, la translation s'opérant au trot, d'une diagonale à l'autre; au galop, de

l'avant à l'arrière-main, et réciproquement. Il ne faut donc jamais confondre les manières d'être du poids et de la force. Le poids n'est que passif, la force déterminante est active. C'est en reportant le poids sur telles ou telles extrémités que la force les mobilise ou les fixe. La lenteur ou la vitesse des translations détermine les différentes allures, qui sont elles-mêmes justes ou fausses, égales ou inégales, suivant que ces translations s'exécutent avec justesse ou irrégularité.

On comprend que cette puissance motrice se subdivise à l'infini, puisqu'elle est répartie sur tous les muscles de l'animal. Quand ce dernier en détermine lui-même l'emploi, je les appelle *instinctives;* je les nomme *transmises*(1) lorsque le cavalier en coordonne l'emploi. Dans le premier cas, l'homme, dominé par son cheval, reste le jouet de ses caprices; dans le second, au contraire, il en fait un instrument docile, soumis à toutes les impulsions de sa volonté. Le cheval, dès qu'il est monté, ne doit donc plus

(1) Plusieurs pamphlétaires très-*érudits* et *profonds anatomistes* ont beaucoup discuté sur cette expression : *forces transmises*, n'ayant, disaient-ils agréablement, rien trouvé de semblable dans les chevaux qu'ils avaient écorchés à l'école d'Alfort. On reconnaîtra sans doute avec moi que cette bouffonnerie est fort concluante.

Pour parler sérieusement, je déclare qu'en employant l'expression *transmises*, je ne prétends pas créer des forces en principe, mais seulement en fait. Je parviens à diriger et à utiliser des forces qui, par suite de contractions et de résistances, demeuraient complétement inertes, et qui seraient conséquemment comme si elles n'étaient pas. N'est-ce point là une espèce de transmission ? Au surplus, j'ai adopté ce mot, tant épilogué, parce qu'il m'a paru propre à rendre mon idée plus clairement que tout autre, et parce que je m'adressais à des écuyers, non à des puristes académiques.

agir que par des forces transmises. L'application constante de ce principe constitue le vrai talent de l'écuyer.

Mais un tel résultat ne peut s'obtenir instantanément. Le jeune cheval, habitué à régler lui-même, dans sa liberté, l'emploi de ses ressorts, se soumettra d'abord avec peine à l'influence étrangère qui viendra en disposer sans intelligence. Une lutte s'engagera nécessairement entre le cheval et le cavalier; celui-ci sera vaincu s'il ne possède l'énergie, la persévérance et surtout les connaissances nécessaires pour arriver à ses fins. Les forces de l'animal étant l'élément sur lequel l'écuyer doit agir principalement, pour les dominer d'abord et les diriger ensuite, c'est sur elles avant tout qu'il lui importe de fixer son attention. Il recherchera quelles sont les parties où elles se contractent le plus pour la résistance, les causes physiques qui peuvent occasionner ces contractions. Dès qu'il saura à quoi s'en tenir sur ce point, il n'emploiera envers son élève que des procédés en rapport avec la nature de ce dernier, et les progrès seront alors rapides.

Malheureusement, on chercherait en vain dans les auteurs anciens et modernes qui ont écrit sur l'équitation, je ne dirai pas des principes rationnels, mais même des données quelconques sur ce qui se rattache à l'emploi raisonné des forces du cheval. Tous ont bien parlé de *résistances*, d'*oppositions*, de *légèreté*, d'*équilibre*, mais aucun n'a su nous dire ce qui cause ces résistances, comment on peut les combattre, les détruire, et obtenir cette légèreté, cet équilibre, qu'il nous recommande si

instamment. C'est cette grave lacune qui a jeté sur les principes de l'équitation tant de doutes et d'obscurité ; c'est elle qui a rendu cet art stationnaire pendant si longtemps ; c'est cette grave lacune, enfin, que je crois être parvenu à combler.

Et d'abord, je pose en principe que toutes les résistances des jeunes chevaux proviennent, en premier lieu, d'une cause physique, et que cette cause ne devient morale que par la maladresse, l'ignorance ou la brutalité du cavalier. En effet, outre la roideur naturelle, commune à tous ces animaux, chacun d'eux a une conformation particulière dont le plus ou le moins de perfection constitue le degré d'harmonie existant entre le poids et les forces. Le défaut de cette harmonie occasionne l'imperfection des allures, la difficulté des mouvements, en un mot, tous les obstacles qui s'opposent à une bonne éducation. A l'état libre, quelle que soit la mauvaise structure du cheval, l'instinct seul lui suffira pour disposer ses forces de manière à maintenir son équilibre ; mais il est des mouvements qui lui sont impossibles, jusqu'à ce qu'un travail préparatoire l'ait mis à même de suppléer aux défectuosités de son organisation par un emploi mieux combiné de sa puissance motrice (1). Un cheval ne se met en

(1) J'engage beaucoup les amateurs désireux de suivre mes préceptes dans tout ce qu'ils ont de naturel et de méthodique, à bien prendre garde d'y mêler des moyens pratiques qui y sont étrangers et contraires. Dans le nombre de ces grotesques inventions se trouve placé le jockey anglais ou l'homme de bois, auquel de graves auteurs ont attribué des propriétés que la saine équitation réprouve ; en effet, la force permanente du bridon dans

mouvement qu'à la suite d'une position donnée ; s'il est des forces qui s'opposent à cette position, il faut donc les annuler d'abord pour les remplacer par celles qui pourront, seules, la déterminer.

Or, je le demande, si, avant d'avoir surmonté ces premiers obstacles, le cavalier vient y ajouter le poids de son propre corps et ses exigences maladroites, l'animal n'éprouvera-t-il pas une difficulté plus grande encore pour exécuter certains mouvements? Les efforts qu'on fera pour l'y astreindre, étant contraires à sa nature, ne devront-ils pas se briser contre cet obstacle insurmontable ? Il résistera naturellement, et avec d'autant plus d'avantage, que la mauvaise répartition de son poids et de ses forces suffira pour détruire l'action du cavalier. La résistance émane donc ici d'une cause physique ; cette cause devient morale dès l'instant où, la lutte se continuant avec les mêmes procédés, le cheval commence à combiner lui-même les moyens de se soustraire au supplice qu'on lui impose,

la bouche du cheval est une gêne et non pas un avis ; elle lui apprend à revenir sur lui-même en s'acculant, pour en éviter la sujétion. A l'aide de cette force brutale, il connaîtra de bonne heure comment il peut éviter les effets de main du cavalier.

C'est à cheval, et par de justes et progressives oppositions de main et de jambes, que l'on obtiendra des résultats prompts et infaillibles, résultats qui seront tous en faveur du mécanisme et de l'intelligence du cavalier. Si le cheval présentait quelques difficultés dangereuses, un second cavalier, à l'aide du caveçon, produirait une action suffisante sur le moral du cheval, pour donner le temps à celui qui le monte d'agir physiquement, afin de disposer la masse dans le sens du mouvement qu'on veut exiger. Mais, on le voit, il faut une intelligence pour parler intelligiblement au cheval, et non pas une machine fonctionnant brutalement.

lorsqu'on veut ainsi forcer des ressorts qu'on n'a pas assouplis d'avance.

Quand les choses en sont là, elles ne peuvent qu'empirer. Le cavalier, dégoûté bientôt de l'impuissance de ses efforts, rejettera sur le cheval la responsabilité de sa propre ignorance ; il flétrira du nom de *rosse* un animal qui possédait peut-être de brillantes ressources, et dont, avec plus de discernement et de science, il aurait pu faire une monture dont le caractère serait aussi docile et soumis que les allures seraient gracieuses et agréables. J'ai remarqué souvent que les chevaux réputés indomptables sont ceux qui développent le plus d'énergie et de vigueur, dès qu'on a su remédier aux inconvénients physiques qui paralysaient leur essor. Quant à ceux que, malgré leur mauvaise conformation, on finit par soumettre à un semblant d'obéissance, il faut en rendre grâce à la mollesse seule de leur nature ; s'ils veulent bien s'astreindre à quelques exercices des plus simples, c'est à condition qu'on n'exigera pas davantage, car ils retrouveraient bien vite leur énergie pour résister à des prétentions plus élevées. Le cavalier pourra donc les faire marcher aux différentes allures ; mais quel décousu, quelle roideur, quel disgracieux dans leurs mouvements, et quel ridicule de semblables coursiers ne jettent-ils pas sur le malheureux qu'ils ballottent et entraînent ainsi à leur gré, bien plus qu'ils ne se laissent diriger par lui ! Cet état de choses est tout naturel, puisqu'on n'a pas détruit les causes premières qui le produisent : *la mauvaise répar-*

tition du poids et des forces et la roideur qu'elle entraîne à sa suite.

Mais, va-t-on m'objecter, puisque vous reconnaissez que ces difficultés tiennent à la conformation du cheval, comment est-il possible d'y remédier ? Vous n'avez probablement pas la prétention de changer la structure de l'animal et de corriger la nature ? Non sans doute ; mais tout en convenant qu'il est impossible de donner plus d'ampleur à une poitrine étroite, d'allonger une encolure trop courte, d'abaisser une croupe élevée, de raccourcir et d'étoffer des reins longs, faibles et étroits, je n'en soutiens pas moins que si je détruis les contractions diverses occasionnées par ces vices physiques, si j'assouplis les muscles, si je me rends maître des forces au point d'en disposer à volonté, il me sera facile de prévenir ces résistances, de donner plus de ressort aux parties faibles, de modérer celles qui sont trop vigoureuses, et de suppléer ainsi aux mauvais effets d'une nature imparfaite, en établissant, dans l'équilibre du cheval, une juste répartition du poids et des forces.

De pareils résultats, je ne crains pas de le dire, furent et demeurent interdits à jamais aux anciennes écoles. Mais si la science de ceux qui professent d'après les vieux errements vient toujours se briser contre le grand nombre des chevaux défectueux, on rencontre des chevaux qui, par la perfection de leur organisation et la facilité d'éducation qui en résulte, contribuent puissamment à perpétuer les routines impuissantes, si funestes aux progrès

de l'équitation. Un cheval bien constitué est celui dont toutes les parties, régulièrement harmonisées, amènent l'équilibre parfait de l'ensemble. Il serait aussi difficile à pareil sujet de sortir de cet équilibre naturel, pour prendre une mauvaise position et se défendre, qu'il est pénible d'abord, au cheval mal conformé, d'acquérir cette juste répartition du poids et des forces sans laquelle on ne peut espérer aucune régularité de mouvements.

C'est donc dans l'éducation de ces derniers animaux seulement, que consistent les véritables difficultés de l'équitation. Chez les premiers, le dressage doit être, pour ainsi dire, instantané, puisque, tous les ressorts étant à leur place, il ne reste plus qu'à les faire mouvoir ; ce résultat s'obtient toujours avec ma méthode. Les anciens principes, cependant, exigent deux et trois ans pour y parvenir ; et lorsqu'à force de tâtonnements et d'incertitudes, l'écuyer doué de quelque intelligence et de quelque pratique finit par habituer le cheval à obéir aux impressions qui lui sont communiquées, il croit avoir surmonté de grandes difficultés, et attribue à son savoir-faire un résultat que l'application de bons principes aurait procuré en quelques jours. Puis, comme l'animal continue à déployer dans tous ses mouvements la grâce et la légèreté naturelles à sa belle conformation, le cavalier ne se fait nul scrupule de s'en approprier le mérite, se montrant alors aussi présomptueux qu'il est injuste, lorsqu'il veut rendre le cheval mal constitué responsable de l'inefficacité de ses efforts.

Si nous admettons une fois ces vérités :

Que l'éducation du cheval consiste dans la domination complète de ses forces et dans la juste répartition de son poids.

Qu'on ne peut disposer des forces qu'en annulant toutes les résistances.

Et que les résistances ont leur source dans les contractions occasionnées par les vices physiques.

Il ne s'agira plus que de rechercher les parties où s'opèrent ces contractions, afin d'essayer de les combattre et de les faire disparaître en provoquant un équilibre convenable du poids et des forces.

De longues et consciencieuses observations m'ont démontré que, quel que soit le vice de conformation qui s'oppose dans le cheval à la juste répartition des forces, c'est toujours sur la mâchoire que s'en fait ressentir l'effet le plus immédiat. Pas de faux mouvements, pas de résistance qui ne soient précédés par la contraction de cette partie de l'animal ; et comme l'encolure est intimement liée à la mâchoire, la roideur de l'une se communique instantanément à l'autre. Ces deux points sont l'arc-boutant sur lequel s'appuie le cheval pour annuler tous les efforts du cavalier. On conçoit facilement l'obstacle immense qu'ils doivent présenter, puisque la tête et l'encolure étant les deux leviers principaux par lesquels on place et dirige l'animal, il est impossible de rien obtenir de lui tant qu'on ne sera pas entièrement maître de ces premiers et indispensables moyens d'action. A l'arrière-main,

les parties où les forces se contractent le plus pour les résistances sont les reins et la croupe (les hanches).

Les contractions de ces deux extrémités opposées sont mutuellement les unes pour les autres cause et effet, c'est-à-dire que la roideur de la mâchoire et de l'encolure amène celle des hanches, et réciproquement. On peut donc les combattre l'une par l'autre ; et dès qu'on aura réussi à les annuler, dès qu'on aura ainsi rétabli l'équilibre et l'harmonie entre l'avant et l'arrière-main, l'éducation du cheval sera à moitié faite. Je vais indiquer par quels moyens on y parviendra infailliblement.

V

TRAVAIL A PIED.

MOBILISATION DU CHEVAL, AU MOYEN DES FORCES INSTINCTIVES, POUR OBTENIR L'ÉQUILIBRE DU POIDS.

EMPLOI DE LA CRAVACHE POUR APPRENDRE AU CHEVAL A VENIR A L'HOMME, LE RENDRE SAGE AU MONTOIR, ETC.

Avant de commencer les flexions, il est essentiel de donner au cheval une première leçon d'assujettissement et de lui faire connaître toute la puissance de l'homme. Ce premier acte de soumission, qui pourrait paraître sans importance, servira promptement à le rendre calme, confiant, à réprimer tous les mouvements qui détourneraient son attention et retarderaient son éducation.

Quelques leçons d'une demi-heure suffiront pour obtenir ce résultat chez tous les chevaux ; le plaisir que l'on éprouvera à jouer ainsi avec le cheval portera naturellement le cavalier à continuer cet exercice autant qu'il sera nécessaire, et à le rendre aussi instructif pour le cheval qu'utile à lui-même. Voici comment on s'y prendra : le cavalier s'approchera du cheval, sa cravache sous le

bras, sans brusquerie ni timidité ; il lui parlera sans trop élever la voix, et le flattera de la main sur le chanfrein ou sur l'encolure, puis avec la main gauche, il saisira les rênes de la bride, à 16 centimètres des branches du mors, en soutenant le poignet avec assez d'énergie pour présenter autant de force que possible dans les instants de résistance du cheval. La cravache sera tenue de la main droite, la pointe vers la terre, puis on l'élèvera lentement jusqu'à la hauteur du poitrail pour en frapper délicatement cette partie à une seconde d'intervalle. Le premier mouvement naturel du cheval sera de reculer pour éviter les attouchements de la cravache. Le cavalier suivra ce mouvement rétrograde sans discontinuer toutefois la tension énergique des rênes de la bride, ni les petits coups de cravache sur le poitrail. Le cavalier devra rester maître de ses impressions, afin qu'il n'y ait dans ses mouvements et dans son regard aucun indice de colère ni de faiblesse. Fatigué de ces effets de contrainte, le cheval cherchera bientôt par un autre mouvement à éviter la sujétion, et c'est en se portant en avant qu'il y parviendra ; le cavalier saisira ce second mouvement instinctif pour l'arrêter et flatter l'animal du geste et de la voix. La répétition de cet exercice donnera des résultats surprenants, même à la première leçon. Le cheval, ayant bien compris le moyen à l'aide duquel il peut éviter la cravache, n'en attendra pas le contact, il le préviendra en s'avançant de suite au moindre geste. Ce travail, d'ailleurs très-récréatif, servira de plus à

rendre le cheval sage au montoir, abrégera de beaucoup son éducation, et accélérera le développement de son intelligence. Dans le cas où, par suite de sa nature inquiète ou sauvage, le cheval se livrerait à des mouvements desordonnés, on devrait avoir recours au caveçon, comme moyen de répression, et l'employer par petites saccades. Quand le cheval se portera franchement en avant à l'action de la cravache, le moment sera venu de faire une légère opposition avec la main de la bride, afin d'obtenir un effet de ramener, sans discontinuer l'allure du pas.

On commencera aussi quelques temps de reculer, qu'on alternera avec les mouvements en avant, jusqu'à disparition complète des résistances.

Cet exercice est très-important pour déplacer, par les forces purement instinctives, d'abord, mais que nous régulariserons ensuite, le poids qui se fixerait trop sur l'arrière ou sur l'avant-main.

Faisons une remarque sur laquelle nous reviendrons plus tard.

Le poids du cheval surcharge naturellement la partie antérieure du corps; c'est pour cela qu'en vertu du principe qui oppose les forces au poids dans l'ordre naturel, la nature a donné une si grande puissance aux muscles postérieurs du cheval qui doivent, aux différentes allures et surtout au galop, non-seulement recevoir le poids de l'avant-main, mais encore projeter toute la masse en avant. Dans le reculer, cette distribution du poids induit souvent en erreur le cavalier inexpérimenté. Il s'imagine

que le mouvement rétrograde est produit par le déplacement total du poids par les forces, tandis qu'il n'est dû qu'au reflux des forces impulsives qui, refoulées par une opposition de main, n'ont entraîné avec elles qu'une partie du poids. Aussi, bien que le cheval recule, l'avant-main se trouve souvent surchargée d'un poids comparativement énorme. D'où il suit que le mouvement est irrégulier, jusqu'à ce que l'écuyer, revenu de son erreur, ait su alléger l'avant-main de manière à équilibrer le poids et les forces. Les moyens d'atteindre à ce but seront donnés ultérieurement. Alors nous appellerons l'attention du lecteur sur l'emploi des aides, que la pratique seule peut rendre judicieux.

Les exercices précédents à l'aide de la cravache, tels que : porter le cheval en avant, les commencements de ramener et de reculer, seront suivis, toujours à l'aide de la cravache, soit des pas de côté, soit des pirouettes ordinaires ou renversées.

Pour les pas de côté, la main, en se soutenant, facilite le mouvement des épaules dans le sens indiqué par la cravache. Dans le cas de résistance provenant de la croupe, le cavalier en triompherait par une opposition de la main qui ne reprendrait sa position que lorsque le mouvement serait commencé.

Dans les pirouettes renversées, la main se maintiendra pour forcer la croupe à obéir à la cravache, et la faire tourner autour des jambes de devant, dont l'une doit lui servir de pivot.

Dans les pirouettes ordinaires, la cravache agira sur la croupe, pour la fixer et fournir aux jambes antérieures, mobilisées par la main, le pivot nécessaire à leur mouvement de rotation.

Ces divers exercices, pratiqués pendant quelques jours, en séances d'une heure, ainsi que les flexions et le travail de la chambrière, disposeront le cheval aux mouvements qu'il devra exécuter avec son cavalier en selle.

Bien entendu que dans cours de l'éducation du cheval, il faudra revenir souvent à ces exercices préliminaires afin qu'il ne perde pas le fruit de ses leçons précédentes.

VI

DE L'ASSOUPLISSEMENT.

Les nouveaux principes de ma méthode ne peuvent être pratiqués que par les hommes versés dans l'art de l'équitation, et qui joignent à une assiette assurée une assez grande habitude du cheval pour comprendre tout ce qui se rattache à son mécanisme. Je ne reviendrai donc pas sur les procédés élémentaires ; c'est à l'instructeur à juger si son élève possède un degré convenable de solidité, s'il est suffisamment en rapport d'enveloppe avec son cheval ; car, en même temps qu'une bonne position produit cette identification, elle favorise le jeu facile et régulier des extrémités du cavalier.

Mon but ici est de traiter principalement de l'éducation du cheval ; mais cette éducation est trop intimement liée à celle du cavalier, pour qu'il soit possible de faire progresser l'une sans l'autre. En expliquant les procédés qui devront amener la perfection chez l'animal, j'apprendrai nécessairement à l'écuyer à les appliquer lui-même ; il ne tiendra qu'à lui de professer demain ce que je lui démontre aujourd'hui.

Nous connaissons maintenant quelles sont les parties

du cheval qui se contractent le plus pour les résistances, et nous sentons la nécessité de les assouplir. Chercherons-nous dès lors à les attaquer, à les exercer toutes ensemble, pour les soumettre du même coup ? Non, sans doute, ce serait retomber dans les anciens errements, et nous sommes convaincu de leur inefficacité. L'animal est doué d'une puissance musculaire infiniment supérieure à la nôtre ; ses forces instinctives pouvant en outre se soutenir les unes par les autres, nous serons inévitablement vaincus si nous les surexcitons toutes à la fois. Puisque les contractions ont leur siége dans des parties séparées, sachons profiter de cette division pour les combattre successivement, à l'exemple de ces généraux habiles qui détruisent en détail des forces auxquelles ils n'auraient pu résister en masse.

Du reste, quels que puissent être l'âge, les dispositions et la structure du cheval, mes procédés, en débutant, seront toujours les mêmes. Les résultats seulement seront plus ou moins prompts et faciles, suivant le degré de perfection de sa nature et l'influence de la main à laquelle il aura pu être soumis antérieurement. L'assouplissement, qui, chez un cheval bien constitué, n'aura d'autre but que de préparer ses forces à céder à nos moyens d'action, devra de plus rétablir le calme et la confiance, s'il s'agit d'un cheval mal mené, et faire disparaître, dans une conformation défectueuse, les contractions, causes des résistances et de l'opposition à un équilibre parfait. Les difficultés à surmonter seront en raison de cette complication

d'obstacles, qui tous disparaîtront bien vite, moyennant un peu de persévérance de notre part. Dans la progression que nous allons suivre pour soumettre à l'assouplissement les diverses parties de l'animal, nous commencerons naturellement par les plus importantes, c'est-à-dire par la mâchoire et l'encolure.

La tête et l'encolure du cheval sont à la fois le gouvernail de l'animal et la boussole du cavalier. Par elles il dirige l'animal; par elles aussi il peut juger de la régularité, de la justesse de son mouvement ; pas d'équilibre, pas de légèreté, si la tête et l'encolure ne sont aisées, liantes et gracieuses. Nulle élégance, nulle facilité dans l'ensemble, dès que ces deux parties se roidissent. Précédant le corps du cheval dans toutes ses impulsions, elles doivent préparer d'avance, indiquer par leur attitude les positions à prendre, les mouvements à exécuter. Nulle domination n'est permise au cavalier tant qu'elles restent contractées et rebelles ; une fois qu'elles sont flexibles et maniables, il dispose de l'animal à son gré. Si la tête et l'encolure n'entament pas les premières les changements de direction, si, dans les marches circulaires, elles ne se maintiennent pas inclinées sur la ligne courbe, afin de surcharger plus ou moins les extrémités en raison du mouvement, si pour le reculer elles ne se replient pas sur elles-mêmes, et si leur légèreté n'est pas toujours en rapport avec les différentes allures qu'on voudra prendre, le cheval sera libre d'exécuter ou non ces mouvements, puisqu'il restera maître de l'emploi de ses forces.

VII

FLEXIONS DE LA MACHOIRE ET DE L'ENCOLURE.

FLEXIONS DE LA MACHOIRE.

Les flexions de la mâchoire, ainsi que les deux flexions de l'encolure qui vont suivre, s'exécutent en place, le cavalier restant à pied. Le cheval sera amené sur le terrain, sellé et bridé, les rênes passées sur l'encolure. Le cavalier vérifiera d'abord si le mors est bien placé et si la gourmette est attachée de manière qu'il puisse introduire facilement son doigt entre les mailles et la barbe. Puis regardant l'animal avec bienveillance dans les yeux, il viendra se placer en avant de son encolure, près de la tête, le corps droit et ferme, les pieds un peu écartés pour assurer sa base, et se mettre à même de lutter avec avantage contre toutes les résistances (1).

1° Pour exécuter la flexion à droite, le cavalier saisira

(1) J'ai divisé toutes les flexions en deux parties, et, afin de faciliter l'intelligence du texte, j'y ai joint des planches représentant la position du cheval au moment où la flexion va commencer et à l'instant où elle est terminée.

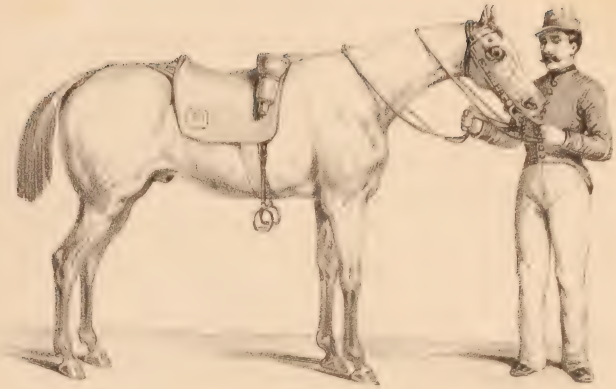
la rêne droite de la bride avec la main droite, à seize centimètres de la branche du mors, et la rêne gauche avec la main gauche, à dix centimètres seulement de la branche gauche. Il rapprochera ensuite la main droite de son corps en éloignant la gauche de manière à contourner le mors dans la bouche du cheval. La force qu'il emploiera devra être graduée et proportionnée à la résistance seule de la mâchoire et de l'encolure, afin de ne pas influer sur l'aplomb qui donne l'immobilité au corps du cheval. S'il reculait pour éviter la flexion, on n'en continuerait pas moins l'opposition des mains, lesquelles, dans ce cas, se porteraient en avant, afin de faire opposition à la force qui produit l'acculement et d'attirer le cheval à soi. Si le cheval, au lieu de reculer, résistait en portant la tête de bas en haut, il faudrait cesser la flexion latérale et par un mouvement de haut en bas, ramener la tête du cheval dans sa position naturelle. Ensuite on reprendrait la flexion devenue facile, puisqu'on aurait vaincu la résistance par la force qui lui est directement opposée. Si l'on a pratiqué complétement et avec soin le travail précédent, il sera facile, à l'aide de la cravache, d'arrêter ce mouvement rétrograde, qui est un puissant obstacle à toute espèce de flexions de mâchoire et d'encolure. (*Planche* n° 1.)

2° Dès que la flexion sera obtenue, la main gauche laissera glisser la rêne gauche à la même longueur que la droite, puis les deux rênes également tendues amèneront la tête près du poitrail pour l'y maintenir oblique et verti-

cale, jusqu'à ce qu'elle se soutienne d'elle-même dans cette position. Le cheval, en mâchant son mors, constatera la mise en main ainsi que sa parfaite soumission. Le cavalier, pour le récompenser, fera cesser immédiatement la tension des rènes, et lui permettra, après quelques secondes, de reprendre sa position naturelle. (*Planche* 2.)

La flexion de la mâchoire à gauche s'exécutera d'après les mêmes principes et par les moyens inverses de la flexion à droite, le cavalier ayant soin de passer alternativement de l'une à l'autre.

On comprendra facilement l'importance de ces flexions de mâchoire. Elles ont pour résultat de préparer le cheval à céder immédiatement aux plus légères pressions de mors, d'assouplir directement les muscles qui joignent la tête à l'encolure. La tête devant précéder et déterminer les diverses attitudes de l'encolure, il est indispensable que cette dernière partie soit toujours assujettie à la première. Cela n'aurait lieu qu'imparfaitement avec la flexibilité seule de l'encolure, puisque ce serait alors celle-ci qui déterminerait l'obéissance de la tête en l'entraînant dans son mouvement. L'opposition des mains s'engagera sans à-coup, pour ne plus cesser jusqu'à parfaite obéissance, à moins cependant que le cheval ne s'accule ; mais elle diminuera ou augmentera son effet en proportion de la résistance, de manière à la dominer toujours sans trop la forcer. Le cheval qui d'abord résistera, finira par considérer la main de l'homme comme un régulateur irrésis-



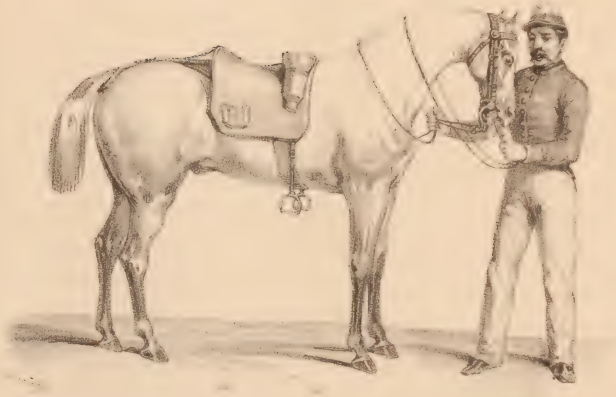


PLANCHE 4

Hoster Levilly del.

Lith. Becquet frères

tible, et il s'habituera si bien à obéir, qu'on obtiendra bientôt, par une simple pression de rêne, ce qui, dans le principe, exigeait une plus grande force.

Chaque renouvellement des flexions latérales amènera un progrès dans l'obéissance du cheval. Dès que ses premières résistances seront un peu diminuées, on passera aux flexions verticales de l'encolure.

ASSOUPLISSEMENT DE L'ENCOLURE ET FLEXION DIRECTE DE LA MACHOIRE.

1° Le cavalier se placera comme pour les flexions latérales de la mâchoire ; il saisira les rênes du filet avec la main gauche, à seize centimètres des anneaux, et les rênes de la bride à six centimètres du mors. Il fera opposition des deux mains et observera avec attention dans quel sens la résistance se présente ; si la force est plus considérable de bas en haut, il faut opposer une force de haut en bas, jusqu'à parfaite cession de la part du cheval. Il doit en être ainsi pour toutes les flexions, il faut suivre les résistances du cheval dans toutes leurs directions. Exemple : si voulant porter la tête du cheval à droite, elle s'élevait au lieu de se porter de ce côté, il faudrait ne s'occuper que de l'affaissement, afin de combattre la force qui, seule, ferait obstacle à la flexion latérale ; ce moyen, judicieusement employé, donne des résultats prompts et infaillibles. (*Planche* 3.)

2° Lorsque la tête du cheval cédera d'elle-même et par

son propre poids, le cavalier cessera immédiatement toute espèce de force, et permettra à l'animal de reprendre sa position naturelle. (*Planche 4.*)

Cet exercice, souvent réitéré, amènera bientôt l'assouplissement des muscles releveurs de l'encolure, lesquels jouent un grand rôle dans les résistances du cheval, et facilitera en outre les flexions directes et la mise en main, qui devront suivre les flexions latérales. Le cavalier pourra exécuter ce travail à lui seul, comme le précédent; cependant il serait bon de placer en selle un second cavalier, afin d'habituer le cheval, sous l'homme, au travail des assouplissements. Ce second cavalier se contenterait alors de tenir, sans les tendre, les rênes du filet dans la main droite, les ongles en dessous.

Les flexions de la mâchoire ont déjà communiqué l'assouplissement à l'extrémité supérieure de l'encolure; mais nous l'avons obtenu au moyen d'un agent puissant et direct, et il faut habituer le cheval à céder à un régulateur moins immédiat. Il est d'ailleurs important que le liant et la flexibilité, nécessaires principalement à la partie antérieure de l'encolure, se transmettent sur toute son étendue, pour en détruire complétement la roideur.

La force de haut en bas, pratiquée avec le filet n'agissant que par les montants sur le haut de la tête, exige souvent un temps trop long pour amener le cheval à la baisser. Dans ce cas, il faudrait croiser les deux rênes du filet, en prenant la rêne gauche avec la main droite et la rêne droite avec la main gauche, à dix-sept centimètres de la

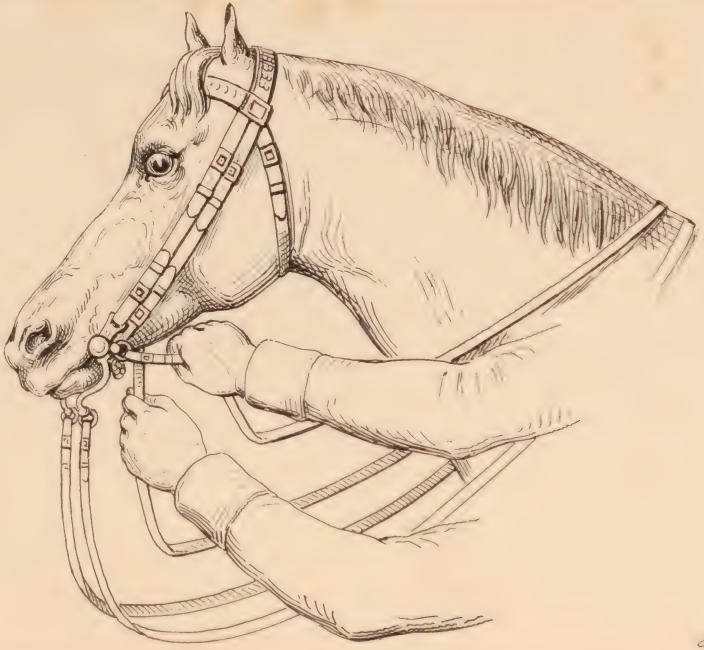
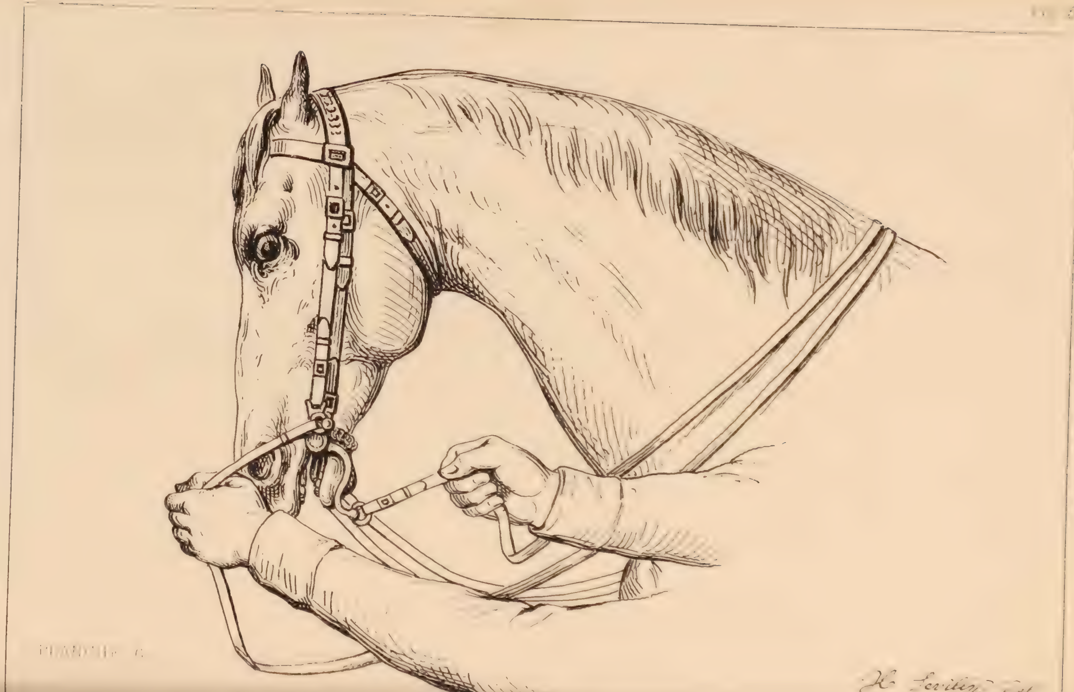

H. Leveilly del

Fig. 59



bouche du cheval, de manière à exercer une pression assez forte sur la barbe que l'on continuera jusqu'à ce que le cheval ait cédé. Si le cheval répondait aux premières flexions représentées par la planche 4, il serait inutile de se servir de celle-ci, dont l'effet est plus puissant. (*Planche* 5.)

On peut encore agir directement sur la mâchoire, de manière à la rendre promptement mobile. A cet effet, on prendra, je suppose, la rêne gauche de la bride à dix-sept centimètres de la bouche du cheval, on tirera directement vers l'épaule gauche, on donnera en même temps une tension à la rêne gauche du filet en avant, de manière que les poignets du cavalier, tenant les deux rênes, soient en regard sur la même ligne. Si le cheval cherche à élever la tête, la main qui tient le filet devra se baisser pour faire une opposition de haut en bas; il faudra relâcher la main une fois la résistance annulée. Ces deux forces opposées amèneront bientôt la mobilité de la mâchoire et le terme de la résistance. La force doit toujours être proportionnée à celle du cheval, soit dans sa résistance, soit dans sa légèreté. Ainsi, au moyen de cette force directe, il suffira de quelques leçons pour donner à la partie dont il s'agit un liant que l'on n'aurait pas obtenu aussi promptement par tout autre moyen. (*Planche* 6.)

Quelques chevaux n'acquièrent pas, dès le principe, le moelleux de la mobilité de la mâchoire. Ils détachent momentanément la mâchoire inférieure. Mais une contraction nerveuse leur fait immédiatement rapprocher

avec bruit les incisives, espèce de tic qui finirait par augmenter les résistances au lieu de les détruire, et nuire à la légèreté qui est notre but.

FLEXIONS LATÉRALES DE L'ENCOLURE.

1° Le cavalier se placera près de l'épaule du cheval comme pour les flexions de mâchoire ; il saisira la rêne droite du filet, qu'il tendra en l'appuyant sur l'encolure, pour établir un point intermédiaire entre la force qu'il emploie et la résistance que présentera le cheval ; il soutiendra la rêne gauche avec la main gauche à trente-trois centimètres du mors. Dès que le cheval cherchera à éviter la tension constante de la rêne droite en inclinant sa tête à droite, le cavalier laissera glisser la rêne gauche, afin de ne présenter aucune opposition à la flexion de l'encolure. Cette rêne gauche devra se soutenir par une succession de petites tensions spontanées, chaque fois que le cheval cherchera à se soustraire, par la croupe, à l'effet de la rêne droite. (*Planche* 7.)

2° Lorsque la tête et l'encolure auront complétement cédé à droite, le cavalier donnera une égale tension aux deux rênes pour placer la tête verticalement. Le liant et la légèreté suivront bientôt cette position, et aussitôt que le cheval constatera l'absence de toute roideur par l'action de *mâcher son frein*, le cavalier fera cesser la tension des rênes, en prenant garde que la tête ne profite de ce

PLANCHE 7.

PLANCHE 8.

r Levilly del.

Lith Becquet frères.

moment d'abandon pour se déplacer brusquement. Dans ce cas, il suffirait pour la contenir d'un léger soutien de la rêne droite. Après avoir maintenu le cheval quelques secondes dans cette attitude, on le remettra en place en soutenant un peu la rêne gauche. L'important est que l'animal, dans tous ses mouvements, ne prenne de lui-même aucune initiative. (*Planche* 8.)

La flexion de l'encolure à gauche s'exécutera d'après les mêmes principes et par les moyens inverses. Le cavalier pourra répéter avec les rênes de la bride ce qu'il aura fait d'abord avec celle du filet ; cependant le filet devra toujours être employé en premier lieu, son effet étant moins puissant et plus direct. Si les flexions à pied ont été bien faites, si elles ne laissent rien à désirer, celles à cheval s'obtiendront facilement. Ces premiers exercices sont d'une grande importance, et le temps que l'on y consacre abrége considérablement la durée des leçons qui doivent suivre.

Le cavalier doit scrupuleusement s'attacher à faire fléchir la mâchoire avant l'encolure, de manière que cette dernière soutienne la tête et la suive, sans la devancer jamais.

En principe, il n'y a pas d'encolure résistante avec une mâchoire moelleusement mobile.

C'est presque toujours l'opposé quand la flexion de l'encolure précède celle de la mâchoire. Les dents restent serrée sou ne se détachent qu'imparfaitement.

La résistance est toujours en raison directe du *mutisme* du cheval (1).

Dans les flexions directes ou latérales, le cheval présente encore une résistance qu'il est difficile de détruire, si l'on n'en connaît la cause. C'est en faisant des *forces* que l'animal renouvelle ces luttes, que le cavalier n'annule qu'imparfaitement et après de longs efforts. J'entends par faire des *forces*, l'action du cheval qui contracte sa mâchoire inférieure d'un côté ou de l'autre. Exemple : si l'on porte la tête du cheval à droite, la mâchoire inférieure se portera plus à droite que la mâchoire supérieure. Il faudra donc la ramener à gauche pour obtenir sa vraie mobilité et une légèreté complète.

Cet exercice et les suivants sont faciles à exécuter ; mais encore exigent-ils que l'intelligence du cavalier passe rapidement dans ses mains, s'il est à pied, dans ses mains et dans ses jambes, s'il est à cheval.

Toutes les anciennes flexions se pratiquent comme par le passé. Seulement, il ne faudra jamais perdre de vue ce que j'ai dit, pour que les ruses du cheval, instinctives d'abord, intelligentes ensuite, soient déjouées promptement.

(1) Ce mot, qui, sous le point de vue technique, ne manque pas de cachet, appartient à un écuyer qui a parfaitement profité de quelques leçons que je lui ai données. M. Cinizelli, après avoir reçu les félicitations du roi de Sardaigne, fut, un jour, invité à visiter le manège royal. Il formula ainsi son opinion sur les travaux exécutés devant lui : « C'est très-bien, mais vos « chevaux sont *muets*. » Ce mot, dans la bouche de l'écuyer, faisait tout simplement allusion à l'immobilité de la mâchoire des chevaux.

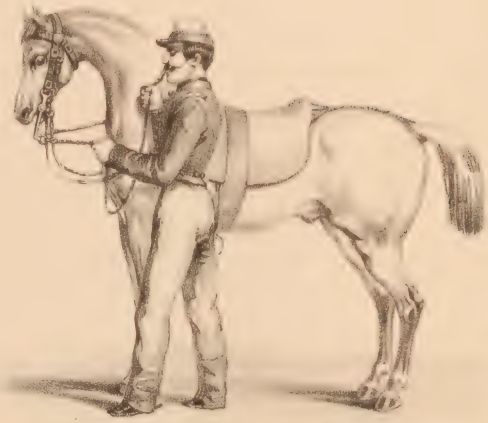


PLANCHE 9.

Hoster Levilly del.

Lith. Becquet frères

Quelques mots vont compléter cette théorie des flexions.

On alternera les flexions latérales avec la flexion directe de la mâchoire et de l'encolure, ou la mise en main. Cette dernière s'obtiendra avec la rêne droite de la bride appuyée sur l'encolure et tenue dans la main droite. Avec la main gauche, on prendra la rêne du même côté, à trois centimètres de la branche du mors. Les deux rênes seront tendues graduellement, et l'action du mors qu'elles déterminent amènera le cheval à céder complétement de la mâchoire. (*Planche* 9.)

Si l'encolure fléchissait avant la mâchoire, il faudrait opposer une force spontanée de la main, pour empêcher cette flexion défectueuse et prématurée.

Quelques jours de cet exercice assureront la légèreté de la mâchoire et de l'encolure.

Il est indispensable que le cavalier se rende compte de la disposition du poids et des forces de sa monture; car leur mauvaise répartition retarderait le progrès de l'éducation.

Supposons donc que, le cheval étant en place, le poids soit trop porté sur l'avant-main. Dans ce cas, les résistances seraient énormes et presque insurmontables, si, au préalable, on ne forçait le poids à se reporter sur l'arrière-main par une pression soutenue du mors, ce qui se ferait sans chercher à obtenir aucune flexion. Par ce mouvement, le poids se combine tellement avec les forces, que l'on obtient aussitôt toute la légèreté désirable. Si, au contraire, les forces étaient toutes dirigées

sur l'arrière-main, ce qui provoquerait un mouvement de recul, il faudrait attirer le cheval en avant, après s'être assuré, toutefois, en forçant le reculer, si, malgré le mouvement rétrograde, le poids n'est pas trop porté sur le devant.

Observation. Les flexions à pied, incomplétement faites, non-seulement sont sans effet satisfaisant, mais encore elles portent le cheval plutôt aux résistances qu'aux concessions qui sont les premiers éléments de son éducation. La prolongation des flexions qui s'obtiennent facilement aurait son danger. L'encolure s'amollirait au lieu d'être liante ; elle s'isolerait du corps, avec lequel, au contraire, elle doit s'identifier, pour établir entre eux une espèce de solidarité qui fait réagir, sur toute la masse, un léger déplacement de la tête et provoque promptement tous les changements de position désirables.

Lorsque le cheval se soumettra à tous ces exercices, sans résistance, ce sera une preuve que l'assouplissement a fait un grand pas et que l'éducation première est en voie de progrès.

VIII

TRAVAIL A LA CHAMBRIÈRE.

La chambrière a été employée jusqu'ici comme moyen de correction; j'en ai fait un moyen assuré de calmer les chevaux les plus ardents.

Voici comment je l'emploie.

Placez-vous du côté montoir, à la tête du cheval; tenez les rênes de la bride à quelques centimètres des branches, le corps droit, le visage calme et l'œil bienveillant. La chambrière, tenue dans la main droite, sera levée lentement; la lanière sera placée doucement sur le dos de l'animal. Si, lors du contact, le cheval cherche à s'y soustraire par un acte quelconque, la main de la bride, par un mouvement assez vif de gauche à droite et de droite à gauche, arrêtera bientôt cet acte de désobéissance. Le cheval, devenu calme et immobile, supportera le contact de la lanière flottant sur son dos, et amenée graduellement jusque sur la queue.

On continuera cet exercice jusqu'à ce que le cheval ne manifeste plus aucune crainte et reste entièrement calme.

Tel est l'effet des procédés employés avec intelligence ; le cheval les comprend, s'en souvient et s'y soumet sans peine : aussi l'emploi de la chambrière, de correctif qu'il était, deviendra le modérateur le plus efficace. C'est alors que sera venu le moment d'obtenir de légers effets de rassembler. On y parviendra au moyen de quelques appels de langue et d'un mouvement de la chambrière agitée à côté de la croupe du cheval. On se contentera d'une légère mobilité, puis on arrêtera le cheval par l'exclamation modérée de holà ! et en lui glissant la chambrière sur le dos ; de manière que ce dernier moyen soit plus tard le seul employé et qu'il suffise d'un léger contact de la chambrière pour immobiliser l'animal.

On alternera ces premiers essais de rassembler avec les flexions directes de mâchoire, de manière à obtenir la légèreté en même temps qu'ils se produiront. On continuera cette leçon avec des repos fréquents, surtout les premiers jours.

Le rassembler, devenant plus facile, amènera tout naturellement des apparences de piaffer dont le cavalier devra se contenter. Si, ce qui doit être notre but constant, la légèreté s'obtient en même temps, nous aurons pour conséquence l'équilibre du poids et des forces.

L'influence de ce *travail* est très-grande sur le moral

des chevaux; quelques-uns qui ruaient, étant attelés, ont été corrigés de ce défaut en quelques leçons. Dans le commencement, le cheval, étonné, se livre à des mouvements assez brusques; mais le cavalier ne doit pas se laisser intimider, convaincu, comme il doit l'être, que bientôt le cheval le plus fougueux deviendra calme, soumis et obéissant.

IX

DE LA BOUCHE DU CHEVAL ET DU MORS.

J'ai déjà traité ce sujet assez longuement dans mon *Dictionnaire raisonné d'Équitation ;* mais comme je développe ici un exposé complet de ma méthode, je crois nécessaire d'y revenir en quelques mots.

Je suis encore à me demander comment on a pu attribuer si longtemps à la seule différence de conformation des barres ces dispositions contraires des chevaux qui les rendent si légers ou si lourds à la main. Comment a-t-on pu croire que, suivant qu'un cheval a une ou deux lignes de chair de plus ou de moins entre le mors et l'os de la mâchoire inférieure, il cède à la plus légère impulsion de la main, ou s'emporte, malgré les efforts des deux bras les plus vigoureux ? C'est cependant en s'appuyant sur cette inconcevable erreur qu'on s'est mis à forger des mors de formes bizarres et si variées, vrais instruments de supplice, dont l'effet ne pouvait qu'augmenter les inconvénients auxquels on cherchait à remédier.

Si on avait voulu remonter un peu à la source des résistances, on aurait reconnu bientôt que la roideur de la mâchoire ne provient pas de la différence de conformation des barres, mais bien du mauvais équilibre du cheval. C'est donc en vain que nous nous suspendrons aux rênes et que nous placerons dans la bouche du cheval un instrument plus ou moins meurtrier ; il restera insensible à nos efforts tant que nous ne lui aurons pas donné cette légèreté qui peut seule le mettre à même de céder.

Je pose donc en principe qu'il n'existe point de différence de sensibilité dans la bouche des chevaux; que tous présentent la même légèreté dans la position du ramener, et les mêmes résistances à mesure qu'ils s'éloignent de cette position importante. Il est des chevaux lourds à la main; mais cette résistance provient de la longueur ou de la faiblesse des reins, de la croupe étroite, des hanches courtes, des cuisses grêles, des jarrets droits, ou enfin (point important) d'une croupe trop haute ou trop basse par rapport au garrot; telles sont les véritables causes des résistances ; le serrement de la mâchoire, la contraction de l'encolure, ne sont que les effets.

Je n'admets, par conséquent, qu'une seule espèce de mors, et voici la forme et les dimensions que je lui donne pour le rendre aussi simple que doux :

Branche droite de la longueur de 16 centimètres, à partir de l'œil du mors jusqu'à l'extrémité des branches ; circonférence du canon, 6 centimètres ; la liberté de la

langue, 4 centimètres à peu près de largeur dans sa partie inférieure, et 2 centimètres dans la partie supérieure. Il est bien entendu que la largeur seule devra varier suivant la bouche du cheval.

J'affirme qu'un pareil mors suffira pour soumettre à l'obéissance la plus passive tous les chevaux qu'on y aura préparés par l'assouplissement ; et je n'ai pas besoin d'ajouter que, puisque je nie l'utilité des mors durs, je repousse, par la même raison, tous les moyens en dehors des ressources du cavalier, tels que martingales, piliers, etc. (1).

(1) Voir, dans le *Dictionnaire raisonné d'Equitation*, les mots *Mors*, *Barres* et *Martingales*.

X

EFFETS DE MAINS (RÊNES).

Nous avons avancé comme règle invariable que, lorsqu'on soumet le cheval, pour les premières fois, à l'action du frein, il faut l'emboucher avec un mors de bride accompagné d'un filet. Ajoutons qu'on devra recourir aux effets de ce dernier dans les commencements de l'éducation du cheval, parce que sa puissance, moins grande que celle de la bride, a une action plus directe pour faire céder l'encolure à droite et à gauche. En effet, pour le ramener, le filet ne représente qu'un levier de 3ᵉ genre, tandis que le mors avec branches et gourmette est un levier de 2ᵉ genre. Pour le ramener et les mouvements rétrogrades du corps, la puissance du mors est supérieure à celle du filet ; mais pour les premiers déplacements de la tête du cheval et la répression de résistance venant du côté droit ou du côté gauche, l'usage du filet amènera des résultats plus prompts, parce que, composé de deux pièces, il a un effet local qui agit sur un des

côtés de la bouche du cheval. Les mêmes effets, avec les rênes de bride séparées, ne peuvent agir ni aussi directement ni aussi isolément sur l'une des deux barres ; car la seule pièce qui compose le mors agit nécessairement sur toute la mâchoire et rend, par cela même, l'intention du cavalier moins claire à l'intelligence du cheval. De là hésitation et lenteur d'un côté, impatience et colère de l'autre, et souvent luttes regrettables qui ne se terminent pas toujours à l'avantage du cavalier.

Je sais qu'à la rigueur un écuyer peut se passer du filet, comme il peut aussi ne se servir que du filet pour dresser un cheval, mais ce n'est qu'une exception qui justifie la règle.

On se servira donc, en premier, des rênes du filet, une dans chaque main ; les rênes de bride, réunies dans la main gauche à leur position normale, seront légèrement flottantes. La rêne gauche du filet sera contenue entre le pouce et l'index de la main gauche ; la rêne droite, contenue entre le pouce et les trois premiers doigts, passera sur le petit doigt de la main droite. Ces dispositions faciliteront l'emploi du filet pour les inclinaisons d'encolure.

Si, dans les flexions, le cheval portait au vent, on passerait les rênes du filet dans la main droite, pour que la main gauche, par une tension égale des deux rênes de bride, exerçât une pression du mors qui détruise la résistance et ramène, la tête dans la position verticale. Cette

attitude rendra le cheval plus soumis aux effets des rênes du filet.

. Cette première flexion s'exercera, d'abord en place, ensuite aux différentes allures.

Ce travail, fait convenablement à pied, deviendra facile à cheval.

Tout exercice obtenu primitivement avec les rênes de filet, sera pratiqué ensuite avec les rênes de bride, pour amener la tête du cheval à droite, à gauche, ou dans la position verticale, et obtenir la mise en main. L'exécution des flexions latérales avec les rênes de bride prouvera un progrès, puisqu'elle s'obtiendra à l'aide de moyens moins directs.

Il est inutile de faire observer qu'avant de passer d'une flexion latérale à une autre, il faut saisir l'instant où la tête se trouve dans le prolongement de la ligne des épaules et de la croupe, afin de mettre le cheval en main, par une tension égale des deux rênes de la bride. Cette observation s'applique également à toutes les successions de flexions exécutées aux différentes allures.

Le travail d'arrière-main, ou commencement des pirouettes renversées, se pratiquera par la tension plus grande de la rêne opposée au côté où marchera la croupe. Si elle se porte à gauche, la rêne droite se soutiendra avec plus d'énergie (*et vice versâ*), afin de maîtriser les résistances que doivent faire naître des mouvements nouveaux pour l'animal. Aussitôt que le cheval obéira à la jambe, on cessera l'action isolée d'une des rênes de

filet ou de bride ; car ce moyen n'étant que le correctif des résistances doit être abandonné dès qu'il est sans but. Les rênes deviennent alors inutiles comme force d'opposition et ne servent plus qu'à maintenir l'attitude la plus convenable pour que le cheval demeure bien placé et gracieux dans ses mouvements.

Pour les pirouettes ordinaires, à droite, par exemple, on écartera la rêne droite du filet, en modérant son action avec la gauche. La rêne droite ébranlera l'avant-main, l'autre fixera la croupe afin qu'elle serve de pivot. La main de la bride doit terminer tous les mouvements, pour habituer le cheval à obéir à sa seule action.

Observons en passant que l'emploi du filet n'est que préparatoire à l'usage exclusif de la bride. Quand le cheval obéira à cet agent, la main de la bride seule agira pour commencer ou pour finir les mouvements.

Au pas, sur la piste, on répétera les mêmes flexions latérales d'encolure, en écartant faiblement les rênes du filet d'abord et les rênes de la bride ensuite.

Même exercice pour les changements de direction.

Le cheval répondant aux moindres tensions des rênes de filet ou de bride, on les remplacera par un nouvel effet de rênes, qui disposera ses forces pour répartir le poids de la manière la plus favorable au mouvement.

Il servira encore, par une juste opposition de la main, à corriger les écarts de la croupe, et à placer, point im-

portant, le cheval parfaitement droit ; c'est-à-dire, la croupe sur la ligne des épaules.

Ce nouvel effet de rènes transportera le poids d'une partie sur l'autre sans détruire l'harmonie des forces. Résultat jusqu'alors inconnu.

Précédemment, en rétablissant l'équilibre du poids, on détruisait souvent l'ensemble des forces ; puis, en rétablissant l'équilibre des forces, on ramenait le poids à sa mauvaise disposition première. N'est-ce pas là un travail sans fin ?

Expliquons le moyen qui, malgré sa simplicité, va remédier à ces tâtonnements infructueux.

Les premiers assouplissements ont mis l'animal à même de répondre à ce nouveau procédé.

Le cheval étant au pas, on séparera les rènes de la bride, une dans chaque main. Si l'on débute par la rène droite, la main droite se portera à gauche et appuiera la rène contre l'encolure. Celle-ci se contournera, la tête s'inclinera, et les épaules du cheval se porteront légèrement à gauche. La pression opportune des jambes déterminera au besoin la croupe dans le sens du mouvement (les mêmes résultats s'obtiendront avec la rène gauche). La position propre à ce changement de direction s'obtient, en partie, par des effets de rènes savamment pratiqués. Les mêmes résultats s'obtiendront également à toutes les allures, y compris le travail sur les hanches.

Puis il arrivera un moment où l'éducation du cheval,

plus complète, permettra de se dispenser même du secours des jambes. (Descente de jambes.) Il est bien entendu que ces effets de rênes de bride séparées, obtenus soit par écartement, tension ou pression sur l'encolure, ont pour but d'amener le cheval à obéir à l'action seule de la main de la bride.

Après ces exercices, la main gauche seule suffira à faire exécuter les changements de direction. A cet effet, avant de se porter du côté déterminant, la main, en se contractant, fera sentir toute sa force d'opposition, sans se rapprocher du corps. Cet effet concentré de la puissance de la main demande qu'au préalable l'égale tension des rênes permette de sentir facilement la bouche du cheval ; il devra compléter la légèreté du cheval avant que celui-ci se conforme à la nouvelle inclinaison. Ce temps bien compris, l'animal tournera à la simple indication de la main, si, en outre, comme je l'ai déjà recommandé, on saisit le moment où la tête passe par la ligne prolongée de la croupe et des épaules, pour opérer la mise en main avant de changer l'inclinaison d'un côté ou d'un autre.

XI

EFFETS DE JAMBES.

Si je demandais au premier cavalier venu les moyens pour changer de direction, il me répondrait assurément : « Si vous voulez tourner à droite, portez la main à droite et faites sentir la jambe du même côté. »

C'est, en effet, le principe que tous les traités d'équitation, jusqu'au mien, ont donné comme le seul efficace pour ce mouvement. Mais tant d'erreurs se sont érigées en principes, que j'ai voulu m'assurer de l'exactitude de ce dernier.

J'ai donc, pour tourner à droite, par exemple, porté la main à droite et fait sentir la jambe du même côté.

Quelque légèreté qu'eût mon cheval sur la ligne droite et bien que j'eusse fait sentir la jambe indiquée, j'éprouvais souvent une résistance dont, longtemps, j'ai cherché la cause et les moyens de la détruire.

L'expérience m'a démontré que souvent, par suite de l'action de la jambe droite, la croupe se portant à gauche, empêche, par sa mobilité, le poids de se fixer sur le point d'appui nécessaire au pivot de conversion et jette ainsi de l'irrégularité et de l'incertitude dans le mouvement.

La répression de cette résistance exige naturellement, me suis-je dit, l'emploi de la jambe gauche. J'adoptai donc ce moyen comme correctif. Il me donna d'abord des résultats surprenants, mais la persistance de son emploi devint la source d'une autre résistance.

La croupe, portée trop à droite par la pression de la jambe gauche, s'arc-boutait, pour ainsi dire, contre l'épaule droite, et paralysait ses mouvements.

Après de minutieuses observations, je conclus donc que l'emploi exclusif de l'une ou l'autre jambe ne peut être prescrit comme principe absolu dans les changements de direction, puisque, destiné à prévenir, il provoque, au contraire, des résistances.

En effet, quand je veux placer le cheval pour le changement de direction, j'ignore de quel côté viendra la résistance, puisque la croupe peut se dérober à droite ou à gauche ; j'ignore même s'il y aura résistance. Il n'est donc pas rationnel de déterminer, *à priori*, l'emploi exclusif de l'une ou l'autre jambe, et le principe, reconnu faux, doit être abandonné.

Revenons donc aux vrais principes de l'équitation :

La main seule donne la position, les jambes donnent l'impulsion.

Si, d'après les prescriptions formelles de ma méthode, vous avez dirigé l'éducation de votre cheval de manière à lui donner une juste répartition du poids et des forces, le changement de direction lui deviendra aussi facile que la marche sur la ligne droite. Le cheval étant bien placé obéira à la première invitation de la main, la tête et l'encolure prendront la position propre au mouvement, et le liant parfait de toute la machine amènera les épaules et la croupe à prendre sans résistance la part qui leur convient pour la régularité et la facilité du changement de direction. D'où je conclus que l'emploi de l une ou de l'autre jambe prescrit comme principe est un non-sens, pour ce mouvement, puisque sa régularité et sa facilité ne dépendent que de l'harmonie apportée dans l'équilibre de l'animal.

Je dis plus. L'aide des deux jambes deviendra tout à fait inutile, quand le cheval sera arrivé au point d'éducation où doit le conduire inévitablement ma méthode.

Point important. Dès que le cheval commencera à prendre la position indiquée par la main, celle-ci devra cesser son action et laisser à l'animal sa liberté de mouvement, en ayant soin toutefois de le suivre dans son déplacement. Si, au contraire, après un commencement d'exécution, la main persistait dans son action, la position de l'encolure deviendrait forcée et amènerait un dérangement de croupe, d'où naîtrait une résistance qu'on ne pourrait vaincre qu'à l'aide des jambes.

XII

EFFETS DE MAIN ET DE JAMBES.

Nous avons consacré un chapitre spécial aux fonctions particulières de la main et des jambes ; nous allons, maintenant, combiner l'action de ces puissances de telle sorte qu'elles procurent au cavalier les ressources qu'il doit retirer de leur judicieux emploi.

En principe, les jambes du cavalier donnent au cheval l'impulsion nécessaire aux mouvements. Mais elle n'est primitivement qu'un moyen de déplacement qui, pour obtenir un bon résultat, a besoin d'un modérateur et d'un régulateur.

Ce double rôle appartient à la main.

Aussitôt qu'obéissant à la pression des jambes le cheval se mobilise, la main, savante interprète de la volonté du cavalier, dispose l'animal dans le sens propre au mouvement qui doit être exécuté, et son action, méthodiquement réglée, fait comprendre au serviteur les intentions du maître.

Le cheval, bien placé par la main, exécutera facilement le mouvement indiqué. Je dis plus : il l'exécutera nécessairement, car la disposition des diverses parties de son corps ne lui en permettrait pas d'autre.

L'écuyer doit donc avoir pour but de dominer les forces du cheval ; il faut qu'il en dispose absolument. La combinaison intelligente de l'action de la main et des jambes produira ce résultat.

Passons à la théorie.

Principe essentiel. En général l'action des jambes doit précéder celle de la main pour déterminer toutes les allures, ainsi que pour obtenir les effets d'ensemble, le rassembler, les temps d'arrêt et le reculer, etc., etc.

En effet, si l'on porte le cheval en avant, il faut d'abord que les jambes déterminent son action et que, sur l'impulsion donnée, la main prenne autant de forces qu'il lui en faut pour diriger la masse dans le sens propre au mouvement. Si, au contraire, l'action de la main précédait celle des jambes, le cheval, manquant de l'impulsion nécessaire, ne pourrait être placé convenablement, et le mouvement deviendrait incertain, d'une exécution difficile et souvent impossible.

Pour les effets d'ensemble, les jambes agiront les premières, afin d'éviter les effets rétrogrades du cheval qui, par ce moyen, se soustrairait à la bonne position de sa tête et à l'immobilité de ses quatre jambes, s'il est en place.

C'est encore en débutant par l'action des jambes qu'on fera jouer tous les ressorts du mécanisme de l'animal, et leur puissance, sagement dirigée par la main, s'harmonisera de telle sorte que le cheval sera toujours placé droit. L'action des jambes du cavalier produira le rassembler en rapprochant les membres postérieurs du cheval.

Pour le vrai reculer, les jambes de derrière du cheval doivent d'abord quitter le sol. C'est encore une pression préalable des jambes du cavalier qui déterminera ce mouvement. Le cheval est porté en avant par les jambes ; mais aussitôt l'impulsion donnée, la main se rapproche du corps et son effet, justement combiné, force la jambe, déjà levée, à se porter en arrière. Après quelques répétitions de cet exercice, le cheval reculera franchement et régulièrement.

L'impulsion imprimée par les jambes est encore nécessaire dans le reculer, en ce sens qu'elle s'oppose à la trop brusque concentration des forces sur l'arrière-main, ce qui donnerait un reculer précipité et irrégulier.

Pour l'exécution des pirouettes renversées ou ordinaires, les jambes devront donner l'impulsion qui, comme toujours, permettra à la main de placer le cheval. Puis la pression plus énergique de l'une ou l'autre jambe servira à rendre immobile, suivant le cas, l'avant ou l'arrière-main. C'est alors que les rênes de la bride par tension, écartement, ou pression sur l'encolure, deviendront efficaces pour combattre les résistances indiquées par les

refus du cheval, qui arrivera graduellement à obéir à la seule pression de la jambe.

Au moyen de ces exercices et de la combinaison sage des effets de jambes et de main, le cheval aura bientôt acquis une juste répartition du poids et des forces.

J'indique le but ; plus heureux que mes devanciers dans l'étude de l'équitation, je donne les moyens infaillibles de l'atteindre.

Est-ce à dire, cependant, que je veuille promettre à tous les adeptes de ma méthode les résultats que beaucoup de mes élèves ont obtenus ? Non ; voici pourquoi. Quelle que soit la clarté d'une théorie et l'exactitude de ses principes, le professeur ne peut donner à tous cette étincelle de feu sacré qui dénote l'aptitude, la vocation et mène au succès.

Si les idées théoriques expliquées et motivées ne rencontrent pas comme un écho dans l'esprit de l'élève, si son intelligence n'est pas frappée comme d'un choc électrique, par la vérité du principe, c'est que l'inspiration manque. Les efforts du professeur lutteront péniblement contre l'inaptitude.

Si l'on compare les forces de l'homme et celles du cheval, on est étonné que notre faiblesse proportionnelle ait entrepris de dominer une puissance aussi supérieure ; et, cependant, avec la seule pression de nos jambes et de nos mains, nous lui imposons notre volonté.

Soumis à nos lois, notre superbe antagoniste se précipite comme une avalanche ; ses forces, multipliées par

l'impulsion, impriment à son corps une rapidité vertigineuse ; son élan semble indomptable. Un geste du cavalier, et la masse impétueuse devient statue, le cheval est immobile.

J'ai donné les moyens d'obtenir ces immenses résultats. Ma méthode met tellement le cheval dans la dépendance du cavalier, que, par la combinaison des effets de jambes et de main, nos moindres mouvements suffisent pour diriger, à notre gré, l'ébranlement de ce puissant animal ; mais je ne puis dire précisément et clairement à l'élève le degré de force impulsive ou répressive qu'il doit employer. C'est l'appréciation exacte de l'emploi des forces combinées qui s'appelle l'intelligence équestre. Cette qualité est innée chez le véritable écuyer, elle lui est indispensable.

Une longue pratique, en donnant l'expérience, peut, il est vrai, combattre heureusement l'inaptitude. Mais si, dans ce cas, les progrès sont lents, devra-t-on s'en prendre à l'impuissance des principes ?

XIII

ASSOUPLISSEMENT A CHEVAL, AVANT-MAIN ET ARRIÈRE-MAIN.

FLEXIONS LATÉRALES DE L'ENCOLURE, LE CAVALIER ÉTANT A CHEVAL.

1° Pour exécuter la flexion à droite, le cavalier prendra une rêne de filet dans chaque main, la gauche sentant à peine l'appui du mors ; la droite, au contraire, communiquant une impression modérée d'abord, mais qui augmentera en proportion de la résistance du cheval, et de manière à la dominer toujours.

L'animal, déjà préparé par le travail précédent, comprend la volonté du cavalier, et incline la tête du côté où se fait sentir la pression du mors. (*Planche* 10.)

2° Dès que la tête du cheval aura été ramenée à droite, la rêne gauche formera opposition, pour empêcher le nez de dépasser la verticale. On doit attacher une grande importance à ce que la tête reste toujours dans cette posi-

tion : la flexion sans cela serait imparfaite et la souplesse incomplète. Le mouvement régulièrement accompli, on fera reprendre au cheval sa position naturelle par une légère tension de la rêne gauche. (*Planche* 11.)

La flexion à gauche s'exécutera de même, le cavalier employant les rênes du filet et celles de la bride.

J'ai dit qu'il faut s'attacher à assouplir l'extrémité supérieure de l'encolure. Une fois à cheval, et lorsque les flexions latérales s'obtiendront sans résistance, le cavalier se contentera souvent de les exécuter à demi, la tête et la première partie de l'encolure pivotant alors sur la partie inférieure, qui servira de base. Cet exercice se renouvellera fréquemment, même lorsque l'éducation du cheval sera terminée, pour entretenir le liant et faciliter la mise en main.

Ces flexions latérales trop prolongées amèneraient de l'abandon dans la tête et l'encolure et les isoleraient du corps. Il faut donc en user sagement et les abandonner dès que le cheval les exécute avec facilité.

Il nous reste maintenant, pour compléter l'assouplissement de la tête et de l'encolure, à combattre les contractions qui occasionnent les résistances directes et s'opposent au ramener.

PLANCHE 12.

2.ème planche II. (Erreur du texte.)

PLANCHE 12.

FLEXIONS DIRECTES DE LA TÊTE ET DE L'ENCOLURE, OU RAMENER.

1° Le cavalier se servira d'abord des rênes du filet, qu'il réunira dans la main gauche et tiendra comme celles de la bride. Il appuiera la main droite *de champ* sur les rênes en avant de la main gauche, afin de donner à la première une plus grande puissance, en augmentant la pression du mors de filet. Dès que le cheval cédera, il suffira de soulever la main droite pour diminuer la tension des rênes et récompenser l'animal. Lorsque le cheval obéira à l'action du filet, il cédera bien plus promptement à celle de la bride, dont l'effet est plus puissant ; c'est dire assez que la bride devra par conséquent être employée avec plus de ménagement que le filet. (*Planche* 11.)

2° Le cheval aura complétement cédé à l'action de la main, lorsque sa mâchoire sera mobile. Le cavalier doit avoir soin de ne pas se laisser tromper par les feintes du cheval, feintes qui consistent dans un quart ou un tiers de cession, suivi de bégaiements. On doit tout d'abord habituer le cheval à supporter les jambes pour arrêter tous les mouvements rétrogrades de son corps, mouvements qui le mettraient à même d'éviter les effets de la main, ou feraient naître des points d'appui ou des arcs-boutants propres à augmenter les moyens de résistance. (*Planche* 13.)

Cette flexion est la plus importante de toutes ; les autres tendaient principalement à la préparer. Dès qu'elle

s'exécutera avec aisance et promptitude, dès qu'il suffira d'un léger appui de la main pour ramener et maintenir la tête dans la bonne position, ce sera une preuve que la légèreté et l'équilibre sont rétablis dans l'avant-main. La direction de cette partie de l'animal deviendra dès lors aussi facile que naturelle, puisque nous l'aurons mise à même de comprendre toutes les indications de la main, et d'y obéir sur-le-champ sans efforts. Quant aux fonctions des jambes, elles consistent à empêcher un mouvement rétrograde du corps.

XIV

MOBILISATION DE LA CROUPE.

Le cavalier, pour diriger le cheval, agit directement sur deux de ses parties : l'avant-main et l'arrière-main. Il emploie à cet effet deux agents : les jambes, qui donnent l'impulsion par la croupe, les mains, qui dirigent et modifient cette impulsion par la tête et l'encolure. Un parfait rapport de forces doit donc exister toujours entre ces deux puissances, mais la même harmonie n'est pas moins nécessaire entre les parties de l'animal qu'elles sont particulièrement destinées à impressionner. En vain se sera-t-on efforcé de rendre la tête et l'encolure flexibles, légères, obéissantes au contact du mors, les résultats seront incomplets, l'ensemble et l'équilibre imparfaits, tant que la croupe restera lourde, contractée, rebelle à l'agent direct qui doit la gouverner.

Je viens d'expliquer par quelle sorte de procédés simples et faciles on donnera à l'avant-main les qualités

indispensables pour obtenir une bonne position ; il me reste à dire comment on assouplira de même l'arrière-main pour compléter l'assouplissement du cheval, et ramener l'ensemble et l'harmonie dans le développement de tous ses ressorts. Les résistances de l'encolure et celles de la croupe se soutenant mutuellement, notre travail deviendra plus facile, puisque nous avons déjà annulé les premières.

1° Le cavalier tiendra les rênes de la bride dans la main gauche, et celles du filet croisées l'une sur l'autre dans la main droite, les ongles en dessous ; il ramènera d'abord la tête du cheval dans sa bonne position par un léger appui du mors ; puis, s'il veut exécuter le mouvement à droite, il portera la jambe gauche en arrière des sangles et la fixera près du flanc de l'animal jusqu'à ce que la croupe cède à sa pression. Le cavalier fera sentir la rêne du filet du même côté que la jambe, en proportionnant son effet à la résistance qui lui sera opposée. De ces deux forces imprimées ainsi par la rêne gauche et la jambe du même côté, la première est destinée à combattre les résistances, et la seconde à déterminer le mouvement. On se contentera dans le principe de faire exécuter à la croupe un ou deux pas de côté seulement. (*Planche* 14.)

2° La croupe ayant acquis plus de facilité de mobilisation, on pourra continuer le mouvement de manière à compléter à droite et à gauche des pirouettes renversées.

Aussitôt que les hanches céderont à la pression de la jambe, le cavalier fera sentir immédiatement la rêne opposée à cette jambe. Son effet, léger d'abord, sera augmenté progressivement jusqu'à ce que la tête soit inclinée du côté vers lequel marche la croupe, et comme pour la voir venir. (*Planche* 15.)

Pour faire bien comprendre ce procédé, j'ajouterai quelques explications d'autant plus importantes qu'elles sont applicables à tous les exercices de l'équitation.

Le cheval, dans tous ses mouvements, ne peut conserver sa légèreté sans une combinaison des forces opposées, habilement ménagée par le cavalier. Dans la pirouette renversée, par exemple, si, lorsque le cheval a cédé à la pression de la jambe, on continue à opposer la rêne du même côté que cette jambe, il est évident qu'on dépassera le but, puisqu'on fera usage d'une force devenue inutile. Il faut donc établir deux moteurs dont l'effet se balance sans se contrarier; c'est ce que produira dans la pirouette la tension de la rêne opposée à la jambe. Ainsi on débutera par la rêne et la jambe du même côté, jusqu'à ce que le cheval réponde à la seule pression de la jambe, puis avec la bride tenue dans la main gauche ; enfin, avec la rêne du filet ou de la bride opposée à la jambe. Les forces se trouveront alors maintenues dans une position diagonale, et, par suite, l'équilibre sera naturel, et l'exécution du mouvement facile. La tête du cheval, inclinée vers le côté où se dirige la croupe, ajoute beaucoup au gracieux du travail, et donne au cavalier

plus de facilité pour régler l'activité des hanches et maintenir les épaules en place. L'expérience seule pourra, du reste, lui indiquer l'usage qu'il doit faire de la jambe et de la rêne, de manière que leurs effets se soutiennent sans jamais se contrarier.

Je n'ai pas besoin de rappeler que pendant toute la durée de ce travail, comme toujours, du reste, la mâchoire doit être mobile. Tandis que la main de la bride les maintient dans cette bonne position, la main droite, à l'aide du filet, combat les résistances latérales et détermine les inclinaisons diverses, jusqu'à ce que le cheval soit assez bien placé pour obéir à une simple pression du mors. Si, en combattant la contraction de la croupe, nous permettions au cheval d'en rejeter la roideur sur l'avant-main, nos efforts seraient vains et le fruit de nos premiers travaux perdu. Nous faciliterons, au contraire, l'assouplissement de l'arrière-main en conservant les avantages que nous avons déjà acquis sur l'avant-main, et en forçant les contractions que nous avons encore à combattre à rester isolées.

La jambe du cavalier opposée à celle qui détermine la rotation de la croupe ne doit pas demeurer éloignée durant le mouvement, mais rester près du cheval et le contenir en place, en donnant d'arrière en avant une impulsion, que l'autre jambe communique de droite à gauche ou de gauche à droite. Il y aura ainsi une force qui maintiendra le cheval en position, et une autre qui

déterminera la rotation. Pour que les deux jambes ne contrarient pas réciproquement les effets de leur pression simultanée, et pour arriver de suite à s'en servir avec ensemble, on placera la jambe chargée de déplacer la croupe plus en arrière des sangles que l'autre, qui restera soutenue avec une force égale à celle de la jambe déterminante. Alors l'action des jambes sera distincte ; l'une portera de droite à gauche et l'autre d'arrière en avant. C'est à l'aide de cette dernière que la main place et fixe les jambes de devant.

Afin d'accélérer les résultats, on pourra, dans le commencement, s'adjoindre un second cavalier qui se placera à la hauteur de la tête du cheval, tenant les rênes de la bride dans la main droite et du côté opposé à celui où se portera la croupe. Celui-ci saisira les rênes à seize centimètres des branches du mors, afin d'être à même de combattre les résistances instinctives de l'animal. Le cavalier qui est en selle se contentera alors de soutenir légèrement les rênes du filet, en agissant avec les jambes comme je viens de l'indiquer. Le second cavalier n'est utile que lorsqu'on a affaire à un cheval d'un naturel irritable, ou pour seconder l'inexpérience du cavalier; mais il faut autant que possible se passer d'aide, afin que le praticien juge par lui-même des progrès de son cheval, tout en cherchant les moyens de régulariser l'emploi de ses aides.

Bien que ce travail soit élémentaire, il conduira néanmoins le cheval à exécuter promptement au pas tous les

airs de manége de deux pistes. Après huit jours d'un exercice modéré, on accomplira ainsi, sans efforts, un travail que l'ancienne école n'osait essayer qu'après plus d'une année d'étude et de tâtonnements.

Lorsque le cavalier aura habitué la croupe du cheval à céder promptement à la pression des jambes, il sera maître de la mobiliser ou de l'immobiliser à volonté, et pourra, par conséquent, exécuter les pirouettes ordinaires. Il prendra à cet effet une rêne du filet dans chaque main ; l'une servira à déterminer l'encolure et les épaules du côté où l'on voudra opérer la conversion, l'autre à seconder la jambe opposée, si elle était insuffisante pour contenir la croupe en place. Dans le principe, cette jambe devra être placée le plus en arrière possible, et n'exercer son contact qu'autant que les hanches se porteraient sur elle. Dès que la croupe est devenue mobile, la jambe opposée devient inutile. Une progression bien ménagée amènera de prompts résultats ; on se contentera donc, en débutant, de quelques pas bien exécutés pour l'arrêter par un effet d'ensemble, puis rendre immédiatement au cheval sa liberté d'action, ce qui suppose cinq ou six temps d'arrêt durant la rotation complète des épaules autour de la croupe. Si ce travail est exécuté avec lenteur et ménagements, si la légèreté accompagne tous les mouvements, je garantis des résultats surprenants. Mes élèves livrés à eux-mêmes, ou les personnes qui pratiquent à l'aide du livre seulement, éprouvent souvent des échecs ou des retards dans l'édu-

cation de leurs chevaux : cela provient de ce que l'on passe souvent trop vite d'un exercice à un autre. Aller lentement pour arriver vite, voilà le grand précepte, et, s'il est mis en pratique avec intelligence, il donnera des résultats infaillibles.

Je vais expliquer comment on établira le parfait accord du mécanisme au moyen des effets d'ensemble.

XV

EFFETS D'ENSEMBLE.

En sollicitant dans de justes limites les forces de l'arrière-main et de l'avant-main, on établit leur opposition exacte ou l'harmonie des forces. On reconnaîtra la justesse de cette opposition des aides toutes les fois que la légèreté sera obtenue sans déplacement, si l'on travaille de pied ferme, sans augmentation et surtout sans diminution d'allure, si l'on est en marche.

Il est essentiel, dans ce travail, d'accorder l'action des jambes et de la main, pour conserver le cheval léger. L'effet d'ensemble doit toujours préparer chaque exercice. En effet, il doit d'abord précéder tout mouvement, puisque, servant à disposer toutes les parties du cheval dans l'ordre le plus exact, il s'ensuit que la force d'impulsion propre au mouvement sera, alors, d'autant plus facilement et sûrement transmise.

Non-seulement ils sont indispensables pour que ces divers mouvements soient toujours faciles et réguliers, mais encore ils servent à réprimer toute mobilité des

extrémités provenant ou non de la volonté du cheval et dans quelques mouvements que ce soit, puisqu'ils facilitent la juste répartition du poids et des forces.

La mise en pratique des effets d'ensemble apprend au cavalier l'accord des aides, et le conduit à parler promptement à l'intelligence du cheval, en faisant apprécier à ce dernier, par des positions exactes, ce que nous voulons exiger de lui. Les caresses de la main et de la voix viendront ensuite comme effet moral. Ayons soin, toutefois, de n'y avoir recours qu'après que les justes exigences des aides auront obtenu les résultats cherchés.

D'après ce que je viens de dire, on comprend que tant que l'assouplissement général du cheval n'est point parfait, les effets d'ensemble ne peuvent être qu'ébauchés. Mais toujours est-il que, dès le premier jour, le cavalier doit commencer à les mettre en pratique, puisque son premier soin doit être de chercher à établir l'accord entre la force qui pousse en avant et celle qui porte en arrière, soit que le travail se fasse de pied ferme ou en marche.

Souvenons-nous que l'abus des meilleurs moyens d'exécution est à craindre.

Ne multiplions donc pas outre mesure les effets d'ensemble, sous peine d'amener l'incertitude dans les mouvements du cheval ; et, du reste, établissons en principe que toutes les dépenses de forces, toutes les translations de poids inutiles sont nuisibles aussi bien à l'éducation qu'à l'organisation de l'animal.

XVI

DE L'EMPLOI DE L'ÉPERON.

L'éperon est une aide supérieure à celle des jambes, je l'ai démontré depuis longtemps.

Tous les chevaux doivent arriver à supporter l'éperon.

Le cheval naturellement bien équilibré supporte le contact des jambes et de l'éperon bien plus facilement que celui dont la conformation est défectueuse.

La raison en est simple. Chez le premier, le poids est bien réparti, les forces harmonisées se prêtent un mutuel concours, et le contact des jambes et de l'éperon n'a pour effet que de donner une plus grande intensité à l'action du cheval. Chez le second, au contraire, le poids est mal distribué, les forces divergentes se heurtent, et l'effet des jambes ou de l'éperon est d'augmenter les résistances naturelles du cheval.

Le talent du cavalier consistera à ramener ce cheval

à la condition du premier, en détruisant ses résistances par une meilleure répartition du poids et de la force. Alors le cheval supportera, sans la moindre hésitation, le contact des jambes et de l'éperon.

Voici la gradation que je recommande : quand le cheval supportera la pression graduée des jambes du cavalier, celui-ci lui fera sentir l'appui gradué de ses talons dépourvus d'éperons, en place par des effets d'ensemble, et au pas, pour obtenir et entretenir la régularité de l'allure. Lorsque le cheval supportera avec le plus grand calme l'appui des talons nus, alors, mais alors seulement, on adaptera l'éperon à la botte, en ayant soin de recouvrir les molettes d'une enveloppe de peau. Le cavalier agira avec ces molettes matelassées comme il a agi avec les talons nus, par appui gradué, et ce n'est que lorsque le cheval supportera avec le plus grand calme l'appui énergique des molettes recouvertes, que le cavalier commencera à se servir des molettes rondes découvertes, par les mêmes pressions progressives.

Cette sage progression préparera tous les chevaux, sans exception, à supporter l'appui de l'éperon qui, bientôt, deviendra inutile, car le cheval répondra aux moindres pressions des jambes du cavalier.

L'abus de l'éperon aurait les plus grands inconvénients, et comme on l'a déjà dit, « l'éperon est un rasoir « dans les mains d'un singe. »

Plus que jamais l'action de la main doit être intelligente et d'accord avec l'emploi de l'éperon.

Les amateurs s'apercevront que dans cette nouvelle édition, je me suis efforcé de rendre plus facile l'application de mes principes, en les réduisant à leur plus simple expression.

XVII

DE L'ENCAPUCHONNEMENT.

Une croupe trop élevée, la prédominance des muscles abaisseurs, prédisposent ordinairement les chevaux à cette mauvaise position.

L'ignorance du cavalier peut encore y contribuer.

Quelle que soit la cause de ce défaut, le remède sera, comme toujours, la juste répartition du poids et des forces du cheval. Les moyens indiqués par la méthode y conduisent infailliblement; je n'ai donc qu'à engager le cavalier intelligent à les appliquer scrupuleusement, et bientôt le succès répondra à son attente.

XVIII

EMPLOI PAR LE CAVALIER DES FORCES DU CHEVAL POUR LES DIFFÉRENTES ALLURES.

Lorsque le travail qui précède aura disposé les forces du cheval au point de nous les soumettre, l'animal sera entre nos mains un instrument docile attendant, pour fonctionner, l'impulsion qu'il nous plaira de lui communiquer. Ce sera donc a nous, dispensateurs souverains de tous ces ressorts, à combiner leur emploi dans les justes proportions des mouvements que nous voudrons exécuter.

Le jeune cheval, roide d'abord et maladroit dans l'usage de ses membres, aura besoin, pour les développer, de certains ménagements. Ici, comme toujours, nous suivrons cette progression rationnelle qui veut que l'on commence par le simple avant de passer au composé. Nous avons, par le travail qui précède, assuré nos moyens d'action sur le cheval; il faut nous occuper maintenant de faciliter ses moyens d'exécution, en exerçant l'ensemble de ses ressorts. Si l'animal répond aux

aides du cavalier par la mâchoire, l'encolure et les hanches; s'il cède par la disposition générale de son corps aux impulsions qui lui sont communiquées; si le jeu de ses extrémités est facile et régulier, le mécanisme de tout l'ensemble aura une harmonie parfaite aux différentes allures. Ce sont ces qualités indispensables qui constituent une bonne éducation (1).

(1) Il ne faut pas oublier que la main et les jambes ont aussi leur vocabulaire, dont la concision est admirable. Ce langage muet et laconique se réduit à ce peu de mots : *Tu fais mal; voilà ce qu'il faut faire; tu fais bien.* Il suffit donc que le cavalier parvienne à traduire, par son mécanisme, le sens de ces trois observations différentes pour posséder toute l'érudition équestre et se faire comprendre du cheval.

XIX

DU RECULER.

La mobilité rétrograde, autrement dit le reculer, est un exercice dont on n'a pas assez apprécié l'importance, et qui cependant doit avoir une très-grande influence sur l'éducation du cheval. Le reculer diffère essentiellement de cette mauvaise impulsion rétrograde qui porte le cheval en arrière avec la croupe contractée, l'encolure tendue et la mâchoire serrée, ceci est de l'acculement. Le vrai reculer assouplit le cheval, et contribue puissamment à la prompte et juste répartition du poids et des forces.

Le cavalier, avant de commencer le reculer, devra d'abord s'assurer si les hanches sont sur la ligne des épaules, et si le cheval est léger à la main; puis il rapprochera lentement les jambes, pour que l'action qu'elles communiquent à l'arrière-main fasse quitter le sol à l'une des jambes postérieures, et que le corps ne cède qu'après la tête et l'encolure. C'est alors que la pression

immédiate du mors, forçant le cheval à reprendre son équilibre en arrière, produira le premier temps du reculer. Dès que le cheval obéira, le cavalier rendra immédiatement la main pour récompenser l'animal et ne pas forcer le jeu de sa partie postérieure. Si la croupe déviait de la ligne droite, il la ramènerait à l'aide du filet du même côté, employant au besoin la jambe.

Il suffira d'exercer pendant huit jours (à cinq minutes par leçon) le cheval au reculer, pour l'amener à l'exécuter avec facilité. On se contentera, les premières fois, d'un pas en arrière, puis de deux, puis de trois, progressivement, suivis d'un effet d'ensemble, jusqu'à ce qu'il n'éprouve pas plus de difficultés pour cette marche rétrograde que pour la marche en avant.

Le cavalier est souvent dans l'erreur sur les causes d'acculement de sa monture. Quand il croit le cheval acculé par les forces et par le poids, il ne l'est souvent que par les forces seulement, et, dans ce cas, l'avant-main est surchargée plus qu'elle ne devrait l'être, et si alors on continuait à porter le cheval sur la main, il est constant que la vraie légèreté serait impossible, puisque le poids est la cause de la résistance. Il sera donc urgent de porter le cheval en arrière plutôt qu'en avant.

On pourra se convaincre de la vérité de ce fait, en forçant le cheval à reculer, bien qu'en apparence il se prête à ce mouvement. Quelques pas rétrogrades amèneront une résistance qui prouvera que le poids est sur l'avant-main. Si, au contraire, le poids et les forces

étaient refoulés sur l'arrière-main, le cheval vous entraînerait en arrière et la cabrade en serait le résultat. Dans ce cas, il faudrait porter le cheval en avant.

Il est un fait incontestable, c'est que pour le maintien de l'équilibre du cheval, le poids et les forces doivent être en harmonie. La légereté ne saurait donc être obtenue, tant qu'il y aura lutte ou manque d'accord entre ces deux puissances.

XX

DU PAS.

L'allure du pas est la mère de toutes les allures ; c'est par elle qu'on obtiendra la cadence, la régularité, l'extension des autres ; mais le cavalier, pour arriver à ces brillants résultats, devra déployer autant de savoir que de tact. Les exercices précédents ont conduit le cheval à supporter des effets d'ensemble qui eussent été impossibles avant d'avoir détruit ses résistances instinctives ; nous n'avons plus à agir aujourd'hui que sur les résistances inertes qui tiennent au poids de l'animal et sur les forces qui ne se meuvent qu'à l'aide d'une impulsion communiquée.

Avant de porter le cheval en avant, on devra s'assurer d'abord s'il est léger, c'est-à-dire droit d'épaules et de hanches. On approchera ensuite graduellement les jambes pour donner au cheval l'impulsion nécessaire au mouvement. Le cavalier se souviendra toujours que la main

doit être pour le cheval une barrière infranchissable chaque fois que celui-ci voudra sortir de la position du ramener. L'animal ne l'essaiera jamais sans ressentir une impression désagréable (1). L'application bien entendue de ma méthode amène ainsi le cavalier à conduire constamment son cheval avec les rênes demi-tendues, excepté lorsqu'il veut rectifier un faux mouvement ou en déterminer un nouveau.

Le pas, ai-je dit, doit précéder les autres allures, parce que son action est moins considérable que pour le trot ou le galop, et plus facile par conséquent à régler.

Pour que la cadence et la vitesse du pas se maintiennent égales et régulières, il est indispensable que les puissances impulsives et modératrices du cavalier soient

(1) J'ai habité Berlin pendant quelques mois; j'ai vu mettre en pratique l'équitation allemande dans toute son étendue. Je n'ai pas la prétention de m'ériger en critique; je dirai seulement que les principes professés en Prusse sont diamétralement opposés aux miens : ainsi, plusieurs officiers, qui jouissent dans leur pays d'une certaine réputation de cavaliers, me disaient : Nous voulons que nos chevaux soient en avant de la main; et moi, leur répondais-je, je veux qu'ils soient derrière la main et en avant des jambes; c'est à cette condition seulement que l'animal sera sous l'entière domination du cavalier; ses mouvements deviendront gracieux et réguliers, il passera facilement d'une allure accélérée à une allure lente, tout en conservant son équilibre; car, leur disais-je, tout cheval qui est en avant de la main est derrière les jambes, alors il vous échappe par tous les bouts, ce qui entraîne l'absence complète de grâce et de régularité dans les mouvements; de plus, si sa conformation est vicieuse, comment y remédierez-vous? En procédant à votre manière vous n'obtiendrez jamais l'équilibre ou la légèreté. Toutes les théories mises en pratique jusqu'à moi consistent à donner, avec plus ou moins de peines, une direction aux forces instinctives du cheval, mais non à les harmoniser avec le poids. Ces résultats ne peuvent être obtenus sans l'application de mes principes; c'est fâcheux pour les opposants, mais toute l'équitation est là.

elles-mêmes parfaitement harmonisées. Je suppose, par exemple, que le cavalier, pour porter son cheval en avant au pas et le maintenir léger à cette allure, doit employer une force égale à quatre kilogrammes, dont trois pour l'impulsion et un pour le ramener. Si les jambes dépassent leur effet sans que les mains augmentent le leur dans les mêmes proportions, il est évident que le surcroît de force communiquée pourra se rejeter sur l'encolure, la contracter, et dès lors plus de légèreté. Si, au contraire, c'est la main qui agit avec trop de puissance, ce ne pourra être qu'aux dépens de l'impulsion nécessaire à la marche ; celle-ci, par cela même, se trouvera contrariée, ralentie en même temps que la position du cheval perdra de son gracieux et de son énergie. En effet, que doit comprendre le cheval dans ces deux cas, sinon que dans le premier il doit accélérer, et dans le second ralentir son allure. Le cavalier voit donc que c'est toujours lui qui est responsable quand son cheval comprend mal.

Cette courte explication suffira pour faire comprendre l'accord qui doit toujours exister entre les jambes et les mains. Il est bien entendu que leur effet devra varier suivant que la construction du cheval obligera de le soutenir plus ou moins à l'avant ou à l'arrière-main ; mais la règle restera la même avec des proportions différentes.

Tant que le cheval ne se maintiendra pas souple et

léger dans sa marche, on continuera à l'exercer sur la ligne droite; mais, dès qu'il aura acquis plus d'aisance et d'aplomb, on commencera à lui faire exécuter des changements de direction à droite ou à gauche en marchant.

XXI

TRAVAIL SUR LES HANCHES.

Peu de personnes comprennent les difficultés que présente ce travail ; elles l'estiment d'autant moins qu'elles ne connaissent ni les services ni les résultats qu'on en peut obtenir. Comme on se figure que ce n'est qu'une parade de manége, chacun l'essaie à sa manière sans chercher à l'utiliser, soit pour l'éducation du cheval, soit pour l'agrément du cavalier : c'est cependant là le but qu'il faudrait se proposer.

Tout cheval marche, trotte et galope naturellement, mais l'art perfectionne les allures et leur donne le liant et la légèreté qu'elles sont susceptibles d'acquérir.

Le travail de deux pistes n'étant pas naturel au cheval, présente, par cela seul, des difficultés bien plus grandes ; il serait même impossible de l'obtenir régulièrement sans le secours de l'éducation première, qui tend à placer le cheval et à l'amener à supporter des commencements de rassembler. Mais aussi, quand on l'exécute, il a pour

résultat de faire ressortir ses formes, et de lui donner cette légèreté, cette justesse de mouvements, qui le font répondre aux plus imperceptibles actions du cavalier.

Je pourrais, à la rigueur, me dispenser de dire ce qu'on appelle airs de manége, si les auteurs qui ont écrit sur ce sujet avaient fait connaître autre chose que la nomenclature des figures ; mais comme ils n'ont indiqué ni comment le cheval doit être placé, ni comment il faut s'y prendre pour que l'exécution en soit régulière, je m'efforcerai de réparer leur oubli : je dirai donc que l'écuyer qui fera exécuter avec précision des lignes droites de deux pistes, obtiendra, sans de grands efforts, des lignes circulaires, si, toutefois, il a exercé préalablement son cheval aux pirouettes renversées ou ordinaires.

Aussitôt que la mobilité de la mâchoire et la souplesse des reins auront préparé le cheval à prendre facilement tous les changements de direction, on pourra commencer le travail sur les hanches.

Il ne faut faire exécuter au cheval qu'un pas de deux pistes, puis deux, ensuite trois, etc.

D'abord le cavalier se servira de la rêne de filet et de la jambe du même côté, c'est-à-dire opposées à la direction dans laquelle marche le cheval. Bien que la position qui en résultera soit contraire à la belle attitude que l'animal doit conserver pendant un travail régulier, on continuera néanmoins cet effet de la main jusqu'à ce que le cheval ne résiste plus à la jambe. Bientôt après,

la rêne du filet ou de la bride du côté déterminant servira à placer le cheval et à régulariser le mouvement. Puis, à l'écartement de la rêne succédera sa pression sur l'encolure. Le travail sera parfait dès que le cavalier saura combiner l'action des jambes avec ce nouvel effet de rênes. Il devra, pour commencer le mouvement, s'attacher à soutenir préalablement la jambe du côté où le cheval doit marcher, afin d'éviter que la croupe ne précède les épaules. Par exemple : pour marcher à droite ? jambe droite d'abord, main portée à droite, et jambe gauche. Il est inutile que je recommande la plus grande rapidité dans cet emploi successif des aides.

Les pas de côté ne laissant plus rien à désirer, on les pratiquera au trot, puis au galop, après avoir exercé le cheval à ces allures pour lesquelles on graduera ce travail comme pour le pas.

Les descentes de main, les descentes de main et de jambes, en complétant les pas de côté, les amèneront à leur parfaite exécution. Il faut bien s'attacher à la régularité des premiers pas de côté. Le cheval doit travailler avec la même facilité aux deux mains. L'écuyer sentira le côté qui résiste davantage, et il saura promptement vaincre cette résistance en l'exerçant plus fréquemment.

On conçoit que si le cheval se porte d'une jambe sur l'autre, avec une vitesse égale à celle du contact qu'il reçoit, il pourra exécuter tous les airs de manége.

Pour que les pas de côté soient réguliers, il faut :

1° que le cheval soit toujours dans la main ; 2° que ses épaules et sa croupe soient toujours sur la même ligne ; 3° que le passage des jambes se fasse de telle sorte que celles qui marchent les dernières passent par-dessus celles qui entament le mouvement. C'est-à-dire que la jambe de devant du côté où l'on détermine, quitte le sol la première et soit suivie par la jambe opposée de derrière ; il faut aussi que la tête soit légèrement portée du côté où l'on fait marcher le cheval, afin qu'il puisse voir le terrain sur lequel il chemine.

Cette dernière position, qui le rend plus gracieux, servira aussi au cavalier pour modérer la marche des épaules de l'animal, ou leur donner plus d'activité.

C'est aussi avec cette attitude qu'il pourra régler et surtout cadencer ses mouvements.

Pour que le cheval demeure dans le juste équilibre qu'exige cet exercice, le cavalier doit se servir de ses deux jambes pour conserver l'harmonie et la régularité d'action dans l'avant et l'arrière-main. Si c'est la jambe gauche qui pousse la masse à droite, c'est la jambe droite qui sert à l'enlever et la porte en avant. Elle modère l'action de la jambe gauche, maintient le cheval dans la main, l'empêche de reculer, le porte en avant, diminue ou augmente le passage d'une jambe sur l'autre et assure ainsi la cadence gracieuse et régulière du mouvement.

XXII

DU TROT.

Le cavalier engagera d'abord cette allure très-modérément, en suivant exactement les mêmes principes que pour le pas. Il maintiendra son cheval parfaitement léger, sans oublier que plus l'allure est vive, plus l'animal a de dispositions à retomber dans ses contractions naturelles. La main devra donc redoubler d'habileté, afin de conserver toujours la même légèreté, sans nuire cependant à l'impulsion nécessaire au mouvement. Les jambes seconderont la main, et le cheval, renfermé entre ces deux barrières qui ne feront obstacle qu'à ses mauvaises dispositions, développera bientôt toutes ses belles facultés, et acquerra, avec la cadence du mouvement, la grâce et la vitesse.

Il est évident que le cheval bien équilibré doit trotter plus vite que celui qui n'a pas cet avantage.

La condition indispensable à un bon trotteur est l'équilibre exact du corps, équilibre qui entretient le mouve-

1° que le cheval soit toujours dans la main ; 2° que ses épaules et sa croupe soient toujours sur la même ligne ; 3° que le passage des jambes se fasse de telle sorte que celles qui marchent les dernières passent par-dessus celles qui entament le mouvement. C'est-à-dire que la jambe de devant du côté où l'on détermine, quitte le sol la première et soit suivie par la jambe opposée de derrière ; il faut aussi que la tête soit légèrement portée du côté où l'on fait marcher le cheval, afin qu'il puisse voir le terrain sur lequel il chemine.

Cette dernière position, qui le rend plus gracieux, servira aussi au cavalier pour modérer la marche des épaules de l'animal, ou leur donner plus d'activité.

C'est aussi avec cette attitude qu'il pourra régler et surtout cadencer ses mouvements.

Pour que le cheval demeure dans le juste équilibre qu'exige cet exercice, le cavalier doit se servir de ses deux jambes pour conserver l'harmonie et la régularité d'action dans l'avant et l'arrière-main. Si c'est la jambe gauche qui pousse la masse à droite, c'est la jambe droite qui sert à l'enlever et la porte en avant. Elle modère l'action de la jambe gauche, maintient le cheval dans la main, l'empêche de reculer, le porte en avant, diminue ou augmente le passage d'une jambe sur l'autre et assure ainsi la cadence gracieuse et régulière du mouvement.

XXII

DU TROT.

Le cavalier engagera d'abord cette allure très-modérément, en suivant exactement les mêmes principes que pour le pas. Il maintiendra son cheval parfaitement léger, sans oublier que plus l'allure est vive, plus l'animal a de dispositions à retomber dans ses contractions naturelles. La main devra donc redoubler d'habileté, afin de conserver toujours la même légèreté, sans nuire cependant à l'impulsion nécessaire au mouvement. Les jambes seconderont la main, et le cheval, renfermé entre ces deux barrières qui ne feront obstacle qu'à ses mauvaises dispositions, développera bientôt toutes ses belles facultés, et acquerra, avec la cadence du mouvement, la grâce et la vitesse.

Il est évident que le cheval bien équilibré doit trotter plus vite que celui qui n'a pas cet avantage.

La condition indispensable à un bon trotteur est l'équilibre exact du corps, équilibre qui entretient le mouve-

ment régulier des deux bipèdes diagonaux, donne une élévation et une extension égales, avec une légèreté telle, que l'animal peut exécuter facilement tous les changements de direction, se ralentir, s'arrêter, ou accélérer sans effort sa vitesse. Le devant alors n'a pas l'air de traîner à la remorque le derrière ; tout devient aisé, gracieux pour le cheval, parce que ses forces, étant bien harmonisées, permettent au cavalier de les disposer de manière qu'elles se prêtent un secours mutuel et constant.

Il me serait impossible de citer le nombre de chevaux dont les allures avaient été tellement faussées, qu'il leur était impossible d'exécuter un seul temps de trot. Quelques leçons ont toujours suffi pour remettre ces animaux à des allures régulières.

Il suffira, pour habituer le cheval à bien trotter, de l'exercer à cette allure cinq minutes seulement pendant chaque leçon. Lorsqu'il aura acquis l'aisance et la légèreté nécessaires, on pourra lui faire conserver cette allure en pratiquant des descentes de main. J'ai dit que cinq minutes de trot suffiraient d'abord, parce que c'est moins la continuité d'un exercice que la rectitude des procédés qui produit la bonne exécution. Le cheval se prêtera mieux à un travail modéré et de courte durée ; son intelligence elle-même, en se familiarisant avec cette sage progression, hâtera le succès. Il se soumettra sans répugnance et avec calme à un travail qui n'aura rien de pénible pour lui, et l'on pourra pousser ainsi son éduca-

tion jusqu'aux dernières limites, non-seulenant en conservant intacte son organisation physique, mais en rétablissant dans leur état normal les parties qu'aurait pu détériorer un travail forcé. Ce développement régulier et général du mécanisme du cheval lui donnera, avec la grâce, la force et la santé, et prolongera ainsi ses services, en centuplant les jouissances du véritable écuyer.

XXIII

DESCENTE DE MAIN, DESCENTE DE JAMBES, DESCENTE DE MAIN ET DE JAMBES.

Ce que j'ai dit d'une main savante et ignorante s'applique également aux jambes.

La gradation des pressions qu'elles devront déployer sera, suivant le cas, appréciée par l'intelligence équestre du cavalier, et cette appréciation, plus ou moins juste, constituera leur science ou leur ignorance.

Cependant, cherchons, autant que possible, les moyens de combiner l'action des mains et des jambes, afin que leur entente parfaite atteigne un but précis et évite ce travail sans fin que produisent leurs fautes réciproques. Pour bien déterminer le rôle de la main et des jambes, nous allons les faire agir isolément. Puis, pour constater leur judicieux emploi, nous verrons si le cheval a été parfaitement équilibré, en lui faisant continuer des mouvements réguliers, sans l'aide de la main et des jambes.

Ces descentes de main et de jambes ont une importance majeure ; on devra donc les pratiquer fréquemment.

La descente de main contribue à faire conserver au cheval son équilibre sans le secours des rênes.

On pratiquera la descente de main comme suit :

Après avoir glissé la main droite jusqu'à la jonction des rênes, et s'être assuré de leur égalité, on les lâchera de la main gauche, et la droite se baissera lentement jusque sur le devant de la selle. Pour que cet exercice soit régulier, il faudra qu'il n'altère en rien ni l'allure ni la position. Peut-être, dans le principe, le cheval, livré ainsi à lui-même, ne conservera-t-il que pendant quelques pas la régularité de l'allure et de la position. Dans ce cas, le cavalier fera sentir soit les jambes soit la main, pour ramener le cheval dans ses conditions premières.

Pour la descente de jambes : celles-ci se relâcheront, la main soutiendra les rênes afin de leur donner une tension égale. Il est évident que, pour la régularité de ce mouvement, le cheval devra, en se passant de l'aide des jambes, conserver sans altération allure et position.

Puis on arrivera à la descente simultanée de la main et des jambes. Le cheval, libre de toute espèce d'aides, devra néanmoins, comme dans les cas ci-dessus, conserver la même allure et la même position au pas, au trot et au galop.

Le cavalier trouvant dans sa monture une disposition évidente à l'obéissance, emploie la plus grande délicatesse dans ses moyens de direction, et son intention à peine indiquée est néanmoins comprise. De ces rapports entre l'homme et l'animal, il résulte pour ce dernier une apparence de liberté qui lui inspire une noble confiance. Il s'assujettit, mais à son insu, et notre esclave soumis croit encore à sa complète indépendance.

XXIV

DU RASSEMBLER.

Comment définit-on le rassembler dans les écoles d'équitation? *On rassemble son cheval en élevant la main et en tenant les jambes près.* Je le demande, à quoi pourra servir ce mouvement du cavalier sur un animal mal conformé, contracté, et qui reste livré à toutes les mauvaises propensions de sa nature? Cet appui machinal des mains et des jambes, loin de préparer le cheval à l'obéissance, n'aura d'autre effet que de doubler les moyens de résistance, puisqu'en l'avertissant qu'on va exiger de lui un mouvement, on reste dans l'impuissance de disposer ses forces de manière à l'y astreindre.

Le véritable rassembler consiste à réunir au centre les forces du cheval, pour faciliter plus ou moins le rapprochement des jambes de derrière, du milieu du corps. Il y a plusieurs degrés de rassembler, indispensables à la facilité et à la justesse des différentes allures et des diffé-

rents airs de manége. Pour bien nous faire comprendre, nous établirons l'échelle suivante :

Je dirai encore une fois qu'avant de commencer ces effets de rassembler, il faut nécessairement que le cheval soit parfaitement léger à la main; alors il sera facile de diminuer, sans contrainte pénible, la marche des jambes de devant et d'augmenter celle des jambes de derrière. Les premiers effets de rassembler qui amèneront les jambes de derrière aux degrés 1, 2, 3, seront utiles aux allures du trot cadencé ou allongé, du galop modéré. Ce rassembler peut s'obtenir en travaillant au pas avec le concours des jambes et même de l'éperon, si l'action des jambes était insuffisante; la main devra détruire toutes les contractions nuisibles qui pourraient se produire, et faciliter ainsi le juste équilibre utile au ressembler. C'est par l'emploi de ces moyens qu'on arrivera à obtenir que les jambes de derrière gagnent en vitesse sur celles de devant. Quant au rassembler plus complet, dans lequel les jambes de derrière atteignent les degrés 4, 5, 6, il faut, pour l'obtenir, arrêter le cheval et multiplier les oppositions de main et de jambes ou d'éperons, jusqu'à ce qu'il se mobilise, autant que possible, sans avancer, ou n'avancer qu'imperceptiblement, puis l'arrêter par un effet d'ensemble. La répétition fréquente

de cette mobilité plus ou moins régulière des jambes conduira insensiblement au rassembler le plus complet, et ce rassembler donnera pour résultat naturel le piaffer avec rhythme, mesure et cadence. Si le cheval est bien conformé, le rassembler s'obtiendra facilement et bientôt après les grandes difficultés de l'équitation qui en dépendent. Reste à savoir s'il est possible de les aborder lorsqu'on a pour sujet un cheval de construction médiocre, c'est-à-dire possédant une partie des défauts ci-après : les hanches courtes, les reins longs et faibles, la croupe basse, ou trop haute par rapport au garrot, les cuisses effilées, les jarrets plus ou moins coudés, trop rapprochés ou trop éloignés l'un de l'autre, trop ou trop peu d'action; je suis forcé d'avouer que ces sortes de chevaux présentent de grandes difficultés; mais, en les surmontant, l'on prouve que l'on est non-seulement écuyer, mais encore homme d'intelligence, de sens et de conception équestre.

J'ai déjà expliqué et démontré que le cheval n'a pas la bouche dure; j'ai dit que la faiblesse des reins, la mauvaise disposition de l'arrière-main sont en général les seules causes des résistances que présente le cheval. En effet, si la longueur des reins, par exemple, éloigne les jambes de derrière de la place qu'elles devraient occuper pour que le mouvement soit régulier, la flexion et l'extension des jarrets qui reçoivent le poids et le rejettent en avant, ne peuvent se faire que péniblement; c'est pour remédier à ces inconvénients qui rendraient toute

belle éducation impossible, qu'il faut avoir recours aux premiers effets du rassembler, une fois la mise en main obtenue ; dans ce cas, les jambes de derrière se rapprocheront du centre et se trouveront à la place qu'elles occupent naturellement chez les chevaux bien conformés. En effet, pourquoi certains chevaux résistent-ils par la mâchoire et l'encolure? Parce que les reins, les hanches et les jarrets, fonctionnant mal, s'opposent à la translation régulière du poids que doit produire le mouvement. Ce qui confirme ce principe, c'est que plus un cheval a de légèreté et de mobilité naturelle dans la mâchoire, plus sa conformation se rapproche de la perfection ; dans ce cas, ses dispositions physiques sont dans de bonnes proportions pour obtenir immédiatement un juste équilibre : aussi le rassembler complet, facile pour les bonnes constructions, devient-il d'une difficulté très-grande pour les constructions médiocres ; car l'effort que le cheval fait pour porter ses jambes de derrière plus en avant, prend d'autant sur le mouvement nécessaire à la flexion qui produit l'élévation : aussi ces sortes de chevaux présentent-ils de grandes difficultés pour les amener à exécuter un travail compliqué et précis ; certes, ce n'est pas impossible, mais il faut employer des moyens bien méthodiques et être doué d'un grand tact. Je dirai même qu'une semblable tâche serait sans succès, si elle était entreprise par un cavalier qui ne pratiquerait pas la méthode dans tous ses détails et dans son ensemble. Le cheval mal conformé auquel on fait exécuter des diffi-

cultés est loin d'être gracieux à l'œil des personnes qui ne se sont point occupées d'équitation ; mais combien il est beau pour les spectateurs habiles et érudits ! Voilà le merveilleux résultat de l'équitation ; admirez ! *Le cavalier a fait plus que la nature.*

Le rassembler complet, c'est-à-dire celui qui amène les jambes de derrière aux degrés de 4 à 6, sert au piaffer, au passage en avant et en arrière, au galop raccourci, espèce de terre-à-terre, aux pirouettes ordinaires, au galop en arrière, etc., etc. Il est indispensable à tous les mouvements ascensionnels, puisque dans cette position les jarrets exécutent plus facilement la flexion de bas en haut que celle d'arrière en avant, ce qui prouve qu'une fois le rassembler complet obtenu, le cheval peut exécuter les mouvements les plus difficiles, sans que cela lui soit pénible, et sans porter atteinte à sa construction ; ses poses sont toujours justes, ses points d'appui exacts, et ses mouvements toujours gracieux.

L'animal se trouve alors transformé en une sorte de balance, dont l'avant-main et l'arrière-main représentent les deux plateaux, et il suffira du moindre appui sur l'un des deux pour les déterminer immédiatement dans la direction qu'on voudra leur imprimer Le cavalier reconnaîtra que le rassembler est complet lorsqu'il sentira le cheval prêt, pour ainsi dire, à enlever des quatre jambes. C'est avec ce travail qu'on donne à l'animal le brillant, la grâce et la majesté ; ce n'est plus le même cheval, la transformation est complète. Si nous

avons dû employer l'éperon pour pousser d'abord jusque sur ses dernières limites cette concentration de forces, les jambes sufliront par la suite pour obtenir le rassembler nécessaire à la cadence et à l'élévation de tous les mouvements compliqués.

Ai-je besoin de recommander la discrétion dans ce travail ? Non, sans doute, car si le cavalier, arrivé à ce point de l'éducation de son cheval, ne sait pas comprendre et saisir de lui-même la finesse de tact, la délicatesse de procédés indispensables à la bonne application de ces principes, ce sera une preuve qu'il est dénué de tout sentiment équestre, et toutes mes instances ne sauraient remédier à cette imperfection de sa nature.

XXV

DU GALOP.

J'ai parlé longuement du galop dans le dictionnaire; je me bornerai ici à donner quelques conseils qui pourront accélérer l'éducation du cheval. Je suppose que le cavalier a suivi la progression que j'ai indiquée, et que son cheval est léger à la main, droit d'épaules et de hanches, familiarisé avec les jambes, l'éperon, et supportant les deux premiers degrés du rassembler, etc. Evidemment ce cheval est préparé pour le galop, et pourvu que le cavalier ne commette pas de fautes graves, il suffira de quelques leçons pour que le cheval prenne la position pour partir sur le pied droit et sur le gauche. Examinons les fautes que peut commettre le cavalier. Il veut faire partir son cheval sur le pied droit, je suppose, et par *négligence* ou *manque de tact* il lui donne la position pour partir sur le pied gauche, nécessairement le départ aura lieu sur le pied gauche : première faute commise. Si le cavalier s'en aperçoit, et qu'il arrête de suite son cheval,

pour lui donner la position juste qui déterminera le départ sur le pied droit, cette première faute sera réparée. Mais si le cavalier ne s'aperçoit de sa faute qu'après quelques foulées de galop, et qu'il arrête son cheval, celui-ci ne pourra pas distinguer si l'arrêt a lieu parce que tel est le bon plaisir de son maître, ou s'il est la répression un peu tardive de la faute commise. On comprend quel retard dans l'éducation du cheval apportera ce manque de tact ou de science du cavalier.

Non-seulement le cavalier évitera de commettre les fautes que je viens de signaler, mais il s'attachera avant tout à prévenir les faux départs, puisque chaque mouvement est le résultat d'une position qui elle-même est la conséquence d'une juste répartition du poids et de la force de l'animal. Il devra d'abord donner au cheval la position indispensable pour le départ sur le pied droit. En suivant ce principe, qui est la base de la science de l'équitation, il enlève au cheval tout prétexte de mal faire, l'oblige à bien faire, et, je le répète, obtient en quelques leçons les départs faciles, réguliers, sur tel ou tel pied.

Les premières fois, comme l'allure du galop prédispose le cheval à une certaine résistance, il devra employer, avec des nuances différentes, les deux forces directes, jambe gauche et rêne gauche, afin de combattre ces résistances qu'entraîne toujours un équilibre qui n'est pas exact, et donner au cheval la position qui lui permettra de partir sur le pied droit. Mais dès que les départs deviendront faciles, le cavalier remplacera les forces

directes par les forces opposées, jambe droite et main portée à gauche. Puisqu'il n'y a plus de résistance, l'emploi des forces directes aurait pour effet de détruire l'équilibre devenu meilleur. Bon dans le premier cas, cet emploi des forces directes deviendrait nuisible dans le second : aussi le cavalier n'aura plus recours qu'à la jambe droite pour le départ sur le pied droit, et à la jambe gauche pour le départ sur le pied gauche. — Je crois inutile d'insister sur les avantages que les cavaliers intelligents et doués de tact retireront de cette sage progression, où rien n'est laissé au hasard.

XXVI

SAUT DE FOSSÉ ET DE BARRIÈRE.

Tous les chevaux peuvent sauter, et l'élan est proportionné à leur énergie et à leurs dispositions naturelles. Toutes les combinaisons de la science ne peuvent remplacer ces conditions premières, et faire qu'un mauvais cheval parvienne à sauter aussi bien qu'un bon sauteur; mais je dis que par l'éducation bien dirigée, tous les chevaux peuvent apprendre à mieux sauter.

Le point capital est d'amener le cheval à essayer de bonne volonté ce travail. Si l'on suit ponctuellement tous les procédés que j'ai indiqués pour maîtriser les forces instinctives de l'animal et le mettre sous l'influence des nôtres, on reconnaîtra l'utilité de cette progression par la facilité qu'on aura à faire franchir au cheval les obstacles qui se rencontreront sur sa route. Du reste, il ne faut jamais, en cas de lutte, recourir aux moyens violents, tels que la chambrière, ni chercher à exciter l'animal par des cris; cela ne pourrait produire qu'un effet moral propre à l'effrayer. Néanmoins l'exclamation : *Hop !*

émise avec tact au moment où le cheval doit s'enlever, lui donnera un encouragement utile. Mais on devra s'abstenir de tous cris, si l'on n'est pas certain de les émettre en temps opportun, car ils seraient un obstacle à la régularité de l'élan de l'animal. Or, c'est au moyen des aides que nous devons avant tout l'amener à l'obéissance, puisqu'elles peuvent seules le mettre à même de comprendre et d'exécuter. On doit donc lutter avec calme, et chercher à surmonter les forces qui le portent au refus, en agissant directement sur elles. On attendra, pour faire sauter un cheval, qu'il réponde franchement aux jambes et à l'éperon, afin d'avoir toujours un moyen assuré de domination.

La barrière restera par terre jusqu'à ce que le cheval la passe sans hésitation ; on l'élèvera ensuite de quelques centimètres, en augmentant progressivement la hauteur jusqu'au point que l'animal pourra franchir sans de trop violents efforts. Dépasser cette juste limite, serait s'exposer à faire naître chez le cheval un dégoût que l'on doit éviter avec grand soin. La barrière ainsi élevée avec ménagement devra être fixée pour que le cheval, disposé à l'apathie, ne se fasse pas un jeu d'un obstacle qui ne serait plus sérieux dès l'instant où le contact de ses extrémités suffirait pour le renverser. La barrière ne devra être recouverte d'aucune enveloppe propre à diminuer sa dureté ; l'on doit être sévère lorsqu'on exige des choses possibles, et éviter les abus qu'entraîne toujours une complaisance irréfléchie.

Avant de se préparer à sauter, le cavalier se soutiendra avec assez d'énergie pour que son corps ne précède pas le mouvement du cheval. Ses reins seront souples, ses fesses bien fixées sur la selle, ses cuisses et ses jambes enveloppant exactement le corps du cheval, afin qu'il n'éprouve ni choc ni réaction violente. La main, dans sa position naturelle, tiendra les rênes de manière à sentir la bouche du cheval pour juger des effets d'impulsion. C'est dans cette position que le cavalier conduira l'animal sur l'obstacle ; si celui-ci y arrive avec la même franchise d'allure, une légère opposition des mains et des jambes facilitera l'élévation de l'avant-main et l'élan de l'extrémité postérieure. Dès que le cheval est enlevé, la main cesse son effet, pour se soutenir de nouveau lorsque les jambes de devant arrivent sur le sol, et les empêcher de fléchir sous le poids du corps.

On se contentera d'exécuter quelques sauts en harmonie avec les ressources du cheval, et on évitera surtout de pousser la bravade jusqu'à vouloir contraindre l'animal à franchir des obstacles au-dessus de ses forces. J'ai connu de très-bons sauteurs qu'on est parvenu à rebuter ainsi pour toujours, et que nuls efforts ne pouvaient plus décider à franchir des hauteurs ou des distances de moitié inférieures à celles qu'ils sautaient aisément dans le principe.

XXVII

DU PIAFFER.

Tous les chevaux peuvent piaffer régulièrement ; mais ils ne peuvent, tous, avoir la même élévation, la même élégance. Je distingue trois genres de piaffer : le piaffer lent, le piaffer précipité, le piaffer dépité. Le piaffer est régulier, lorsque chaque bipède diagonal se lève et retombe sur le sol à des intervalles égaux. L'animal ne doit pas se porter plus sur la main que sur les jambes du cavalier, afin de conserver la justesse de la balance hippique.

Lorsque le cheval est préparé par le rassembler, il suffit, pour amener un commencement de piaffer, de communiquer au cheval, avec les jambes, une vibration légère d'abord, mais souvent réitérée. J'entends par vibration une surexcitation de forces, que le cavalier doit toujours régler.

Une fois la mobilité des jambes obtenue, on pourra commencer à en régler, à en distancer la cadence. Ici encore, je chercherais vainement à indiquer avec la plume le

degré de délicatesse nécessaire dans les procédés du cavalier, puisque ses effets doivent se reproduire avec une grande justesse et un à-propos sans égal. C'est par l'appui alterné des deux jambes qu'il arrivera à prolonger les balancements du corps du cheval, de manière à le maintenir plus longtemps sur l'un ou l'autre bipède. Il saisira le moment où le cheval se préparera à prendre son appui sur le sol, pour faire sentir la pression de sa jambe du même côté et augmenter l'inclinaison de l'animal dans le même sens. Si ce temps est bien saisi, le cheval se balancera lentement, et la cadence acquerra cette élévation si propre à faire ressortir toute sa noblesse et toute sa majesté. Ces temps de jambes sont difficiles et demandent une grande pratique ; mais leurs résultats sont trop brillants pour que le cavalier ne s'efforce pas d'en saisir les nuances.

Le mouvement précipité des jambes du cavalier accélère aussi le piaffer. C'est donc lui qui règle à volonté le plus ou moins de vitesse de la cadence. Le travail du piaffer n'est brillant et complet que lorsque le cheval l'exécute sans répugnance, ce qui a toujours lieu quand l'harmonie du poids et des forces, utile à la cadence, se conserve.

XXVIII

MA MÉTHODE HORS DU MANÉGE.

Quelques amateurs qui n'ont pratiqué ma méthode que superficiellement, bien que satisfaits des résultats obtenus au manége, sont surpris de ne plus trouver la première fois au dehors la même légèreté et le même calme. Aussitôt ils s'écrient : « La méthode bonne pour le manége est inefficace quand le cheval est en plein air. Des résistances inattendues surgissent, l'animal a peur, il s'éloigne des objets qu'ils rencontre, son action est plus considérable et sa gaieté devient inquiétante pour le cavalier. » De conséquence en conséquence, ils trouvent dans la méthode une lacune à l'abri de laquelle ils masquent leur peu d'habileté ou de sang-froid équestre.

Il est évident qu'au milieu de bruits et d'objets nouveaux, avec de l'espace devant eux, tous les chevaux, quel que soit d'ailleurs le fini de leur éducation de manége, seront surpris les premières fois qu'on les montera en plein air. Leurs sens, leur instinct, surexcités par des sen-

sations inconnues, seront en outre soumis à l'action enivrante de l'air libre. Les résistances instinctives manifestées au commencement de l'éducation, surgiront en partie de nouveau, et effraieront le cavalier pusillanime qui, dans le cheval qu'il croyait soumis, ne trouve plus qu'un animal fantasque et sans légèreté. « Méthode impuissante ! » s'écrie-t-il.

Voyons donc si le reproche est fondé ; le raisonnement l'aura bientôt réduit à sa juste valeur.

Disons d'abord que nous avons vu des chevaux très-francs d'allure dans les rues et sur les routes, devenir très-inquiets en entrant dans un manége et perdre subitement la grâce et la facilité de leurs mouvements. A plus forte raison, un cheval, dressé entre les quatre murs d'un manége, doit-il être plus ou moins impressionné quand on le conduit, sans transition, au milieu de mille objets inconnus. Mais, qu'est-ce à dire ?

Croyez-vous qu'il soit plus facile de porter un cheval sur un objet quelconque, de modérer sa frayeur ou sa fougue, quand il dispose librement de ses forces instinctives, que lorsque par une éducation bien dirigée le cavalier s'en est rendu maître ?

Dominerez-vous plus facilement le cheval qui n'a jamais été dompté que celui que l'exercice a déjà rendu souple et obéissant au manége? Cette hypothèse est inadmissible.

L'influence de l'éducation peut bien faiblir dans ce premier moment, mais elle reprendra bien vite son empire

et fera disparaître ces résistances d'un jour pour les remplacer désormais par la légèreté constante.

Car, excepté quelques rares chevaux qui nécessitent une attention continuelle de la part du cavalier pour réprimer leur impressionnabilité excessive, tous reviennent à leur degré d'éducation méthodique. Si quelques chevaux extraordinaires sortent quelquefois de la règle générale, il faut reconnaître que sans les effets de l'éducation, ils seraient demeurés tout à fait impossibles à monter.

On le voit donc, le cheval dressé ne demande qu'une attention soutenue du cavalier pour retrouver dehors son calme et sa soumission, tandis que dans le cas contraire, il deviendrait non-seulement inutile, mais encore dangereux pour son maître. Rassurons donc les cavaliers timides, en leur certifiant qu'une éducation supplémentaire, mais très-courte, et fondée toujours sur les principes de la méthode, rendra au cheval monté soit dans les rues, soit dans les promenades, les qualités brillantes que l'on admirait au manége. A l'appui de mon assertion, je citerai pour exemple les chevaux d'artillerie qui, bien qu'impassibles au bruit du canon, s'effraient de la crépitation du feu de l'infanterie et du bruit des tambours la première fois qu'ils les entendent, et reprennent leur calme au bout de quelques instants. Je crois avoir détruit les objections que l'on m'avait opposées : me sera-t-il permis de donner quelques conseils à tous les amateurs de chevaux?

Je signalerai à MM. les sportsmen, dont je respecte infiniment les goûts, le danger d'une tendance malheureusement générale. On ne demande au cheval que d'avoir du *sang*. Toutes les qualités chevalines se résument dans ce mot : Vitesse. Sous prétexte d'obtenir cet idéal du beau, le physique du cheval est tout à fait sacrifié. On veut l'amener à la rapidité de la vapeur. Mais on ne remarque pas que la vapeur réclame une machine solide, et que la machine elle-même veut des freins. A votre cheval vapeur, donnez donc une machine solide en le douant d'un corps robuste, donnez des freins à votre machine en instruisant votre monture.

Que les personnes qui se trouvent si souvent exposées aux dangers de l'emportement des chevaux attelés, évitent ces malheurs journaliers, en dressant ou faisant dresser à la selle leurs chevaux avant de les soumettre inconsidérément au harnais de la voiture. Par cette éducation préalable, non-seulement les chevaux deviendraient plus faciles à conduire, mais ils auraient sous le harnais la position et les allures brillantes qui conviennent à des chevaux de luxe.

XXIX

RÉFLEXIONS SUR LA DIVISION DU TRAVAIL.

Je viens de développer tous les moyens à employer pour compléter l'éducation du cheval.

J'ai défini le plus succinctement possible les principes qui doivent mettre promptement le cheval à la disposition du cavalier, le rendre gracieux et précis dans ses mouvements ; augmenter ses forces physiques et développer son intelligence ; je crois avoir beaucoup dit en peu de mots ; je ne me suis préoccupé que des effets qui expliquent les causes, évitant de descendre à cette multitude de minutieux détails qui réduisent de grandes et belles choses à de *fort agréables petits riens.*

Dans les éditions précédentes, je donnais une division méthodique du travail ; j'ai reconnu qu'elle pouvait induire en erreur ceux de mes lecteurs qui négligeraient d'apprécier les dispositions physiques et morales de leurs chevaux, pour la suivre à la lettre. Je me borne donc à donner ici quelques réflexions qui pourront guider le

cavalier dans le temps plus ou moins long qu'il devra consacrer à tel ou tel travail.

On dégoûte un jeune cheval en le tenant trop longtemps sur des exercices qui le fatiguent, d'autant plus que son intelligence est moins préparée à comprendre ce qu'on veut exiger de lui. Je conseille de donner deux leçons d'une demi-heure par jour, parce que, selon moi, un intervalle de vingt-quatre heures entre chaque leçon est trop long pour que l'animal puisse bien se rappeler le lendemain ce qu'il a appris la veille.

Pour établir l'ordre du travail, il est bien entendu qu'il faut se baser sur les dispositions des chevaux en général. Un écuyer, doué de quelque tact, comprendra bien vite les modifications qu'il devra apporter dans la pratique, suivant la nature particulière de son élève. Tel cheval, par exemple, exigera plus ou moins de persistance dans les flexions ; tel autre dans le reculer ; celui-ci, froid et apathique, nécessitera l'emploi de l'éperon avant le temps que j'ai indiqué. Tout ceci est affaire d'intelligence ; ce serait offenser mes lecteurs que de ne pas les supposer capables de suppléer aux détails qu'il est d'ailleurs impossible de préciser. On comprend facilement qu'il existe des chevaux irritables et mal conformés, dont les dispositions défectueuses ont été accrues par l'influence d'une mauvaise éducation première. Avec de tels sujets, on devra mettre nécessairement plus de persistance dans le travail des assouplissements et du pas.

XXX

APPLICATION DE LA MÉTHODE AU TRAVAIL DES CHEVAUX.

PARTISAN, CAPITAINE, NEPTUNE, BURIDAN.

J'ai monté en public 26 chevaux, et si, dans le principe, quelques personnes, étonnées de ce travail nouveau pour elles, en attribuèrent le mérite, les unes à la musique, les autres à des procédés puérils et en dehors du domaine de l'équitation, elles revinrent bientôt de leur erreur, et reconnurent que l'artiste n'avait fait qu'appliquer les principes de la méthode.

Voici la nomenclature de ces mouvements nouveaux, avec quelques mots sur les moyens qui permettront aux cavaliers habiles de les exécuter.

1° *Flexion instantanée et maintien en l'air de l'une ou l'autre extrémité antérieure, tandis que les trois autres restent fixées sur le sol.*

Le moyen de faire lever au cheval l'une de ses deux jambes de devant est bien simple, dès que l'animal est

équilibré : il suffit, pour faire lever, par exemple, la jambe droite, d'incliner légèrement la tête à droite, tout en faisant refluer le poids du corps sur la partie gauche. Les deux jambes du cavalier seront soutenues avec énergie (la gauche un peu plus que la droite), afin que l'effet de la main qui amène la tête à droite ne réagisse pas sur le poids, et que la force qui sert à fixer la partie surchargée donne à la jambe droite du cheval assez d'action pour la faire soulever de terre. En répétant quelquefois cet exercice, on arrivera à maintenir cette jambe en l'air aussi longtemps qu'on le voudra.

2° *Mobilité des hanches, le cheval s'appuyant sur les jambes de devant, pendant que celles de derrière se balancent alternativement l'une sur l'autre, la jambe postérieure qui est en l'air exécutant son mouvement de gauche à droite sans toucher la terre pour devenir point d'appui à son tour, afin que l'autre se soulève et exécute ensuite le même mouvement*

La mobilité simple des hanches est un des exercices que j'ai indiqués pour l'éducation élémentaire du cheval. On complétera ce travail en multipliant le contact alternatif des jambes, jusqu'à ce qu'on arrive à porter facilement la croupe du cheval d'une jambe sur l'autre, de manière que le mouvement de droite à gauche et de gauche à droite ne puisse excéder un pas. Ce travail est propre à donner au cavalier une grande finesse de tact, et prépare le cheval à répondre aux plus légères pressions de jambes. Il est bien entendu que tous ces airs de

manége ne seront réguliers qu'autant qu'ils seront accompagnés de la légèreté.

3° *Passage instantané du piaffer lent au piaffer précipité*, et *vice versâ*.

Après avoir amené un cheval à déployer une grande mobilité des quatre jambes, on doit en régler le mouvement. C'est par la pression lente et alternée de ses jambes que le cavalier obtiendra le piaffer lent; il l'accélérera en multipliant le contact de jambe. On peut obtenir ces deux piaffers sur tous les chevaux.

4° *Reculer avec une élévation égale des jambes transversales qui s'éloignent et se posent en même temps sur le sol, le cheval exécutant le mouvement avec autant de franchise et de facilité que s'il avançait et sans concours apparent du cavalier.*

Le reculer n'est pas nouveau, mais il l'est certainement dans les conditions que je viens de poser. Ce n'est qu'à l'aide d'un équilibre exact que la répartition du poids est parfaitement régulière. Ce mouvement devient alors aussi facile et aussi gracieux qu'il est pénible et dépourvu d'élégance lorsqu'on le transforme en *acculement*.

5° *Mobilité simultanée et en place des deux jambes par la diagonale ; le cheval, après avoir levé les deux jambes opposées, les porte en arrière pour les ramener ensuite à la place qu'elles occupaient, et recommencer le même mouvement avec l'autre diagonale.*

Lorsque le cheval ne présente plus aucune résistance,

il apprécie les plus légères actions du cavalier, destinées dans ce cas à ne déplacer que le moins possible de poids et de forces pour arriver à mobiliser les deux extrémités opposées. En réitérant cet exercice, on le rendra en peu de temps familier au cheval. L'habileté du mécanisme favorisera le développement de l'intelligence.

6° *Trot à extension soutenue ; le cheval, après avoir levé les jambes, les porte en avant en les soutenant un instant en l'air avant de les poser sur le sol.*

Les procédés qui font la base de ma méthode se reproduisent dans chaque mouvement simple, et à plus forte raison dans les mouvements compliqués. Si l'équilibre ne s'obtient que par la légèreté, en revanche il n'est pas de légèreté sans équilibre ; c'est par la réunion de ces deux conditions que le cheval acquerra la facilité d'étendre son trot jusqu'aux dernières limites possibles, et changera complétement son allure primitive.

7° *Trot serpentin, le cheval tournant à droite et à gauche pour revenir à peu près sur son point de départ, après avoir fait cinq ou six pas dans chaque direction.*

Ce mouvement ne présentera aucune difficulté, si l'on conserve le cheval dans la main en exécutant au pas et au trot des flexions d'encolure. On conçoit qu'un semblable travail est impossible sans cette condition.

8° *Arrêt sur place à l'aide des éperons, le cheval étant au galop.*

Lorsque le cheval, parfaitement assoupli, supportera convenablement les attaques et le rassembler, il sera dis-

posé pour exécuter le temps d'arrêt dans les conditions ci-dessus. On débutera dans l'application par le petit galop, pour arriver successivement à la plus grande vitesse. Les jambes, précédant la main, ramèneront les extrémités postérieures du cheval sous le milieu du corps, puis un prompt effet de main, en les fixant dans cette position, arrêtera immédiatement l'élan. Par ce moyen, l'on ménage l'organisation du cheval, que l'on peut conserver ainsi toujours exempt de tares.

9° *Mobilité continue en place de l'une des extrémités antérieures, le cheval exécutant par la volonté du cavalier le mouvement par lequel il manifeste souvent de lui-même son impatience.*

On obtiendra ce mouvement par le même procédé qui sert à maintenir en l'air la jambe du cheval. A cet effet, les jambes du cavalier doivent exercer un appui continu pour que la force qui tient la jambe du cheval levée conserve bien son effet, tandis que, pour le mouvement dont il s'agit, il faut renouveler l'action par une multitude de petites pressions, afin de déterminer la mobilité de la jambe qui est tenue en l'air. Cette extrémité du cheval exécutera bientôt un mouvement subordonné à celui des jambes du cavalier, et si les temps sont bien saisis, il semblera, pour ainsi dire, qu'on fait mouvoir l'animal à l'aide d'un moyen mécanique.

10° *Reculer au passage en arrière, le cheval conservant la même cadence et les mêmes battues que dans le passage en avant.*

La condition première pour obtenir le passage en arrière est de maintenir le cheval dans une cadence parfaite aussi rassemblé que possible; la seconde est toute dans l'habileté du cavalier. Celui-ci doit chercher insensiblement par des effets d'ensemble à faire primer les forces du devant sur celles de derrière, sans nuire à l'harmonie du mouvement. On le voit donc : par le ressembler, on obtiendra successivement le piaffer, le passage en arrière, même sans le secours des rênes.

11° *Reculer au galop, le temps étant le même que pour le galop ordinaire ; mais les jambes antérieures, une fois élevées, au lieu de gagner du terrain, se portant en arrière, pour que l'arrière-main exécute le même mouvement rétrograde aussitôt que les extrémités antérieures se posent sur le sol.*

Le principe est le même que pour le travail précédent; avec un rassembler complet, les jambes de derrière se trouveront tellement rapprochées du centre, qu'en élevant l'avant-main, la détente des jarrets ne fonctionnera plus, pour ainsi dire, que de bas en haut. Ce travail, qu'on pourra faire exécuter après un long travail énergique, ne devra pas être exigé de celui qui ne posséderait point cette qualité.

12° *Changements de pied au temps, chaque temps de galop s'opérant sur une nouvelle jambe.*

On comprend que, pour pratiquer ce travail difficile, le cheval doit être habitué à exécuter parfaitement, et le plus fréquemment possible, les changements de pied

du tact au tact. Avant d'essayer ces changements de pied à chaque temps, on doit l'avoir amené à exécuter ce mouvement aux deux temps. Tout dépend de son aptitude, et surtout de l'intelligence équestre du cavalier : avec cette dernière qualité, il n'est pas d'obstacle qu'on ne puisse surmonter. Pour exécuter ce travail avec toute la précision désirable, le cheval doit rester léger, droit d'épaules et de hanches, conserver son même degré d'action ; de son côté, le cavalier évitera par-dessus tout les brusques renversements de l'avant-main.

13° *Pirouettes ordinaires sur trois jambes, celle de devant, du côté vers lequel on tourne, restant en l'air ou tendue pendant toute la durée du mouvement.*

Les pirouettes ordinaires doivent être familières à un cheval dressé d'après ma méthode, et j'ai indiqué plus haut le moyen de l'obliger à tenir élevée l'une de ses extrémités antérieures. Si l'on exécute bien séparément ces deux mouvements, il sera facile de les joindre en un seul travail. Après avoir disposé le cheval pour la pirouette, on équilibrera la masse de manière à enlever une jambe antérieure ; celle-ci une fois en l'air, on surchargera la partie opposée au côté vers lequel on veut tourner, en appuyant sur cette partie avec la main et la jambe. La jambe du cavalier placée du côté qui converse ne fonctionnera pendant ce temps que pour porter les forces en avant, afin d'empêcher la main de produire un effet rétrograde.

14° *Reculer avec temps d'arrêt à chaque foulée, la jambe droite du cheval restant en avant immobile et tendue de toute la distance qu'a parcourue la jambe gauche,* et vice versâ.

Ce mouvement dépend de l'habileté du cavalier, puisqu'il suffit d'un effet de forces qu'il est impossible de préciser. Bien que ce travail soit peu gracieux, le cavalier expérimenté peut l'essayer, pour apprendre à modifier les effets de forces et acquérir parfaitement toutes les nuances de son art.

15° *Piaffer régulier avec un temps d'arrêt immédiat sur trois jambes, la quatrième restant en l'air.*

Ici encore, comme pour les pirouettes ordinaires sur trois jambes, c'est en exerçant le piaffer et la flexion isolée d'une jambe qu'on arrivera à réunir les deux mouvements. On interrompra le piaffer en arrêtant la contraction de trois jambes pour la reporter exclusivement sur la quatrième. Il suffit donc, pour habituer le cheval à ce travail, de l'arrêter lorsqu'il piaffe, en le forçant à contracter une seule de ses jambes.

16° *Changement de pied au temps, à des intervalles égaux, le cheval restant en place ou n'avançant qu'insensiblement.*

Ce mouvement s'obtient par les mêmes procédés que ceux qui sont employés pour les changements de pied au temps en avançant; seulement il est beaucoup plus compliqué, puisque l'on doit donner une impulsion justement assez forte pour déterminer le mouvement des

jambes sans que le corps se porte en avant. Ce mouvement exige, par conséquent, beaucoup de tact de la part du cavalier, et ne saurait être pratiqué que sur un cheval parfaitement dressé, mais dressé comme je le comprends.

Des cavaliers ont obtenu l'apparente exécution de quelques-uns de ces airs de manége. Fiers de ces résultats, ils s'écriaient : Voilà du système Baucher!

Erreur! non-seulement l'exécution n'était pas complète, mais elle était due au hasard, ou tout au moins à des moyens étrangers à ma méthode. Ainsi, le cheval mal placé, était contracté; ses mouvements étaient heurtés, sans harmonie, sans grâce. Rien dans tout cela ne ressemble à mon système. Je ne demande jamais au cheval l'exécution d'un mouvement pour lequel je ne l'ai point placé, et je n'attends d'exécution facile qu'autant que l'équilibre est exact.

XXXI

EXPOSITION SUCCINCTE DE LA MÉTHODE PAR DEMANDES ET RÉPONSES.

DEMANDE. Qu'entendez-vous par force ?

RÉPONSE. La puissance motrice qui résulte de la contraction musculaire.

D. Qu'entendez-vous par forces *instinctives ?*

R. Celles qui viennent du cheval, et dont il détermine lui-même l'emploi.

D. Qu'entendez-vous par forces *transmises ?*

R. Celles dont le cavalier coordonne l'emploi et qui sont appréciées immédiatement par le cheval.

D. Qu'entendez-vous par résistance?

R. La force que le cheval oppose et avec laquelle il cherche à établir une lutte à son avantage.

D. Doit-on s'attacher d'abord à annuler les forces que le cheval présente pour résister, avant d'exiger le mouvement?

R. Sans nul doute, puisque dans ce cas la force du

cavalier qui doit déplacer le poids de la masse se trouvant annulée par une résistance équivalente, tout mouvement régulier devient impossible.

D. Par quels moyens peut-on combattre les résistances?

R. Par l'assouplissement partiel et méthodique de la mâchoire, de l'encolure, des reins et des hanches, et la juste répartition du poids.

D. Quelle est l'utilité des flexions de mâchoire?

R. Comme c'est sur la mâchoire inférieure que se reproduisent d'abord les effets de la main du cavalier, ceux-ci seront nuls ou incomplets si la mâchoire est contractée ou serrée contre la mâchoire supérieure. De plus, comme dans ce cas les déplacements du corps du cheval ne s'obtiennent qu'avec difficulté, les mouvements qui en résultent seront toujours pénibles.

D. Suffit-il que le cheval *mâche son frein* pour que la flexion de la mâchoire ne laisse plus rien à désirer?

R. Non, il faut encore que le cheval *lâche son frein*, c'est-à-dire qu'il écarte (à volonté) et moelleusement la mâchoire inférieure.

D. Tous les chevaux peuvent-ils avoir cette mobilité de mâchoire?

R. Tous sans exception, si l'on suit la gradation indiquée, et si le cavalier ne se laisse pas tromper par la flexion de l'encolure précédant celle de la mâchoire. Bien que cette flexion soit nécessaire, elle nuirait au

jeu prompt et régulier de la mâchoire, si elle le précédait.

D. Dans la flexion directe de la *mâchoire*, doit-on donner en même temps une tension aux rênes de la bride et à celle du bridon?

R. Non, il faut faire précéder le filet (la main placée comme l'indique la planche n° 3) jusqu'à ce que la mâchoire ait cédé; alors la pression du mors, d'accord avec le filet, fera promptement cesser la résistance.

D. Doit-on répéter souvent cet exercice?

R. Il faut le continuer jusqu'à ce que la mâchoire se mobilise au moyen d'une légère pression du mors ou du filet.

D. Pourquoi la contraction de la mâchoire est-elle un aussi puissant obstacle à l'éducation du cheval?

R. Parce qu'elle absorbe à son profit la force que le cavalier cherche vainement à transmettre pour en répartir les effets sur toute la masse.

D. Les hanches peuvent-elles s'assouplir isolément?

R. Oui, certainement, et cet exercice se trouve compris dans ce que l'on appelle mobilisation de la croupe.

D. Quel est son but d'utilité?

R. De prévenir les mauvais effets résultant des forces instinctives du cheval, et de lui faire apprécier, sans qu'il s'y oppose, l'action transmise par le cavalier.

D. Le cheval peut-il exécuter un mouvement régulier sans avoir un équilibre exact?

R. C'est impossible; il faut s'attacher à faire prendre au cheval une position qui opère dans son équilibre une variation telle que le mouvement en soit une conséquence naturelle.

D. Qu'entendez-vous par position?

R. La juste répartition du poids et des forces dans le sens des mouvements que l'on veut faire exécuter au cheval.

D. En quoi consiste le *ramener ?*

R. Dans la mobilisation de la mâchoire et dans la légèreté qui en est la conséquence.

D. Comment parle-t-on à l'intelligence du cheval?

R. Par la position, en ce sens que c'est elle qui fait connaître au cheval les intentions du cavalier.

D. Pourquoi faut-il que, dans les mouvements rétrogrades du cheval, les jambes du cavalier précèdent la main?

R. Parce qu'il faut déplacer les points d'appui avant de poser dessus la masse qu'ils doivent supporter.

D. Est-ce le cavalier qui détermine son cheval?

R. Non, le cavalier donne l'action et la position qui sont la demande, le cheval y répond par le changement d'allure ou de direction qu'avait projeté le cavalier.

D. Est-ce au cavalier ou au cheval que l'on doit imputer la faute d'une mauvaise exécution?

R. Au cavalier, et toujours au cavalier. Comme il dépend de lui d'équilibrer et de placer le cheval dans le sens du mouvement, et qu'avec ces deux conditions fidèlement remplies, tout devient régulier, c'est donc au cavalier que doit appartenir le mérite ou le blâme.

D. Quelle espèce de mors convient au cheval?

R. Le mors doux.

D. Pourquoi faut-il un mors doux pour tous les chevaux, quelle que soit leur résistance?

R. Parce que le mors dur a toujours pour effet de contraindre et de surprendre le cheval, tandis qu'il faut l'empêcher de faire mal et le mettre à même de bien faire. Or, on ne peut obtenir ces résultats qu'à l'aide d'un mors doux et surtout d'une main savante; car le mors, c'est la main, et une belle main, c'est tout le cavalier.

D. Résulte-t-il d'autres inconvénients de l'emploi des instruments de supplice appelés mors durs?

R. Certainement, car le cheval apprend bientôt à en éviter la pénible sujétion en forçant les jambes du cavalier : leur puissance ne peut jamais être égale à celle de ce frein barbare. Le cheval lutte victorieusement en cédant du corps et en résistant de l'encolure et de la mâchoire; ce qui manque tout à fait le but qu'on s'était proposé.

D. Comment se fait-il que presque tous les écuyers en renom aient inventé des mors auxquels ils attribuent des effets merveilleux?

R. Parce que, manquant de science personnelle, ils cherchent à remplacer leur insuffisance par l'emploi de moyens mécaniques.

D. Le cheval équilibré peut-il se défendre?

R. Non, car la juste répartition de poids que donne cette position produit une grande régularité dans les mouvements, et il faudrait intervertir cet ordre pour qu'il y eût acte de rébellion de la part du cheval.

D. Quelle est l'utilité du filet?

R. Le filet sert à combattre les résistances (latérales) de l'encolure, à faire précéder la tête dans tous les changements de direction quand le cheval n'est pas encore familiarisé avec les effets du mors; il prépare aussi l'élévation et le soutien de l'encolure.

D. Doit-on laisser le cheval longtemps aux mêmes allures pour développer ses moyens?

R. C'est inutile, puisque la régularité des mouvements résulte de la régularité des positions; le cheval qui fait cinquante temps de trot régulièrement est beaucoup plus avancé dans son éducation que s'il en faisait mille avec une position vicieuse. C'est donc à sa position qu'il faut s'attacher, c'est-à-dire à sa légèreté.

D. Dans quelles proportions doit-on user des forces du cheval?

R. Cela ne peut se définir, puisque les forces varient en raison des sujets; mais il faut en être avare et ne les dépenser qu'avec circonspection, surtout pendant le cours

de l'éducation ; il faut, pour ainsi dire, leur créer un réservoir pour que le cheval ne les absorbe pas inutilement ; c'est alors que le cavalier en fera un usage utile et d'une longue durée.

D. A quelle distance l'éperon doit-il être rapproché des flancs du cheval avant l'attaque ?

R. La molette ne doit jamais être éloignée de plus de 4 à 5 centimètres des flancs du cheval.

D. Comment doivent se pratiquer les attaques ?

R. Elles doivent arriver aux flancs du cheval par un mouvement prompt, et s'en éloigner aussitôt. Mais, au préalable, on doit les pratiquer par appui progressif.

D. Est-il des circonstances où l'attaque doive se pratiquer sans l'intervention de la main ?

R. Oui, lorsqu'elle doit avoir pour but de donner l'impulsion qui permet ensuite à la main de placer le cheval.

D. Sont-ce les attaques elles-mêmes qui châtient le cheval ?

R. Non ; le châtiment est dans la position que les attaques et la main font prendre au cheval, en mettant ses forces à la disposition du cavalier.

D. En quoi consiste la différence entre les attaques pratiquées d'après les anciens principes et celles que prescrit la nouvelle méthode ?

R. Nos anciens (qu'il faut vénérer) pratiquaient l'éperonnade pour jeter le cheval en dehors de lui-même ; la

nouvelle méthode en fait usage pour l'équilibrer, c'est-à-dire lui donner cette position première qui est la mère de toutes les autres.

D. Quelles sont les fonctions des jambes pendant les attaques ?

R. Les jambes doivent rester adhérentes aux flancs du cheval, et ne partager en rien les mouvements des talons.

D. Dans quel moment doit-on commencer les attaques?

R. Quand le cheval supportera paisiblement les appuis d'éperon sans sortir de la main.

D. Pourquoi un cheval, équilibré, supportera-t-il l'éperon sans s'émouvoir et même sans mouvements brusques?

R. Parce que la main savante du cavalier, ayant prévenu tous les déplacements de la tête, ne laisse jamais échapper les forces au dehors ; elle les concentre en les fixant. La lutte égale des forces, ou, si l'on aime mieux, leur ensemble, explique suffisamment dans ce cas l'apparente froideur du cheval.

D. N'est-il pas à craindre que, par suite de ces attaques, le cheval ne devienne insensible aux jambes et ne perde toute l'activité qui lui convient pour les mouvements accélérés ?

R. Quoique cette opinion soit celle des gens qui parlent de la méthode sans la connaître, il n'en est rien. Puisque tous ces moyens servent seulement à maintenir le cheval dans un juste équilibre, la promptitude des

mouvements doit nécessairement en être le résultat, et, par suite, le cheval sera disposé à répondre au contact progressif des jambes, quand la main ne s'y opposera pas.

D. Comment reconnaître qu'une attaque est régulière?

R. Lorsque, bien loin de faire sortir le cheval de la main, elle l'y fait rentrer sans prendre sur la force propre au mouvement.

D. Comment la main doit-elle agir dans les moments de résistance du cheval?

R. Les effets de la main demandent trop de justesse et de précision pour pouvoir être définis.

D. Dans quel cas doit-on se servir du caveçon, et quel est son but d'utilité?

R. On doit s'en servir dans le cas où la mauvaise construction du cheval le porterait à se défendre, bien qu'il ne lui soit demandé que des mouvements simples. Il est également utile d'employer le caveçon avec les chevaux rétifs, attendu que son but est d'agir sur le moral, pendant que le cavalier agit sur le physique.

D. Comment doit-on se servir du caveçon?

R. Dans le principe, on doit tenir la longe du caveçon à 33 ou 40 centimètres de la tête du cheval, tendue et soutenue par un poignet énergique. Il faudra saisir tous les à-propos pour diminuer ou augmenter l'appui du caveçon sur le nez du cheval, afin de s'en servir comme d'un moyen d'aide. Tous les actes de méchan-

ceté seront réprimés par de petites saccades qui ne doivent avoir lieu que dans le moment même de la défense. Dès que les mouvements du cavalier commenceront à être appréciés par le cheval, le caveçon deviendra inutile; au bout de quelques jours l'animal n'aura plus besoin que du mors, auquel il répondra sans hésitation.

D. Dans quel cas le cavalier est-il moins intelligent que son cheval?

R. Quand ce dernier l'assujettit à ses caprices et lui fait faire sa volonté.

D. Les défenses du cheval sont-elles physiques ou morales?

R. Les défenses sont d'abord physiques, elles deviennent morales par la suite; le cavalier doit donc se rendre compte des causes qui les font naître, et chercher, par un travail préparatoire, à rétablir le juste équilibre qu'une mauvaise nature aurait refusé au cheval.

D. Le cheval bien équilibré naturellement peut-il se défendre?

R. Il serait aussi difficile à un sujet réunissant tout ce qui consitue le bon cheval, de se livrer à ces mouvements désordonnés, qu'il est impossible à celui qui n'a pas reçu de semblables dons de la nature, d'avoir des mouvements réguliers, si l'art bien entendu ne lui a prêté son secours.

D. Qu'entendez-vous par *rassembler ?*

R. Le rapprochement des jambes de derrière du centre, sans altérer la légèreté du cheval.

D. Peut-on bien rassembler le cheval qui ne se renferme pas sur les attaques?

R. Dans beaucoup de cas, les jambes seraient insuffisantes pour contre-balancer les effets de la main.

D. A quel moment doit-on commencer à rassembler le cheval?

R. Quand le cheval est léger.

D. A quoi sert le rassembler?

R. A obtenir sans difficulté tout ce qu'il y a de compliqué en équitation.

D. En quoi consiste le piaffer?

R. Dans la pose gracieuse du corps et la cadence harmonieuse des bipèdes diagonaux.

D. Existe-t-il plusieurs genres de piaffer?

R. Trois : le lent, le précipité et le dépité.

D. De ces trois, quel est le préférable?

R. Le piaffer lent, car c'est celui qui rehausse le plus le mérite du cavalier et la noblesse du cheval.

D. Doit-on faire piaffer le cheval qui ne supporterait pas le rassembler?

R. Non, car ce serait un *enjambement* sur la gradation logique qui seule donne des résultats certains. Aussi, le cheval qui n'a pas été conduit par cette filière de principes n'exécute qu'avec peine et sans grâce ce qu'il devrait accomplir avec enjouement et majesté.

D. Tous les cavaliers sont-ils appelés à vaincre toutes

les difficultés et à saisir toutes les nuances du sentiment équestre?

R. Comme les résultats en équitation ont pour point de départ l'intelligence, tout est subordonné à cette disposition innée; mais tous les cavaliers seront aptes à dresser leurs chevaux, s'ils renferment l'éducation du cheval dans la mesure de leurs propres moyens.

XXXII

CONCLUSION.

Le goût de l'équitation se perd, tout le monde le reconnaît, et chacun donne son opinion. Les uns attribuent la décadence de l'art à l'engouement de la jeunesse pour les courses ; ils veulent voir dans le turf une succursale de la Bourse, et regrettent que le Gouvernement favorise cet entraînement, au lieu de laisser à l'industrie privée le soin de payer ses passe-temps. Ils disent que les parieurs sur les chevaux de courses n'ont pas le droit de réclamer des primes gouvernementales, plus que les parieurs sur le trois-six, le colza ou la betterave. Les autres pensent que l'enseignement classique des manéges a fait son temps, et qu'à notre époque de vapeur, d'électricité, où tout se perfectionne, l'équitation doit suivre aussi la loi du progrès. Je partage cette manière de voir, et j'apporte comme témoignage les travaux de toute ma vie.

Qu'il me soit permis de rappeler les innovations que j'ai introduites dans la science et l'art de l'équitation.

Les exercices de kinésie pour donner en quelques semaines une tenue ferme, gracieuse, solide, à quiconque n'aurait jamais enfourché un cheval. Les moyens d'assouplir la mâchoire, l'encolure, les reins, la croupe de tous les chevaux.

De les rendre tous légers à la main, aux trois allures.

De leur donner à tous un pas régulier.

Un trot uni, étendu ou cadencé.

Un reculer aussi facile que la marche en avant.

Un galop facile.

Changement de pied du tact au tact, aux deux temps, à chaque temps.

Le rassembler dans tous ses degrés.

Les trois genres de piaffer.

Le temps d'arrêt au galop, par l'éperon.

De faire venir le cheval à l'homme et de le rendre sage au montoir.

La translation du poids par les forces instinctives.

1° Distinction entre les forces instinctives du cheval et les forces communiquées;

2° Explication de l'influence d'une mauvaise construction sur les résistances des chevaux;

3° Effet des mauvaises constructions sur la mâchoire, l'encolure et la croupe, principaux foyers de résistance;

4° Moyens de remédier à ces inconvénients, par les assouplissements des deux extrémités et de tout le corps du cheval;

5° Annulation des forces instinctives du cheval pour

leur substituer les forces transmises par le cavalier, et donner de l'aisance et du brillant à l'animal le plus disgracieux ;

6° Égalité de sensibilité de bouche chez tous les chevaux ; adoption d'un genre de mors uniforme ;

7° Moyens d'habituer tous les chevaux à supporter également l'éperon ;

8° Tous les chevaux peuvent se ramener et acquérir la même légèreté ;

9° Moyen d'établir chez un cheval mal constitué un équilibre aussi facile que celui des plus belles organisations ;

10° Le cavalier donne la position, et le cheval exécute le mouvement ;

11° Des causes qui font que des chevaux non tarés ont souvent des allures défectueuses : moyens d'y remédier en quelques leçons ;

12° Changements de direction par de nouveaux effets de main et de jambes ;

13° Distinction entre le reculer et l'acculement ; de l'effet utile du premier dans l'éducation du cheval ; des inconvénients du second ;

14° Des attaques employées comme moyen d'éducation ;

15° Tous les chevaux peuvent piaffer ; moyens de rendre ce mouvement lent ou précipité ;

16° Définition du vrai rassembler ; moyens de l'obtenir ;

de son utilité pour la grâce et la régularité des mouvements compliqués ;

17° Moyen d'amener tous les chevaux à projeter franchement au trotl eurs jambes en avant ;

18° Moyens raisonnés pour mettre le cheval au galop;

19° Temps d'arrêt au galop, les jambes ou l'éperon précédant la main ;

20° Force graduée, basée sur les résistances du cheval, le cavalier ne devant céder qu'après les avoir *annulées* ;

21° Éducation partielle du cheval, ou moyen d'exercer ses forces séparément;

22° Éducation complète des chevaux d'une conformation très-ordinaire en moins de trois mois ;

23° Seize nouvelles figures de manége propres à donner le fini à l'éducation du cheval et à perfectionner le sentiment du cavalier (1);

24° Nouvel effet de chambrière ;

25° Nouvel effet de main ;

26° Nouvel effet de jambes;

27° Nouveaux effets de main et de jambes combinés ;

28° Descentes de main ;

29° Descentes de jambes;

30° Descentes de main et de jambes simultanées.

(1) J'ai eu aussi le premier l'idée de faire exécuter, même par des dames, les grandes difficultés de l'équitation ; le public en a été témoin. Tout le monde a pu admirer Mmes Caroline Loyau, Pauline Cuzent, Mathilde et Mme Maria d'Embrun.

Il est bien entendu que tous les détails d'application qui se rattachent à ces innovations sont nouveaux comme elles et m'appartiennent également.

Mais on se tromperait grossièrement si l'on voulait chercher le but de ma méthode dans ces fioritures équestres, destinées principalement à récréer le public.

Ma méthode s'adresse aux vrais amateurs, aux officiers de cavalerie, aux écuyers, à tous ceux qui veulent tirer le meilleur parti des chevaux, quelle que soit leur mauvaise conformation.

L'équilibre, c'est le but que l'on doit se proposer, et la légèreté est la récompense du travail.

Ces fioritures servaient à reposer le cheval, en faisant succéder à des exercices de haute école, des mouvements légers, gracieux, très-faciles pour le cheval équilibré.

Mais si, par imitation, et par des moyens étrangers à ceux de la science, quelques chevaux ont paru reproduire ces airs nouveaux exécutés par mes vingt-six chevaux, il était facile à l'amateur de bon goût, au cavalier instruit, de voir percer le bout de l'oreille.

XXXIII

DES PLAGIAIRES.

J'ai dit, dans la 11e édition, ce que je pensais des plagiaires, en termes un peu acerbes, peut-être, parce que j'étais encore sous l'impression de celui à qui on vient de voler sa bourse. Depuis, on a fait de nouveaux emprunts à ma Méthode; mais je suis calme aujourd'hui, et je laisse à la conscience de mes plagiaires le soin de me venger. Si, du moins, ces messieurs n'avaient pas altéré quelquefois les principes de la méthode, pour mieux dissimuler le larcin, je serais moins tenté de me plaindre. Je sais bien que Racine prenait son bien partout où il le trouvait, et ces messieurs pensent de même, probablement. Mais les emprunts que faisait le grand poëte n'étaient pas le vol déguisé.

NOUVEAUX MOYENS ÉQUESTRES.

« Plus tu sauras, moins tu diras.
« mieux tu enseigneras. »

Équilibre parfait ou équilibre du premier genre (1).

Mains sans jambes.
Jambes sans mains.

Trois nouveaux effets de main :

1° Pour obtenir la juste répartition du poids.
2° Pour rétablir l'harmonie des forces.
3° Pour donner les positions utiles aux changements de direction par la rêne opposée.
4° Départ au galop et changements de pieds (mains sans jambes, jambes sans mains).

De la force et du mouvement décomposés.
Progression du dressage.

(1) On reconnaît les différents équilibres par la résistance que le cheval présente à la main.

Équilibre du troisième genre :

Résistance constante dans toutes les positions, dans tous les mouvements.

Équilibre du deuxième genre :

Légèreté accidentelle sous l'influence de la position et du mouvement.

Équilibre du premier genre :

Légèreté invariable dans toutes les positions et dans tous les mouvements.

NOUVEAUX MOYENS ÉQUESTRES.

ÉQUILIBRE DU PREMIER GENRE.

L'ancienne équitation travaillait le mouvement par le mouvement, en donnant aux forces instinctives du cheval une direction plus ou moins juste; mais jamais elle ne parvenait à rendre léger un cheval d'une mauvaise conformation, parce qu'elle ne connaissait pas les moyens de changer son équilibre naturel.

J'avais compris que l'éducation du cheval était dans son équilibre, et toutes mes études ont eu pour but de trouver les moyens d'améliorer le mauvais équilibre naturel du cheval, convaincu que le cheval équilibré était presque dressé, et cependant je n'étais arrivé qu'à obtenir l'équilibre du deuxième genre.

Par équilibre du premier genre, j'entends la légèreté parfaite et constante du cheval, dans toutes les positions, dans tous les mouvements, à toutes les allures; c'est cet équilibre dont je vais m'occuper.

Qu'il me soit permis de répondre d'abord à une objection que plus d'un lecteur pourra me faire.

Mais les vingt-six chevaux que vous avez montés en public, et dont le travail a été salué par les applaudissements de la foule, Capitaine, Partisan, Neptune et les autres, n'étaient donc pas dressés? Qu'entendez-vous alors par un cheval dressé? Je réponds : Oui, ils étaient dressés, puisque leur travail avait dépassé tout ce qui s'était fait jusqu'alors, et cependant leur équilibre n'était que du deuxième genre.

Avec cet équilibre, je modifiais les mauvaises conditions de leur construction plus ou moins défectueuse, j'obtenais, par moments, une légèreté très-grande, mais qui diminuait par suite d'un nouveau mouvement, d'un changement de direction.

Je détruisais promptement, il est vrai, cette résistance momentanée, et j'acquérais de suite une grande légèreté, en redonnant au cheval la position juste; mais il n'y avait pas moins eu perte de la légèreté, ce qui pouvait rendre par moments le mouvement moins gracieux et le travail moins exact; de plus, malgré les progrès continus de mes chevaux, je reconnaissais chaque jour un nouveau *desideratum*, tandis qu'aujourd'hui, une fois leur éducation terminée, je n'ai plus rien à désirer. Ce que j'obtiens aujourd'hui sur les chevaux que je monte, en leur donnant cet équilibre parfait, me permet de dire que si je pouvais montrer de nouveau au public mes anciens

chevaux, tous les amateurs reconnaîtraient la vérité de ce que j'avance.

Il fallait donc arriver à ce degré de perfection de l'équilibre chez tous les chevaux, malgré leurs défauts de conformation, pour que je pusse conserver la légèreté parfaite, constante, dans tous les mouvements, changements de direction, et à toutes les allures. Tel est le résultat que j'ai obtenu et que je me hâte de faire connaître aux cavaliers intelligents de tous les pays. Les progrès rapides qu'ils verront faire à leurs élèves en suivant la progression, et en employant les nouveaux moyens que je vais faire connaître, les jouissances ineffables qu'ils éprouveront à monter des chevaux constamment légers, voilà la récompense que j'ambitionne pour prix de mes recherches incessantes, consacrées au bonheur du cavalier et au bien-être du cheval !

J'ignore si c'est de l'orgueil ; mais lorsque je sens mon cheval se plier à toutes mes volontés, et répondant *sans résistance aucune* à ma pensée, exécuter avec grâce et *une légèreté parfaite* tous les mouvements que je lui demande, je suis si heureux, que bien loin de me sentir atteint par les clameurs des envieux et l'ingratitude des plagiaires, je n'ai qu'un désir, celui de leur faire partager mon bonheur.

MAIN SANS JAMBES.—JAMBES SANS MAIN.

Je vais démontrer que l'emploi simultané des jambes et de la main ne permettra jamais de donner au cheval l'équilibre du premier genre, ou la légèreté constante. Puisque les résistances de la mâchoire proviennent toujours d'une mauvaise répartition du poids, comment le cavalier qui emploiera en même temps la force impulsive et modératrice, jambes et main, pourra-t-il sentir que ses jambes ne se sont pas opposées à la juste translation du poids opérée par la main, et réciproquement que celle-ci n'a pas détruit la justesse de l'impulsion communiquée par les jambes? En effet, ou la main a été juste, ou elle a produit trop ou trop peu d'effet. Dans le premier et le troisième cas, le concours des jambes a été plus ou moins nuisible. Dans le second cas seulement, les jambes auront corrigé la faute de la main, et leur aide aura été opportune.

Il en est de même pour les jambes dans le premier et le troisième cas mentionnés ci-dessus : l'opposition de la main sera nuisible, et ce n'est que dans le second cas seulement qu'elle sera utile en corrigeant la faute des jambes.

On comprend, dès lors, que de malentendus entre le cheval et son cavalier, quel retard dans l'éducation de l'animal, doit amener cette contradiction perpétuelle des jambes et de la main du cavalier qui est toujours disposé

à attribuer au cheval les fautes que lui fait commettre l'emploi simultané de ses jambes et de sa main, fautes dont il ne se doute pas, tandis qu'en se servant séparément de ses jambes et de sa main, il peut discerner de suite si la faute provient de son cheval ou de lui, et il sera forcé de reconnaître que neuf fois sur dix, c'est lui seul qui l'a commise.

Il est vrai qu'à la longue, après maintes erreurs corrigées par son tact, le cavalier pourra donner à son cheval l'équilibre du second genre, mais jamais celui du premier genre, cet équilibre parfait qui permet au cheval de conserver la mobilité moelleuse de la mâchoire, inconnue jusqu'ici, dans tous les mouvements, à toutes les allures.

En n'employant qu'une force à la fois, soit celle des jambes pour impulsionner, soit celle de la main pour opérer les translations de poids utiles à tel ou tel mouvement, à telle ou telle allure, le cavalier peut apprécier à l'instant le degré de justesse avec lequel il a agi.

S'il commet une erreur, il peut la corriger de suite; il en connaît la cause, et le pauvre cheval n'étant plus ballotté par ces deux volontés opposées des jambes et de la main, s'identifie tellement avec la pensée de son maître, que bientôt ces deux intelligences n'en forment plus qu'une, le cheval conservant son équilibre parfait sans le secours des jambes et de la main du cavalier.

Je pense que, quoique l'équilibre du second genre soit suffisant pour les chevaux de l'armée, MM. les capitaines instructeurs pourront cependant employer plus ou

moins ces nouveaux moyens pour accélérer l'instruction des hommes et l'éducation des chevaux. Je connais trop leur intelligence et leur amour de la science pour oser douter du succès.

TROIS NOUVEAUX EFFETS DE MAIN.

1° Pour combattre les résistances provenant du poids;
2° Pour combattre les résistances produites par la force;
3° Pour donner la position utile au changement de direction par la rêne opposée.

J'ai dit que l'emploi simultané des jambes et de la main ne pouvait donner que l'équilibre du deuxième genre, et jamais celui du premier genre, c'est-à-dire cette harmonie constante du poids et de la force qui se font opposition sans se contredire ni se heurter, cette légèreté parfaite chez le cheval, et j'ajoute que l'application seule de ces nouveaux effets nous permettra d'atteindre ce but.

Si les jambes du cavalier impulsionnent le cheval, les fonctions de la main sont multiples. C'est elle qui place, dirige, en régularisant les translations du poids, c'est la main qui sonde les causes des résistances, pour discerner si elles proviennent du poids ou de la force.

Je vais indiquer trois nouveaux effets raisonnés de la main. Les deux premiers concourent à détruire les résis-

tances qui constatent la perte de l'équilibre, et en signalent la cause; le troisième sert à faciliter les changements de direction, etc. Ces résistances peuvent provenir de la mauvaise répartition du poids ou du défaut d'harmonie de la force. L'effet de la main sera différent selon qu'elle devra combattre la résistance du poids ou de la force. Pour reconnaître la cause de cette résistance, le cavalier rapprochera graduellement et lentement la main. La résistance est-elle inerte, elle procède du poids mal réparti; dans ce cas, la main agira par un demi-arrêt (1), prompt et proportionné à l'intensité de la résistance. Si ce demi-arrêt ne suffit pas, il sera suivi d'un deuxième, d'un troisième, jusqu'à ce que cette résistance inerte ait disparu. Ces demi-arrêts, pratiqués avec une force de bas en haut, détruisent les résistances du poids sans acculer le cheval; si la résistance provient de la force, la main agira par *vibrations* réitérées, jusqu'à ce que la légèreté ait reparu. Ces vibrations annuleront les résistances locales sans détruire l'ensemble des forces; et si, à la suite de ces vibrations, la résistance persistait, ce qui indiquerait que le poids n'est pas encore justement réparti, il faudrait revenir de suite aux

(1) Le mot demi-arrêt, dont je me sers pour exprimer l'action vive et énergique de la main qui a pour but de reporter en arrière le poids dont le devant est trop chargé, ne rend qu'imparfaitement l'idée qu'il doit représenter. Ce terme indique un ralentissement. Je l'ai conservé pour ne pas changer une expression consacrée par l'usage. Je l'emploie pour désigner uniquement un déplacement de poids, avec la condition expresse de ne prendre en rien sur l'action propre au mouvement. Si le demi-arrêt se donne de pied ferme, il ne doit dans aucun cas amener le reculer.

demi-arrêts. Ces mêmes effets de main se répéteront avec plus d'importance encore dans les changements de direction.

Le cavalier se servira d'abord des rênes du filet séparées, et, plus tard, des rênes de bride également séparées. Mais dès que le cheval tournera facilement à droite et à gauche par l'effet de la rêne *directe*, le cavalier emploiera le nouvel effet (troisième effet de main). Je suppose d'abord que le cheval est parfaitement droit d'épaules et de hanches, *condition* indispensable : le cavalier veut tourner à droite, par exemple ; il rapprochera lentement la main pour reconnaître si son cheval est léger, ou s'il résiste. S'il est léger, le cavalier portera à droite la main tenant les rênes du filet qui seront remplacées plus tard par les rênes de bride, pour agir seulement par la *rêne gauche*, *rêne opposée*. Pour tourner à gauche, il portera la main à gauche, pour agir seulement par la *rêne droite*, *rêne opposée*. C'est la légèreté seule du cheval, harmonie du poids et de la force, qui lui permet d'apprécier l'effet de la rêne opposée, d'y céder et de tourner en inclinant légèrement la tête de ce côté. Si le cavalier sent, au contraire, une résistance, celle du poids, par exemple, il la détruira par un, deux ou trois demi-arrêts successifs. Cette résistance est-elle due au défaut d'harmonie des forces, il agira par vibrations. Ces demi-arrêts et ces vibrations seront pratiqués avec la *rêne directe*, *rêne droite*, s'il veut tourner à droite, et *rêne gauche*, s'il veut tourner à gauche ; et dès qu'il

sentira son cheval léger, il tournera à droite par l'effet de la *rêne opposée*, *rêne gauche*, et *vice versâ*. Comme on le voit, je me sers de la *rêne directe*, non pour tourner, mais seulement pour combattre les résistances, les détruire, et c'est avec la *rêne opposée* que j'apprends au cheval à tourner. Le cavalier demandera seulement un huitième de conversion, s'arrêtera, combattra avec ces nouveaux effets de main (*rêne directe*) les résistances qui se seraient manifestées, et continuera avec la *rêne opposée*. Bientôt le cheval pourra tourner, sans sortir de son équilibre, c'est-à-dire, la tête portée du côté où il marche, la partie opposée de l'encolure demeurant convexe, et la mobilité moelleuse de la mâchoire lui permettant de céder avec la plus grande facilité à l'effet de la rêne opposée. On comprend le plaisir que le cavalier éprouve à suivre cette gradation, qui lui donne comme récompense l'équilibre parfait, en ne lui laissant plus rien à désirer. Il se jouera avec les rênes flottantes qu'il fera onduler de gauche à droite ou de droite à gauche, pour voir tourner son cheval dans l'une ou l'autre direction, en conservant cette harmonie constante du poids et de la force, ce qui constitue l'équilibre du premier genre. Le cavalier doit comprendre maintenant l'importance de ces nouveaux moyens équestres, puisqu'il peut immédiatement apprécier la cause des résistances du cheval, et y remédier de suite. Il ne peut plus s'illusionner et imputer à l'animal les fautes qui lui sont personnelles. Nulle erreur n'est possible.

Que l'on compare un pareil cheval, gracieux, léger, prompt dans ses mouvements, avec ces pauvres chevaux que l'on fait tourner avec la rêne opposée, je le sais, mais l'encolure roide, la tête mal placée, la mâchoire serrée, etc., résultat infaillible de leur mauvais équilibre. Si cet inconvénient était le seul, on pourrait me dire « qu'im-« porte la position des chevaux de la cavalerie, pourvu « qu'ils tournent au commandement » ? Je réponds : Prenez garde ! ne voyez-vous pas que si ces chevaux étaient moins braqués, que si leur équilibre était moins mauvais, ils tourneraient plus facilement, c'est-à-dire *plus promptement ?* Ce que je dis des changements de direction s'applique mieux encore au travail individuel, aux voltes, demi-tours, en un mot, à tout ce qui concerne l'équitation militaire.

Ces inconvénients sont si bien appréciés que beaucoup de cavaliers emploient la rêne directe pour tourner. Mais ils n'ont pas détruit les résistances qui proviennent du poids ou de la force ; ils ont seulement donné une indication, et la résistance se continue.

J'espère que tous les bons cavaliers seront de mon avis, et qu'ils reconnaîtront qu'il est plus agréable de monter un cheval qui tourne par l'effet de la rêne opposée, en conservant sa bonne position de tête, sa légèreté constante, en deux mots, ayant cet équilibre parfait ou du premier genre.

Avant de terminer cet article, je vais parler d'un certain maniement de rênes qui produit d'heureux et

prompts résultats, inspire de la confiance au cheval, et confirme l'équilibre, la légèreté, l'harmonie, la régularité du mouvement.

Le cavalier retirera la gourmette, et fera produire à la bride, par une force de bas en haut, le même effet que le filet, sur la commissure des lèvres, avec un contact moindre sur les barres. (La gourmette sera replacée lorsque le cheval répondra facilement à l'effet de la bride.)

Puis, au pas, au trot, au galop, sans se presser, il déposera les rênes qu'il tenait, et saisira de la main les autres rênes. Les premières fois, le cheval accélérera peut-être l'allure, et le cavalier devra reprendre vivement les autres rênes, pour rappeler à l'ordre le cheval disposé à s'émanciper; mais bientôt le cheval s'habituera à cet abandon momentané, y puisera de la confiance, du bien-être, et conservera la régularité de l'allure et la légèreté, pendant que le cavalier, en jouant ainsi avec les rênes du filet et les rênes de la bride, acquiert du tact, de la délicatesse, et, convaincu des merveilles que produit l'équilibre parfait, arrive à conduire son cheval avec un fil!

DE LA FORCE ET DU MOUVEMENT DÉCOMPOSÉS.

L'équilibre ou la légèreté étant le résultat de la juste répartition du poids et de la force, si celle-ci n'est pas harmonisée de manière à se contracter dans la limite de l'effort à produire, dans la mesure du temps et dans l'ordre de l'action successive des muscles agents de mouvement, l'équilibre ne sera que momentané, et dès les premiers pas que fait le cheval, la légèreté disparaît et la résistance se produit. Si le cavalier continue à marcher, il lui faut combattre les forces qui résultent de cette mauvaise position et celles qui donnent le mouvement. Chaque pas de plus que fait le cheval dans cette mauvaise position vient augmenter ce désaccord qui s'oppose aux justes translations du poids, et le mouvement demeure irrégulier. Le cavalier voit fuir devant lui cette légèreté qu'il poursuit, et s'il finit par la fixer, ce sera après un long et difficile travail, et quelquefois même il ne l'aura qu'en partie, et il s'habituera à cette résistance qui sera le grand obstacle à la perfection de l'éducation du cheval, telle que je la comprends. Pour moi le cheval dressé, *c'est le cheval équilibré*, celui qui présente cette harmonie du poids et de la force qui permet au cavalier de disposer de

la force utile à tel mouvement, tout en conservant la légèreté parfaite du cheval. C'est cette harmonie que donne en peu de temps *le mouvement décomposé*.

Après avoir fait quelques pas à l'allure à laquelle il se trouve, le cavalier s'arrête s'il rencontre une résistance, rétablit l'équilibre, donne aux fibres musculaires le temps de se relâcher et au calme de renaître. Qu'il demeure arrêté plusieurs minutes, s'il le faut, jusqu'à ce que le cheval soit DÉCONTRACTÉ, c'est-à-dire, que le mouvement précédent NE RÉSONNE PLUS. Les fibres reçoivent de nouveaux courants électriques, et la nouvelle contraction pourra être plus harmonieuse, plus convenable. Que ce nouveau principe, *le mouvement décomposé*, soit appliqué à chaque partie de l'éducation du cheval, de sorte que chaque mouvement qu'on lui fera exécuter, en avant, en arrière, de côté, au pas, au trot, au galop, au piaffer, au passage, soit décomposé comme je viens de l'indiquer, jusqu'à ce que le cheval conserve sa légèreté constante et la régularité du mouvement, résultat infaillible de son parfait équilibre, de même que le mouvement régulier d'une horloge prouve que les oscillations du pendule sont isochrones. Cette régularité du mouvement permettra d'obtenir la régularité de l'allure que le cavalier s'attachera, avant tout, à conserver.

Que l'allure soit lente ou accélérée, peu importe. Je demande seulement qu'elle soit *régulière*, c'est-à-dire que le cheval ne diminue pas ou n'augmente pas son al-

lure par des fluctuations incessantes, et qu'il parcoure des espaces égaux dans des temps égaux, ce qui reproduit *la régularité du balancier*, et permet, en conservant cette régularité de l'allure, d'obtenir promptement la justesse de l'équilibre.

Quoique certaines personnes, peu versées dans mes principes, blâment la disposition que je fais prendre à l'encolure et à la tête du cheval : je dis qu'il est indispensable de leur donner toute l'élévation dont elles sont susceptibles, en agissant avec les poignets de bas en haut. Il ne faut pas s'effrayer de la position horizontale que prend forcément la tête. C'est alors qu'il faut *décontracter* la mâchoire, dont la moelleuse mobilité permet au cheval de se ramener de lui-même. Ce moyen, indirect en apparence, est le seul qui donne la grâce et une légèreté constante dans tous les mouvements du cheval.

QUELQUES MOTS SUR LE PRINCIPE :

« MAIN SANS JAMBES, JAMBES SANS MAIN »

POUR LE

DÉPART AU GALOP ET LES CHANGEMENTS DE PIED.

Ce nouvel axiome était tellement en opposition formelle avec ce que j'avais professé et pratiqué moi-même toute ma vie, que, malgré les résultats merveilleux que j'en obtenais, je voulus avoir une preuve éclatante de sa justesse.

Avant donc de livrer cette édition à la publicité, je réunis cinq cavaliers habiles (1), sur la loyauté et la discrétion desquels je savais pouvoir compter, et je le leur fis expérimenter.

Le succès couronna mon attente. Je pus me convaincre que ma grande habitude de me servir de mes aides ne me faisait point croire cette dernière découverte plus féconde qu'elle ne l'était réellement ; chacun de ces messieurs me remit alors un mémoire sur l'application qu'ils en faisaient sous mes yeux, et je demandai à M. Faverot

(1) MM. Michel, capitaine instructeur dans l'artillerie de la garde; d'Estienne de Chaussegros de Lioux, lieutenant au régiment des guides; le baron Faverot de Kerbrech, lieutenant au 6e régiment de hussards; Lacorne, et de Sainte-Reine, écuyer connu.

de Kerbrech la permission de reproduire son travail, qui peut servir de complément et de développement à mes nouveaux moyens.

Le voici :

« L'équilibre du premier genre existe dans le cheval monté quand les translations du poids sont également faciles dans tous les sens. De même qu'une sphère posée sur un plan horizontal obéit à la plus petite impulsion latérale, de même, dans le cheval qui possède cet équilibre, le poids cède à la plus légère pression, de quelque côté qu'elle lui soit communiquée.

« L'équilibre du premier genre est indiqué par la légèreté absolue.

« Cette légèreté est obtenue quand l'action du mors ne rencontre jamais ni la résistance du poids, ni celle des forces.

« Dès les commencements du dressage, le cheval doit être habitué progressivement à se passer entièrement du secours des aides. Mais il faut que cet abandon n'altère en rien l'équilibre, c'est-à-dire que l'animal doit se soutenir de lui-même, continuer exactement son allure ou son mouvement avec la même vitesse et la même cadence, et conserver toujours sa légèreté, ce dont le cavalier s'assure de temps en temps.

« Pour l'exécution de tout mouvement, il faut d'abord l'action, puis la position.

« L'action est le résultat de la force qui pousse ; elle

doit être telle que la position donnée par une main savante ne l'altère en aucune façon.

« La position est la répartition normale du poids en raison du mouvement qui en est la conséquence.

« Parlons du départ du pas au galop à droite par la main.

« Supposons que le cheval ait l'action : les jambes du cavalier n'auront rien à faire. La main seule agira. Si le cheval a été amené à l'équilibre du premier genre, elle n'aura qu'à indiquer, à se porter par une force lente vers la gauche : la position sera donnée, et le mouvement suivra.

« Si l'équilibre n'est pas parfait, des résistances de poids ou de forces se manifesteront. La main les rencontrera après avoir senti, comme toujours, la bouche de l'animal, et elle les fera cesser par des demi-arrêts ou des vibrations, selon le cas.

« Elle devra s'efforcer d'agir sur le poids sans prendre sur la force, et elle sera d'autant plus habile que, lorsque les effets seront exagérés ou faux, ils ralentiront ou arrêteront.

« Dès que le cavalier sentira l'action diminuée, ou si au début elle n'est pas suffisante, ce sera, bien entendu, à ses jambes seules à la rétablir. Alors viendra encore le tour de la main seule pour donner la position.

« Aussitôt le mouvement obtenu, il faudra dans tous les cas relâcher entièrement les rênes ; c'est la seule ma-

nière de se rendre un compte exact de l'équilibre du cheval et des effets de main employés.

« Quand le départ au galop ainsi demandé sera facile, on apprendra au cheval à s'enlever à cette allure par les aides inférieures seules.

« Ici le rôle des jambes sera assez difficile. Elles devront donner la position sans augmenter l'action. La gauche se glissera en arrière par une pression lente et finement graduée ; la droite agira un peu plus en avant par de petits coups de mollet délicatement répétés à de courts intervalles. Plus tard, cette dernière jambe suffira seule.

« Si, à l'approche des mollets, le cheval part au trot, les jambes se relâcheront, et la main rétablira l'équilibre en luttant contre le poids ou les forces. Puis on recommencera par les jambes seules à donner la position, et on continuera ces exercices jusqu'à ce que les enlevers au galop s'obtiennent facilement ainsi. On les alternera alors avec les départs par la main.

« On fera ensuite passer plusieurs fois le cheval du pas au trot. La main s'abaissera, et les jambes agiront sans opposition par une pression simultanée, habilement graduée, et bien équivalente à droite et à gauche. Si le départ au trot est mauvais, il faudra arrêter, *décontracter* et recommencer.

« Passons maintenant au changement de pied de gauche à droite par la main.

« Ici nous supposons d'abord aussi que le cheval a

l'action. Les jambes n'auront rien à faire. Elles pourraient, au contraire, provoquer des contractions en augmentant inutilement l'action déjà suffisante, et amener du poids sur le devant ; ce qui forcerait la main à corriger les fautes des jambes, défaut capital qu'entraîne forcément l'emploi simultané de la main et des jambes.

« Si le cheval possède l'équilibre du premier genre, la main, en se portant vers la gauche par une force lente, inversera la répartition du poids, et la position sera obtenue.

« Si l'équilibre n'est pas parfait, la main rencontrera des résistances de poids ou de forces qu'elle vaincra par les moyens connus.

« Si les effets de la main prennent sur l'action, les jambes employées seules le rétabliront.

« Enfin, si le cheval au changement de position se précipite en avant, on décomposera le mouvement, c'est-à-dire qu'on arrêtera et qu'on *décontractera* complétement, avant de repartir.

« Le calme et l'action rétablies, la main cherchera de nouveau à donner la position.

« De même que par le départ au galop sans jambes, la main abandonnera complétement les rênes aussitôt la position obtenue. On verra ainsi exactement où en est l'équilibre et ce qu'a produit l'effet de la main. Il est inutile d'ajouter que la main devra reprendre le cheval dès que l'équilibre sera altéré.

« On apprendra ensuite à l'animal à changer de pied sans main.

« Le mors n'aura plus aucune action sur la bouche, et pour passer du pied gauche au pied droit, par exemple, la jambe gauche se glissera plus en arrière que la droite pendant que celle-ci agira par de petits coups de mollet un peu en avant. C'est ainsi qu'il faudra dans le principe demander la position ; plus tard, la jambe droite devra suffire. Ajoutons qu'il est impossible de prescrire d'une manière absolue l'usage exclusif de l'une ou de l'autre. C'est au tact à suppléer à la théorie pour indiquer instantanément au cavalier comment combattre les résistances diverses qui peuvent se présenter.

« La difficulté consiste à inverser le poids sans augmenter l'action.

« Si les premières fois l'allure augmente, les jambes cesseront d'agir et la main rétablira l'équilibre avant qu'elles recommencent à demander seules le changement de position.

« Puis, quand le mouvement s'obtiendra facilement de cette façon, on le demandera alternativement par la main et par les jambes.

« On comprend que sur un cheval arrivé à cette perfection d'équilibre, le sentiment du cavalier jouera un rôle immense et devra souvent dicter à ses aides des actions d'un à-propos et d'une délicatesse presque inappréciables que les plus beaux et les plus longs raisonnements seraient insuffisants à lui enseigner.

« Que dire maintenant de ces nouveaux moyens si clairs, si vrais, si pratiques? Quelle simplicité grandiose! Quelle prodigieuse fécondité! Quel magnifique résultat que cet équilibre du premier genre obtenu en quelques semaines par l'application de vérités aussi peu nombreuses que productives, qui permettent sans fatigue pour l'homme ni pour le cheval d'arriver à la perfection. »

FAVEROT DE KERBRECH.

Les quatre autres mémoires traitaient le même sujet. — Ne pouvant les rapporter tous et afin d'éviter les redites, je me borne à citer ici textuellement la partie didactive de ceux de messieurs de Sainte-Reine et d'Estienne, qui, tout en exposant les nouveaux moyens, les ont présentés sous des formes quelquefois un peu différentes qui contribuent encore à en faire comprendre la justesse.

EXPLICATIONS PRÉLIMINAIRES.

« Le cavalier, pour maîtriser, pour dresser son cheval, a à combattre :

1° Le poids,

2° Les forces, l'emploi de la puissance musculaire.

Maître du premier, il régularise les forces ; l'équilibre est obtenu, et il peut harmoniser les allures et les mouvements.

DE L'ÉQUILIBRE.

L'équilibre est la *répartition convenable* du poids sur les quatre extrémités, eu égard aux allures demandées par le cavalier.

« L'homme dispose, le cheval exécute.

« La position est le moyen, l'allure est le but. »

Le poids peut être mal réparti :

1° Trop sur le devant,

Le cheval est dit sur les épaules ;

2° Trop sur l'arrière-main,

L'animal est acculé.

Dans ces deux cas, il n'y a pas équilibre équestre, ou pour mieux dire, le poids n'est pas placé convenablement pour obtenir la régularité, la légèreté, la sûreté et la durée.

Il faudra donc, avant de rien exiger, répartir le poids convenablement.

MOYENS POUR RÉPARTIR LE POIDS.

Si le cheval est sur les épaules, des demi-arrêts gradués, répétés, feront refluer le surplus de poids portant sur l'avant-main, et la répartition, propre au mouvement, étant établie, le cavalier aura mis sa monture à même de répondre à ses exigences.

Il est bien entendu que ces demi-arrêts ne devront jamais prendre, en marche, sur l'impulsion, ou faire, en place, refluer le poids et les forces sur l'arrière-main, de telle sorte qu'il en résulterait de l'acculement.

Si l'animal est acculé, le cavalier fera agir les jambes seules, pour faire refluer doucement le poids du derrière, où il était placé, sur l'avant-main, afin de répartir convenablement ce poids.

Les jambes, les attaques, ne devront pas faire sortir brusquement le cheval hors de lui, et le *précipiter* en avant; car alors ce moyen rectificatif ferait passer le cheval dans un autre défaut d'équilibre (le poids sur les épaules).

Ces deux aides, la main, les jambes, établiraient un va-

et-vient perpétuel du devant sur le derrière, de celui-ci sur celui-là, qui nuirait à l'équilibre, le détruirait, rendrait le cheval incertain et pourrait provoquer, avec juste raison de la part de l'animal, des souffrances et par suite des défenses.

Le cavalier s'assurera que ses aides ont été convenables, en ce sens, que les demi-arrêts n'ont pas entravé la marche, mais seulement régularisé le poids, que ses jambes n'ont pas agi avec trop de force, puisqu'elles n'ont, dans l'acculement, que fait refluer le surplus du poids pesant sur l'arrière-main, sur la partie antérieure.

RÈGLE GÉNÉRALE.

Le main place, équilibre et dirige.

Les jambes stimulent.

Ces deux aides ne doivent jamais agir *simultanément*, mais l'une sans l'autre.

Lorsque le cheval est bien équilibré, lorsqu'il tient bien l'accord, on fera des descentes de main, des descentes de jambes, des descentes de main et de jambes.

Les aides ne reprendront qu'autant que l'animal se déplacera.

Si le devant s'abaisse, les mains seules agiront; si le cheval se ralentit, les jambes seules se feront sentir.

PARTIR AU PAS.

Le pas est une allure *marchée horizontalement*, c'est-à-dire que le devant ne s'élève pas plus que l'arrière-main (horizontalité) ; *marchée*, en ce sens qu'il y a toujours trois, puis deux jambes sur lesquelles repose la masse.

Le cheval, en un mot, tient toujours au sol par plusieurs points d'appui.

Lorsque le cavalier veut obtenir cette allure, après avoir réparti le poids convenablement, il fera sentir ses jambes en rendant la main.

PARTIR AU TROT.

Le trot est une allure *sautée horizontalement ;* c'est-à-dire que l'animal se trouve un instant suspendu *loin du sol*, sans élever le devant plus que l'arrière-main.

Mêmes préparations et mêmes effets que pour le départ au pas, emploi plus énergique des jambes.

PARTIR AU GALOP.

Le galop est une allure *sautée* non plus *horizontalement*, mais le cheval décrivant une parabole.

Dans cette allure, le devant s'élève plus que l'arrière-main, sa préparation doit être différente que celle des deux premières.

La répartition du poids doit, sans prendre sur l'im-

pulsion, qu'au préalable on aura augmentée si besoin était, en évitant de précipiter le cheval en avant, ce qui ferait retomber dans l'inconvénient *du va-et-vient d'aides* déjà signalé, être assez reportée en arrière pour alléger le devant pour pouvoir l'enlever plus facilement.

Lorsque cette répartition du poids est convenable, un léger demi-arrêt de la rêne du dedans provoque :

Le départ sans jambes.

DÉPART SANS MAINS.

C'est ici que la répartition du poids doit être encore plus exacte, car on comprendra que les jambes agissant seules, il sera facile au cheval, non maintenu par la main et sollicité par les jambes, de se remettre sur les épaules, de partir au trot, ou, s'il part au galop, de se précipiter en avant.

L'effet des jambes devra donc être très-gradué, très-doux, très-léger et ne devra que solliciter l'*emploi*, je n'ose pas dire la détente, des forces, sans intéresser, en quoi que ce soit, le déplacement du poids, si ce n'est le déplacement permettant le mouvement,

A savoir : presque rien.

Je pourrais bien ici me jeter dans la recherche du déplacement du *centre de gravité*, démontrer par des raisons, par des déductions plus ou moins spécieuses, oiseuses et inexactes, le passage de ce personnage voyageant

incognito; mais, connaissant plus habile que moi qui y a renoncé, j'en fais autant par impuissance, et puis ce n'est pas la question.

On comprendra que pour obtenir ces deux mouvements, *départs sans jambes*, départs sans mains, il faut que le cheval soit déjà arrivé à un assez haut degré de dressage.

PARTIR AU TROT SANS MAINS, APRÈS UN ARRÊT DU GALOP AU PAS.

Après avoir, si besoin est, rétabli l'équilibre, il faudra légèrement sentir le cheval avec la main et après faire sentir les jambes en la rendant.

Ce départ, bien préparé, n'est qu'un simple départ du pas au trot; il y a seulement la mémoire qui pourrait parler chez le cheval; mais comme nous savons que c'est par la *position* que nous parlons au cheval, il est facile de réussir en décomposant les mouvements et en s'en rendant bien compte.

CHANGEMENTS DE PIEDS SANS JAMBES.

Les jambes communiquant souvent trop de *détente*, viennent contrarier les demi-arrêts de la rêne de dedans, destinée à provoquer les changements de pieds; c'est pourquoi le cheval, dont l'action se conserve bien, n'a pas besoin des aides stimulantes, qui dérangeraient son équilibre (la convenable répartition du poids pour le mouvement).

Si l'action se perdait, preuve que la main aurait agi avec trop d'énergie, il faudrait rendre la main, pousser en avant doucement, puis donner de nouveau la position convenable et recommencer les changements de pied.

Nota. Après chaque changement, sans jambes, la main devra être rendue, le temps convenable; les reprises de mains seront faites plus ou moins rapidement, suivant la répétition plus ou moins fréquente desdits changements.

CHANGEMENTS DE PIEDS SANS MAINS.

Difficulté plus grande et plus compliquée que le départ au galop dans le même cas. Car dans le départ au galop *sans main*, après avoir équilibré le cheval, la marche lente du pas a dû à peine le déplacer; on comprendra qu'il est possible, j'oserai dire facile, d'obtenir ce résultat par des effets bien gradués des jambes; mais dans les changements de pieds sans mains, le cheval, emporté par la vitesse de l'allure, peut retomber sur les épaules et se précipiter en avant; il sera donc important d'avoir bien réparti le poids pour l'allure et de ne donner que juste les aides nécessaires, c'est-à-dire, des effets de jambes très-légers, sollicitant mais ne poussant pas.

Ce travail ne devra être entrepris que lorsque le cheval marchera placé, léger, sans mains ni jambes.

Les résultats obtenus par ces moyens aussi simples

qu'ils sont rationnels, aussi savants qu'ils sont nouveaux, permettront aux cavaliers intelligents de donner à leurs chevaux cet équilibre de premier genre inconnu et impossible jusqu'à ce jour. »

DE SAINTE-REINE.

Élève de l'ancienne École française et allemande,
Ex-écuyer au service de Sardaigne.

TRAVAIL AU GALOP SUR LA LIGNE DROITE D'APRÈS LES NOUVEAUX MOYENS.

« Les premières résistances du cheval vaincues, on l'embarque sur le pied droit, par exemple, avec la rêne ou la jambe droites : on emploie ce moyen le plus promptement possible.

Dès que les départs s'obtiennent de la sorte avec facilité, on se sert alternativement de la bride et du filet. Ces changements de rênes se font d'abord rapidement, ayant soin toutefois de reprendre les rênes sans à-coup, sans surprise pour le cheval. S'il vient à se contracter ; s'il allonge son allure, il faut l'arrêter, le décontracter, et repartir. Quand on fait passer le cheval au pas, on cherche sa légèreté, soit par la flexion directe, soit par des demi-flexions à droite et à gauche.

On arrive ainsi à changer de rênes lentement, sans que le cheval ralentisse son allure, sans qu'il l'allonge.

On l'exerce également peu à peu à s'enlever, en diminuant l'effet des jambes, et en multipliant les changements de rênes.

Quand le cheval part facilement à la même main, sur

les deux pieds, ce qui revient à dire qu'il déplace facilement le poids de droite à gauche, et de gauche à droite, on arrive tout naturellement aux changements de pied. Cependant il faut les commencer avec la rêne ou la jambe opposées. Ainsi, un cheval galopant sur le pied droit, pour changer de pied, il faut se servir de la rêne ou de la jambe droites, ayant bien soin d'arriver le plus vite possible au changement de pied avec la rêne ou la jambe gauches.

En résumé :

1° Départ avec rêne ou jambe opposées ;

2° Départ avec rêne ou jambe directes ;

3° Changement de pied avec rêne ou jambe opposées ;

4° Changement de pied avec rêne ou jambe directes.

Ici s'arrête la première partie du dressage, qui donne déjà, au lieu de l'équilibre de troisième genre, celui de deuxième.

Quand le cheval est arrivé à ce degré d'instruction, on l'exerce à s'enlever au galop avec les mains, sans aucun emploi de jambes. A cet effet, on lui marque autant de demi-arrêts qu'il est nécessaire. S'il se ralentit, ce qui indique que la main a pris sur le mouvement, il faut cesser l'effet des mains, porter le cheval en avant avec les jambes, et le remettre dans son aplomb au pas, avant de chercher à l'enlever de nouveau. On arrive ainsi très-rapidement à galoper sur le pied droit avec la rêne droite, sur le pied gauche avec la rêne gauche. Alterner les rênes très-fréquemment.

On passe ensuite aux changements de pied avec la main seulement. Avant de marquer le demi-arrêt au moyen duquel on l'obtient, il faut sentir la bouche. Si ce demi-arrêt ne suffit pas, il faut en marquer deux, trois, dix, coup sur coup, jusqu'à ce que le changement de pied ait eu lieu et rendre dès qu'il est exécuté. On comprend combien cette manière de faire est admirable pour arriver à une exécution parfaite. En effet, une fois l'impulsion donnée, quel peut être le rôle des jambes? Elles ne servent qu'à traverser le cheval, à porter davantage le poids en avant, surcroît de poids que la main doit détruire. Au contraire, en se servant de la main seule, on change la position, et le changement de pied se fait tout naturellement. S'il y a ralentissement dans le mouvement, se servir de l'éperon pour l'accélérer; puis revenir au demi-arrêt sans jambes pour le changement de pied. Il faut dans ce mouvement, comme dans le précédent, alterner l'emploi des rênes.

On exerce ensuite le cheval à partir au galop avec les jambes seulement : la main tient les rênes par leur extrémité. Le cheval bourre-t-il sur la main, prend-il le trot? le poids est en avant; il faut alors marquer un demi-arrêt, et recommencer le départ, après avoir décontracté le cheval.

Arrivé à ce degré d'instruction, on alterne les départs au galop avec les mains et avec les jambes. On multiplie les descentes de mains.

On fait de même après chaque changement de pied.

ayant soin de reprendre les rênes immédiatement, pour faire un nouveau changement de pied, et ainsi de suite.

Enfin, on passe aux changements de pied avec les jambes seules : on tient les rênes demi-flottantes.

Dans tous ces mouvements, les rênes sont d'autant plus flottantes que l'éducation du cheval est plus avancée; et l'on arrive ainsi à les exécuter, les rênes sur l'encolure, sans que le cheval augmente en rien son allure.

Donc, en résumé :

1° Départ au galop avec la main seule ;

2° Changement de pied avec la main seule ;

3° Départ au galop avec les jambes seules ;

4° Départ au galop avec la main et les jambes alternativement : descentes de mains ;

5° Changement de pied, suivi d'une descente de mains ;

6° Changement de pied, avec les jambes seules.

C'est seulement alors, quand tous ces mouvements s'exécutent facilement, sans augmentation ni ralentissement d'allure, que l'on a un cheval dans un équilibre de premier genre.

Comment assez admirer ici toute la beauté de ces nouveaux principes, qui, joignant à leur simplicité la puissance de leur action, rendent le cheval souple, élégant, et assurent sa durée. »

D'ESTIENNE.

Paris, 20 mars 1864.

PROGRESSION DU DRESSAGE.

Travail avec la cravache.

A PIED.

Faire venir le cheval à l'homme.

Faire reculer le cheval, l'encolure élevée, le cavalier tenant dans chaque main une rêne du filet, les bras élevés de toute leur extension. (Voir la planche n° 16.) Le cavalier commencera à combattre les résistances du poids et de la force, par les demi-temps d'arrêt successifs et les vibrations répétées. Cette position élevée de l'encolure, obtenue par une force de bas en haut, prévient l'acculement en reportant en arrière le poids dans la limite du mouvement rétrograde.

On ne fera reculer le cheval qu'un pas, en le conservant aussi droit que possible d'épaules et de hanches. On comprend que la moindre déviation de la croupe serait un obstacle à cette juste translation du poids : aussi doit-on avoir le plus grand soin de ne recommencer un deuxième pas en arrière qu'après avoir replacé le cheval parfaitement droit, afin d'éviter les résistances qui l'empêchent de comprendre les intentions du cavalier. Ce

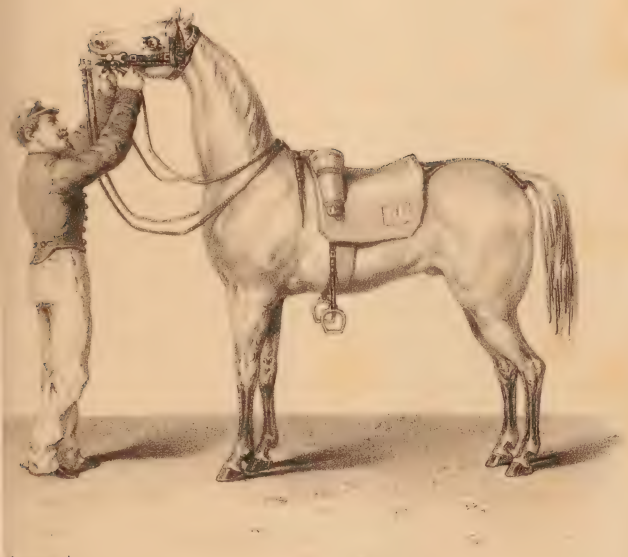


PLANCHE 16.

rilly del.

Imp. Becquet à Paris.

travail du reculer fait pas à pas, chaque pas suivi d'un moment d'arrêt qui permet la cessation de toute contraction musculaire autre que celle qui sert à la station, sera alterné avec celui de deux pistes à droite et à gauche, avec les pirouettes renversées et ordinaires, en ayant soin de ne demander qu'un pas au cheval et de l'arrêter dès qu'il a achevé ce pas. L'essentiel, c'est que les parties qui doivent être *momentanément immobilisées, ne se mobisent pas* (pirouettes), et que la translation du poids ait lieu selon les lois de l'équilibre et l'harmonie du mouvement. (Reculer et travail sur les hanches.)

On passera ensuite aux flexions en insistant sur la flexion latérale de l'encolure, avec le filet d'abord et la bride ensuite ; sur la flexion directe et demi-latérale de la mâchoire, le cavalier placé en face du cheval, lui levant la tête avec les deux rênes du filet séparées et tenues à douze centimètres des anneaux, pour faire céder (point essentiel) la mâchoire avant la tête. Cette même flexion se fera ensuite avec le mors, le cavalier tenant dans chaque main une branche du mors pour lever la tête du cheval et obtenir le même effet.

Le cheval qui a cédé à l'action plus directe du filet, pourra, les premières fois, résister à l'action du mors à cause de l'obstacle apporté par la gourmette ; on reviendra au filet, pour reprendre de nouveau le mors, et dès que le cheval y répondra comme au filet, ce sera la preuve évidente qu'il a bien compris les intentions de son maître.

Remarque. La flexion latérale de l'encolure a détruit

toutes les résistances provenant de *rétraction* ou de *contracture* des muscles de l'encolure ; la flexion directe et semi-latérale de la mâchoire, avec le soutien de l'encolure et l'élevation de la tête, détruit les résistances que la mâchoire pourrait présenter dans n'importe quelle position. Ce travail préparatoire durera quatre jours, pour rendre le cheval familier à l'homme, sage au montoir, et lui faire apprécier la domination de l'homme.

Mais c'est *sur son cheval* que le cavalier l'équilibrera, c'est-à-dire le dressera. Ce travail à pied n'est pas indispensable, mais il est utile comme préparation, et voilà pourquoi je le recommande pendant quatre jours au plus. Il ne faut pas sacrifier le principe à l'accessoire.

Les chevaux de troupe peuvent être exercés à ce travail à pied, pendant huit à dix jours, pendant la première partie de la leçon. Ce travail à pied rend l'obéissance du cheval plus facile, établit des rapports d'intimité entre lui et son cavalier, qui, reconnaissant des progrès de l'animal, devient plus indulgent et traite son cheval avec plus de douceur.

A CHEVAL.

En place.

Avec les rênes du filet séparées, élever l'encolure et ne rendre qu'après cession de la mâchoire. Éviter l'accu-

lement; s'il y a résistance, agir par demi-temps d'arrêt successifs et vibrations répétées. *Règles générales.* Dès les premières leçons, le cavalier se servira de ces nouveaux effets de main pour détruire toutes les résistances du poids ou de la force, toutes les fois qu'elles se présenteront.

Répéter les flexions latérales et semi-latérales de l'encolure, comme à pied. Dès que le cavalier a obtenu un commencement de soutien de l'encolure et de mobilité de la mâchoire, il mettra son cheval au pas et le travaillera à main droite et à main gauche (s'il est dans un manége) sur les lignes droites et circulaires, en recherchant la légèreté et employant les nouveaux effets de main pour détruire toute résistance du poids ou de la force, et en évitant l'emploi simultané des jambes et de la main.

Il procédera à cheval comme il a agi à pied, c'est-à-dire, qu'il marchera un pas ou deux, et qu'il arrêtera en ne rendant de la main qu'après avoir obtenu la mobilité de la mâchoire, *descente de main, et repos pour le cheval.* Il reprendra les rênes, demandera de nouveau la légèreté et portera le cheval un pas ou deux en avant, pour l'arrêter et suivre la même gradation. Il alternera ce travail au pas, ainsi gradué, avec le reculer, les pirouettes, le travail sur les hanches. L'importance de décomposer chaque mouvement est tellement grande et produit des résultats tellement extraordinaires, que je ne crains pas de me répéter, et d'engager tous les cavaliers intelligents à suivre exactement cette gradation : 1° recher-

cher si le cheval est léger ou présente une résistance à la main ; 2° la détruire de suite par les demi-temps d'arrêt et les vibrations, selon la nature des résistances, obtenir la mobilité de la mâchoire, et porter le cheval un pas ou deux en avant, en combattant de suite toute résistance par les nouveaux moyens, arrêter le cheval et ne lui rendre de la main que lorsqu'il est léger, le garder calme, immobile en place, pendant une demi-minute, et le reporter de nouveau au pas, après s'être assuré de la mobilité de la mâchoire.

De même pour le reculer, les pirouettes renversées et ordinaires, et le travail de deux pistes, ne demander qu'un pas, arrêter, redonner la position ou la légèreté, et laisser le cheval calme, dans l'inaction, en repos quelques instants, pour continuer en suivant toujours la même gradation. Ces moments de repos, répétés avec cette scrupuleuse attention, produisent des résultats qui surprendront le cavalier. La contraction musculaire cesse d'être en jeu, le cheval éprouve du bien-être, réfléchit, et reprend son travail sans fatigue.

La nouvelle contraction musculaire utile à la locomotion, profite du relâchement qui s'est opéré pendant le repos, et se prête plus facilement à l'harmonie des forces, partant à l'équilibre, je veux dire, à la légèreté du cheval. De plus, par le calme de ce travail ainsi gradué, le cavalier grave dans l'intelligence du cheval l'idée de la supériorité morale de l'homme et assure ainsi sa domination sur sa monture, tout en lui rendant l'obéissance

plus facile. Pour arrêter son cheval, le cavalier se servira d'abord des effets d'ensemble (opposition graduée de jambes et de main); mais bientôt la main suffira pour arrêter le cheval droit d'épaules et de hanches.

Puisque l'action combinée des jambes et de la main *immobilise* le cheval, on comprend par cela même que, lorsqu'il s'agit de *mouvement*, on ne doit pas employer les mêmes moyens.

Le cavalier mettra ensuite son cheval au trot, et l'arrêtera après quelques foulées, en suivant la même gradation qu'au pas; c'est-à-dire qu'il lui donnera la *position* ou la légèreté (mobilité de la mâchoire) avant le partir au trot; que pendant ces quelques foulées, il combattra les moindres résistances en se servant des nouveaux effets de main, et qu'en arrêtant son cheval, il lui demandera de nouveau la mobilité de la mâchoire pour le laisser quelques instants dans l'inaction, calme et immobile. Il continuera pendant quelques minutes le travail au trot, sur les lignes droites et circulaires, en suivant la même gradation qu'au pas, c'est-à-dire, en faisant toujours succéder le repos au travail, dans une mesure plus ou moins égale.

Le cavalier essayera ensuite en place quelques apparences de mobilité des extrémités, pour préparer les premiers temps du rassembler, et il terminera la leçon par quelques départs au galop, sur les deux pieds, en *suivant toujours la même gradation* qu'au trot et qu'au pas.

Le cavalier aura soin d'employer le maniement des

rênes, tel que je l'ai indiqué au chapitre des nouveaux effets de main, c'est-à-dire, d'alterner le jeu des rênes du filet et des rênes de bride, pour habituer le cheval à conserver DE LUI-MÊME son équilibre et sa bonne position.

Ici se place une observation très-importante.

En se servant, au galop, de la rêne *directe*, rêne droite, si le cheval galope sur le pied droit, et rêne gauche, si le cheval galope sur le pied gauche, pour détruire les résistances, par demi-arrêts ou vibrations, le cavalier obtient de suite une grande légèreté, conserve son cheval droit, et rend les départs et par conséquent les changements de pied d'une très-grande facilité.

Tout ce travail doit se faire sans aucune fatigue pour le cheval, que le cavalier instruira en jouant avec lui, en lui faisant comprendre dès le début que leurs efforts réunis doivent tendre à obtenir l'équilibre parfait ou la légèreté constante : aussi devra-t-il demander au cheval la mobilité moelleuse de la mâchoire avant de le mettre en mouvement, et de s'être ainsi assuré que la machine est prête à fonctionner. On comprend les progrès extrêmement rapides que cette gradation amènera dans l'éducation du cheval.

Le professeur initie dès les premiers pas son élève à toutes les difficultés de la route qu'il a à parcourir, en lui donnant les moyens de les vaincre, et en corrigeant immédiatement les moindres fautes que le cheval peut commettre par ignorance. Aussi, deux mois de cette édu-

cation raisonnée ne se seront pas écoulés que le cavalier intelligent jouira d'un résultat qu'il n'aurait jamais pu obtenir, s'il n'avait pas donné à son cheval l'équilibre du premier genre ou cette légèreté parfaite et constante qui permet à l'animal d'exécuter avec la plus grande facilité tous les mouvements demandés, sans l'ombre d'une résistance, et appréciant de suite ou plutôt parce qu'il apprécie immédiatement les moindres effets de la main ou des jambes du cavalier. Le maître commande, et le serviteur obéit.

Quand un cheval, par l'application de tous les principes enseignés dans cette dernière édition, a été amené à l'équilibre du premier genre, toutes les résistances ayant disparu, les moyens doux doivent seuls être employés. La main agira par une force lente, délicate et finement graduée.

J'ai dit ce que je crois être la vérité équestre. Je pense être utile aux cavaliers intelligents et sérieux, en leur recommandant de suivre la progression que je viens d'indiquer. Je me permets de leur donner un conseil d'ami, et j'ose dire, d'un vieil ami, en leur disant : rejetez mes principes, s'ils ne vous conviennent pas ; mais si vous y reconnaissez la vérité en équitation, acceptez-les en entier, ne les mutilez pas, et rappelez-vous que l'auteur qui a étudié pendant quarante ans, connaît assez l'œuvre de toute sa vie pour apprécier l'importance de toutes ses parties.

L'armée, comme je l'ai dit souvent, a toujours eu et aura toujours mes sympathies. Le rêve de toute ma vie a été de rendre ses cavaliers d'abord, ses écuyers ensuite, les meilleurs de l'Europe. Je ne crois pas que Dieu me permette d'en voir la réalisation ; mais j'ai confiance. Je sais que la vérité fait son chemin lentement et qu'elle finit toujours par percer.

Pourquoi ne le dirais-je pas ? C'est la consolation de mes vieux jours de voir bien des hauts personnages, des généraux éclairés rendre justice à mes principes. Chaque fois que le nom d'une célébrité équestre de l'armée arrive à mes oreilles, je consulte mes souvenirs, car c'est bien souvent, j'allais dire presque toujours, celui d'un de mes élèves ou du moins d'un partisan de ma méthode. Ce sont eux que je vois diriger l'enseignement de l'équitation dans les écoles du Gouvernement. Au moment où j'écris, j'apprends avec plaisir que le commandement du manége de Saumur vient d'être donné à M. le chef d'escadrons L'hotte, qui m'a fait, pendant douze ans, l'honneur de me demander mes conseils et dont la réputation comme écuyer ne peut craindre, avec raison, le rapprochement d'aucune autre.

DIALOGUE ENTRE LA MAIN ET LES JAMBES.

LA MAIN.

Vous avez des torts que je ne puis omettre.

LES JAMBES.

La vertu des anges peut seule être comparée à la vôtre, n'est-ce pas?

LA MAIN.

Je ne me plains pas sans motifs.

LES JAMBES.

Dites-nous, s'il vous plaît, quels sont vos griefs; nous verrons s'ils sont plus graves que ceux que nous pouvons avoir contre vous.

LA MAIN.

Quoique de la même famille, nous sommes rarement d'accord.

LES JAMBES.

Des amis qui s'aiment valent mieux que des parents qui ne s'entendent pas.

LA MAIN.

La raison ne devrait-elle pas toujours dominer un entêtement ridicule?

LES JAMBES.

C'est aussi notre avis.

LA MAIN.

Le bon sens convient de ses torts, en faisant un retour sur lui-même.

LES JAMBES.

La vanité prétentieuse est une des plaies de la société.

LA MAIN.

Pourquoi parler toujours sans raison?

LES JAMBES.

C'est que l'homme est porté à abuser des dons de la Providence.

LA MAIN.

On découvre facilement la paille dans l'œil de son prochain.

LES JAMBES.

A moins, cependant, qu'on ne soit aveugle de naissance.

LA MAIN.

Je m'étonne qu'il soit difficile de faire même le bien.

LES JAMBES.

Les concessions mutuelles faites à propos permettent de s'entendre plus facilement pour rechercher la vérité.

LA MAIN.

On voit souvent l'ignorance bavarde l'emporter sur le savoir modeste.

LES JAMBES.

Cela ne devrait pas être.

LA MAIN.

Cela est, cependant.

LES JAMBES.

A qui la faute ?

LA MAIN.

Dieu l'a-t-il voulu ainsi ?

LES JAMBES.

L'harmonie de la nature répond à votre question.

LA MAIN.

Ne voyez-vous pas que je cherche à excuser vos défauts et à ménager votre susceptibilité ?

LES JAMBES.

Nous admirerions davantage votre charité, si elle était sans restriction.

LA MAIN.

Trêve à toutes ces équivoques ; dites-moi, sans périphrases, en quoi consistent vos fonctions.

LES JAMBES.

Nous provoquons l'impulsion, et, rapide comme la vapeur, le cheval franchit l'espace.

LA MAIN.

Doucement, mes toutes belles, vous donnez l'impulsion, c'est vrai ; mais c'est moi qui dispose les rails pour imprimer une direction juste aux mouvements que vous

provoquez. Je ne suis ni injuste ni exclusive. Quelques explications suffiront, je n'en doute pas, pour me faire comprendre. Vous le savez, plus on se rapproche de la vérité, plus on s'éloigne du doute.

LES JAMBES.

Nous avouons que si nous cédons difficilement à la jactance des faux oracles, en revanche, nous nous rendons toujours avec empressement au langage de la raison.

LA MAIN.

Cet aveu me fait plaisir. L'exemple de trois sœurs qui oublient leurs dissentiments pour cimenter leur affection de famille ne peut être que digne d'éloges.

LES JAMBES.

Et notre amitié est le plus sûr garant de notre bonne foi et de notre sincérité.

LA MAIN.

Quel est notre but? Parfaire l'éducation du cheval, quelle que soit sa conformation. Que nous faut-il pour réussir?

L'action et la position.

Vous donnez la première, mais c'est moi qui donne la seconde.

LES JAMBES.

Très-bien. Mais devons-nous prendre l'initiative, ou devons-nous agir simultanément? N'existe-t-il pas des cas où nous devons vous attendre? Veuillez nous éclairer.

Nous vous écoutons, en nous réservant le droit de répliquer.

LA MAIN.

Le cheval a aussi son initiative. — Il peut être froid ou ardent, rester dans les jambes ou se porter sur la main. Notre rôle doit donc être tantôt passif, tantôt actif. A défaut d'érudition, prenons conseil de notre sentiment, et nous commettrons moins d'erreurs. N'oublions jamais que le cheval doué d'intelligence veut bien mettre ses précieuses qualités au service de l'homme, à condition que celui-ci en usera avec tact et discrétion.

LES JAMBES.

Dans ce cas, nous devons partager le blâme et l'éloge; si le tact nous manque, tout raisonnement devient impossible, et nous aurons la bouche close; mais si, possédant ce tact précieux que nous appellerons le sixième sens, nous sommes capables d'appréciation et de discernement, le raisonnement donnera un corps à cette intuition que l'on nomme sentiment.

LA MAIN.

Oui, car ce qui n'est que le tact, dans le commencement de l'éducation du cheval, sera, plus tard, le raisonnement, et une fois mes effets de contact appréciés, les forces instinctives du cheval perdront de leur puissance, et il n'agira plus que sous l'influence des forces harmonisées.

LES JAMBES.

Pourquoi ne dites-vous pas transmises?

LA MAIN.

Qu'importe! Je poursuis. Supposons que, par une mauvaise répartition du poids, le cheval contracte fortement sa mâchoire et son encolure, il opposera une résistance qui rendra vaines toutes mes forces, et malgré tous mes efforts il nous emportera. Au contraire, si par un acculement outré il paralyse vos moyens d'action, dans l'un comme dans l'autre cas, que pouvez-vous transmettre? Rien, parce que le cheval, dans le deuxième cas (je ne parle pas du premier) aura annulé vos forces par des forces plus considérables. Voilà le danger auquel nous sommes exposés au début de son éducation. Il en est tout autrement lorsque, par notre entente judicieuse, nous agissons aussi facilement sur le poids que sur la force, et donnons, sans effort, l'équilibre le plus convenable à la justesse et à la promptitude des mouvements.

LES JAMBES.

Nous comprenons maintenant votre innovation; n'arrive-t-il pas néanmoins que nos forces se transmettent, qu'elles déplacent la masse sans que les forces instinctives du cheval aient été complétement annulées?

L'équilibre est loin d'être parfait, et cependant le cheval fait notre volonté, et la foule nous applaudit à deux mains.

LA MAIN.

Ce n'est que trop vrai; on parle, on écrit une langue sans la posséder entièrement; on fait de la peinture, de la musique, sans être peintre ou musicien con-

sommé, et ainsi de toutes les choses créées par l'homme. La perfection est rare, si elle n'est impossible. Quant à la voix du peuple, elle n'est pas toujours la voix de Dieu !

Lors même que nos effets de force trouvent d'assez grandes oppositions de la part du cheval, ils ne produisent pas, il est vrai, des mouvements d'une grande précision, mais enfin ils sont suffisants pour jeter de la poudre aux yeux du public.

LES JAMBES.

Nous le voyons, tous nos efforts doivent avoir pour but le parfait équilibre du cheval, et cet équilibre doit être constaté par la légèreté constante.

LA MAIN.

Oui, c'est quand la MODESTIE du cheval ne lui permet pas, pour ainsi dire, d'oser nous toucher.

LES JAMBES.

C'est dans ce but qu'il est urgent que nous définissions tous nos effets d'impulsion. Si le cheval y répond, nous pouvons donc porter toute la masse en avant ou donner plus d'activité à l'arrière-main qu'à l'avant-main.

LA MAIN.

Doucement, mes petites amies ; il faut toujours nous entendre pour rendre faciles et gracieux tous les mouvements, et opérer le rapprochement du centre des jambes du derrière, ce que les érudits appellent le rassembler.

LES JAMBES.

Pensez-vous que pour ce dernier mouvement il ne

vous soit pas souvent arrivé de nous être plus nuisible qu'utile ?

LA MAIN.

Expliquez-vous, je vous prie.

LES JAMBES.

Ne vous arrive-t-il pas de marquer parfois une opposition inopportune, en produisant trop ou trop peu d'effet ? Dans le premier cas, vous détruisez l'effet que nous avons voulu produire ; dans le deuxième cas, vous avez oublié de répondre à notre interpellation.

LA MAIN.

J'admets vos reproches ; je reconnais qu'ils sont fondés, et je consens à prendre la responsabilité de la moitié des fautes ; en bonne conscience, je ne puis faire davantage !

LES JAMBES.

Amen, que la paix soit avec vous !

LA MAIN.

Rendons-nous bien compte, mes chères parentes, de l'importance de nos fonctions respectives, et qu'un bon accord nous fasse chercher les moyens de nous corriger de nos fautes. Alors nous ne porterons plus de fausses accusations contre ce pauvre cheval, en lui attribuant des torts dont seules nous sommes coupables. Mettons tout amour-propre de côté : nous avons, chères belles, des défauts dont il faut nous corriger. Nous donnerons ainsi un bel exemple à suivre à tous ceux qui aiment l'art et, par-dessus tout, la vérité.

LES JAMBES.

C'est facile à se dire : se corriger, mais que faire? Quoique les moyens les plus simples soient les meilleurs, on s'est trop souvent livré aux écarts de l'imagination, qui d'un rien fait un monde qui est à la vérité ce que l'ombre est à la lumière.

LA MAIN.

Je pense être, après maintes recherches, en possession d'un secret qui guidera le cavalier intelligent et donnera au cheval la liberté dans l'assujettissement.

LES JAMBES.

Comment ! chère amie, vous avez des secrets?

LA MAIN.

Plaisantez, si vous le voulez, je n'en ai pas moins trouvé un diamant de la plus belle eau, et vous serez les premières à en apprécier la valeur.

LES JAMBES.

Voyons cette trouvaille ; nous connaissons plus d'un sot qui a cru avoir trouvé le mouvement perpétuel.

LA MAIN.

Attendez un peu, et votre ton baissera.

LES JAMBES.

Pourquoi nous faire languir ainsi ?

LA MAIN.

Je cède à vos instances, et je vais vous expliquer ce que j'appelle ma découverte, et bientôt vous me remercierez. Quant au cheval, je ne doute pas qu'il ne m'en conserve une reconnaissance éternelle.

Dès le début de l'éducation du cheval, nous ne fonctionnerons qu'alternativement, ou, pour mieux dire, séparément.

LES JAMBES.

Nous comprenons un peu moins qu'auparavant.

LA MAIN.

Par ce moyen, nous réglerons notre action respective. Exemple : Vous poussez le cheval en avant avec trop de force, je corrige de suite votre faute; ai-je agi avec trop de puissance, vous accourez pour réparer le tort que j'ai commis.

LES JAMBES.

Une lueur nous éclaire; mais à quel signe reconnaîtrons-nous la justesse de nos procédés?

LA MAIN.

Je vais vous le dire, sœurs de saint Thomas. S'il s'agit d'augmenter la vitesse de l'allure, ou de donner plus d'action au cheval, sans nuire à son équilibre, je vous laisserai agir seules; mais si l'harmonie du poids et de la force venait à être momentanément détruite, vous vous abstiendriez de toute intrusion inopportune, et vous me verrez à l'instant réparer le désordre, sans peine, sans effort. C'est ainsi que nous arriverons à la pratique de cette maxime de l'antiquité. « Connais-toi toi-même. »

LES JAMBES.

Si nous avons bien compris ce que vous venez de dire, votre rôle consiste à donner au cheval les positions

utiles aux changements d'allure, de direction, et cela sans altérer l'équilibre, et sans notre participation.

LA MAIN.

Très-bien.

LES JAMBES.

Ainsi, c'est bien vous seule qui ferez tourner le cheval à droite, à gauche, changer de pied au galop, marcher de deux pistes, arrêter, reculer.

LA MAIN.

De mieux en mieux.

LES JAMBES.

Notre mission demeure celle d'actionner le cheval, de lui communiquer l'impulsion.

LA MAIN.

Parfaitement compris. En observant cette division du travail, en évitant d'empiéter sur nos attributions respectives et désormais bien définies, en restant toujours d'accord, comme il convient à des sœurs qui s'aiment, nous amènerons le cheval à cet équilibre parfait ou du premier genre, qui rendra son travail facile, à tel point que graduellement nos effets de force diminueront, et que bientôt le cheval pourra se passer de notre secours pour conserver sa légèreté parfaite et constante, même dans les mouvements les plus composés.

LES JAMBES.

Quel nom donnez-vous à votre découverte?

LA MAIN.

Jambes sans main, main sans jambes.

DIALOGUE ENTRE LE CHEVAL ET LA MACHOIRE.

LE CHEVAL.

Quelle arrogance ! comment ! sans votre bavardage, je ne puis trouver l'équilibre de ma masse, l'harmonie de mes mouvements ?

LA MACHOIRE.

J'en doute fort.

LE CHEVAL.

Vous m'exaspérez, mâchoire ; que vous méritez bien votre nom !

LA MACHOIRE.

Le nom ne fait rien à la chose ; passez outre.

LE CHEVAL.

Je vous le demande : si ce n'est pour manger et boire, qu'ai-je besoin d'une mâchoire ?

LA MACHOIRE.

Sur quel ton le prenez-vous, beau quadrupède ?

Depuis que le cavalier vous a subjugué, ignorez-vous que vous êtes son esclave, le jouet de ses caprices ?

LE CHEVAL.

Je le sais, j'y consens, mais je n'ai nul besoin de votre concours.

LA MACHOIRE.

Pour vous, c'est possible, mais il n'en est pas de même pour votre seigneur et maître.

LE CHEVAL.

Du moment que je consens à me soumettre à ses exigences plus ou moins justes, que peut-il me demander de plus ?

LA MACHOIRE.

Que votre langage soit plus poli, et je vous le dirai.

LE CHEVAL.

Volontiers, mais parlez peu et bien.

LA MACHOIRE.

Votre air de douceur ne me rassure qu'à demi, et je vais m'efforcer de vous satisfaire.

Depuis que vous avez passé par la main des hommes, vos formes ont perdu de leur beauté, vos mouvements sont devenus moins gracieux, vous ne possédez plus au même degré cette essence de vos qualités qui se nomme équilibre, harmonie.

LE CHEVAL.

Quand je jouis de ma liberté, je ne m'aperçois pas de cette différence. Je franchis l'espace, change d'allure et de mouvement avec la plus grande facilité, au gré de ma volonté, sans vous consulter. — Je respire l'air comme l'enfant libre du désert, je réponds au signal que me donne en frémissant la cavale qui m'attend, et vous êtes pour moi comme si vous n'étiez pas !

LA MACHOIRE.

L'homme, par son intelligence, est le roi de la terre. Votre belle nature, vos qualités précieuses vous désignaient, parmi tous les animaux, pour être le premier asservi à sa volonté. Vous étiez destiné à devenir le compagnon de ses travaux, de ses plaisirs et de sa gloire.

LE CHEVAL.

Où voulez-vous en venir avec tant de paroles? Je suis, j'existe. Civilisé ou inculte, si je suis né avec de bonnes ou de mauvaises dispositions, que peut y faire la volonté de l'homme?

LA MACHOIRE.

Pardon, beau seigneur, on vous transformera, et moi aussi. Laissons de côté les travaux pénibles pour lesquels nous n'étions pas faits, et auxquels, cependant, il a fallu nous soumettre. L'homme use et abuse de tout.

LE CHEVAL.

Ma destinée est d'être monté par l'homme, vous le savez. Ma bonté est proverbiale, et cependant, si le cavalier m'extrapasse, en voulant singer le savoir, rien ne m'est plus facile que d'humilier son sot orgueil, en le foulant sous mes pieds, vous le savez encore.

LA MACHOIRE.

C'est bien, je vois avec plaisir que vous commencez à apprécier mon importance.

LE CHEVAL.

Pas le moins du monde. Je ne vous connais pas

d'autre fonction que celle que la nature vous a donnée. — Vous ne faites pas la hausse ou la baisse comme à la Bourse, la pluie ou le beau temps comme le baromètre. — Mais à quoi vous sert d'avoir constamment la bouche ouverte, en dehors des heures de repas?

LA MACHOIRE.

Vos aïeux, que la main indiscrète de l'homme n'avait pas détériorés, jouissaient de cette harmonie naturelle, résultat de leur belle conformation, harmonie que ma mobilité moelleuse accompagnait; mais aujourd'hui qu'il y a dégénérescence, j'expie, par ma roideur, l'ignorance des hommes.

LE CHEVAL.

Le mal est et sera toujours le mal, Dieu seul pourrait le détruire.

LA MACHOIRE.

L'art peut le corriger.

LE CHEVAL.

Ne me parlez pas d'art; sans ma bonne construction, mes forces seraient depuis longtemps épuisées, et mes ressorts fatigués par l'emploi de ces mille moyens opposés les uns aux autres, accuseraient la barbarie et l'ignorance des cavaliers!

LA MACHOIRE.

Je comprends votre ressentiment. C'est que malgré cette diversité d'opinions, on ne connaissait pas encore l'importance de ce que vous aussi appelez mon babillage.

LE CHEVAL.

Mais je pensais, et je pense encore que je me contracte quand je ressens des impressions désagréables, et vous-même alors, vous pourriez broyer du diamant.

LA MACHOIRE.

Bravo! Nous y voilà ; vous savez donc que je ressens le contre-coup de vos impressions désagréables. Pourquoi ne ressentirais-je pas également les influences agréables ?

LE CHEVAL.

Mais que peut faire à tout cela votre mobilité moelleuse et douceresse ?

LA MACHOIRE.

Vous me le demandez! Mais cette mobilité que vous avez trop longtemps méconnue, ingrat, sera un avertissement pour vous, qui vous indiquera que le cavalier est intelligent, instruit, et le bien-être général que vous éprouverez viendra confirmer la vérité de ce que je vous dis.

LE CHEVAL.

Mais comment le cavalier saura-t-il qu'il fait bien ?

LA MACHOIRE.

C'est moi seule qui le lui dirai, c'est moi qui serai sa boussole, car dès qu'il trouve les moyens de vaincre ma résistance, il trouve en même temps le secret de parfaire votre équilibre, et vous dispose à exécuter tous les mouvements, sans effort.

LE CHEVAL.

Ainsi vous prétendez que mon équilibre seraparfait

quelle que soit ma conformation, que mes mouvements seront faciles et réguliers lorsque votre jeu sera meilleur? Vous dites que le cavalier en retirera des effets d'une justesse surprenante dont profitera mon bien-être physique et moral? C'est prodigieux.

LA MACHOIRE.

J'ajouterai que personne n'avait indiqué le moyen de peser, pour ainsi dire, le degré de votre équilibre. — Aujourd'hui, le cavalier peut à l'aide de mon ministère, dire à première vue, en vous montant pour la première fois, et sans le secours du vétérinaire, quelles sont vos bonnes et mauvaises qualités, etc., etc.

LE CHEVAL.

Vos etc. peuvent être éloquents, mais ils ne me persuadent pas encore. Comment le cavalier pourra-t-il juger de mes mauvaises intentions morales?

LA MACHOIRE.

Je l'en préviendrai par un serrement de dents; cette espèce de garde à vous lui donnera le temps et les moyens de déjouer vos petites manœuvres. Ne savez-vous pas que, comme l'homme, le cheval n'est jamais en colère, tant que ses dents se détachent facilement? Je termine en disant que si la mobilité moelleuse de la mâchoire se continue à toutes les allures, les mouvements du cheval seront sûrs, précis et gracieux; en échange, je prédis au cavalier qui en sera l'initiateur, des jours filés de soie et d'or.

PASSE-TEMPS ÉQUESTRES

A l'époque où les passe-temps parurent, un de mes meilleurs élèves et amis, M. Gaussen, eut l'obligeance de dire au public, dans une préface, les motifs qui m'avaient décidé à publier ce qui n'avait été écrit que pour l'intimité. Les grands changements que j'ai introduits dans ma Méthode rendent aujourd'hui cette préface moins opportune, et je saisis avec empressement cette occasion de remercier celui qui s'est toujours montré un de mes élèves les plus dévoués, M. Maxime Gaussen.

PASSE-TEMPS ÉQUESTRES

A

ABANDONNER UN CHEVAL.

Le sot ou l'étourdi peut seul jouer sa vie contre celle d'un insensé.

ACCULER (S').

L'esprit cultivé doit s'inspirer de la nature.

ACCULER UN CHEVAL.

Les caractères les plus flegmatiques ont leurs moments d'exaspération quand ils sont poussés à bout.

ACHEMINER UN CHEVAL.

Les mauvais principes paralysent souvent les bonnes intentions.

ACHEVER UN CHEVAL.

Après Dieu, l'homme seul a un pouvoir magique sur tout ce qui l'entoure.

ACTION.

Un bon naturel ne peut jamais dissimuler ses généreux élans.

NOTES DES PASSE-TEMPS ÉQUESTRES

A

ABANDONNER UN CHEVAL.

Le cheval *abandonné* à lui-même peut se livrer à tous les égarements de sa fougue, exposer les jours du cavalier et les siens.

ACCULER (S').

Le cheval dressé ne *s'accule* jamais, il est au cheval brut ce qu'est l'homme érudit à l'homme ignorant : ni l'un ni l'autre ne fera des choses entièrement opposées aux bonnes leçons qu'ils ont reçues et dont ils ont apprécié les avantages.

ACCULER UN CHEVAL.

Quelque calme que soit un cheval, si le cavalier le comprime trop péniblement, il *l'acculera* et pourra même le renverser, surtout alors que le cheval a peu de force dans son arrière-main.

ACHEMINER UN CHEVAL.

Les défenses des chevaux ont souvent pour cause la négligence que l'on apporte à les *acheminer* : ils sont entraînés à faire le mal lorsqu'ils sont châtiés pour le bien qu'ils font.

ACHEVER UN CHEVAL.

Je ne sache pas qu'il y ait d'autre auteur des lois naturelles que Dieu, et d'autre *coordonnateur* pour leur application que l'homme. *Achever un cheval* en est une preuve vivante.

ACTION.

Les dons véritables de la nature percent à travers tous les âges. L'*action* est une qualité de l'âme ; elle paraît et disparaît avec la vie.

ADELA.

L'influence qu'exerce un mot n'est bien significative que par le geste qui l'accompagne : leur désaccord en change l'interprétation.

AIDES (LES).

Il faut secourir l'enfance, encourager l'âge mûr, et ranimer la vieillesse.

AIRS BAS.

Il faut élever la voix pour se faire entendre, et non pour étourdir.

AIRS RELEVÉS.

La jactance peut étourdir, se fera-t-elle mieux entendre?

AJUSTER UN CHEVAL.

La bravoure a ses périls, et le talent ses écueils.

AJUSTER LES RÊNES.

La paternité doit partager également ses affections, bien que sa sévérité ne soit pas toujours la même.

ALLÉGER.

La gloire qu'entraîne une belle action rejaillit toujours sur son auteur.

AMAZONE.

La grâce peut étendre sa domination si la douceur l'accompagne.

AMBLE (L').

La franchise du campagnard n'est-elle pas préférable à la fausseté du citadin?

ADELA.

Il faut, si l'on veut être compris du cheval, que les mouvements des mains et du corps soient bien en rapport avec le mot insignifiant *Adela*.

AIDES (LES).

Il faut *aider* le jeune cheval pour s'en faire comprendre, conserver la force et les bonnes dispositions du cheval adulte pour en tirer parti, et donner au vieux cheval les moyens de rendre encore quelques services.

AIRS BAS.

Les *airs bas* laissent peu de chose pour la gloriole; mais ils ont du moins le double avantage de ne compromettre ni la réputation de l'écuyer, ni l'organisation du cheval.

AIRS RELEVÉS.

L'écuyer qui ne vise qu'aux *airs relevés* ne comprend l'art qu'à demi et manque souvent son but. Heureux quand il ne rend pas l'organisation du cheval victime de son vaniteux savoir!

AJUSTER UN CHEVAL.

Il est peu d'écuyers qui n'aient monté des chevaux avec la certitude qu'ils exposaient leurs jours; il en est peu aussi qui soient moralement sûrs d'arriver à bien *ajuster un cheval*.

AJUSTER LES RÊNES.

Ajuster les rênes, c'est leur donner une juste et égale tension; néanmoins, dans les divers plis à donner à l'encolure, l'une doit primer sur l'autre.

ALLÉGER.

Le cheval lourd à la main est non-seulement disgracieux, mais sujet aux chutes et incapable d'apprécier les effets du mors. C'est en *allégeant* cette lourde masse que le cavalier pourra compter sur une obéissance passive.

AMAZONE.

La condition indispensable pour une *amazone*, c'est un cheval dressé; elle pourra alors rivaliser, pour la précision du travail, avec les premiers écuyers.

AMBLE (L').

L'*amble*, étant une allure naturelle à une espèce de chevaux qui rend de très-grands services, doit certainement être préféré aux allures décousues de ces chevaux d'un dixième de sang que nos fashionables ont à la mode.

ANIMER UN CHEVAL.

Il faut secourir la faiblesse et stimuler la paresse, la bonté et l'énergie étant le fait d'une belle âme.

APPUI.

On se soumet au langage de la raison, mais on résiste à l'interpellation de l'impudence.

APPUYER DES DEUX.

La sévérité n'exclut pas la justice.

ARDEUR.

Les qualités du cœur ont souvent été payées d'ingratitude; les faux amis abusent de tout.

ARMER (S').

On ne connaît souvent son bienfaiteur qu'après qu'il vous a sauvé du péril.

ARRÊT (L').

C'est avec le présent qu'on se rappelle le passé et qu'on peut réfléchir sur un meilleur avenir.

ARRÊT (LE DEMI-).

Les traits d'esprit, lancés à propos, réveillent l'attention et entretiennent le feu de la conversation.

ARRONDIR UN CHEVAL.

On est d'autant mieux reçu qu'on sait bien se présenter.

ANIMER UN CHEVAL.

Il y a de la cruauté à rouer de coups le pauvre animal auquel il est physiquement impossible de précipiter ses mouvements, ou celui qui est naturellement paresseux ; il faut secourir l'un et *animer* l'autre, si l'on veut encore en tirer quelques services.

APPUI.

Tous les chevaux peuvent être équilibrés; c'est à l'aide de mouvements justement raisonnés que l'on obtiendra cette légèreté. Les mouvements non coordonnés, étant sans but, seraient sans résultat.

APPUYER DES DEUX.

On ne doit pas, comme le prescrivaient les anciens auteurs, *appuyer des deux* toujours vigoureusement et seulement comme châtiment : c'est en se servant des éperons graduellement, et surtout comme moyen d'éducation, qu'on en tirera des effets magiques.

ARDEUR.

L'*ardeur* est une qualité innée chez le bon cheval; malheureusement on en abuse souvent, et le cheval est épuisé avant l'âge. Il n'y a, il est vrai, que de mauvais cavaliers qui mésusent ainsi des précieuses qualités de leurs chevaux..... Mais, chut ! ils sont en majorité.

ARMER (S').

Le cheval qui *s'arme* pourrait se briser la tête contre un mur ou tout autre obstacle si le cavalier ne détruisait instantanément toutes les forces qui amènent ce moment d'exaspération. C'est après la réussite de ce moyen pratique que le cheval semble témoigner sa reconnaissance par une grande légèreté.

ARRÊT (L').

Le cavalier doit profiter des temps d'*arrêt* pour repasser dans son esprit toutes les nuances du travail qui a précédé, s'adresser de graves reproches si le cheval a mal compris, et bien se promettre d'observer dans la suite plus d'ordre et de gradation.

ARRÊT (LE DEMI-).

Les *demi-arrêts* servent à réveiller le cheval et le forcent à porter son attention sur le cavalier ; ils donnent encore de la grâce à sa position et de la cadence à ses mouvements.

ARRONDIR UN CHEVAL.

Le cheval suivra d'autant plus exactement le contour d'une ligne circulaire qu'il *s'arrondira* plus facilement.

ASSEMBLER UN CHEVAL.

Faute du développement des facultés, on ne trouve qu'un esprit ordinaire là où il y avait un génie.

ASSEOIR UN CHEVAL SUR LES HANCHES.

L'éloquence met en jeu les ressorts de l'esprit, sans jamais les fausser.

ASSOUPLISSEMENT.

Les démarches qui paraissent inutiles amènent souvent des résultats inattendus.

ASSURÉ.

Les pensées qui élèvent vers le ciel font mépriser la terre.

ATTACHER (s').

On ne doit emprunter qu'avec discrétion et avec la certitude de pouvoir rendre.

ATTAQUER.

C'est le discernement qui doit juger si la cause d'une injure est préméditée ou involontaire.

ATTENDRE UN CHEVAL.

La connaissance du cœur humain conduit à l'indulgence.

AUBIN.

Tête jadis bien organisée qui, vainement, cherche ses idées premières.

ASSEMBLER UN CHEVAL.

Chaque jour on prononce le mot *assembler* sans se rendre compte de ce qui constitue sa mise en pratique : aussi, les dispositions du cheval étant paralysées, il est mis, malgré ses qualités, au rang des chevaux incapables. *Voilà le revers de la médaille.*

ASSEOIR UN CHEVAL SUR LES HANCHES.

Le manque ou l'excès d'exercice dans les jarrets détruit leur élasticité, et, les réactions ne s'opérant plus qu'à temps inégaux, le cheval ne peut *s'asseoir* que très-difficilement.

ASSOUPLISSEMENT.

Ce n'est qu'aujourd'hui que l'on comprend réellement quelle influence exerce sur toute la masse l'*assouplissement* complet de la mâchoire et de l'encolure, et de quelle utilité il est pour la prompte et belle éducation du cheval.

ASSURÉ.

Pour faire comprendre que le cheval trotte bien et est *assuré*, les maquignons normands se servent de cette expression : *Il méprise la terre qui le porte.*

ATTACHER (S').

Les résistances que l'on présente au cheval qui *s'attache* à la main ne doivent pas être machinalement employées, mais avoir pour but de détruire les forces qu'il nous oppose. L'action de rendre doit suivre immédiatement chaque acte d'obéissance, ou la punition serait inutile et même nuisible.

ATTAQUER.

Il ne faut sévir énergiquement contre le cheval qu'après s'être assuré qu'il agit méchamment. Pour s'en convaincre, il faut, avant d'avoir recours aux *attaques*, employer graduellement la pression des jambes.

ATTENDRE UN CHEVAL.

Le véritable écuyer ne demande pas au jeune cheval plus qu'il ne peut faire; il sait *attendre* qu'il soit en âge de force pour satisfaire ses exigences, persuadé que le temps est une seconde nature.

AUBIN.

Les rudes travaux auxquels on assujettit les chevaux de poste détériorent leurs allures véritables et leur en font prendre de défectueuses. C'est en vain que le cheval qui marche l'*aubin* voudrait reprendre ses allures premières.

AVANTAGE (ÊTRE MONTÉ A SON).

Celui qui partage nos sentiments doit avoir une place marquée dans notre estime.

AVERTI (PAS).

Il ne faut vouloir être ni supérieur ni inférieur à ce que l'on est, mais être soi dans toute l'acception du mot.

AVERTIR UN CHEVAL.

Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.

B

BALANCER.

Il faut une énergie véritable pour ne pas fléchir sous l'instabilité des choses humaines.

BALLOTTADE (LA).

Le sarcasme et la raillerie échouent en présence d'une volonté inébranlable.

BARRES.

Les accusations portées contre l'innocence sont perfides, bien qu'elles aient pour cause une erreur.

BATTRE A LA MAIN.

Celui qui supporte humblement les menaces injurieuses pourra-t-il en arrêter les conséquences ?

AVANTAGE (ÊTRE MONTÉ A SON).

Plus le cavalier sera en rapport de proportions avec son cheval, plus il sera *monté à son avantage*. Les points de contact étant plus nombreux, l'intimité suivra tout naturellement.

AVERTI (PAS).

Le *pas averti* étant, par sa nature, soutenu et cadencé, doit conserver son mouvement harmonieux pendant tout le temps que dure ce travail. Si l'art se prosterne devant une aussi belle nature, la nature doit, à son tour, admirer l'art, qui, bien souvent, se met en son lieu et place.

AVERTIR UN CHEVAL.

Le cheval est le miroir où se reflètent les qualités ou les défauts de l'écuyer. Pour s'en faire une idée, il suffit de le voir *avertir son cheval*.

B

BALANCER.

La mauvaise construction des chevaux les rend incertains dans leurs allures et les porte à se *balancer*.

BALLOTTADE (LA).

Le sarcasme et la raillerie représentent les ruades et *ballottades* d'un cheval placé dans les piliers.

Le cavalier qui en supporte les mouvements en selle rase fait preuve d'une vraie solidité.

BARRES.

Avant la publication du *Dictionnaire raisonné*, on attribuait aux *barres* les résistances des chevaux : de là s'ensuivaient mille moyens inopportuns, toujours au détriment de l'art et des chevaux. C'est de l'apparition du *Dictionnaire raisonné* que date la *réhabilitation des barres*.

BATTRE A LA MAIN.

L'action de *battre à la main* renferme souvent une intention de défense de la part du cheval. Le cavalier *ami du progrès* peut en détruire le principe en quelques minutes ; celui qui progresse à la manière des écrevisses rangera ce mouvement passager du cheval parmi les *cas rédhibitoires*.

BÉGAYER.

Les petites épargnes forment un capital.

BERCER.

Les pensées incertaines sont impropres aux grandes actions.

BOND (LE).

Il faut arrêter à leur naissance les défauts qu'il faudrait plus tard réprimer comme des vices.

BOUCHE ÉGARÉE.

Il y a folie à vouloir être parrain sans filleul.

BOUTS (LES DEUX) EN DEDANS.

Que votre regard soit doux s'il se détourne sur un inférieur ; trop longtemps prolongé, il pourrait le blesser.

BRANLE DE GALOP.

Le beau doit servir de modèle à ses admirateurs.

BRAVE.

L'art coopère à la perfection des facultés, mais on naît avec un bon cœur.

BRIDER (SE BIEN).

Chaque intelligence a son côté faible : il suffit de savoir s'y prendre.

BÉGAYER.

Le mouvement saccadé de la mâchoire du cheval s'appelle *bégayer*. Non-seulement cette action fait sortir le cheval de la main, mais elle le jette sur les épaules et le conduit à se défendre. C'est à l'aide d'à-propos, de petits temps bien saisis, qu'on arrête tout ce qui pourrait tourner à mal.

BERCER.

Le *bercement* des reins et de la croupe rend le cheval incapable de supporter un rassembler complet et d'exécuter par conséquent les difficultés de l'art.

BOND (LE).

Le *bond*, qui n'est que le mouvement de fougue d'un jeune cheval, pourrait avoir des suites fâcheuses si le cavalier ne déjouait ces enfantillages avant qu'ils fussent dégénérés en défenses.

BOUCHE ÉGARÉE.

La *Méthode* et le *Dictionnaire raisonné* ont démontré dans maints passages que la bouche des chevaux était *une* et que l'on avait toujours pris l'effet pour la cause en attribuant à la bouche les résistances qui n'étaient dues qu'à une mauvaise répartition de poids et de forces. La dénomination de *bouche égarée* est donc fausse. J'en demande bien pardon à l'auteur.

BOUTS (LES DEUX) EN DEDANS.

Le travail des *deux bouts en dedans* étant une difficulté de l'art, il y aurait inconvénient à trop prolonger ce mouvement, tout à fait contre nature.

BRANLE DE GALOP.

Faire succéder l'harmonie à la confusion et arriver ainsi à donner un beau *branle de galop* à un cheval d'une nature ingrate, est ce qui constitue le véritable écuyer.

BRAVE.

L'action primitive chez le cheval est une des qualités qui le rendent franc et *brave*. L'art peut bien lui donner une vigueur factice, mais elle n'est que momentanée et ne peut être confondue avec le brillant continu que donne l'action naturelle.

BRIDER (SE BIEN).

En démontrant ce qui provoquait les mauvaises positions de a tête, j'ai indiqué les moyens à employer pour forcer tous les chevaux à se *bien brider* en moins de dix minutes.

BRIDON.

La nature nous a faits pour être en société, et non pour vivre seuls.

BRILLANT.

Une jolie figure peut être trompeuse, mais elle prévient toujours en sa faveur.

BRINGUE (UNE).

On est peu sensible à l'infortune qui ne nous atteint pas, et froissé de la richesse des autres.

BROUILLER (SE).

A père avare enfant prodigue.

BUADE.

L'expérience est souvent importune, mais elle détruit bien des erreurs qui, sans elle, amèneraient de fatales conséquences.

C

CABRER (SE).

La franchise marche droit à son but sans s'inquiéter des louanges ni du blâme.

CABRIOLE (LA).

Si la modestie ne défend pas les actions d'éclat, c'est qu'elle compte sur la prudence pour en assurer le succès.

BRIDON.

La bride combat les forces qui tendent à éloigner le nez ; le *bridon* détruit les forces latérales et celles qui abaissent ; il doit donc toujours accompagner la bride, et *vice versâ*.

BRILLANT.

Le *brillant* dans le cheval est comme le génie dans l'homme : il demande, pour être durable, une force d'impulsion qui se renouvelle toujours avec la même énergie. Aussi le cheval qui n'a qu'un brillant factice trompe-t-il les espérances de son acquéreur.

BRINGUE (UNE).

On est toujours disposé à railler le propriétaire d'une *bringue*, mais on voit avec peine entre ses mains le beau cheval qu'on voudrait posséder.

BROUILLER (SE).

Le cavalier qui demande au cheval plus qu'il ne peut faire, *brouille* ses mouvements et le pousse à faire un usage immodéré de ses forces.

BUADE.

L'ancienne équitation avait la ferme conviction que les différentes formes de mors, entre autres ceux à la *Buade*, avaient une influence directe sur l'éducation des chevaux. J'ai tout fait pour déraciner ces anciens préjugés ; je ne doute pas qu'une fois ma méthode adoptée généralement, les chevaux ne m'en témoignent leur reconnaissance.

C

CABRER (SE).

Le cheval ardent et solidement construit, non-seulement ne se *cabre* pas, mais il refuse même de se prêter à ce mouvement. Cette défense a toujours pour origine un caractère mou et une mauvaise disposition physique.

CABRIOLE (LA).

En admettant que l'on puisse retirer quelque avantage de la *cabriole*, elle réclame de l'écuyer qui veut exécuter ce mouvement violent beaucoup de discernement et de douceur.

CADENCE.

Plus la nature est avare, plus l'art doit être prodigue.

CARACOLER.

La fatuité est un hommage rendu au talent par l'ignorance.

CARRIÈRE (LA).

Les belles maximes peuvent se pratiquer dans l'ombre comme au grand jour.

CARROUSEL (LE).

Les choses nobles stimulent l'amour-propre et donnent la fierté qui convient pour ne pas déchoir.

CASSE-COU.

Le corps ne doit pas être la dupe de l'immortalité de l'âme.

CAVEÇON.

Il faut cacher soigneusement les instruments tranchants; ils sont toujours dangereux s'ils tombent dans les mains d'un singe.

CENTRE DE GRAVITÉ.

Le jugement ne devrait-il pas toujours prémunir l'homme et l'enfant contre les chimères?

CHAMBRIÈRE.

La criaillerie ne parle que désagréablement aux sens; l'esprit en est effrayé, sans en comprendre davantage.

CHANGEMENT DE MAIN.

La conscience pure ne redoute pas l'examen.

CADENCE.

La *cadence* étant un des mouvements les plus gracieux du cheval, l'équitation doit chercher les moyens d'en donner à tous les chevaux, quelque vicieuse que soit leur nature. Le titre d'écuyer est à ce prix.

CARACOLER.

Rien ne fait mieux sentir les difficultés que présente un art que de les voir exécuter par un ignorant prétentieux. Il s'imagine faire *caracoler* son cheval quand il ne fait que l'extrapasser.

CARRIÈRE (LA).

Quel que soit le lieu que choisisse l'écuyer pour démontrer ses principes, s'il jouit d'une réputation méritée, on courra, pour entendre ses leçons, du manége à la *carrière*, et de la *carrière* au manége, sans aucune distinction.

CARROUSEL (LE).

Parmi les exercices, les *carrousels* sont ceux qui font le mieux briller la grâce, l'habileté et la noblesse de l'homme.

CASSE-COU.

On peut, sans être taxé de poltronnerie, ne pas être le bourreau de son corps et être un *casse-cou* raisonnable.

CAVEÇON.

J'ai toujours été opposé à l'usage du *caveçon* comme moyen d'assouplissement pour les jeunes chevaux; il est inutile pour un homme habile et dangereux dans de mauvaises mains. C'est à cheval que doit s'étendre l'influence du cavalier sur sa monture.

CENTRE DE GRAVITÉ.

Coordonner le poids et les forces de manière à obtenir la régularité des mouvements, n'est-ce pas s'occuper du *centre de gravité*, quand même ?

CHAMBRIÈRE.

La *chambrière* est une arme dont il ne faut user qu'avec la plus grande discrétion; son usage continuel et immodéré produit un mauvais effet sur le moral du cheval; elle lui apprend à fuir et à résister.

CHANGEMENT DE MAIN.

Le cheval bien dressé doit conserver le même gracieux dans sa position, et la même facilité dans ses mouvements sur la ligne droite et sur la ligne du *changement de main*.

CHANGEMENT DE MAIN RENVERSÉ.

On doit se tracer un plan de conduite afin de trouver des points de repère pour se rectifier soi-même.

CHASSER SON CHEVAL EN AVANT.

Les ressources s'accroissent toujours en raison de la modicité des dépenses.

CHATIER.

L'argument de la brute est dans la force, et celui de la science dans le raisonnement.

CHATOUILLER.

L'indiscrétion irrite la susceptibilité des esprits faibles, et se fait mépriser des esprits forts.

CHATOUILLEUX A L'ÉPERON.

Les impressions que l'on reçoit sont d'autant plus froissantes qu'on est mal prévenu.

CHERCHER SA CINQUIÈME JAMBE.

Plus on se dégage des liens qui rattachent à l'existence, plus elle devient fragile.

CHEVAL.

Il faut traiter comme son égal le fidèle serviteur à qui, pour augmenter vos jouissances, vous demandez le sacrifice de sa vie entière.

CHEVAL DANS LA MAIN.

C'est par des conséquences successives qu'on arrive à toute la clarté du raisonnement.

CHANGEMENT DE MAIN RENVERSÉ.

Il faut, dans le *changement de main renversé* comme dans tous les airs de manége que l'on fait exécuter au cheval, mesurer de l'œil le terrain qu'il doit parcourir, afin de donner au travail tout le fini et toute la justesse désirables.

CHASSER SON CHEVAL EN AVANT.

La gradation dans la pression des jambes du cavalier ménage les forces du cheval et les siennes propres, parce qu'il réserve pour les occasions une puissance capable de *chasser son cheval en avant*.

CHATIER.

Savoir *châtier* un cheval, c'est savoir le dresser. Pour y parvenir, il faut joindre aux connaissances équestres de l'intelligence. Châtier un cheval n'est donc pas le fait d'un homme ordinaire.

CHATOUILLER.

L'approche continuelle et involontaire des éperons *chatouille* désagréablement le cheval susceptible. Le cheval franc et froid sent bien qu'un insecte le pique, mais il laisse s'émousser son inutile aiguillon.

CHATOUILLEUX A L'ÉPERON.

Pour corriger le cheval *chatouilleux*, il faut se servir des mains et des jambes avec lenteur et progression; bientôt il en appréciera l'effet sans que l'impression lui en soit désagréable.

CHERCHER SA CINQUIÈME JAMBE.

Moins le cheval est en équilibre, plus il est exposé aux chutes, surtout si le poids de son corps est rejeté sur les épaules, ou si, comme on le dit vulgairement, il *cherche sa cinquième jambe*.

CHEVAL.

L'homme qui ne porte pas d'amitié au *cheval* et n'est pas pénétré d'admiration pour ce noble animal, est un homme incomplet.

CHEVAL DANS LA MAIN.

La distribution du poids et des forces ne s'opère sûrement qu'avec le *cheval dans la main ;* et c'est à l'aide de cette distribution bien entendue que le cheval exécute avec précision les plus grandes difficultés de l'équitation.

CHEVAL ENTIER A UNE MAIN.

L'accusateur qui confond les noms et les lieux ne mérite aucune confiance.

CHEVAL PORTANT BAS.

On doit tout faire pour conserver sa dignité.

CHEVAL PORTANT AU VENT.

Si la nature donne des dispositions que la société réprouve, l'éducation doit en supporter les conséquences.

CHEVALER.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

(BOILEAU.)

CHEVAUCHER.

Il ne faut jamais croire la jactance sur parole ; elle donne souvent comme d'une grande importance des choses de peu de valeur.

CHOPPER.

Un style négligé jette une grande défaveur sur l'ouvrage.

COL OU ENCOLURE.

La patience et le savoir subjugueront toujours l'esprit rebelle, quelle que soit son opiniâtreté.

CONDUIRE SON CHEVAL ÉTROIT OU LARGE.

Il faut passer par toutes les vicissitudes de la vie pour apprécier les avantages qu'elle renferme.

CHEVAL ENTIER A UNE MAIN.

La dénomination de *cheval entier à une main* est un non-sens, et la cause de ce vice une erreur. Les auteurs ont attribué à la dureté d'une barre ou à une mauvaise conformation la résistance qu'opposaient certains chevaux pour tourner d'un côté, tandis que le manque de souplesse en était la véritable cause.

CHEVAL PORTANT BAS.

Cette position, qui retire au cheval sa fierté, paralyse aussi ses mouvements ; il faut donc mettre à contribution toutes les ressources de l'art pour rendre au cheval *portant bas* toute la dignité de son origine primitive.

CHEVAL PORTANT AU VENT.

L'écuyer qui laisserait son cheval *porter au vent* serait octogénaire de fait, malgré son jeune âge.

CHEVALIER.

Les pas de côté, pour être corrects, doivent être cadencés et séparés les uns des autres, de manière que le pied qui *chevale* ne touche jamais celui qui fait appui.

CHEVAUCHER.

Les auteurs modernes ont mis le mot *chevaucher* à la mode en lui donnant une seule signification : tandis que les dictionnaires les plus renommés, tout en lui donnant diverses acceptions, le considèrent comme un vieux mot usé.

CHOPPER.

Quelque beau que soit un cheval, s'il a pour défaut de *chopper*, il perd une grande partie de sa valeur.

COL OU ENCOLURE.

Quelle que soit la roideur de l'*encolure*, elle ne résistera pas cinq minutes à l'emploi bien combiné des effets de tact d'un cavalier habile.

CONDUIRE SON CHEVAL ÉTROIT OU LARGE.

Il suffit de bien exercer les forces du cheval en tous sens pour être assuré de le *conduire* facilement *étroit ou large*.

CONFIRMER UN CHEVAL.

On ne doit admirer un nom que quand celui qui le porte s'en est rendu digne.

CONTREDANSE.

La gaieté qui a pour compagne la raison, a le double avantage de plaire et d'instruire.

CONTRE-CHANGEMENT DE MAIN (LE).

La ruse n'est admissible que quand elle a pour but de surprendre et non de tromper.

CONTRE-TEMPS.

Les passions franchissent tous les obstacles jusqu'à ce qu'elles écoutent la voix puissante de la raison.

COUCHER (SE).

La paresse conduit à l'oubli de soi-même et rend impropre aux actions énergiques.

COUP DE HACHE.

Qui êtes-vous pour imposer votre domination?

COUPER (SE).

Le mensonge qui se montre à découvert compte sur l'ignorance ou la simplicité.

COURBETTE (LA).

Le faste aime la superfluité que la simplicité dédaigne.

CONFIRMER UN CHEVAL.

Si *confirmer* un cheval est terminer son éducation, il faut, avant de lui donner ce titre, s'assurer s'il est bien digne de le porter.

CONTREDANSE.

Pour bien exécuter les *contredanses* équestres, il faut, pour condition première, que le travail du cheval soit régulier et les figures des quadrilles exécutées en mesure. C'est alors que les *contredanses* joindront à l'agrément qu'elles procurent, l'avantage d'apprendre à bien manier son cheval.

CONTRE-CHANGEMENT DE MAIN (LE).

Les *contre-changements de main* n'auront rien de pénible pour le cheval, s'il passe d'une jambe sur l'autre sans confusion ni contre-temps.

CONTRE-TEMPS.

Les forces du cheval, mal coordonnées, s'entre-choquent entre elles et donnent naissance au *contre-temps;* l'assouplissement est le seul remède pour leur donner tout l'ensemble désirable.

COUCHER (SE).

Le cheval qui se jette sur les jambes du cavalier, au point de *se coucher* dessus, n'est certainement pas un cheval d'action. Il serait impossible d'en tirer un bon service, s'il ne passait par une série d'exercices habilement conçus et basés sur une théorie méthodique.

COUP DE HACHE.

La forme d'encolure désignée sous le nom de *coup de hache* n'est pas un obstacle à la bonne position de cette partie; mais, pour être sûr d'y parvenir, il ne faut entreprendre cette tâche difficile qu'après avoir acquis la conscience de son habileté.

COUPER (SE).

L'action de *se couper* est généralement un signe de faiblesse chez le cheval. Il faut être bien peu clairvoyant pour ne pas s'en apercevoir.

COURBETTE (LA).

Jusqu'à ce que les écuyers aient bien prouvé ce qu'ils entendent par équilibre, et ce qui le constitue, ils ne trouveront pas mauvais que j'élève des doutes sur l'utilité des *courbettes*, puisque, selon moi, elles tendent à éloigner le cheval de la belle position, sans laquelle il n'est rien de juste ni de combiné.

COURSE.

La volubilité du langage est souvent nuisible pour soi et plus souvent incompréhensible pour les autres.

COURSES AU CLOCHER.

C'est empiéter sur les décrets suprêmes que d'exposer son présent et son avenir, au mépris de la nature et des arts.

COURSES DE BAGUES.

Le plaisir, qui stimule et rend entreprenant, retire ses largesses quand on dépasse les bornes.

COUSU.

L'âme forte est à l'épreuve des revers.

CRAVACHE.

L'abus gâte tout ce qu'il touche ; la prudence tire avantage de tout ce qu'elle possède.

CROUPADE.

L'enfance a ses étourderies, et les siècles leurs faiblesses.

CROUPE AU MUR.

A défaut d'yeux, le sentiment trace une route facile à suivre.

CROUPIÈRE.

On doit se dispenser des particularités, si elles sont blessantes et sans utilité réelle.

COURSE.

Quoique les amateurs de chevaux vantent l'utilité des *courses* pour le perfectionnement des races, je la révoque en doute pour les chevaux dont on se sert journellement. Cette vitesse ruine tous ceux qui y sont sacrifiés, et est tout au plus bonne à faire ouvrir de grands yeux aux indifférents.

COURSES AU CLOCHER.

Les *courses au clocher* sont une des folies de nos voisins d'outremer. Il me semble que notre manie d'imitation anglicane aurait pu mieux trouver. Ces tours de force, sans intérêt pour l'art hippique, sans utilité pour la science équestre, ne sont bons qu'à servir de piédestal à la vanité, ou à satisfaire la cupidité des héritiers.

COURSES DE BAGUES.

L'avantage, entre deux joueurs d'une égale force, reste toujours à celui qui, sûr de son adresse, ne se hâte pas. Les *courses de bagues* sont, au surplus, un puissant motif d'émulation.

COUSU.

Heureux celui qui joint à une bonne disposition physique un moral bien trempé; il suivra, sans vaciller, les mouvements du cheval, et paraîtra *cousu* sur la selle.

CRAVACHE.

Il en est de la *cravache* comme de tous les moyens coercitifs : il faut savoir saisir le moment de son application; du reste, l'éperon doit avoir sur elle une préférence marquée, puisqu'il fait partie des moyens d'aides et qu'il agit plus directement sur la masse.

CROUPADE.

La *croupade* est un saut de gaieté familier aux jeunes chevaux. Les de Labroue, de Pluvinel et de Laguérinière n'avaient rien trouvé de mieux que de passer leur temps à contraindre le cheval à exécuter ces airs relevés. Respect aux anciens !

CROUPE AU MUR.

Le cavalier qui sent toutes les positions de son cheval contiendra sa *croupe* à la même distance du *mur*, tout en conservant une direction juste aux épaules.

CROUPIÈRE.

Les inconvénients qu'entraîne l'usage de la *croupière* ne sont pas compensés par les avantages qu'elle procure. Le culeron blesse ou fait ruer quantité de chevaux; il faut donc, autant que possible, ne pas en embarrasser l'animal.

CRU (MONTER A).

On doit respecter la simplicité primitive des arts, car le présent est fils du passé.

D

DÉBOURRER UN CHEVAL.

Heureux si le temps fait revenir sur de fausses idées !

DÉFENDRE (SE).

L'étude des physionomies apprend à déjouer les mauvaises pensées.

DÉFENDRE (LES CHEVAUX NE PEUVENT SE DÉFENDRE SANS UN TEMPS D'ARRÊT PRÉALABLE).

Le choix n'est pas douteux entre l'instinct qui, machinalement, divulgue les secrètes manœuvres, et le raisonnement qui ne les déjoue qu'après avoir failli en être la victime.

DÉLIBÉRER UN CHEVAL.

La morale est surtout profitable lorsqu'elle est faite en temps opportun.

DEMANDER.

Le bonheur consiste à se contenter de peu.

DÉSARÇONNER.

On est étranger à tout bon sentiment quand, sans motifs plausibles, on se dégage de l'intimité.

CRU (MONTER A).

Xénophon est un des premiers cavaliers célèbres qui aient *monté* le cheval *à cru*. Si le père de l'équitation avait eu des selles à la Theurkauff, il est probable qu'il aurait donné plus de brillant à sa tenue et plus de délicatesse à ses mouvements.

D

DÉBOURRER UN CHEVAL.

Je crois avoir suffisamment prouvé que les moyens dont on s'était servi jusqu'à présent pour *débourrer un cheval* sont impropres. J'espère qu'enfin on ouvrira les yeux et qu'on cessera d'être en désaccord avec des animaux aussi intelligents.

DÉFENDRE (SE).

L'écuyer véritable doit, d'après les résistances du cheval, savoir quelles sont ses *défenses* et en prévenir l'exécution.

DÉFENDRE (LES CHEVAUX NE PEUVENT SE DÉFENDRE SANS UN TEMPS D'ARRÊT PRÉALABLE).

Toutes les défenses des chevaux sont précédées d'un changement de position, puis d'*un temps d'arrêt;* l'écuyer qui ne sait pas saisir ces changements devient naturellement le jouet du cheval, qui bientôt en fait sa victime.

DÉLIBÉRER UN CHEVAL.

Délibérer un cheval, c'est employer avec à-propos les moyens qui contribuent à lui faire prendre immédiatement et avec régularité telle ou telle allure.

DEMANDER.

Le cheval exécute d'autant plus facilement un mouvement qu'il lui a été *demandé* avec discrétion.

DÉSARÇONNER.

A moins d'un cas tout à fait imprévu, on n'est pas cavalier quand on se laisse *désarçonner* par quelques ruades ou autres mouvements tout aussi faciles à suivre.

DESCENTE DE MAIN.

L'amour véritable se contient avec un fil; la passion désordonnée rompt les liens les plus forts.

DÉSESPÉRADE.

Il faut se mettre en garde contre les caprices du sort, ou croire à la fatalité.

DÉSUNI.

Ne pas savoir se dominer entièrement est une victoire incomplète.

DÉTACHER LA RUADE.

Le malavisé qui répond à vos procédés par des impertinences n'a nul droit à vos égards.

DÉTERMINER UN CHEVAL.

Une résolution ferme détruit promptement les mauvais germes d'une nature vicieuse.

DÉTRAQUER UN CHEVAL.

Pour être bien compris, il faut parler distinctement.

DÉVIDER.

Il faut concentrer toutes ses pensées pour se livrer avec succès aux études sérieuses.

DOMPTER UN CHEVAL.

Il faut de la supériorité pour imposer aux autres, et avoir de l'empire sur soi-même pour n'en pas abuser.

DONNER LA MAIN.

Les faux amis profitent de vos faiblesses pour vous trahir.

DESCENTE DE MAIN.

Le cheval qui conserve une légèreté constante, même avec une *descente de main*, est dans un équilibre parfait; celui qui ne prend cette belle position qu'accidentellement, passe souvent de la légèreté à des résistances que ne peuvent vaincre les mors les plus violents.

DÉSESPÉRADE.

Celui qui veut braver la fougue d'un cheval qui va à la *désespérade*, et ignore les moyens de le maîtriser, s'expose à des accidents que le hasard seul peut prévenir.

DÉSUNI.

Le cheval est *désuni* quand le mouvement d'une jambe est en désaccord avec celui des autres jambes. Le cavalier qui ne sent pas l'irrégularité de l'allure ne peut prétendre au titre d'écuyer; il doit attendre, pour dresser un cheval, qu'il ait acquis plus de tact et de sentiment.

DÉTACHER LA RUADE.

Le cheval qui, sans provocation indiscrète, *détache la ruade*, doit être sévèrement puni : la meilleure punition est celle qui l'empêche de renouveler cet acte de défense.

DÉTERMINER UN CHEVAL.

Il faut une excellente assiette et un mécanisme bien exercé pour vaincre toutes les résistances d'un cheval et le *déterminer* franchement en avant.

DÉTRAQUER UN CHEVAL.

Jamais le bon cavalier, dont tous les efforts ont pour but d'harmonier les forces du cheval, ne *détraquera* ses allures.

DÉVIDER.

Si un rassembler exact a précédé le travail des deux pistes, le cheval ne pourra *dévider* à l'insu de son cavalier.

DOMPTER UN CHEVAL.

Non-seulement il faut de l'habileté en équitation pour *dompter* un cheval, mais il faut encore y joindre beaucoup de sang-froid, afin de trouver dans le calme de son esprit la cause, les effets et les moyens.

DONNER LA MAIN.

Si le cheval se maintient sans efforts dans une belle position, on peut sans crainte lui *donner la main;* mais il y aurait de l'imprudence à en agir ainsi avec un cheval sur la main.

DOS DE CARPE, OU DOUBLER LES REINS.

La malignité est ingénieuse; il faut, pour n'en pas être la dupe, déjouer ses projets hostiles, à leur premier signe d'existence.

DOUBLER.

On charme par une conversation variée sans être diffuse.

DRESSER.

La générosité fait honte à l'avarice ; l'une donne avec grandeur ce qu'elle possède, l'autre convoite ce qui ne lui appartient pas.

DRESSER (SE).

La faiblesse qui singe la force est dangereuse, car elle a souvent pour auxiliaire la méchanceté.

DUR A CUIRE.

Quiconque ne sent pas les justes réprimandes qui lui sont généreusement adressées a un mauvais cœur.

E

ÉBRANLER SON CHEVAL AU GALOP.

Pour ne blesser aucune des susceptibilités du monde exigeant, il faut s'y présenter avec candeur et retenue.

ÉCART.

La vieillesse n'est pas exempte des faiblesses du jeune âge.

ÉCHAPPER.

La licence a des bornes qu'on ne peut dépasser sans danger.

DOS DE CARPE, OU DOUBLER LES REINS.

Les chevaux, pour se débarrasser du cavalier, prennent diverses positions, et entre autres celle du *dos de carpe*. On s'exposerait à en être la victime si l'on ne détruisait immédiatement tout ce que fomente leur malignité.

DOUBLER.

Le cheval suit d'autant plus exactement la ligne du *doubler* qu'il y a été bien préparé par le contour gracieux de ses formes.

DRESSER.

Pour obtenir un *dresser* parfait, l'écuyer véritable utilise toutes ses connaissances; celui qui n'en a que le titre ne peut briller qu'en détournant à son profit le talent des autres.

DRESSER (SE).

Les chevaux ne se *dressent* un moment que pour se porter en avant avec énergie; les chevaux faibles, au contraire, ne prennent cette position que parce que l'arrière-main manque de force pour chasser la masse en avant.

DUR A CUIRE.

On ne peut espérer un service agréable du cheval qui reste insensible à de violentes attaques ou qui est *dur à cuire*.

E

ÉBRANLER SON CHEVAL AU GALOP.

L'écuyer qui sait bien *ébranler* un cheval au galop sait le rassembler. Cette dernière condition obtenue, le cheval continuera gracieusement la cadence de cette belle allure.

ÉCART.

Les jeunes chevaux s'éloignent souvent, par des *écarts*, des objets qui les effraient; les vieux chevaux, quoique moins sujets à ces mouvements brusques, s'y livrent encore quelquefois.

ÉCHAPPER.

Il y a toujours du danger à laisser *échapper* son cheval, surtout à une allure accélérée. Il faut laisser cette insignifiante bravade aux fous et aux casse-cou.

ÉCOUTER SON CHEVAL.

Il ne faut pas chercher à détourner les pensées qui donnent le bonheur, quelle qu'en soit la source.

ÉCOUTEUX.

Il faut scruter le cœur humain jusqu'à ce qu'on ait rencontré les qualités qui peuvent s'y trouver.

ÉCUYER.

Celui qui manque à ses engagements d'honneur est d'autant plus criminel qu'il est certain de ne pas être traduit en justice.

ÉDUCATION RAISONNÉE DU CHEVAL.

Le mal est grandement compensé par le bien, si l'on apprécie ce dernier dans toutes ses nuances; mais, faute de réflexion, il nous échappe, le mal seul nous reste.

EFFETS.

Accepter dignement le malheur, c'est se grandir. C'est rétrécir l'intelligence que de la restreindre à la seule analyse des choses.

ÉGARER LA BOUCHE D'UN CHEVAL.

Il y a folie ou mauvaise foi à rendre la chasteté responsable du méfait qu'on lui inflige.

ÉLARGIR UN CHEVAL.

On gagne à prolonger les moments qui concourent au bonheur.

EMBOUCHER UN CHEVAL (BIEN).

Les sujets de plaintes ne doivent pas rendre injuste; l'homme de tact sait quel langage il convient de tenir pour ne blesser aucune susceptibilité.

ÉCOUTER SON CHEVAL.

Il suffit de bien *écouter* son cheval pour éviter d'apporter le moindre changement dans le travail qu'il exécute avec facilité. Le cavalier qui possède ce sentiment mérite déjà une mention honorable.

ÉCOUTEUX.

C'est en tâtant son cheval que l'on parvient à trouver la corde sensible et vibrante qui donne de la franchise aux allures et fait disparaître promptement son caractère *écouteux*.

ÉCUYER.

Je voudrais que le prestige de l'ancienne chevalerie pût rejaillir sur celui que son talent fit décorer du titre d'*écuyer*.

ÉDUCATION RAISONNÉE DU CHEVAL.

L'éducation du cheval, habilement raisonnée, procure une foule de jouissances; mais si les moyens pratiques sont embrouillés, le plaisir s'envole et l'éducation est à refaire.

EFFETS.

On doit scruter dans les plus petits détails tout ce qui peut contribuer et entretenir la santé du cheval. Mais, pour l'art et la science, on ne doit pas se laisser entraîner trop loin. Car, souvent, la succession multiple des effets fait perdre de vue la cause qui les produit.

ÉGARER LA BOUCHE D'UN CHEVAL.

C'est en demandant au cheval des choses impossibles, c'est en contraignant péniblement toutes ses parties agissantes, qu'on le désespère au point de le rendre dangereusement méchant : on *égare* ses forces, son esprit, mais sa bouche reste intacte.

ÉLARGIR UN CHEVAL.

Savoir *élargir un cheval*, c'est savoir le diriger et commencer à trouver la clef des jouissances équestres.

EMBOUCHER UN CHEVAL (BIEN).

Il faut bien se garder d'augmenter la dureté du mors en proportion des résistances du cheval. *Bien emboucher un cheval*, c'est placer dans sa bouche le mors le plus doux avec les proportions expliquées dans le *Dictionnaire raisonné*.

EMBRASSER SON CHEVAL.

L'intimité n'est durable que par ses nombreux points de contact.

EMPORTER (S').

Une première faute en entraîne d'autres à sa suite; on s'en aperçoit dans le danger, mais il est trop tard.

ENCAPUCHONNER (S').

Si les impressions de l'âme se reflètent sur la physionomie, il faut s'appliquer à en saisir toutes les nuances.

ENFONCER LES ÉPERONS DANS LE VENTRE DU CHEVAL.

La force qui n'est pas modérée par la raison perd les avantages qu'elle possédait auparavant.

ENJAMBEMENT.

Réparer les erreurs de sa jeunesse est le propre d'un cœur droit et d'un esprit intelligent.

ENSEMBLE.

L'esprit est un arsenal où l'on doit trouver au besoin les armes propres à sa défense.

ENTABLER (S').

L'absence de sentiments rend insensible aux bonnes actions.

ENTAMER LE CHEMIN A DROITE.

L'accomplissement d'une bonne action fait bien augurer des sentiments pour l'avenir.

EMBRASSER SON CHEVAL.

L'adhérence de la partie latérale interne de la cuisse du cavalier lui donne les moyens de suivre les mouvements du cheval, et la science lui indique ceux pour le diriger.

EMPORTER (S').

Des forces mal harmonisées rendent les efforts du cavalier impuissants quand il plaît au cheval de s'*emporter*. Les harmoniser est le seul moyen d'assurer votre domination.

ENCAPUCHONNER (S').

Les chevaux, pour nous résister, outre-passent toujours la position qui leur est naturelle; ainsi le cheval qui a l'encolure rouée s'*encapuchonne* et paralyse ainsi les effets du mors; le cavalier doit être apte à déjouer cette ruse, qui pourrait lui devenir funeste.

ENFONCER LES ÉPERONS DANS LE VENTRE DU CHEVAL.

Quelque vigoureux que soit le *contact des éperons* avec les flancs du cheval, ils doivent toujours avoir la main pour auxiliaire; dans le cas contraire, la force d'impulsion qu'ils communiquent tournerait à l'avantage du cheval.

ENJAMBEMENT.

Ne pas suivre la filière des exercices, c'est s'exposer à ne faire qu'un tout incomplet. Heureux le cavalier qui apprécie sa faute et répare cet enjambement par un travail mieux entendu et plus rationnel.

ENSEMBLE.

C'est par l'*ensemble* que donne l'accord des poignets et des jambes qu'un cavalier peut déjouer les défenses instinctives ou préméditées du cheval, et le conduire insensiblement au fini de l'éducation

ENTABLER (S').

Le cheval est dit s'*entabler* lorsque, dans le travail de deux pistes, la croupe précède les épaules. Le cavalier qui n'a pas le tact équestre assez développé pour sentir cette fausse position doit rester sous la tutelle du professeur.

ENTAMER LE CHEMIN A DROITE.

Le cavalier qui sent bien sur quel pied son cheval *entame* le galop se rendra facilement compte des changements qui peuvent survenir dans le jeu de ses membres pendant le cours de son travail.

ENTRER DANS LES COINS.

Il y a présomption à vouloir juger un homme sur une particularité.

ENTRETENIR.

L'amour qui vous oblige à le surveiller n'inspire pas de confiance.

ÉPAULE EN DEDANS (L').

Le mérite d'une œuvre peut faire excuser la prétention de l'auteur.

ÉPERON.

C'est au détriment de la raison et de la justice que la forme l'emporte sur le fond.

ÉQUITATION (L').

La considération que l'on doit à la vieillesse n'oblige point à partager ses erreurs; on doit se servir de son expérience pour discerner le mensonge de la vérité et s'élancer vers le progrès de toutes ses forces.

ESBRILLADE.

Le temps fait toujours justice des erreurs accréditées; son jugement est lent, mais irrévocable.

ESCAPADE.

Une étourderie de jeunesse n'est pas toujours sans conséquence.

ENTRER DANS LES COINS.

L'ancienne équitation attachait une grande importance à bien faire *entrer le cheval dans les coins*. Je pense qu'on peut mieux juger de l'habileté du cavalier sur une ligne droite, parce que c'est là seulement qu'il pourra exécuter la plus grande difficulté équestre, le rassembler.

ENTRETENIR.

Le cheval dont il faut sans cesse *entretenir* l'action n'en a pas assez par sa nature pour rendre jamais un service agréable.

ÉPAULE EN DEDANS (L').

Quoiqu'il paraisse simple de faire exécuter l'*épaule en dedans* à un cheval, il faut bien se garder d'entreprendre cette difficulté avant d'avoir surmonté celles qui en présentent moins.

ÉPERON.

Presque toute la cavalerie de l'Empire portait de longues branches d'*éperons;* après elle, vinrent les marchands de calicot qui en augmentèrent encore la longueur. Comme les premiers dressaient peu de chevaux et que les seconds n'en montaient jamais, on pouvait sans crainte leur laisser ce ridicule de l'époque. Le *Dictionnaire raisonné* a donné, pour la longueur des branches, des dimensions que la raison et le talent se sont empressés d'admettre.

ÉQUITATION (L').

L'art de l'*équitation* était resté longtemps stationnaire; il fallait le détacher de cette filière de principes faux et confus transmis de père en fils; il fallait transformer ce labyrinthe en une route droite et bien tracée. Quoi qu'il en coûte pour faire adopter une nouvelle doctrine, on doit la propager, sans crainte des obstacles qu'elle ne manquera pas de rencontrer.

ESBRILLADE.

Depuis longtemps la bonne équitation ne se sert plus de mouvements brusques; elle a compris que l'*esbrillade* était en dehors de toute instruction raisonnée.

ESCAPADE.

Les *escapades* ou sauts de gaieté auxquels se livrent les jeunes chevaux peuvent dégénérer en défenses, si on ne les arrête dès le principe.

ESCAVEÇADE.

Le bourru heurte tout ce qu'il rencontre : aussi est-il peu écouté ou tourné en ridicule.

ESSAIS.

Que de déceptions avant de trouver un ami véritable ! en chercher deux serait de la présomption.

ESTRAPADE.

Nos aïeux ont transmis leurs badinages sans songer à l'abus qu'on pourrait en faire.

ÉTRIERS.

Ne s'appuyer que sur autrui, c'est se créer des déceptions.

EXTRAPASSER.

Le sot orgueil compromet tout ce qu'il touche et parodie les plus nobles actions.

F

FAÇONNER UN CHEVAL.

La culture bien entendue embellit la nature ; mal comprise, elle la détériore.

ESCAVEÇADE.

Le cavalier qui sans raison applique châtiment sur châtiment abrutit son cheval ou l'exaspère ; quel que soit le résultat de l'*escaveçade*, il est toujours au désavantage de son auteur.

ESSAIS.

Il serait curieux de raconter tous les essais auxquels je me suis livré. Les uns ont réussi, les autres ont échoué. C'est quand la vérité a jailli que mon esprit s'est trouvé satisfait, et que je l'ai communiquée au public.

ESTRAPADE.

L'ancienne équitation contraignait les chevaux à exécuter des *estrapades* à la vue de certains gestes. Les singes modernes ont voulu imiter ces innovateurs ; mais s'ils n'ont rien fait pour la science, ils ont, en revanche, coopéré à la ruine des chevaux.

ÉTRIERS.

La solidité à cheval doit être le résultat d'un juste emploi de toutes les forces du cavalier, et non de l'appui exercé sur les *étriers*. Leur usage ne doit avoir d'autre but d'utilité que de soutenir et de soulager les jambes.

EXTRAPASSER.

Il est pardonnable de ne pas savoir tirer parti d'un cheval et de le suivre *à la grâce de Dieu ;* mais il faut être bien imprudent pour prétendre à une science qu'on ne possède pas. Aussi ces cavaliers *extrapassent*-ils leurs chevaux en cherchant à imiter ce qu'ils ont vu faire habilement.

Savoir qu'on ne *sait rien*, dénote déjà quelques connaissances ; mais croire qu'on peut beaucoup, est le fait du génie ou du crétinisme.

F

FAÇONNER UN CHEVAL.

Les moyens employés pour *façonner un cheval* peuvent avoir d'heureux ou de fâcheux résultats, selon que l'écuyer est habile ou ignorant. Le premier aide et embellit les mouvements du cheval ; le second contrarie et paralyse même ses dispositions naturelles.

FAIRE LA RÉVÉRENCE.

Un esprit bien trempé a peu de faiblesses.

FAIRE VALOIR UN CHEVAL.

Rehausser le talent des autres, c'est augmenter le sien propre.

FAIT (LE CHEVAL).

Il faut une expérience bien acquise pour ne pas retomber dans les folies du jeune âge.

FALCADE (LA).

Tout ce qui reluit n'est pas or.

FANTAISIE.

Heureux si le présent n'est pas aux dépens de l'avenir!

FAROUCHE.

On attribue souvent à des défauts naturels des vices qui ne sont dus qu'à une mauvaise fréquentation.

FAUX.

Les mauvaises intentions sont toujours visibles à l'œil exercé.

FERME.

La justesse et la rapidité des pensées n'appartiennent qu'aux intelligences supérieures.

FAIRE LA RÉVÉRENCE.

Il n'est pas de bon cheval qui ne choppe, dit un vieux proverbe; cependant un cheval d'action et bien proportionné sera moins sujet à *buter* ou à *faire la révérence*.

FAIRE VALOIR UN CHEVAL.

L'écuyer est d'autant plus brillant sur son cheval qu'il sait mieux le *faire valoir*, c'est-à-dire donner une harmonie parfaite à tous ses mouvements.

FAIT (LE CHEVAL).

Si l'éducation du *cheval fait* a été obtenue graduellement, elle ne pourra jamais se perdre entièrement; il faudrait, pour revenir à son ignorance première, qu'il passât par gradation inverse, ce qui est de toute impossibilité.

FALCADE (LA).

Il est toujours à craindre que la *falcade* ne s'obtienne qu'au détriment de l'organisation du cheval, ou que, pour y parvenir, on n'ait sacrifié des choses essentielles au fini de son éducation.

FANTAISIE.

Il faut un cavalier expérimenté pour ne pas laisser les *fantaisies* du cheval se perpétuer et dégénérer en défenses; le succès dépend des premières leçons.

FAROUCHE.

Il ne naît point de chevaux *farouches;* ce défaut est contre la nature propre du cheval; mais, approchés sans ménagement, rudoyés, battus, effrayés, les chevaux cherchent naturellement à éviter l'homme d'aussi loin qu'ils l'aperçoivent.

FAUX.

Il est peu de cavaliers capables de sentir immédiatement sur quel pied le cheval galope; mais il n'en est pas qui, à pied, ne voient si un cheval est *faux* et n'en témoignent leur improbation.

FERME.

Pour qu'un cheval parte au galop de pied *ferme*, il lui faut une action première, des hanches et des jarrets solidement construits; il lui faut encore, et par-dessus tout, un cavalier doué d'un puissant ensemble de moyens d'aide.

FERMER.

Les cœurs ne s'éteignent au vrai sentiment qu'après avoir été le flambeau du bonheur.

FIER.

Les hommes ont leurs défauts et les animaux leurs qualités.

FILET.

Il faut toujours s'adjoindre un ami qui, plus que vous-même, veille à votre sûreté.

FIN.

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

(Boileau.)

FINGARD.

Il faut laisser vieillir le jugement de la jeunesse, pour qu'ensuite elle rajeunisse nos vieilleries.

FINIR UN CHEVAL.

Une confidence n'a de mérite qu'autant qu'elle est entière.

FONDS.

L'éducation peut donner quelque relief à une nature ingrate, mais rien n'est comparable aux dispositions naturelles.

FORCER LA MAIN.

On doit contenir dans les bornes du respect l'étourdi qui s'émancipe à la première licence qu'on lui permet.

FERMER.

M. de la Guérinière entendait par *fermer*, le dernier pas de côté qui terminait un air de manége; partant de là, quelques écuyers ont désigné tout le travail de deux pistes par le mot de *fermer*. Cette corruption de langage rend la démonstration confuse; car l'élève doit naturellement faire cette réflexion : Quand et comment ouvre-t-on un changement de main?

FIER.

Le cheval *fier* est celui dont toutes les formes se déploient avec grâce et énergie; il devient alors un objet d'admiration. Dans l'espèce humaine, la fierté ne peut être admirée que par la sottise, dont elle est la sœur.

FILET.

J'ai dit pourquoi il fallait se servir du filet accompagnant le mors de la bride, parce que son effet plus direct sert à combattre les résistances locales.

FIN.

Le cheval *fin* appréciera les moindres mouvements du cavalier et répondra avec prestesse à ce qu'il lui demandera.

FINGARD.

Le Dictionnaire raisonné, d'accord avec les dictionnaires français, a remplacé le mot *fingard* par celui de *ramingue*, en indiquant de plus les moyens de répression.

FINIR UN CHEVAL.

Finir un cheval est la récompense du véritable écuyer.

FONDS.

On peut, par l'éducation et une hygiène bien entendue, donner à un cheval les moyens de résister à la fatigue; pourra-t-il jamais valoir celui qui, par sa nature, a ce que l'on appelle du *fonds?*

FORCER LA MAIN.

Forcer la main est le fait d'un cheval non équilibré. Pour être léger à la main, le cheval doit avoir la mâchoire mobile; l'assouplissement du corps peut seule la lui donner.

FORCES (FAIRE DES).

L'adresse profite avec raison de tous les stratagèmes pour échapper à la violence qui la tient emprisonnée.

FORCES INSTINCTIVES.

Jouez, sautez, mes enfants, et les bienfaits de Dieu s'accompliront.

FORCES TRANSMISES.

On reste avec la nature, quand on a pour égide ses immuables lois.

FORGER.

Les égarements de l'esprit sont dus le plus souvent à la mauvaise fréquentation.

FOUGUEUX.

Il y a souvent un cœur excellent sous une enveloppe grossière, et l'on est bien payé des concessions momentanées qu'on lui a faites.

FOULE.

Une société bien choisie contribue au bien-être.

FOURNIR LA CARRIÈRE.

Pour tenir beaucoup, il est prudent de peu promettre.

FREIN.

La fortune n'exclut point la bienséance.

FORCES (FAIRE DES).

Les cavaliers, en général, s'occupent si peu des positions que comporte tel ou tel mouvement, qu'elles sont souvent fausses. Il n'est pas étonnant que, pour se soustraire à la volonté du cavalier, le cheval cherche à faire des *forces*.

FORCES INSTINCTIVES.

L'éducation du cheval doit modifier la direction des forces instinctives pour les harmoniser.

FORCES TRANSMISES.

Les forces transmises sont provoquées par le cavalier qui a su modifier les fâcheuses conséquences d'une mauvaise construction, en exploitant la trop grande force de certaines parties au bénéfice des plus faibles. Il est évident que les forces transmises sont les forces équilibrées.

FORGER.

Si le cheval ne *forge* que par suite de son état d'abandon, le cavalier en est responsable, car, par l'équilibre, il peut rectifier les mauvaises positions qui sont la cause du contact des fers.

FOUGUEUX.

Le cheval *fougueux* est très-sensible aux mauvais traitements et s'en irrite avec toute la violence de son caractère. Il suffit de savoir s'y prendre pour transformer sa fougue en docilité durable.

FOULE.

Autrefois les cavaliers établissaient des rapports d'intelligence avec les chevaux; et, au lieu de les exténuer aux courses, steeple-chases, etc., etc., ils les réunissaient dans l'enceinte d'un magnifique manége et leur faisaient exécuter tout ce que la *foule* comportait de mouvements précis et gracieux. Le bien qu'ils en retiraient pour eux-mêmes était incalculable.

FOURNIR LA CARRIÈRE.

« Qui veut voyager loin ménage sa monture. » C'est ce vieux proverbe qu'il faut mettre en pratique quand on tient à *fournir sa carrière*.

FREIN.

L'usage immodéré du *frein* rend l'homme indigne du cheval et de lui-même.

FREIN (MACHER SON).

Un bienfait n'est jamais perdu.

FUIR LES HANCHES.

Les ressources du cœur sont inépuisables, mais l'abus en tarit la source.

G

GALOP.

La nature retire ses prodigalités à quiconque en abuse.

GALOP GAILLARD.

Remets à demain ce que tu ne peux expliquer aujourd'hui.

GALOPADE.

Il peut convenir de s'élever, mais jamais aux dépens des autres.

GALOPER PRÈS DU TAPIS.

Il faut se roidir contre l'adversité.

GASPILLEUR D'IDÉES.

On déshonore une rose en l'effeuillant ; le parfum disparaît, en même temps que la tige dédaignée vous reste dans la main.

GANACHE.

Il ne faut pas changer les noms des choses, mais bien les sottises qui s'y rattachent.

FREIN (MACHER SON).

Quand il y a opportunité dans les effets du mors, le cheval témoigne son contentement en *mâchant* son frein.

FUIR LES HANCHES.

Rien n'est plus gracieux que de faire *fuir les hanches* à un cheval. C'est l'ensemble des aides du cavalier qui enlève le cheval; mais c'est aussi leur désaccord qui le transforme en masse inerte.

G

GALOP.

C'est au *galop* que le cheval développe le plus gracieusement ses formes; mais il ne faut pas trop prolonger cette allure, car la fatigue affaiblirait l'élasticité des ressorts, et bientôt il ne resterait plus du galop que l'ombre.

GALOP GAILLARD.

L'aphorisme du *galop gaillard* s'explique de lui-même. J'aurais dû ajouter que ces mots inutiles devraient être exclus des dictionnaires, où l'on passe son temps plutôt à feuilleter qu'à lire. (Voyez *Pas*.)

GALOPADE (LA).

Plus le galop est cadencé, plus il est gracieux; mais il ne faut pas que cette *galopade*, donnée par l'art, soit au détriment de l'arrière-main du cheval. C'est en vivifiant tout en même temps que l'art déploie toute la puissance de sa fécondité.

GALOPER PRÈS DU TAPIS.

L'art n'est vraiment utile que pour soulager les natures incomplètes : un bon écuyer pourra facilement élever du sol le cheval qui *galope près du tapis*.

GASPILLEUR D'IDÉES.

Si la réflexion donne des idées justes, l'irréflexion ne doit pas les gaspiller.

GANACHE.

La *ganache* est l'espace entre les deux branches du maxillaire. C'est à tort qu'on a avancé que lorsqu'il est trop rétréci, il est plus difficile de ramener le cheval. Tous les chevaux, ai-je dit, peuvent être ramenés, et par conséquent mis dans la main.

GAULE.

L'homme sans préjugés hante le pauvre comme le riche.

GOURMANDER UN CHEVAL.

L'esprit de taquinerie manque souvent d'à-propos et indispose tout ce qui l'approche.

GOURMETTE.

Il faut toujours être en garde contre les caprices du sort.

GOURMETTE (FAUSSE).

Sans les petits, les grands seraient sans force.

GOUTER LA BRIDE.

La modestie use avec modération de ses avantages et se trouve rehaussée par le fait même de sa discrétion.

GOUVERNER SON CHEVAL.

La mouche qui terrasse le lion est l'exemple de la faiblesse subjuguant la force par son côté faible.

GRAS DE JAMBE.

On peut attendre au lendemain si l'on est porteur de mauvaises nouvelles ; mais si elles sont agréables, il faut s'empresser de les annoncer.

GUEULARD.

C'est par le raisonnement qu'on arrête la force brutale.

GAULE.

La seule différence qui existe entre la *gaule* et la cravache, c'est que l'une était en bouleau, tandis que l'autre est en bois et en baleine recouverts d'un fil ciré. Leur usage et leurs effets sont les mêmes.

GOURMANDER UN CHEVAL.

Les gens dont la main n'est pas plus stable que la tête *gourmandent* leurs chevaux sans raison ou pour de légers motifs. C'est alors que les chevaux répondent par des manifestations hostiles au joug insupportable qui les tourmente sans cesse.

GOURMETTE.

De la disposition de la *gourmette* dépendent les effets du mors. Il faut non-seulement qu'elle soit bien placée, mais encore qu'elle soit solide, pour ne pas se rompre dans les résistances violentes qu'oppose le cheval non assujetti.

GOURMETTE (FAUSSE).

La *fausse gourmette* a pour propriété d'assujettir les branches du mors de manière que le cheval ne puisse les saisir avec ses incisives. Sans cette précaution, le mors serait sans effet pour arrêter le cheval, qui, à juste titre, prendrait le *mors aux dents*.

GOUTER LA BRIDE.

Le cavalier qui sait graduer ses effets de force amènera promptement le cheval à *goûter la bride* et rendra tous ses mouvements faciles et gracieux.

GOUVERNER SON CHEVAL.

Le cavalier ne *gouvernerait* qu'imparfaitement son cheval s'il devait lutter de force avec lui. C'est par des effets de tact insensiblement gradués qu'on paralyse les forces du cheval et qu'on fait d'un animal formidable un glorieux esclave.

GRAS DE JAMBE.

On entend par *gras de jambe* la partie qui impressionne les flancs du cheval. Si son bon emploi sert à le subjuguer, sa force mal transmise produit souvent l'effet contraire. Pauvre cavalier, pauvre cheval !

GUEULARD.

On appelle *gueulard* le cheval qui résiste aux effets du mors en ouvrant la bouche et en la contractant. Il n'y a pas moyen de détruire ce vice quand on en rend la bouche responsable. J'ai suffisamment démontré que la mauvaise construction générale du cheval en est la cause, et j'ai donné les moyens d'y remédier.

GUINDÉ.

On doit éclairer l'ignorance et mépriser l'arrogance.

H

HAQUENÉE.

Piédestal du foyer où certains bâtards prirent naissance.

HAGARD.

La défiance ne peut arriver à voir les choses sous leur véritable aspect qu'en prenant la raison pour confidente.

HANCHES (ÊTRE SUR LES).

Il ne faut pas oublier ce qu'on se doit à soi-même et aux autres.

HARAS.

Les illusions de la jeunesse s'évanouissent peu à peu devant l'âge mûr, et font place à la réalité.

HARDIES (BRANCHES).

L'ignorance conduit à la brutalité

GUINDÉ.

Il est une marche à suivre en équitation, pour rendre l'élève qui est *guindé* souple et liant. Quant à celui qui, par système, prend une position diamétralement opposée à celle que l'art prescrit, il faut l'abandonner, lui et son inepte gloriole.

H

HAQUENÉE.

L'équitation n'était pas fort en vogue à l'époque des *haquenées*, surtout parmi les dames. De toutes les haquenées qui ont figuré sous les dames châtelaines, celle d'Agnès Sorel s'est surtout fait remarquer par la beauté de ses formes. La postérité prétend qu'Agnès Sorel ne fut pas insensible aux bontés du roi Charles VII, et qu'entre autres qualités elle eut celle d'être bonne mère.

HAGARD.

Il n'y a rien dans la nature du cheval qui le porte à être *hagard ;* les mauvais traitements seuls lui font contracter ce vice. L'homme spirituel et bon doit détruire ce que l'homme stupide et brutal a fait naître dans l'esprit du cheval.

HANCHES (ÊTRE SUR LES).

C'est une des grandes difficultés de l'équitation que de mettre un cheval *sur les hanches ;* mais c'en est une plus grande encore de sentir le point où il faut l'arrêter. Faute de ce sentiment, le cavalier perd sa puissance et le cheval son énergie.

HARAS.

Nos directeurs et inspecteurs de *haras* ont fait beaucoup, sans doute, pour l'amélioration de la race chevaline ; mais ils n'ont pu trouver encore un type de chevaux capable de rendre un service utile à la société. C'est là que devait tendre leur grande expérience. Espérons, car le temps est un grand maître et les hommes de grands enfants.

HARDIES (BRANCHES).

Les *branches hardies* donnaient une puissance plus grande au mors en en rendant la sujétion plus pénible au cheval. Toujours des sujétions pénibles ! Oh ! dame, certainement ! Le maître d'école de ce temps-là (1600) ne marchait jamais sans son martinet.

HARIDELLE.

La nature a ses misères, et l'homme ses froides railleries.

HARPER.

Une bonne ou une mauvaise éducation aide ou contrarie la nature.

HARASSER UN CHEVAL.

Le bon sens n'abuse jamais de sa supériorité.

HAUTE ÉCOLE.

La noblesse est vraiment héréditaire par la noblesse des actions.

HOLA.

Le laconisme est d'autant mieux compris qu'il est entendu plus distinctement.

HOMME DE CHEVAL.

Il faut être sûr de soi-même pour imposer aux autres.

HORS MONTOIR.

L'habitude est une seconde nature.

HUIT DE CHIFFRE.

Ne revient pas au point de départ qui veut.

HARIDELLE.

On est, en général, sans pitié pour une *haridelle*, et cependant la faute en est à la nature que nous admirons, ou à l'homme, dont nous proclamons la supériorité.

HARPER.

Les saccades et les actes de violence d'un mauvais cavalier peuvent opérer une distension des muscles et faire *harper* le cheval; une bonne éducation, au contraire, le conserve dans son état normal.

HARASSER UN CHEVAL.

Celui qui, sans motif plausible, *harasse* un cheval, mérite d'être taxé de bêtise ou de brutalité.

HAUTE ÉCOLE.

Les difficultés de l'équitation, telles que le travail des deux pistes, les changements de pieds en l'air, etc., etc., constituent la *haute école*. Tous les cavaliers font la haute école, mais peu savent lui donner la cadence et la régularité désirables; et si ces deux conditions ne sont pas exactement remplies, la noblesse du travail disparaît et son titre est usurpé.

HOLA.

Il faut éviter de faire entendre trop d'exclamations diverses; elles bourdonnent aux oreilles du cheval et ne le frappent plus distinctement. Si le *holà* est prononcé avec opportunité, il sera promptement compris du cheval.

HOMME DE CHEVAL.

Une des conditions premières, pour l'*homme de cheval*, est la solidité : c'est par elle qu'il reste lié au cheval et trouve la puissance de moyens avec laquelle il augmente sa supériorité.

HORS MONTOIR.

Pour le cavalier non militaire, il n'y a pas de *hors montoir*.

HUIT DE CHIFFRE.

Les *huit de chiffre* se font au pas, au trot et surtout au galop. Le mérite de ce travail est de dessiner exactement un *huit* avec les jambes du cheval.

I

INACTION.

Le silence est plus puissant qu'on ne pense ; sa force d'inertie apaise la fougue des passions.

INDOMPTABLE.

L'ignorance et la paresse ont fait accoucher le ciron d'un éléphant.

INSTINCT.

La vanité humaine est insatiable.

INTELLIGENCE.

La fatuité méconnaît chez les autres les qualités qu'elle ne possède qu'imparfaitement.

L

LACHER LA MAIN A SON CHEVAL.

Une minute d'imprudence peut compromettre toute la vie.

I

INACTION.

Le travail de l'*inaction* consiste à exercer en place la mâchoire et l'encolure. C'est à l'aide de ce travail préalable qu'on obtient des effets magiques, et que les chevaux les plus fougueux acquièrent en quelque temps un calme et une souplesse qui les conduisent à une prompte obéissance.

INDOMPTABLE.

Les écuyers capables et consciencieux n'ont jamais rencontré de chevaux *indomptables;* mais l'ignorance, qui base son savoir sur l'amour-propre, a trouvé chez les chevaux mille défauts incorrigibles, tandis qu'en bonne justice ils lui appartiennent en propre.

INSTINCT.

Il existe encore des cavaliers qui s'attribuent courageusement les mouvements heureux fournis par l'*instinct* du cheval, et savent en profiter pour en imposer aux masses ingnorantes.

INTELLIGENCE.

Il suffit d'avoir vu beaucoup de chevaux, d'avoir fait une étude spéciale de leur nature, pour reconnaître qu'ils sont *intelligents*. Les mille et une actions qu'ils font avec connaissance de cause n'en sont-elles pas une preuve convaincante? Ils ont moins d'*intelligence* que l'homme, c'est possible, mais est-ce une raison pour qu'ils n'en aient point? Je ne vois pas quelle humiliation il y aurait pour notre magnifique espèce humaine à accorder de l'*intelligence* aux animaux en général et au cheval en particulier.

L

LACHER LA MAIN A SON CHEVAL.

Les plaisirs que procure l'exercice du cheval sont quelquefois périlleux pour les ignorants : aussi *lâcher la main* sur des résistances est non-seulement un barbarisme équestre, mais une imprudence qui rend le cavalier le jouet des moindres caprices du cheval.

LEÇON.

Le langage sans à-propos est un bavardage en pure perte.

LÉGER A LA MAIN.

Les étais ne sont utiles que pour les constructions vicieuses.

LOYAL (CHEVAL).

Plus la générosité est prodigue, plus il faut de réserve dans l'acceptation de ses dons.

LOYALE (BOUCHE).

On est injuste et souvent cruel quand l'irréflexion attribue à l'un les qualités ou les défauts de l'autre.

M

MAIN LÉGÈRE.

La bonté, sans discernement, change de nom.

LEÇON.

Connaître la disposition d'esprit et le degré d'intelligence de l'élève doit être la première occupation du professeur; ses conseils, alors, iront droit au but; mais s'ils sont donnés généralement, s'il se contente de les débiter comme un catéchisme, sa *leçon* sera sans fruit.

LÉGER A LA MAIN.

Les chevaux d'une bonne construction, c'est-à-dire dont toutes les parties s'harmonisent bien entre elles, sont naturellement *légers à la main*. Si l'art est inutile pour ces chevaux, il n'en est pas de même pour ceux que la disposition des formes rend lourds à la main. Donner une même légèreté à tous les chevaux est le but que doit atteindre l'écuyer et la raison qui fait un science exacte de l'art de l'équitation.

LOYAL (CHEVAL).

Plus le cheval a de bonnes qualités premières, plus il faut user de ménagements avec lui. Le *cheval loyal* obéit à tout et devine pour ainsi dire les intentions du cavalier. Aussi est-ce une raison pour ne pas mésuser de ses forces et ne lui demander que ce qu'il peut faire.

LOYALE (BOUCHE).

Toutes les bouches sont également *loyales*, mais les constructions que présentent les chevaux sont différentes; malheureusement on a toujours erré sur la cause, en attribuant à la conformation particulière de la bouche du cheval ce qui n'était dû qu'à la mauvaise disposition de sa charpente osseuse. J'ai déjà démontré combien cette erreur, qui s'est transmise jusqu'à nos jours, avait retardé et retardait encore la marche de l'éducation.

M

MAIN LÉGÈRE.

Quelques cavaliers entendent par *main légère* celle qui n'oppose que très-peu de force, quelles que soient la position et les résistances de la tête et de l'encolure. On doit avec justice remplacer cette épithète de *légère* par celle de *savante*. Cela suffira, je pense, pour forcer à la réflexion quelques cavaliers.

MANÉGE.

Quelques travers que l'on rencontre dans le cours de la vie, il faut marcher droit son chemin et dire la vérité à qui veut l'entendre.

MAQUIGNON.

La renommée est criarde : il faut, avant de se rendre à ses décrets, s'assurer si ce qu'elle attribue à l'un n'appartient pas à l'autre.

MARCHER DROIT.

La probité qui biaise suit d'un pas incertain le chemin de l'honneur.

MARTINGALE.

Plus on a recours aux autres, moins on compte sur soi-même.

MÊLER UN CHEVAL.

C'est une perfidie que d'entraver les bonnes intentions.

MENER SON CHEVAL SAGEMENT.

La justesse du sentiment donne la délicatesse du toucher.

MANÉGE.

La routine que l'on a si longtemps suivie en équitation a été le plus puissant obstacle à la perfection de l'art. Sortir de la route tracée, renverser les principes qui ont fait école, n'est pas chose facile ; mais l'amour du beau et du vrai doit l'emporter sur la crainte de heurter de sots préjugés. Le *manége* est le forum de l'écuyer : c'est là qu'il doit convaincre ses auditeurs de la vérité de ses assertions.

MAQUIGNON.

Il n'est pas de roi, de ministre, de négociant, de boutiquier, qui n'ait menti à sa conscience. Les *maquignons* sont sur une ligne exactement pareille. Pourquoi les accabler de mille épithètes injurieuses ? Si la réflexion vient à notre aide, nous dirons avec raison qu'il y a des *maquignons* dans tous les états.

MARCHER DROIT.

Le cheval qui n'est pas droit aux différentes allures ne sera jamais parfaitement léger. Dans ce cas, l'harmonie des mouvements laissera toujours à désirer.

MARTINGALE.

De toutes les inventions qui rappellent l'enfance de l'équitation, la *martingale* est une de celles qui ont caché le plus longtemps leur inutilité et leurs inconvénients. J'en demande bien pardon à la bonne foi de mes confrères passés et présents, mais, jusqu'à ce jour, ils ont été dans l'erreur la plus complète sur ses effets. « Plus nos outils sont ingénieux, a dit Rousseau, plus nos organes deviennent grossiers et maladroits : à force de rassembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes. »

MÊLER UN CHEVAL.

Les chevaux cherchent souvent à bien faire ; mais aussi, malgré leur instinct, ils sont *mêlés* dans leurs allures par les exigences outrées de leurs cavaliers. Quand donc le savoir viendra-t-il à notre aide pour nous faire prendre la première place, que ces modestes animaux sont si bien disposés à nous accorder ?

MENER SON CHEVAL SAGEMENT.

Le cavalier *mène son cheval sagement* lorsqu'il n'exige de lui que ce qu'il peut faire, et le lui demande avec gradation.

METTRE DANS LA MAIN.

Il faut faire le bien sans s'inquiéter de la clameur des envieux.

MÉZAIR.

Ce qu'on fait par la gloriole est rarement utile pour l'art.

MIS.

Un service ne doit pas se rendre à demi.

MOLETTE.

L'homme qui voit grandir sa puissance sans perdre ses qualités de cœur, est un phénomène.

MONTER DANS LES PILIERS.

La véritable bravoure entre en lice quels que soient ses adversaires.

MONTOIR.

Où trouver sur terre la vérité absolue?

METTRE DANS LA MAIN.

Est-il possible de croire que des écuyers à réputation contestent encore l'utilité de la *mise en main* du cheval! Qu'ils ignorent les moyens d'amener tous les chevaux à prendre cette position, on le comprend sans peine, puisque ce n'est pas du ressort de l'ancienne équitation; mais qu'ils ne sentent pas le ridicule de leurs réflexions anti-équestres, là est le problème.

MÉZAIR.

Le *mézair* a peu d'utilité pour la science et beaucoup d'inconvénients pour les chevaux : c'est quand l'ignorance ouvre de grands yeux que la science ferme les siens!!!

MIS.

On peut, avec quelques soins, débourrer un cheval, lui donner des allures régulières et faciles, arriver enfin à une demi-éducation; mais il faut une délicatesse de tact peu commune pour faire d'un cheval brut un cheval parfaitement *mis* : voilà l'écuyer.

MOLETTE.

C'est en prenant le contre-pied de tout ce qui a été écrit sur l'équitation que j'ai rencontré juste; j'ai aussi changé la forme des molettes à cinq pointes, pour les remplacer par celles à roues avec de petites entailles peu saillantes. On devra donc s'en servir sur tous les chevaux, quel que soit d'ailleurs leur état d'irritabilité ou d'apathie.

MONTER DANS LES PILIERS.

Le cavalier qui *monte dans les piliers* sur un sauteur en selle rase, et qui, en dehors de ces deux poteaux, tient sur toute espèce de chevaux, peut revendiquer à bon droit le titre de solide cavalier. Celui, au contraire, qui n'a tenu que sur une selle à piquer, ne peut prétendre qu'à une solidité relative. Inutile de parler de ceux qui ne pratiquent ce dernier exercice qu'en se raccrochant par tous les moyens possibles : leur instruction à cheval est une vraie bouffonnerie équestre.

MONTOIR.

Bien que je me sois fait une loi de définir chaque chose, je n'ai pu encore me rendre compte de la nécessité pour les bourgeois de monter plutôt à gauche (ou côté *montoir*) qu'à droite. Quoique cette explication soit de peu d'importance, on m'obligerait beaucoup en me la donnant.

MORS (DU) ET DE SES EFFETS.

Les impressions que l'on reçoit doivent être l'écho des sensations que l'on fait éprouver.

MORS AUX DENTS.

L'esclave est-il blâmable de briser sa chaîne ?

N

NATURE (MAUVAISE).

Il est difficile d'arracher les vices avec toutes leurs racines, quelque soin qu'on y mette.

NEUF (CHEVAL).

L'intelligence la plus heureuse a encore besoin d'un guide éclaire.

O

OBTENIR D'UN CHEVAL.

Les recherches consciencieuses permettent d'arriver au but.

OMBRAGEUX (CHEVAL).

L'esprit faible se crée des fantômes dont il se débarrasse avec peine.

MORS (DU) ET DES SES EFFETS.

Les moyens indicateurs seront toujours justes, la récompense et le châtiment arriveront toujours à propos, lorsque les *effets du mors* augmenteront ou diminueront de puissance, selon les diverses résistances du cheval.

MORS AUX DENTS.

Il est bien naturel que le cheval évite par tous les mouvements posibles la contrainte à laquelle l'assujettit un indiscret cavalier. L'écuyer habile saura lui rendre le joug du mors moins pénible et lui ôtera même jusqu'à l'idée de prendre le *mors aux dents*.

N

NATURE (MAUVAISE).

On peut, à l'aide de beaucoup d'art, embellir et donner quelque éclat à une nature commune; mais le cheval d'une *mauvaise nature* ne pourra jamais exécuter des mouvements aussi gracieux.

NEUF (CHEVAL).

Si le cheval *neuf* joint à de belles proportions un degré suffisant d'action, son éducation sera prompte et facile. Est-il besoin d'ajouter que, quelle que soit la nature du cheval, l'écuyer doit toujours être choisi parmi les plus capables?

O

OBTENIR D'UN CHEVAL.

Obtenir de tous les chevaux est le fait d'un véritable écuyer. Malheur au cavalier qui, aveuglé sur ses imperfections, rend le cheval passible de ses non-succès!

OMBRAGEUX (CHEVAL).

Est-ce la conformation vicieuse de l'œil ou du cerveau qui rend le cheval *ombrageux?* Quant à moi, j'adopte la dernière opinion; mais, quelle que soit la cause, il sera facile d'en atténuer les effets, si l'on ne peut réussir à les faire disparaître entièrement.

OSCILLATION.

On flotte d'erreurs en erreurs avant d'aborder la réalité.

OUTRER UN CHEVAL.

Le sot en colère abuse de tout.

P

PALEFROI.

Le nom est le souffle de l'homme, la chose est le souffle de la nature : le premier s'envole, le second reste.

PARTAGER LES RÊNES.

Il faut suivre son adversaire dans toutes ses digressions pour le combattre avec succès.

PAS (LE).

Le calme est indispensable pour la méditation.

PAS DE COTÉ.

La science profite des démarches faites à propos.

PAS (LE), LE SAUT ET LE GALOP GAILLARD.

Les sarcasmes sont de mauvais goût au milieu d'un discours sérieux.

PASSADE.

Il faut être enjoué, mais toujours bienséant.

OSCILLATION.

L'aplomb est le résultat des forces bien coordonnées ; mais avant d'en arriver à ce point, elles se divisent à l'infini et amènent les *oscillations* que l'on remarque chez les élèves commençants. Du reste, si ces incertitudes sont bien dirigées, elles peuvent être un acheminement à une solide position.

OUTRER UN CHEVAL.

Outrer un cheval sans raison devrait être puni d'une peine infamante.

P

PALEFROI.

Quelle que soit la signification qu'on donne au mot *palefroi*, le cheval n'en restera pas moins, comme l'a dit Buffon, le roi des animaux.

PARTAGER LES RÊNES.

Les résistances du cheval qui ne peuvent être dominées par la bride nécessitent souvent l'usage du filet ; c'est en *partageant les rênes* que le cavalier établira une lutte qui tournera à son avantage, si toutefois il en connaît le maniement.

PAS (LE).

Le *pas* est l'allure mère d'où procèdent les autres allures. Le tact équestre et le discernement du cavalier sont les secrets moteurs de cette succession de mouvements.

PAS DE COTÉ.

Il faut être bien sévère sur les conditions que doit présenter le cheval avant de passer aux *pas de côté ;* sans quoi l'on s'expose à détruire le peu qu'on lui aurait appris, et à le mettre dans l'impossibilité d'en apprendre davantage.

PAS (LE), LE SAUT ET LE GALOP GAILLARD.

Les belles difficultés de l'équitation ne s'exécutent avec précision qu'à la suite d'un rassembler complet ; tous les mouvements, tels que le *saut* et le *galop gaillard*, qui en demandent souvent le sacrifice, ne devraient se pratiquer qu'avec la plus grande discrétion.

PASSADE.

On peut, sans sortir des vrais principes de l'équitation, faire exécuter à son cheval quelques *passades*. Elles n'ont aucun inconvénient pour l'art, et ont un but d'utilité réelle pour le cheval de troupe.

PASSAGE.

Un langage correct fait admirer la promptitude des pensées.

PATIENCE.

Pareils à l'écureuil captif, que d'hommes tournent dans un cercle étroit! Trouveront-ils une issue?

PERSÉVÉRANCE.

Tout vient à souhait à quiconque est sur la route du vrai.

PESADE (LA).

On expose son avenir en négligeant ses appuis naturels.

PIAFFER.

La persévérance et le savoir peuvent donner à la nature inculte la noblesse et l'harmonie.

PICOTER UN CHEVAL.

On froisse souvent l'irritabilité des autres quand on ne se possède pas soi-même.

PILIERS (LES).

Chassez loin de vous les intrigants qui, à force de flatteries, feraient douter de votre talent.

PASSAGE.

Les chevaux ne sont lourds et disgracieux qu'à cause du peu d'érudition équestre de leurs cavaliers. De meilleures mains mettraient en peu de temps ces chevaux au *passage ;* c'est alors qu'en embellissant leurs formes on les rendrait aptes à de brillants exercices.

PATIENCE.

La patience ne remplace pas toujours l'intelligence.

PERSÉVÉRANCE.

L'homme intelligent et persévérant fait des merveilles.

PESADE (LA).

Moins le cheval a de points d'appui sur le sol, moins il est en équilibre. Les sauts périlleux, dans lesquels la *pesade* se trouve comprise, doivent se pratiquer rarement et avec discrétion.

PIAFFER.

Le plus beau triomphe de l'écuyer, c'est lorsque, à l'égal du statuaire qui reproduit la nature dans un bloc de marbre, il transforme un cheval froid, roide et informe, en un cheval souple et *piaffant* avec grâce.

PICOTER UN CHEVAL.

L'incertitude de l'assiette se transmet aux jambes du cavalier ; c'est alors que les éperons viennent sans nécessité *picoter* les flancs du cheval. Il n'est pas étonnant qu'il cherche à se débarrasser d'un cavalier aussi nuisible qu'incommode.

PILIERS (LES).

Quel retard l'usage des *piliers* n'a-t-il pas apporté au sentiment du cavalier et au raisonnement scientifique, qui ne peuvent s'acquérir que par un rapport direct avec le cheval ! En admettant que les *piliers* puissent remplacer quelquefois les effets de tact du cavalier, n'est-il pas honteux d'y avoir recours ? Que dirions-nous d'un musicien distingué qui, au lieu de faire sortir sous ses doigts des sons harmonieux, trouverait le moyen de produire à peu près le même effet sur une machine organisée ? On lui rirait au nez, je n'en doute pas. Eh bien ! croirait-on que des écuyers de talent ne sont pas encore revenus de cette vieillerie, aussi perfide pour l'art que pour les chevaux ?

PIROUETTE.

Les secrètes pensées ne doivent être confiées qu'à la plus grande intimité.

PISTE (LA).

On doit tracer à l'avance son plan de conduite, pour ne pas s'égarer sur le chemin sinueux de la vie.

PLACER UN CHEVAL.

La vie serait un fardeau, si l'on ne savait l'embellir.

PLAGIAIRE.

La science fait toujours justice des mauvaises copies qu'on veut faire passer pour des tableaux de maîtres.

PLATE-LONGE.

La supériorité étend ses moyens de domination à l'aide de fils imperceptibles.

PLIER LE COL D'UN CHEVAL.

C'est par le fini des détails qu'on harmonise le tout.

POINTE.

La pusillanimité encourage les injures.

PIROUETTE.

La *pirouette* fait partie des mouvements compliqués ; elle est difficile à exécuter pour la médiocrité. L'écuyer capable dispose si bien ses points d'appui que le cheval paraît ne tenir au sol que pour se disposer à mieux s'en éloigner.

PISTE (LA).

Quelle que soit la piste sur laquelle le cheval marche, la première condition est qu'il soit bien droit d'épaules et de hanches.

PLACER UN CHEVAL.

Il est de la plus grande rareté de rencontrer un cheval qui, par une cause quelconque, ne cherche pas un appui sur la main. Savoir bien *placer tous les chevaux*, c'est savoir augmenter son bonheur équestre.

PLAGIAIRE.

On dit que l'abbé Planchette
Prêche les sermons d'autrui ;
Moi, qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

GRESSET.

PLATE-LONGE.

La *plate-longe* est encore une de ces vieilleries religieusement conservées par beaucoup d'écuyers. Le talent a-t-il donc besoin, pour se faire comprendre du cheval, d'un intermédiaire de 10 mètres de long, comme pour prendre des moineaux au trébuchet? Brûlons ces instruments inutiles ou barbares ; mais, par respect pour nos aïeux, conservons-en soigneusement les cendres !

PLIER LE COL D'UN CHEVAL.

Comme le cheval paralyse tous les effets du mors par la contraction de son encolure, il est rationnel de lui *plier le col* afin d'arriver à dominer le reste de la masse.

POINTE.

Quelle que soit la cause qui détermine les *pointes*, le cavalier ne doit pas attendre que le cheval s'en serve comme d'un moyen de rébellion, car celui-ci abuse toujours de sa supériorité, qu'elle lui vienne de sa force ou de notre faiblesse.

POSITION DE L'HOMME A CHEVAL.

La nature a ses lois, les principes leurs conséquences, et l'homme ses erreurs.

R

RACE.

Les masses sont encore, plus qu'elles ne pensent, sous l'influence des préjugés.

RACCOURCIR UN CHEVAL.

L'esprit concis prévient en sa faveur.

RALENTIR UN CHEVAL.

Un mot bienveillant placé à propos est d'un grand soulagement.

RALENTIR (SE).

On échappe aux influences incapables qui veulent s'imposer.

RAMENER (TOUS LES CHEVAUX PEUVENT).

La vérité a ses ennemis, et l'erreur ses partisans.

POSITION DE L'HOMME A CHEVAL.

Les lois physiques et anatomiques sont basées sur la nature, et chaque jour on les méconnaît. Les os n'ont-ils pas la même position et les muscles la même direction chez tous les individus? Et cependant les professeurs ont établi des règles différentes sur la *bonne position de l'homme à cheval*. J'en dirais bien la raison, mais je n'ose.

R

RACE.

Les chevaux issus d'une *race* pure méritent sans doute une grande préférence; mais à part ces chevaux de choix, quel prix peut-on attacher à toutes ces *ficelles d'un sixième ou d'un huitième* de sang qui n'ont d'autre qualité que de présenter moins de surface à l'air?

RACCOURCIR UN CHEVAL.

Plus un cheval a d'énergie, plus il est facile de le *raccourcir*. Une cadence exacte et bien régulière est une des premières conditions de ce travail.

RALENTIR UN CHEVAL.

Ne pas attendre que les forces du cheval soient épuisées pour le *ralentir* est une attention digne d'un bon cavalier, et qui concourra au bien-être et à l'éducation du cheval.

RALENTIR (SE).

Le cheval qui, déjà malintentionné, en est arrivé à sentir la mollesse et l'incertitude du cavalier, force les jambes, se *ralentit*, s'arrête et se défend.

RAMENER (TOUS LES CHEVAUX PEUVENT).

Le *Dictionnaire raisonné* pose en principe que *tous les chevaux peuvent se ramener*, remplaçant ainsi par une règle générale les règles exceptionnelles des anciens. Bien que ce traité se soit élancé seul dans une voie nouvelle, il n'en a pas moins prouvé par des faits incontestables la vérité de ses prédictions. Malgré la raison évidente, ses principes furent contestés, et ceux des anciens prévalurent. Il opposa à cette clameur rétrograde sa volonté inerte, convaincu que la nature protége toujours l'apôtre qui marche sous son égide, et que, dans l'intérêt des arts et de l'humanité, les idées changent, mais le monde progresse.

RAMINGUE.

On est souvent la dupe d'une faiblesse devant un arrogant.

RARE.

L'amour-propre croit avoir ce qu'il ne possède pas.

RASER LE TAPIS.

Il y a du danger à être trop près de son ennemi.

RASSEMBLER.

Le mérite ennoblit la pauvreté, séduit tout ce qui l'approche, embellit tout ce qu'il touche.

REBOURS.

L'ignorance engendre la brutalité et laisse des traces souvent ineffaçables.

REBUTER UN CHEVAL.

Les reproches qu'on n'a pas mérités exaspèrent ou rendent insensible.

RÉCHAUFFER UN CHEVAL.

L'esprit qui méconnaît l'évidence ne peut prétendre à de brillants succès.

RAMINGUE.

Il faut au cheval *ramingue* un cavalier prudent, mais d'une grande énergie. La pusillanimité en pareil cas serait sans résultat pour le cheval et souvent dangereuse pour le cavalier.

RARE.

Le cheval *rare* est celui qui possède des qualités supérieures. Ce mot se trouve aussi bien dans la bouche du riche que dans celle du pauvre ; l'un et l'autre joignent à l'amour de la propriété une arrière-pensée de supercherie : car s'ils trouvent un acquéreur pour leurs chevaux extraordinaires, ils les dépouillent immédiatement du mot *rare* pour en affubler le successeur, et ainsi de suite.

RASER LE TAPIS.

Le cheval qui *rase le tapis* est sujet à avoir les pieds en contact avec les aspérités qui se trouvent sur son passage. Ce défaut, qui provient de l'usure ou de l'abandon du cheval, l'expose aux génuflexions et mêmes aux chutes.

RASSEMBLER.

Le *rassembler* est la véritable pierre de touche qui transforme en grâce la caducité et donne au cheval tout l'esprit et la perspicacité du cavalier.

REBOURS.

Les mauvais traitements rendent les chevaux *rebours*, et font souvent d'une excellente bête un cheval incapable de tout bon service. Faire de la fausse monnaie est, selon moi, un crime moins capital que de rendre *rebours* un cheval qui n'a d'autre défaut que d'avoir été soumis à une brutale ignorance.

REBUTER UN CHEVAL.

C'est à l'aide du mouvement de ses extrémités que le cavalier transmet sa pensée au cheval. Si les paroles, représentées par les mouvements, sont en désaccord avec la pensée, le cheval se *rebute* bientôt contre ces forces contradictoires, et paraît attendre que les pensées du cavalier deviennent plus saines et ses mouvements mieux coordonnés.

RÉCHAUFFER UN CHEVAL.

Le cheval qu'il faut continuellement *réchauffer* par les éperons ne peut plus avoir aucune relation avec son cavalier. C'est sous le fouet qu'il ira malheureusement terminer sa carrière.

RECHERCHER.

C'est avec discrétion qu'on doit scruter les pensées des autres.

RECOMMENCER UN CHEVAL.

L'orgueil doit s'incliner devant le talent modeste qui ramène l'harmonie là où lui-même n'avait jeté que la confusion.

RECULER.

Rétrograder à propos est d'une bonne diplomatie.

RÉDUIRE UN CHEVAL.

Tous les moyens sont bons à la mauvaise foi pour parvenir à ses fins.

RÊNES.

La justesse et l'à-propos doivent diriger nos actions.

RÊNE (PRENDRE LA CINQUIÈME).

Le riche et le pauvre doivent apprendre pour savoir.

RENVERSER.

Le demi-savant est d'ordinaire un grand pédant.

RECHERCHER.

Si les forces transmises au cheval sont graduées, si les effets d'ensemble du cavalier arrivent à propos, il appréciera immédiatement et la sensibilité propre du cheval et le point d'équilibre où il peut arriver. Le cavalier qui *recherche* son cheval avec tant de délicatesse est un écuyer dans toute l'acception du mot.

RECOMMENCER UN CHEVAL.

Celui qui rend le cheval passible de sa maladresse sera toujours le fléau des chevaux et de l'équitation. Le cavalier modeste qui profite de la leçon que le cheval lui donne pour *recommencer* son éducation plus méthodiquement laissera loin derrière lui la médiocrité.

RECULER.

L'exercice du *reculer* sert à préparer et à compléter l'équilibre du cheval. Plus le cheval reculera facilement, plus il se portera aisément en avant, puisque alors les forces de l'avant et de l'arrière-main se prêteront un mutuel secours.

RÉDUIRE UN CHEVAL.

Si l'on entend par *réduire un cheval* l'exténuer de fatigue jusqu'à le rendre fourbu, l'homme le plus ignorant et le plus brutal sera le meilleur écuyer; mais si l'on entend par *réduire* l'art de paralyser les forces instinctives du cheval, on remplacera la brutalité et l'ignorance par la douceur et le savoir.

RÊNES.

Les pressions du mors n'ont un effet direct que par la tension égale des *rênes;* la justesse de la main doit en régler les à-propos et leur donner une valeur corrélative.

RÊNE (PRENDRE LA CINQUIÈME).

On entend par *prendre la cinquième rêne* s'attacher aux crins pour se fixer en selle; nul n'est exempt de cette position ridicule : pauvre ou riche, il faut apprendre pour savoir.

RENVERSER.

Rien ne dénote mieux la prétention et la faiblesse d'un cavalier que de lui voir entreprendre des choses au-dessus de sa force; ainsi, dans les changements de pieds, si au lieu de maintenir le corps du cheval droit, il force l'inclinaison, il le *renverse* jusqu'à compromettre son équilibre. De tels cavaliers ne feraient-ils pas douter que l'équitation soit même un art?

REPLIER.

La ruse ne doit servir qu'à déjouer celle des autres.

REPRISE (LA).

L'homme studieux qui remplit sa tâche avec zèle, apprécie mieux les douceurs du repos.

RÉTIF.

Les suites d'une mauvaise éducation sont incalculables.

ROULER A CHEVAL.

Une longue fréquentation donne l'intimité.

ROUTINE.

Suivez le premier élan du cœur.

RUADE.

L'esprit a ses écarts, quand il n'est pas contenu dans les limites de la bienséance.

RUDOYER.

De maître que l'on est on peut devenir esclave, et *vice versâ*.

REPLIER.

Je suis tout disposé à pardonner au cheval les ruses dont il se sert, telles que de se *replier*, etc., quand elles ont pour but de déjouer les résistances pénibles qui partent d'une mauvaise main ; mais je suis aussi tout disposé à réprimer sévèrement les défenses qui n'ont été provoquées par aucun mouvement contre nature.

REPRISE (LA).

L'intervalle de repos qui existe entre chaque exercice s'appelle *reprise*. Cet instant a des douceurs inappréciables pour le cavalier, s'il a été assez heureux pour se faire comprendre de son cheval.

RÉTIF.

Puisqu'il existe des phénomènes vivants, il peut naître des chevaux *rétifs;* mais la généralité ne le deviennent que par les mauvais traitements de ceux qui les approchent ou les montent.

ROULER A CHEVAL.

Si le professeur arrive en aide à l'élève qui *roule à cheval* pour lui apprendre à se servir de ses forces, il lui fera acquérir en peu de temps une bonne assiette ; mais, sans l'exercice, les conseils seraient sans fruit.

ROUTINE.

Si le cavalier a justement disposé son cheval dans le sens du mouvement, le résultat en sera immédiat, sans que l'on emploie la multiplicité machinale de mêmes mouvements. Dans le premier cas, on éclaire progressivement l'intelligence du cheval ; dans le second, la *routine* n'exploite que la mémoire de l'animal.

RUADE.

Une mauvaise répartition des forces est la cause principale de tous les mouvements irréguliers et de toutes les défenses du cheval. La *ruade* fait partie de ces actes de violence.

RUDOYER.

Le cheval passe souvent de la douceur à l'exaspération quand il a été *rudoyé* sans raison ; il retrouve alors une énergie nouvelle pour combattre avec avantage la brusquerie machinale de son conducteur.

S

SACCADE.

Le fat remplace le raisonnement par des injures.

SAGE.

Les animaux mêmes reconnaissent les bonnes qualités de l'homme.

SAUT DE BARRIÈRE.

Les sentiments et l'intimité ne sont réels qu'autant qu'ils aident et secourent la bonne foi qui réclame leur assistance.

SAUT DE MOUTON.

L'éducation qui ne modère pas la fougue du jeune âge doit en supporter les conséquences.

SAUT DE PIE.

Tout ne serait que confusion si l'ordre n'arrivait pour mettre chaque chose à sa place.

SCIER DU FILET.

C'est en détournant les mauvaises pensées qu'on les combat.

S

SACCADE.

La *saccade* est un moyen qui manque toujours d'à-propos et dont les résultats ne peuvent être qu'inutiles quand ils ne sont pas dangereux.

SAGE.

Un cavalier *sage* peut amener un cheval à l'obéissance, bien que ses connaissances équestres ne soient qu'imparfaites; les chevaux sont trop sensibles aux bons procédés pour ne pas en témoigner leur reconnaissance à quiconque la mérite.

SAUT DE BARRIÈRE.

La plupart des cavaliers, sauteurs de barrières, ignorent les préparatifs nécessaires pour bien suivre le cheval et le disposer à franchir avec élégance et sûreté.

Le *saut de barrière* deviendrait facile et sans danger, si le cavalier savait augmenter ou diminuer à propos l'impulsion du cheval et rendre aisée la translation du poids; mais il faut, pour y parvenir, que le corps du cavalier ne précède jamais les mouvements du cheval; que les reins, souples, fixent les fesses sur la selle, pour qu'elles n'éprouvent ni choc ni réactions sensibles; il faut, enfin, que les cuisses et les jambes enveloppent exactement le corps du cheval. C'est alors que les aides trouveront une puissance opportune et infaillible.

SAUT DE MOUTON.

Les *sauts de mouton* ne sont d'abord que des sauts de gaieté de la part du cheval; mais ils prendraient promptement un caractère inquiétant pour le cavalier s'il n'y mettait bon ordre dès le principe.

SAUT DE PIE.

Toute la vie d'un écuyer doit être employée à la recherche des moyens les plus propres à remplacer les forces instinctives du cheval par des forces harmonisées; c'est alors qu'il fera succéder aux allures irrégulières et aux *sauts de pie* des mouvements nobles et précis.

SCIER DU FILET.

Les chevaux qui résistent aux effets du mors en s'encapuchonnant ne peuvent devenir légers que par l'action de *scier du filet*. Ce moyen élève la tête et ramène l'encolure à sa position normale.

SELLE.

On ne connaît les amis qu'après les avoir mis à l'épreuve.

SENTIR SON CHEVAL.

Le tact ménage les susceptibilités et fait naître la sympathie.

SOLLICITER.

C'est alors qu'on demande un service qu'il faut de la dignité.

SOUBRESAUT.

La fanfaronnade prend tous les tons pour effrayer la pusillanimité.

SOUPLE.

Les études premières bien comprises conduisent à l'érudition.

SOUTENIR UN CHEVAL.

L'adversité a droit à notre commisération.

SURMENER UN CHEVAL.

La violence de la faiblesse ressemble à la folie de l'ivrogne.

SURPRENDRE UN CHEVAL.

Il y a de la déloyauté à se venger d'un ennemi sans défense.

SELLE.

Un œil habitué sait, par la simple inspection d'une *selle*, juger de sa bonté ; mais on ne peut en acquérir la certitude qu'après l'avoir essayée.

SENTIR SON CHEVAL.

Le cavalier qui *sent son cheval* juge en quelques minutes quel est son degré d'éducation, et en tire aussitôt tout le parti possible.

SOLLICITER.

Plus les forces des parties mobiles du cavalier devront être énergiques, plus son buste devra être soutenu. C'est alors que le cheval, *sollicité* par des forces vraiment puissantes, répondra franchement aux demandes de son cavalier.

SOUBRESAUT.

La force morale du cheval est en raison directe de la timidité du cavalier. Une assiette chancelante, une main incertaine laissent au cheval toute latitude pour se livrer à des *soubresauts* ou à tout autre mouvement qui prendra aussi sur la force morale du cavalier.

SOUPLE.

Si l'*assouplissement*, tel que je l'ai décrit et défini, précède bien tous les autres exercices, l'éducation du cheval acquerra bientôt un fini que l'on n'obtiendrait qu'imparfaitement par d'autres moyens.

SOUTENIR UN CHEVAL.

L'équitation bien entendue possède les moyens de *soutenir* les chevaux mal construits, en reportant sur les parties fortes le poids qui surcharge les parties faibles. L'écuyer qui regarderait ce genre de chevaux comme indigne de son mérite ne comprendrait l'art qu'à demi.

SURMENER UN CHEVAL.

Quiconque *surmène un cheval* est un sot ou un bourru, et quelquefois l'un et l'autre.

SURPRENDRE UN CHEVAL.

Les mouvements brusques de la main ou des jambes *surprennent* désagréablement tous les chevaux, et surtout ceux qui sont fins et attentifs. Ceux-ci répondent, pour l'ordinaire, comme on les a sollicités, tout en plaignant l'espèce humaine de son peu de discernement.

T

TATER SON CHEVAL.

Il faut peu de temps à l'homme de sens pour juger son adversaire.

TERRE-A-TERRE.

Il faut mettre des bornes à la licence même avec des amis éprouvés.

TÊTE AU MUR.

Les difficultés ne se présentent sous une forme gigantesque que parce qu'elles ont des pygmées pour adversaires.

TRAVAIL DES CHEVAUX EN LIBERTÉ.

Les petites choses bien faites peuvent avoir de l'importance.

TRAVAIL EN PLACE.

Le recueillement prépare les éléments d'une grande œuvre.

T

TATER SON CHEVAL.

Celui qui possède le sentiment équestre jugera promptement des dispositions physiques et morales du cheval, et le *tâtera* avec fruit.

TERRE-A-TERRE.

Le *terre-à-terre* est l'un des airs relevés le moins dangereux pour la construction du cheval ; mais il faut, avant d'aborder ces difficultés, que le cheval passe par la filière d'exercices qui rendent soumis à toute espèce d'airs bas.

TÊTE AU MUR.

Tous les airs de manége ont pour règle ce principe : équilibrer le cheval. Le cavalier qui aura le mécanisme assez exercé pour donner cette précieuse position au cheval exécutera avec facilité la *tête au mur* et toutes les autres difficultés de l'art.

TRAVAIL DES CHEVAUX EN LIBERTÉ.

On regarde le *travail des chevaux en liberté* comme une chose insignifiante. Pour le commun des cavaliers, cette supposition est possible; mais, pour l'écuyer instruit et observateur, il en est tout autrement. Celui-ci doit connaître le degré d'intelligence du cheval, savoir s'en faire craindre et s'en faire aimer, distinguer si ces désobéissances sont dues à l'ignorance ou à la mauvaise volonté, quand et comment le cheval comprend ses gestes ou les diverses intonations de sa voix, et appliquer à temps la récompense ou le châtiment. L'écuyer doit en outre suivre la série des phénomènes qui lui font captiver toute l'attention du cheval. C'est ce genre d'exercice dirigé avec discernement qui fait d'un écuyer habile un philosophe, car le cheval lui suggère maintes réflexions qui le conduisent à mieux connaître l'esprit humain.

TRAVAIL EN PLACE.

Le *travail en place* est au cheval ce qu'est le gréement au navire. L'assouplissement qui se pratique au repos donne au cheval une plus grande et une plus belle facilité de mouvements, comme un bon gréement donne au navire plus de sûreté et de rapidité. En joignant au travail en place le ramener, qui peut être comparé à la boussole du navire, on obtiendra des directions justes d'un point à un autre.

TRAVERSER.

On tombe souvent dans l'ornière dès qu'on s'éloigne de la route tracée.

TRÉPIGNER.

La colère trahit la faiblesse de l'esprit.

TRIDE.

L'amour du beau fait admirer la nature et chérir l'art qui en est l'image.

TROT.

La volubilité du langage ne doit pas en détruire l'harmonie ni diminuer la netteté des pensées.

U

UNIR UN CHEVAL.

Les défauts que nous reprochons à nos subordonnés sont parfois le reflet des nôtres.

V

VAILLANT (UN CHEVAL).

Pourquoi les belles âmes sont-elles aussi rares?

TRAVERSER.

Le cavalier qui ne tient pas son cheval entre la main et les jambes le laisse trop maître de ses forces pour qu'il ne cherche pas quelquefois à se *traverser*.

TRÉPIGNER.

On a souvent confondu le piaffer avec le *trépigner*, bien que les mouvements du premier soient liants et cadencés, tandis que ceux du second sont saccadés et presque convulsifs. Les défenses qui suivent le trépigner parlent assez haut pour que le cavalier ne fasse pas la sourde oreille.

TRIDE.

On entend par *tride* le mouvement prompt et cadencé des jambes du cheval. L'art consiste à reproduire, sur des constructions vicieuses, le beau que donne naturellement une belle construction.

TROT.

Depuis quelque temps l'on ne recherche plus chez les chevaux qu'une seule qualité, la vitesse : aussi le cheval beau trotteur a bientôt changé l'allure régulière du *trot* contre celles défectueuses de l'entrepas et de l'aubin. Quand donc comprendra-t-on mieux la nature du cheval? Pauvres chevaux!

U

UNIR UN CHEVAL.

On recommande à l'élève d'*unir son cheval* lorsque, à l'allure du galop, il l'a laissé se désunir. Comme ces faux mouvements sont dus à la maladresse du cavalier, il faut s'opposer à tous mauvais traitements de sa part, et le convaincre qu'il est toujours la cause de ce que son amour-propre pourrait attribuer au cheval.

V

VAILLANT (UN CHEVAL).

Le cheval *vaillant* est celui qui réunit le plus de qualités morales et physiques. La difficulté de rencontrer de pareils chevaux porte à croire qu'ils sont passés de mode. Les mauvaises langues prétendent que nos chefs de haras ne sont point étrangers à cette disparition.

VENTRE A TERRE.

Che va piano, va sano, che va sano, va lantano.

VOLONTAIRE.

L'insubordination demande une pomme aujourd'hui, demain elle exige la lune.

VOLTE.

La forme de la terre est pour nous de peu d'importance; mais le fini de ses détails mérite notre attention.

VOLTE (DEMI-).

On ne doit attaquer les difficultés qu'avec la conviction de les combattre avec succès.

VOLTIGER.

Sans intelligence l'art ne peut captiver les faveurs du public et se rendre digne de ses suffrages.

PARTISAN.

Les grandeurs s'éclipsent, le bruit s'éteint : oh! mes chères illusions!.... Adieu!!

VENTRE A TERRE.

On n'abuse pas impunément des forces du cheval. En le faisant courir *ventre à terre*, on prend sur le brillant de ses formes et on le conduit promptement à sa ruine. Un cheval vaut-il plus que les cinq minutes de loisir qu'il doit aux folles rêveries de son noble maître?

VOLONTAIRE.

Les jeunes chevaux qui n'ont point été assouplis sont, par cette raison, plus sujets à être *volontaires*. Les concessions qu'on leur fait, et qui paraissent d'abord de peu d'importance, croissent insensiblement et dégénèrent en défenses. Il faut donc ne rien passer aux jeunes chevaux si on veut les mettre promptement sous la dépendance des aides.

VOLTE.

La ligne circulaire qui constitue la *volte* est insignifiante par elle-même. La difficulté consiste à la faire parcourir au cheval avec la plus exacte précision de mouvements.

VOLTE (DEMI-).

Dans le doute, abstiens-toi. Le véritable cavalier n'entreprend que ce qu'il croit avoir la conviction de bien faire; et, dans ce cas, la *demi-volte* sera d'une exécution aussi facile pour lui que pour son cheval.

VOLTIGER.

La *voltige* exécutée avec grâce exige plus que de l'adresse. C'est l'intelligence qui enfante les belles choses.

PARTISAN.

Le cheval *Partisan* était de pur sang et d'origine anglaise; on le crut indomptable : le fini de son éducation démontra le contraire.

DIALOGUES

SUR L'ÉQUITATION

ENTRE

LE GRAND HIPPO-THÉO

DIEU DES QUADRUPÈDES,

UN CAVALIER ET UN CHEVAL.

PREMIER DIALOGUE

LE GRAND HIPPO-THÉO, DIEU DES QUADRUPÈDES, UN CAVALIER ET UN CHEVAL.

LE DIEU.

Assez de coups d'éperons et de cravache ont été distribués souvent sans discernement; assez de ruades et de sauts de toute espèce y ont répondu, et cela sans protocole, sans déclaration de guerre préalable. Il est temps que cela finisse; il est temps qu'après ce duel, vienne l'explication. Qui sait même si je ne ferai pas déjeuner ensemble les parties belligérantes? Il est vrai qu'une petite difficulté s'opposait à toute explication : je la lève. Quadrupède, tu vas parler. Fais usage de tous les moyens que peuvent te donner les sciences physiques et anatomiques; dis si les rigueurs qu'exercent sur toi ces impérieux cavaliers sont bien ou mal à propos employées, ou si tes élans de méchanceté sont dans ton caractère. En vertu de ma toute-puissance, je t'accorde pendant une heure le don de la parole.

Et toi, cavalier, tu parleras à ton tour ; tu m'adresseras tes plaintes, tu en feras valoir la justesse. Je veux savoir si tu es digne du présent le plus noble et le plus utile que tu tiennes de la nature pour alléger tes peines et accroître tes jouissances. Mais surtout évitez les personnalités et les injures, qui ne prouvent rien. Commencez donc, et comptez l'un et l'autre sur mon impartialité.

LE CAVALIER.

A moi d'abord, comme au plus ancien dans l'exercice de la parole, et que votre Toute-Puissance juge si je n'ai pas lieu de me plaindre. Depuis cinq minutes, je ne puis parvenir à mettre le pied dans l'étrier. J'ai beau, par des : Holà ! par des saccades de bride, vouloir faire comprendre à l'animal qu'il est indocile, il n'en tient aucun compte, et plusieurs fois il a failli me casser la jambe en détachant malicieusement quelques ruades.

LE DIEU, *s'adressant au cheval.*

Qu'avez-vous à répondre à cette accusation ?

LE CHEVAL.

Une des qualités les plus précieuses que j'aie reçues en naissant de votre toute-puissance est l'action. J'ai pensé que c'était pour en faire usage. Ce seigneur cavalier, dont les goûts diffèrent entièrement de ceux de mon ancien maître, n'a pas su jusqu'à présent m'en faire comprendre la différence. Lui, leste et adroit, était glorieux de déployer son agilité en m'enfourchant, et m'excitait à caracoler, puis me donnait un coup de bride

pour me lancer au galop. Bien que ce dernier moyen fût inopportun, et qu'il m'eût été facile de m'y refuser, je m'y soumettais complaisamment. Maintenant, je ne puis comprendre que les mêmes moyens doivent avoir des effets opposés. Il est vrai que la douleur que fait naître la brusque pression du mors m'est bien pénible; mais ce beau cavalier a toujours les rênes trop longues, je ne la ressens qu'une minute après m'être déplacé; souvent même je me débarrasse des rênes par la prestesse de mes mouvements, et me livre, croyant bien faire, à mes inspirations fougueuses. J'entends bien des : Holà! mais comme mon impatient cavalier ne s'est pas donné la peine de me bien faire comprendre la valeur de ce mot, je ne puis en tenir compte.

LE DIEU.

Que devait-il donc faire?

LE CHEVAL.

Me mettre un caveçon sur le nez, se placer devant moi et en tenir la longe en me regardant avez bonté, et me faisant connaître par des caresses sa bonne volonté; pendant ce temps, faire mettre le pied à l'étrier à un palefrenier, puis me rassurer avec des intonations de voix douces et des syllables sonores. Si l'impatience mettait mon attention en défaut, alors un petit coup de caveçon sur le nez m'y rappellerait. Cet expédient n'aurait pas été renouvelé deux ou trois fois que je serais devenu d'une sagesse exemplaire; mais pour cela il faut trouver le moyen de rendre intelligible ce qu'on veut nous ap-

prendre, et, comme le voit votre Toute-Puissance, ces messieurs ne s'en donnent guère la peine. Quant aux coups de pied, il me semble toujours voir des palefreniers brutaux qui me fouettent les jambes, et la peur rend sujet aux méprises : *Chat échaudé craint l'eau froide.*

LE DIEU.

Eh bien ! messire cavalier, que pensez-vous de pareils arguments ? Il me semble qu'ils rendent la réplique difficile.

LE CAVALIER.

Je ne savais pas qu'il fallût de semblables procédés avec un animal dont la condition est l'esclavage, que son manque d'intelligence doit soumettre à tous nos caprices.

LE DIEU.

Êtes-vous donc bien sûr de ce que vous avancez là ? Mais, en admettant que le cheval soit moins intelligent que vous, n'est-ce pas une raison pour employer cette même intelligence, dont vous vous accordez la possession exclusive, à lui faire connaître ce que vous désirez ? Mais, avant d'aller plus loin, tenez-le pour bien dit, et n'oubliez jamais que le cheval est doué de facultés intellectuelles que votre vanité seule vous empêche de reconnaître, et qu'enfin, parce qu'un *drap* est moins fin qu'un autre, *ce n'en est pas moins du drap.*

LE CAVALIER.

Je consens à passer condamnation sur ce point ; cependant je ferai observer à votre Toute-Puissance que nos

docteurs ès sciences et arts ont jugé cette question tout autrement. Je reviens à ma querelle. Quand, tant bien que mal, je suis parvenu à me placer en selle, nouvelles méchancetés de la part du cheval ; il fait ce qu'on appelle le dos de carpe, et de là une succession de sauts qui me désarçonnent. En quoi ai-je donc tort ? Mes actions ont été jusqu'ici on ne peut plus inoffensives, vous le voyez : il n'entend rien aux bons procédés.

LE CHEVAL.

Le tact si fin dont nous a doués votre divinité nous fait sentir promptement la maladresse et le peu de science de notre cavalier. D'abord, sa position incertaine et vacillante dérange et brouille nos allures les plus naturelles : qu'est-ce donc s'il veut nous assujettir à ses mouvements maladroits et brusques ? Ai-je tort de lui faire connaître que je n'aime point à être maltraité, et qu'il doit apprendre les règles d'un art avant de le mettre en pratique ?

LE CAVALIER.

Eh ! qu'ai-je besoin, moi, homme civilisé, d'apprendre ce que les peuplades sauvages exécutent si bien d'elles-mêmes et sans principes ? Si je suis riche, ne puis-je donc pas, à force d'argent, trouver un cheval à ma convenance, et m'exempter par là de jouer le rôle d'artiste ? Encore une fois, seigneur, le cheval secoue trop le joug auquel il doit être soumis par les lois de la nature.

LE DIEU.

C'est à moi de répondre à votre orgueilleuse sortie.

D'abord, je vous apprendrai que, sous les rapports de la force physique, le sauvage est supérieur à l'homme civilisé. Comme l'argent n'est rien pour lui, il doit chercher les moyens de pourvoir à son existence, et, pour y parvenir, il passe des journées entières sur son cher compagnon ; et c'est depuis son enfance qu'il se livre à ces courses périlleuses qui le rendent solide cavalier. Puis, les plaines de sable qu'il parcourt ne l'astreignent à aucune attention pour éviter les pierres et les ornières qui encombrent et coupent vos chemins si étroits et si remplis de voitures et d'obstacles de toute espèce. Croyez-vous donc que l'or entassé dans vos palais somptueux vous empêche d'apprendre ? Devenez artiste, sinon vos plaisirs seront plus bornés que ceux de l'être dont vous dédaignez le savoir; ou si, en dépit du dieu des arts, vous n'écoutez que votre inepte gloriole, prenez garde de tomber d'une selle dans un cercueil. Je borne là cette juste réprimande, et je continue à vous écouter : peut-être trouverai-je enfin l'occasion de me rendre à vos avis.

LE CAVALIER.

Las de rester toujours en place, je veux faire marcher mon cheval et me diriger vers les promenades fréquentées pour faire admirer ma grâce et mon maintien. Eh bien ! après avoir longtemps bataillé en pure perte, je suis forcé de céder et de continuer, bien malgré moi, à pied, la promenade que je m'étais promis de faire à cheval. Qu'y a-t-il donc à faire contre un animal si fort

et si brutal? Il me semble que, s'il avait la noblesse que vous lui supposez, il devrait être glorieux de déployer ses belles formes en présence d'un public, sinon connaisseur, du moins amateur.

LE CHEVAL.

Ma réponse est simple et facile. Comme vos moyens pour me transmettre votre volonté sont incertains, sans justesse, et qu'ils me contraignent douloureusement sans me faire rien comprendre, vous ne devez pas trouver mauvais qu'ayant la libre disposition de l'emploi de mes forces, j'évite ce qui m'est pénible.

LE CAVALIER.

Je vous demanderai maintenant pourquoi, mes moyens d'exécution étant toujours les mêmes, vous n'êtes récalcitrant que temps à autre. N'est-ce pas là du caprice et de la mauvaise volonté?

LE CHEVAL.

Non, c'est une preuve de mon peu de rancune. J'oublie promptement ce que votre ignorance a produit et reviens souvent à mon bon naturel de cheval; mais bientôt vos mouvements m'extrapassent tellement qu'il me faut, malgré moi, renoncer à une promenade qui m'eût été agréable et utile. Je préfère rester garrotté dans votre écurie malsaine et souffrir les mauvais traitements de votre palefrenier; car, en cela comme en beaucoup d'autres choses, tel maître, tel valet.

LE DIEU.

J'attends, messire cavalier, que vos plaintes reposent

sur des bases plus solides pour vous donner gain de cause. Jusqu'à présent mon attente a été vaine : continuez donc.

LE CAVALIER.

Votre Toute-Puissance a donné trois allures au cheval ; eh bien ! quand je parviens à le faire bouger de place, je veux d'abord l'acheminer au pas et droit devant lui, puisqu'il marche sur une route droite. Alors, nouvelle marque de désobéissance de sa part : ou il trotte, ou il s'arrête ; il se jette à droite ou à gauche et m'expose à tomber dans quelque fossé : cependant mon intention était qu'il marchât bien droit. A quoi attribuer ces nouveaux caprices ?

LE CHEVAL.

A vous, toujours à vous, messire cavalier ; de deux choses l'une : ou je dois et peux disposer de mes forces, alors ma volonté devient libre, et je m'en sers comme le fait tout être pensant ; ou bien vous en paralysez l'action volontaire, et je dois me soumettre. Dans ce dernier cas, il faut que vous connaissiez quels sont les mouvements qui me sont naturels pour qu'ils soient les mêmes quand vous me dirigez. Ainsi, vous devez ne m'activer que légèrement pour me faire prendre l'allure du pas et entretenir ce même degré de force afin qu'elle ne change pas ; pour cela, il faut que la pression de vos jambes soit graduée sur ma sensibilité et sur mon action primitive. Vous faites tout l'opposé : vos jambes mal assurées et éloignées de mes flancs ne se font sentir

que par à-coup et toujours brusquement, puis s'éloignent immédiatement ; il vous est impossible, avec cette grotesque position, de me faire comprendre que c'est l'allure du pas que vous exigez de moi. Puis, des mouvements contraires me sont indiqués par votre traîtresse de main, car tout être sensible cherche à fuir la douleur, et c'est ce que je fais en revenant sur moi-même pour éviter la pression insupportable du frein qui me punit d'une faute que je n'ai pas commise. Quant à l'habitude de *louvoyer* dont vous vous plaignez, je vais chercher à vous faire comprendre par une explication physique que l'inégalité de force entraîne naturellement l'inégalité de poids ; et que celui de mon corps, tantôt porté à droite, tantôt porté à gauche, ne peut être convenablement réparti sur mes quatre jambes, ni leur donner une mobilité toujours la même ; or, ou votre main maladroite me donne ces diverses inclinaisons, ou, n'étant conduit par rien, je prends indistinctement ces positions, et de là surviennent les mouvements inégaux qui vous déplaisent. Suis-je sorcier ? Non. L'êtes-vous davantage ? Rien ne le prouve jusqu'ici.

LE CAVALIER.

Aurez-vous les mêmes arguments à m'opposer pour le trot, qui vous est assez familier, il est vrai, mais que je ne puis modérer ni accélérer comme je le voudrais ? D'où viennent donc ces deux extrêmes ? N'oubliez pas de relater dans votre réponse la cause pour laquelle, malgré le prix exorbitant que vous m'avez coûté, vous êtes sujet

aux génuflexions. Dites aussi pourquoi vos fers se rencontrent (ce qu'on appelle forger), ce qui est on ne peut plus choquant pour l'oreille d'un gentleman qui n'apprécie le cavalier que par les qualités de son cheval. Est-ce par malice ou mauvaise volonté que vous me faites regarder d'un air de pitié par tous les amateurs qui vous prennent pour une haquenée? Répondez.

LE CHEVAL.

Je vais répondre à toutes vos questions, quelque nombreuses qu'elles soient; mais pour cela je dois procéder par ordre. La cause qui me fait accélérer le trot est la même que pour le pas; il en sera ainsi pour toutes les allures tant qu'il n'y aura pas rapport exact entre vos poignets et vos jambes. Non-seulement une juste entente entre ces deux puissances est utile pour entretenir le degré de force convenable à la continuité de telle ou telle allure, mais elle nous donne encore cet équilibre qui nous fait sentir et apprécier les moindres sujétions du frein et des jambes et nous engage à y répondre. Vous devez donc de toute rigueur nous donner cette position et cet équilibre. Admettez (et vous y êtes tout disposé) que nous soyons sans intelligence aucune, et expliquez-moi comment vous, beaucoup plus faible que nous, vous parviendrez à disposer notre masse pour lui faire prendre telle ou telle direction, si vous négligez les lois de l'équilibre. Mon corps étant porté sur quatre colonnes, ne faut-il pas les surcharger ou les alléger alternativement pour les fixer ou les mobiliser? n'est-ce pas

par de certaines positions de corps que vous y parvien drez? Ceci admis, étant doué d'intelligence et de volonté, ai-je tort de me refuser aux mouvements qui n'ont pas été précédés d'une position convenable? Votre reproche sur le prix que je coûte à votre seigneurie n'est pas de mon ressort. Il s'agit de supercheries et nous sommes étrangers à ces sortes de gentillesses que possède exclusivement l'espèce civilisée. Apprenez donc à distinguer les proportions qui font le bon cheval, et à reconnaître si aucune trace accusatrice de la barbarie des maîtres auxquels il a appartenu n'est pas la cause de ses résistances et du mauvais service qu'il rend. Les génuflexions et le contact des fers peuvent être l'effet, soit des vices que je viens de signaler, soit de votre mauvaise manière de nous diriger; les fausses positions que vous nous laissez prendre entraînent naturellement une irrégularité de mouvement qui nous expose, ainsi que vous, à toutes sortes de positions disgracieuses et même dangereuses. Votre amour-propre est froissé, dites-vous; mais si nous en avons aussi nous-mêmes, combien plus ne l'est-il pas par votre maladresse qui nous empêche de déployer toute la grâce et la souplesse de nos mouvements!

LE DIEU.

Que concluez-vous de cette dissertation, messire cavalier? Rappelez-vous que c'est savoir quelque chose que d'avouer qu'on ne sait rien. Vous êtes ici pour vous donner réciproquement des conseils, et pour cela il faut rendre justice à qui de droit; revenir sur une fausse im-

pression et se rendre à l'évidence est le fait d'un galant homme. Que dois-je augurer de vous?

LE CAVALIER.

Votre Divinité trouverait fort mal, je pense, que sans être convaincu, j'adhérasse aux raisonnements d'autrui. J'ai vu tant de savants appuyer des doctrines différentes les unes des autres sur de si beaux raisonnements, et par une logique si subtile, qu'ils me paraissaient tous avoir raison. Le cas dont il s'agit n'est pas le même, il est vrai; mais, je dois vous l'avouer, votre quadrupède a un terrible adversaire à combattre, l'amour-propre! J'ai voulu jusqu'à présent mettre tous les torts du côté du cheval, maintenant je me contente de croire qu'il n'y avait pas de ma faute; vous voyez que vous avez en partie gain de cause. Prenez patience, et laissez-moi continuer mes interpellations; il me semble avoir de quoi me justifier et faire bientôt pencher la balance de mon côté.

LE DIEU.

Je le souhaite, puisque vous y tenez si essentiellement; mais j'en doute, car le cheval me paraît bien *ferré*.

LE CAVALIER.

En admettant que je sois pour quelque chose dans votre vitesse plus ou moins irrégulière, en serait-il ainsi pour les résistances que vous manifestez opiniâtrement quand je veux vous faire tourner à droite ou à gauche? J'imite cependant plusieurs excellents cavaliers de mes amis. J'ai vu quels moyens ils employaient pour faire

changer de direction à leurs chevaux, et j'ai vu ceux-ci y répondre très-vivement. Comment se fait-il qu'avec le même procédé je n'obtienne pas le même résultat ?

LE CHEVAL.

Je vais à mon tour, messire cavalier, vous faire des concessions. Vous n'ignorez pas que le grand Hippo-Théo ici présent a mis dans nos formes autant de variété qu'il y a de sujets, c'est-à-dire qu'à l'exemple de l'espèce humaine, où on ne rencontre pas deux êtres doués du même physique et des mêmes proportions, de même il n'y a pas deux chevaux d'une construction pareille. De là viennent les difficultés que présentent certaines conformations. C'est par suite de ces belles proportions, jointes à de l'action primitive, que des cavaliers, même ignorants, obtiennent de l'obéissance : dans ce cas, l'honneur que s'attribue le cavalier est dû tout entier aux dispositions naturelles du cheval ; les chevaux moins bien partagés de la nature ont attendu vainement jusqu'ici de bons cavaliers pour qu'il y eût compensation.

LE CAVALIER.

Comment ! logicien quadrupède, vous n'admettez pas qu'il y ait des chevaux d'un caractère méchant, et vous mettez toutes leurs défenses sur le compte de leur conformation et de la manière dont ils sont conduits ? Ceci demande une plus ample explication ; rendez-moi raison aussi de la résistance de ces chevaux qui sont moins bien conformés, et indiquez-moi le moyen d'en tirer tout le parti possible. Vous voyez que ma grandeur n'est pas

sans quelque bonté, puisqu'elle veut bien descendre jusqu'à vous demander un avis.

LE CHEVAL.

Je vous le répète, respectable maître, il n'est pas de chevaux bien conformés (à quelques exceptions près) qui se livrent à des actes de méchanceté. Les chevaux n'ont rien de ce qui engendre ce vice ; ils ne connaissent ni la vanité, ni l'orgueil, ni la cupidité, ni l'hypocrisie, ni la bassesse, ni l'avarice, ni l'ambition, ni l'égoïsme, etc. Sur quoi baseraient-ils leur méchanceté, qui n'existerait même pas chez l'espèce humaine sans ces vices, accrus par la civilisation? Pour quelle cause le cheval, étant le plus fort et ayant une construction supérieure à la vôtre pour la marche, ne vous porterait-il pas avec fierté, même avec gaieté, car votre propre poids, bien disposé, ne lui coûterait pas plus à porter qu'il ne vous coûte de suivre nos mouvements? Nous ne pouvons donc être méchants naturellement, puisque tout ce qui donne naissance à la méchanceté nous est inconnu ; mais vos mauvais procédés, votre ignorance peuvent nous donner ce défaut. Je vous ai déjà dit qu'un cheval d'*action* et bien proportionné dans ses formes y était moins sujet ; je vais vous en expliquer la raison. Vous concevez facilement qu'un cheval bien soudé dans ses articulations, exempt de tares et le corps tellement bien charpenté qu'il pourrait pour ainsi dire suivre l'oiseau dans son vol, ne laissera rien à désirer ni physiquement ni moralement, si avec cette bonne construction il possède ce qu'on ap-

pelle le feu sacré, ou cette action qui se renouvelle d'elle-même. Tels sont les bons chevaux de race anglaise. Car, bien qu'on m'ait vendu comme originaire de ce pays, je suis natif du Mellerault; et quoique la race de cette contrée donne quelques bons chevaux, nous sommes, à notre grand regret, forcés de reconnaître la supériorité de nos frères d'outre-mer. Si votre seigneurie veut bien questionner notre divin créateur, il lui dira, je n'en doute pas, la cause de cette différence entre les diverses races. Pour moi, je reviens au bon cheval, de quelque pays qu'il soit originaire. L'équilibre étant la base de tous nos mouvements, plus la régularité de nos proportions nous en rapproche, moins le cavalier sera obligé de s'occuper de nous. Cette position première étant indispensable pour obtenir facilement celle qui indique que nous devons changer de direction ou d'allure, vous concevez qu'alors nous sommes disposés naturellement à répondre avec promptitude et facilité, puisque aucun de ces mouvements ne cause ni effort ni confusion dans nos idées. Maintenant, il me sera d'autant plus facile d'expliquer pourquoi les chevaux tarés, faibles, disproportionnés dans leurs formes, sont plus difficiles à conduire et deviennent rétifs, que j'ai eu en partage dès ma naissance une partie de ces imperfections, auxquelles bientôt les autres ont succédé. Je puis en parler, non par tradition, mais bien par expérience. J'ai d'abord été monté trop jeune, à quatre ans. La crue est prompte dans nos pays; ce qui demande un travail modéré de

notre part. A sept ans, nous avons beaucoup plus de vigueur qu'à six : ce devrait être une raison pour ne nous demander un travail de force et de longue haleine qu'à sept ans au moins. En outre, il ne faudrait pas jusqu'à l'âge de quatre ans nous abandonner dans un herbage, à la merci d'un gardien brutal qui nous effraye et nous fait prendre du dégoût et de l'antipathie pour tout ce qui est homme. Il en résulte que, vendus à cet âge, nous sommes sauvages et soupçonneux, n'ayant aucune idée de ce que nous devons faire : aussi, selle, bride, etc., tout est pour nous sujet de crainte et d'effroi, et nous cherchons naturellement à les éviter. Quand, pour nous donner la connaissance de ces objets, on nous maltraite sans raison et sans pitié, croyez-vous que ce soit à tort que nous fassions usage de tous nos moyens de défense, tels que ruades, coups de dents, enfin tout ce qui peut éloigner l'ignorant qui nous rend victimes de ses brutalités? Pourquoi ne nous apprivoise-t-on pas dans une écurie dès l'âge de trois ans, en nous faisant soigner par des gens d'un caractère doux et patient? Pourquoi ne pas nous faire herser quelques heures dans la journée, travail que l'on augmenterait à mesure que nos forces croîtraient, et qui nous familiariserait aussi avec les habitudes et les manières de l'homme, qui bientôt deviendrait notre meilleur ami? Bien loin de là, on nous rend hargneux, puis on nous monte trop jeunes. Comme je l'ai déjà dit, une bonne construction peut racheter ces deux torts, si toutefois le cheval échoit en

partage à un écuyer instruit et patient. Mais si, comme moi, il a les reins longs, la croupe étroite, les cuisses effilées, et si avec ces vices naturels il tombe dans les mains d'un homme inexpérimenté, ce qui m'est arrivé à plusieurs reprises, sera-t-il étonnant de le voir récalcitrant? La défectuosité de ma partie postérieure me rend naturellement lourd à la main : de là vient la difficulté de me diriger. Il y aurait bien un moyen, à l'aide de mes jarrets hauts et larges, de faire disparaître la contraction que donne la mauvaise construction de mon arrière-main, et de rendre ma tête légère; mais il faudrait, pour arriver à ce résultat, du discernement, du savoir, de l'acquis même, et les écuyers possédant ces qualités sont rares. Aussi notre mauvaise position, restant toujours la même, nous fait employer une force qui combat avec succès toutes celles que le cavalier peut nous opposer, tant qu'elles n'ont pas pour résultat de changer cette position. Cette translation de force et de poids ne pouvant s'obtenir, le mouvement exigé, qui n'en est que le résultat, est d'une impossibilité physique. C'est alors que les imprécations ne nous sont point épargnées; puis arrivent la cravache et les éperons, les saccades de la bride; et comme ce châtiment machinal ne peut amener la position propre aux mouvements qu'on nous demande, nous nous laissons quelquefois rouer de coups sans en apprendre ni comprendre davantage. Quelquefois aussi, poussés au désespoir, pour punir le cavalier de sa brutalité inepte, nous faisons

nos efforts pour nous débarrasser du joug inhumain qu'il nous impose; voilà ce que vous appelez des méchancetés! Réfléchissez donc, et vous changerez bientôt d'avis et de manière d'agir.

LE CAVALIER.

D'après ce que je viens d'entendre, je crois bien avoir parfois fait usage de moyens inopportuns; cependant je me réserve de vous faire encore plusieurs questions, et l'exactitude de vos réponses fera sans doute naître ma conviction. Préparez-vous donc à de nouvelles attaques, pendant que je vais prier le grand Hippo-Théo de me dire pour quelle raison les bons chevaux abondent chez telle nation, et sont beaucoup plus rares chez telle autre, et, sans aller plus loin, je citerai la France et l'Angleterre.

LE DIEU.

La demande que vous me faites, messire cavalier, ne parle pas en faveur de vos connaissances *hippiques*. Ignorez-vous donc que votre pays a été le mieux partagé en bonne race chevaline, et que c'est votre peu de goût pour ces animaux, votre peu d'esprit national, qui en ont fait dégénérer les races? Au lieu d'avoir recours à des croisements bien assortis, qui les eussent perfectionnées, vous les avez laissées s'abâtardir. Aussi combien de fois ne me suis-je pas reproché de m'être trompé dans le choix des contrées que j'ai favorisées! Cependant c'est peut-être un bien, car jamais vous ne vous seriez résignés aux sacrifices qu'eût exigés de vous le besoin de perfectionner les races. Quel souverain français eût osé

employer, comme Henri VIII, les moyens les plus violents, jusqu'à faire tuer toutes les juments qu'on ne jugeait pas propres à une reproduction convenable? Quant avez-vous consenti aux plus grands sacrifices, ainsi que l'ont fait les Anglais, pour acheter des étalons arabes et les faire transporter à grands frais dans votre pays? N'aimant pas les chevaux, vous ne vous donnez pas la peine de chercher ce qui leur convient, comme pansements, soins hygiéniques, promenades, etc. Il est vrai que les nobles lords mettent parfois leurs fiers coursiers à de rudes épreuves; mais aussi il n'est pas de petite maîtresse entourée de plus de soins qu'ils n'en ont quand ils rentrent dans leur belle et salubre écurie. Le palefrenier est tout entier à son cheval dont il est le domestique exclusif. Pour empêcher que le cheval ne se refroidisse, il l'essuie avec un linge, et ne cesse de le frictionner ainsi qu'après l'avoir séché entièrement et lui avoir rendu le poil lisse et brillant comme la soie; puis les naseaux et la bouche sont lavés avec de l'eau et du vinaigre; les jambes sont enveloppées avec des bandes de flanelle, pour éviter que la fatigue ne tombe dans les extrémités et n'engorge les tissus cellulaires; la nourriture ne leur est donnée qu'avec beaucoup de ménagement; enfin on s'occupe de tout, même du degré de chaleur de l'écurie, qui se calcule à l'aide d'un thermomètre, pour qu'elle soit en rapport avec la température extérieure. Les Français, au contraire, sont forcés d'exiger peu de leurs chevaux, placés dans des conditions défavorables; et ce qui

contribue à les rendre promptement incapables d'aucun bon service, c'est le peu d'intérêt qu'on leur porte. Le cheval rentre dans son écurie, suant, essoufflé ; son maître ne s'en occupe pas ; une couverture légère est mise sur son dos, et le palefrenier, espèce de maître Jacques, occupé à faire la cuisine ou tout autre détail intérieur, laisse ce malheureux quadrupède vis-à-vis de sa botte de foin : heureux encore quand il ne lui lave pas le ventre pour enlever la boue dont il est couvert ! De là les transpirations arrêtées, les fluxions de poitrine qui réduisent le pauvre animal à la dernière extrémité. Et vous pensez, messire cavalier, que cette insouciance de votre part ne détruira pas les qualités du meilleur cheval ? Détrompez-vous, elle lui est plus perfide que la peste et la famine. Je crois vous avoir assez expliqué comment les races s'améliorent ou dégénèrent ; écoutez pourtant encore ce mot d'un connaisseur devenu aveugle. Il entendait dire à côté de lui qu'un cheval était superbe : « Il est donc bien gras, répondit-il, car les Français n'estiment le cheval qu'à l'égal du cochon, c'est le plus gros qui est le meilleur. » La critique est sanglante, mais elle est exacte, du moins pour la plupart des Français qui ont des chevaux.

LE CAVALIER.

Malgré tout le respect que j'ai pour votre Toute-Puissance, je ne puis m'empêcher de lui dire qu'elle nous traite un peu durement. Cependant je puis affirmer que si ses conseils ne sont pas suivis à la lettre par la géné-

ralité, du moins seront-ils déjà pour moi la cause de progrès sensibles dans les soins qu'il est essentiel, je le vois, de porter à ce digne ami de l'homme. Nos haras commencent à s'occuper de l'amélioration des races, et tout porte à croire qu'avant peu nous rivaliserons de zèle avec nos voisins d'outre-mer. Nous arriverons ainsi, sinon à la même perfection, du moins à nous en rapprocher davantage. Pour cela, il faut que votre divinité jette quelquefois un œil de commisération sur nos actions. L'Italien dit qu'avec de la patience tout est possible; si vous daignez croire à cette maxime, nos progrès seront infaillibles.

LE DIEU.

Comptez sur moi, messire cavalier; mon pénétrant regard ne laissera aucune de vos bonnes tentatives sans encouragement ni récompense.

LE CAVALIER.

Je reviens à vous, noble animal, et vous prie, pour dernière question, de m'expliquer la cause de vos refus quand je veux vous faire prendre le galop sur tel ou tel pied ou vous faire fuir les hanches, et de me dire par quel procédé j'obtiendrai de vous ces différents mouvements, sans contrainte ni de votre part ni efforts de la mienne. Vous voyez que mon désir est d'arriver à vous conduire d'après les règles puisées dans la nature. N'en refusez donc pas la connaissance à celui qui bientôt n'aura pas de meilleur ami que vous.

Quiconque se donne la peine de me chercher me trouve toujours. Vous sentez bien, seigneur cavalier, que je suis trop intéressé à la réussite de votre entreprise pour négliger de vous dire tout ce que vous devez savoir avec ma franchise de cheval et sans fleurs de rhétorique. La vérité est une : c'est toujours simplement qu'elle doit être dite. Je suivrai cette marche, malgré la sécheresse qu'elle pourra donner à mes paroles. Quand vous parvenez à me faire prendre le galop, c'est en détruisant l'équilibre d'une allure que vous en obtenez une autre. Ainsi, le trot poussé à l'excès amène le galop, et c'est en forçant et corrompant toutes les positions de cette première allure que vous obtenez la seconde. Quand il en est ainsi, il n'y a pas longtemps de bon cheval. Vous me demandez comment faire prendre l'allure du galop, à quelque cheval que ce soit, sans le contraindre douloureusement et sans s'exposer à courir des dangers..... Excusez ma franchise, sire cavalier, mais je crois que vous ne pourriez pas me comprendre. En l'admettant même, il vous serait impossible d'exécuter ce que vous auriez saisi. Pour cela, il vous manque deux choses : d'abord une position bien ferme, qui vous identifie pour ainsi dire avec toute la circonférence de notre corps ; ensuite assez de sûreté dans l'action des poignets et des jambes pour que votre volonté seule produise le mouvement. Une fois ces deux conditions remplies, rien n'est plus facile que de nous transmettre à l'instant la con-

naissance de ce que vous exigez de nous, et de nous forcer à l'obéissance. Comment y parviendrez-vous? En nous assouplissant d'abord et nous plaçant ensuite ; et comme au galop nos jambes de devant quittent d'abord le sol, il faut les alléger préalablement. De cette manière, cette allure sera gracieuse et s'obtiendra sans effort. Ce que je vous dis pour le galop est également applicable à tous nos mouvements, ou simples ou composés. Rendez-vous toujours compte de l'état de mobilité ou de fixité momentanée dans lequel doivent être nos extrémités pour tout ce que vous avez à nous demander ; puis disposez notre corps de manière à obtenir ce résultat, etvous posséderez tous les secrets de l'équitation. Le travail sur les hanches, étant moins dans la nature, est encore plus compliqué et plus difficile à bien exécuter. Il ne m'est pas possible de vous expliquer quelles sont les forces plus ou moins grandes que vous devez employer, puisqu'elles dépendent de celles que vous oppose le cheval. Aussi faut-il, pour obtenir ces mouvements précis, du tact et surtout le sentiment équestre. Consentez donc à apprendre les principes de cet art, et bientôt votre intelligence vous en fera posséder toute la science. Alors toutes les difficultés que présentent certaines conformations du cheval seront surmontées par vous ; bientôt vous obtiendrez des succès réels, et les jouissances qu'ils vous procureront seront incalculables. Vous conviendrez sans nul doute que le cavalier a toujours tort lorsque le cheval exécute mal un mouvement quelconque ;

car ou il est suffisamment assoupli pour être bien placé : dans ce cas, donnez-lui une position convenable, et l'exécution sera prompte et précise ; ou bien, le cheval n'ayant pas le degré convenable de souplesse, la position ne peut s'obtenir : alors soyez assez prudent pour ne rien lui demander, car ce serait sans aucune chance de succès. Gravez bien dans votre mémoire ces deux mots, qui renferment tous les principes de l'équitation : *équilibre, position*, et votre volonté deviendra la nôtre. Ceci vous explique clairement que, ces conditions étant remplies, nous sommes doux et cessons d'être récalcitrants.

LE CAVALIER.

Je me rends enfin, et soutiendrai contre tout venant, non pas, comme l'a dit Boileau, que le plus sot animal est l'homme, mais que son inexpérience peut l'amener à faire bien des bévues et à se trouver souvent inférieur à l'animal qu'il conduit. Oui, grand Hippo-Théo, je vais de ce pas me faire enseigner les principes de l'équitation, et je réclamerai alors une seconde séance de votre divinité, afin qu'elle daigne m'initier à tous ces mystères et me confirmer dans cette noble science, et je ne monterai mon obligeant coursier qu'après m'être rendu digne de lui. Merci mille fois de la leçon, dont je garderai un éternel souvenir.

LE DIEU.

Adieu, messire cavalier ; je reviendrai, n'en doutez pas ; mais, en attendant ce second voyage, mettez de la persévérance, du zèle ; écoutez patiemment les con-

seils de votre professeur et soyez discret dans vos interpellations, sans toutefois les lui épargner si elles vous paraissent utiles pour éclaircir vos doutes. Lorsque vous aurez reconnu en lui les qualités nécessaires pour vous inculquer ses principes, soumettez-vous sans réserve à ses décisions ; car si ses préceptes sont puisés dans la nature, il ne peut jamais errer dans la marche progressive qu'il vous fera suivre. Néanmoins, pour vous mettre en garde contre quelques vieilles routines qui retarderaient votre instruction, voici quelle doit en être la gradation. Quinze jours suffisent pour assouplir vos cuisses et vos reins, et leur faire prendre cette bonne position qui donnera une juste direction aux forces ; la mobilité purement mécanique des bras et des jambes succédera à ce premier travail. Les moyens de conduire viendront ensuite ; ils serviront de même à assouplir, à placer, enfin à coordonner les forces et les mouvements du cheval. Ainsi, quinze jours pour assouplir les parties qui constituent l'assiette (tenant le cheval en filet, les rênes séparées), huit jours (avec les rênes de la bride) pour l'exercice des bras et des jambes, puis les éperons.

Quelques jours après viendra le galop. Ainsi, au bout d'un mois, vous pourrez vous faire comprendre de votre cheval, puisque déjà, par cet exercice préalable, vous pourrez vous servir de vos forces ensemble ou séparément.

Vous serez loin cependant d'être un écuyer, mais aucun des principes que vous aurez reçus n'aura rien de

hasardé, et tous seront puisés dans l'étude de la science. Vous n'obtiendrez, il est vrai, que des choses simples de votre cheval, mais vous les lui demanderez avec connaissance de cause, puisqu'il y aura un commencement d'accord entre vos poignets et vos jambes. L'exercice raisonné de vos forces vous fera enfin acquérir le tact qui constitue le véritable écuyer. Une fois arrivé à ces brillants résultats, loin de vous contenter du plaisir que vous procureront les mouvements plus ou moins accélérés de ce bel animal, vous vous efforcerez de trouver les moyens de causer avec lui et de vous en faire *écouter*. Vous comprendrez que le cheval a d'autant plus de promptitude dans l'intelligence qu'il sera monté par un cavalier qui, outre les connaissances dans l'art de l'équitation, aura encore en partage le don de la douceur et de la patience, parce qu'il lui sera plus facile de transmettre promptement et avec à-propos tout ce qu'il possède de science et d'expérience. Si au contraire vous avez de la brusquerie dans le caractère, si vous êtes impatient, vos mouvements, quelque exercés qu'ils soient, s'en ressentiront, et le cheval, prompt à vous imiter, deviendra violent et brusque. Si vous êtes méchant, le cheval ripostera à vos injustes corrections par des ruades ou toute autre déplacement violent, et c'est ainsi que la plupart des chevaux se défendent. Soyez calme, au contraire, et le cheval, même le plus rétif de sa nature, deviendra docile. Si vous avez du tact, de la finesse dans le jugement, le cheval se ressentira de ces heureuses dis-

positions et s'imprégnera bientôt de vos qualités comme il l'eût fait de vos défauts. Il est donc évident que quiconque veut s'occuper avec soin de l'éducation du cheval doit faire de cette étude un véritable cours de morale, d'autant plus efficace qu'il lui faudra forcément subjuger ses mauvais penchants et mettre en pratique le précepte d'un ancien philosophe : *Connais-toi toi-même!* Ainsi le cheval peut offrir à l'homme l'occasion d'acquérir les connaissances les plus utiles et les plus difficiles pour lui, car, comme l'a dit un profond moraliste : *Combien de défauts n'attribuons-nous pas aux autres et qui nous appartiennent en propre!* Que de vices, dois-je dire à mon tour, n'attribuez-vous pas à ces intéressants animaux, tandis qu'ils ne proviennent que de l'ineptie ou de la brusquerie du cavalier!

Courage, seigneur cavalier! étudiez avec persévérance, et les plus brillants succès viendront vous récompenser de vos louables efforts.

DEUXIÈME DIALOGUE

LE GRAND HIPPO-THÉO, DIEU DES QUADRUPÈDES, UN CAVALIER ET UN CHEVAL.

LE DIEU.

Fidèle à ma promesse, je viens m'informer, seigneur cavalier, des résultats obtenus par votre assiduité dans l'étude de l'équitation. Veuillez me faire connaître vos travaux, vos succès. Cette lutte continuelle entre l'homme et le cheval est-elle enfin apaisée? Cette entente parfaite, si désirable pour l'un et pour l'autre, est-elle obtenue? Tout cela m'intéresse au plus haut point. Parlez-donc, seigneur écuyer.

LE CAVALIER.

Puisque votre Divinité daigne s'abaisser à ces détails, permettez-moi d'abord, grand Hippo-Théo, de vous attester que les torts du cavalier envers son cheval sont pour la plupart dus à l'ignorance des professeurs. Leurs systèmes, fondés sur des principes pris au hasard, induisent leurs élèves dans des erreurs dont les effets sont

toujours au détriment de la monture. Mais avant d'entrer dans de plus amples détails, veuillez, grand juge, permettre à mon coursier de dire son opinion.

LE CHEVAL.

Je n'ai le don de la parole qu'en présence de mon créateur seulement ; je le regrette pour vous et pour moi, mon maître. Que d'erreurs j'aurais combattues ! Mes avis, dans notre intérêt commun, vous auraient signalé l'inutilité, le danger même de certains principes émis par vos premiers maîtres. Toujours désireux de seconder et même de prévenir vos intentions, j'ai déploré mille fois vos mouvements forcés et contre nature ; tout en maudissant vos inhabiles professeurs, je vous pardonnais vos fautes involontaires, et mon intelligence à votre égard, basée sur votre persévérance à apprendre l'équitation raisonnée, n'a pas été trompée. Vous êtes parvenu à découvrir le professeur qu'il vous fallait ; la vérité de ses principes et ses moyens pratiques peuvent s'analyser facilement. Veuillez donc en faire part au grand Hippo-Théo, puisque c'est de vous qu'il veut apprendre la vérité. J'aiderai votre mémoire au besoin.

LE CAVALIER.

Docile aux avis de votre Divinité, je me suis adressé aux professeurs d'équitation les plus renommés. Assiduité aux leçons, religieuse attention à leurs démonstrations orales ou pratiques, j'ai tout employé. Cependant nul progrès ne couronnait mes efforts. Mes idées restaient confuses, mes mouvements embarrassés et sans

but déterminé. Deux mois de travaux inutiles avaient amené le dégoût; j'aurais infailliblement abandonné maîtres, chevaux et équitation, si le souvenir de vos dernières paroles en m'eût tiré de cet engourdissement moral. Vous m'aviez recommandé de procéder du simple au composé; mes professeurs, au contraire, sans autre préambule, me commandaient doublés, changements de main et autres airs de manége, etc., etc.

LE DIEU.

Je savais la décadence de l'art équestre; je déplorais que son enseignement fût à ce point méconnu. Que d'ennuis pour le cavalier! que de tourments pour le cheval! Comment devait-il agir, ce pauvre animal, soumis à la conduite d'un cavalier ignorant lui-même ce qu'il voulait faire? Mais poursuivez, de grâce, cavalier.

LE CAVALIER.

Fort de vos avis, seigneur, je m'aperçus que mes premières leçons n'avaient rien de rationnel. Je parcourus les manéges de divers pays : même insuffisance d'enseignement! Quelques parties de l'art étaient cultivées; mais les plus importantes étaient négligées. Partout l'ignorance et son obscurité, percée, il est vrai, çà et là de quelques rayons lumineux, mais trop rares pour dévoiler la vérité. Puis, dans ce monde aveugle, on se heurtait sans cesse aux contradictions. Les principes de l'un étaient proscrits par l'autre, et cela sans motif justifié, tout simplement par opposition systématique. Que faire dans ce labyrinthe inextricable? M'arrêter? Non. Mar-

che, marche ! me criait une voix impérieuse ; retrouve le fil d'Ariane perdu par tes devanciers, et tu sortiras triomphant.

LE DIEU.

Sans doute, votre persévérance a été récompensée : vous avez trouvé des écuyers consciencieux dont les études approfondies ont découvert les vrais principes de leur art ! Quel pays vous a procuré ces nouveaux maîtres ?

LE CAVALIER.

Ces écuyers habiles sont Français ; leurs premières leçons, d'accord avec les avis bienveillants que m'avait donnés votre divinité, me firent reconnaître de prime abord la supériorité de mes professeurs. Une gymnastique bien entendue, en assouplissant mes membres, disposa mon corps à se placer naturellement à cheval ; dès lors plus de gêne dans mon maintien, aplomb parfait en selle, et, par suite, aisance et régularité dans les mouvements.

LE CHEVAL.

Permettez-moi, mon divin maître, de constater la rapidité avec laquelle mon cavalier a obtenu les résultats dont les avantages rejaillissent largement sur moi.

LE CAVALIER.

Je suis charmé, grand Hippo-Théo, que mon coursier ait, comme moi, apprécié ces premiers essais qui furent suivis de l'exposition claire et précise de la nouvelle

méthode. Les principes, le but de la science équestre me furent expliqués. Imbu des vieilles idées, j'aurais pu les confondre avec les nouvelles. Mes habiles professeurs parèrent à ce danger en substituant leurs principes aux anciens. Ils me dirent, par exemple : « Tout dépend de la position que le cavalier donne à sa monture. Le cheval n'exécute les mouvements qu'autant qu'il a été convenablement placé. »

LE DIEU.

Seigneur cavalier, ce principe est vrai et passera rapidement à l'état d'axiome. Je l'approuve d'autant plus qu'il démontre évidemment que le cheval est intelligent. Vous avez, au commencement de votre instruction, exigé de votre monture des mouvements auxquels votre ignorance ne pouvait la disposer; en les exécutant, son intelligence a suppléé à votre peu de science, car elle trouvait les moyens de comprendre votre intention. Plus instruit aujourd'hui, vous savez la position qui déterminera tel ou tel mouvement de l'animal; au lieu d'employer des forces excessives, vous indiquez votre intention en plaçant votre monture, et vous êtes obéi : donc l'animal vous a compris, puisque de lui-même, et sans autre sollicitation de votre part, il exécute le mouvement voulu. Ce principe a l'avantage, en outre, de prévenir le cheval; il lui donne le temps de s'expliquer les effets de forces employés par l'écuyer. Cet avertissement préalable évite d'*enlever* pour ainsi dire le cheval, mode d'agir qui, sans parler de dangers, a certaine-

ment l'inconvénient de jeter de l'incertitude et de l'irrégularité dans l'exécution. Donne-nous ton avis, quadrupède.

LE CHEVAL.

Ce que vient de dire votre divinité ne peut être que la vérité ; néanmoins, comme partie intéressée, je me permettrai d'ajouter cette preuve à l'appui. Si nous étions inintelligents, comment saurions-nous que nous devons nous porter en avant lorsqu'un cavalier maladroit, il est vrai, se sert des saccades de bride pour obtenir ce mouvement? Comment achèverions-nous les mouvements commencés quand les jambes et les mains de notre cavalier, en contradiction flagrante avec sa volonté, semblent s'y opposer? J'en atteste mon maître, depuis que ces nouveaux professeurs l'ont mis dans la bonne voie, n'a-t-il pas vu cesser toutes mes hésitations? Sans aucune gêne, j'exécute tout ce qu'il veut ; car j'ai reconnu que ses exigences sont toujours conformes aux lois qui régissent mon organisme.

LE CAVALIER.

Les mouvements faciles et réguliers de mon coursier m'avaient déjà persuadé que j'étais parvenu à parler clairement à son intelligence. Son approbation verbale rend maintenant ma conviction inébranlable. A quoi dois-je ces heureux résultats? A trois mois de leçons assidues. Je le répète, mon professeur s'attacha d'abord à me placer convenablement et naturellement à cheval. Je de-

vins ferme en selle, et la combinaison de divers mouvements assouplit tellement mon système nerveux, que toutes les positions de mon corps, nécessaires à déterminer celles de mon cheval, me devinrent pour ainsi dire naturelles. Un accord magnétique en quelque sorte s'établit entre mon organisme et celui de ma monture. Alors aucune contraction musculaire de l'un n'échappa à l'autre. Par suite, je fus à même de raisonner et de coordonner l'action de mes aides, et leur emploi judicieux me fit résoudre, plus tard, les problèmes les plus ardus de l'équitation.

LE DIEU.

Messire cavalier, vos succès sont évidents. Comment se fait-il que le mode d'enseignement qui vous les a procurés ne soit pas suivi partout? Je vois de nombreux cavaliers négliger encore vos moyens pratiques. Ils emploient leurs forces et celles de leurs chevaux sans s'inquiéter de la combinaison de ces deux puissances, non plus que des rapports qui doivent s'établir pour l'identification indispensable des deux organismes. De là ces difficultés sans nombre qui entravent le progrès. Tel cavalier se rebute parce que ses efforts sont stériles ; tel autre crie au succès parce que le hasard l'a favorisé. Dégoût fatal! succès éphémère! on veut la fin, on néglige les moyens. Mais espérons que la lumière va luire dans ce chaos et dissiper les ténèbres de la routine. Continuez vos dissertations, brave cavalier; j'en attends la suite avec intérêt.

Jusqu'alors, seigneur, mes professeurs n'ont façonné que mon mécanisme ; maintenant ils vont s'adresser à mon intelligence. Leurs explications claires et leurs réponses complaisantes à mes questions opportunes vont faciliter mon rôle. Ainsi, les anciens traités nous disent : « Les mouvements déterminent le cheval. — Certains chevaux ont la bouche dure. » La signification de ces phrases m'était impénétrable, ou leur sens littéral était pour moi une cause d'erreur ou de découragement. Mes mouvements, quels qu'ils fussent, ne déterminaient nullement ceux de ma monture dans le sens voulu, et ces mots : *bouche dure*, m'accusaient un défaut naturel dont la répression me paraissait impossible.

Mes professeurs firent cesser mes incertitudes en s'énonçant clairement et rationnellement. Ils me dirent : « Les actions du cavalier déterminent le cheval à prendre la position propre au mouvement. Quelques chevaux sont lourds à la main. »

Cette légère modification de phrase semble puérile ; cependant elle a une portée immense. En effet, plus de doute pour le cavalier, il sait le but de ses mouvements : donner une position convenable au cheval ; plus de découragement, le défaut naturel et local devient tout simplement une mauvaise répartition de poids que l'on peut modifier. Les moyens d'atteindre ce double but sont parfaitement indiqués, ainsi que vous le verrez plus tard. Quant à l'adoption universelle de cette nouvelle mé-

thode, elle éprouve les obstacles que rencontrent naturellement toutes les innovations : les uns la rejettent parce qu'ils ne la comprennent pas, faute d'étude ; les autres la rejettent par amour-propre. L'ignorance et la jalousie se donnent la main pour entraver la marche de l'art, qui, stationnaire d'abord, devient bientôt rétrograde.

LE DIEU.

Je ne puis concevoir l'aveuglement de certains écuyers qui s'attachent à dénigrer les innovations utiles à tous, au lieu d'appliquer leur incontestable talent au triomphe des vrais principes. Leur science, leur réputation seraient-elles donc diminuées parce qu'ils auraient applaudi aux heureuses découvertes d'autrui ? Un raisonnement si faux ne peut être inspiré que par un amour-propre mal entendu ; mais l'effet n'en est pas moins contraire à l'intérêt général, et vous avez raison, seigneur cavalier, de déplorer un semblable état de choses. Quoi qu'il en soit, revenons à notre nouveau mode d'enseignement, et demandons à votre coursier les avantages qu'il en retire.

LE CHEVAL.

J'ai pu aisément, messeigneurs, apprécier cette méthode, car elle m'a rendu ma liberté de mouvement. Mon maître, astreint à conserver exactement une distance convenue entre le cheval qui me précède et moi, doit recourir fréquemment à ses jambes et à ses poignets. Cet exercice fréquent donne à ses aides toute la justesse dé-

sirable ; leur action bien dirigée ne m'impose aucune contrainte. La position naturelle de mon cavalier me le fait paraître plus léger; ses progrès journaliers, en augmentant sa science, diminuent ma tâche, et c'est avec plaisir que j'obéis à ses ordres clairement donnés.

LE CAVALIER.

Je continue l'exposition des principes de mes nouveaux professeurs, divin Hippo-Théo. Ils attaquent et réduisent à néant cette pernicieuse erreur trop longtemps perpétuée : « Il est des chevaux à bouche dure. » En remontant à la cause par l'étude de l'effet, on découvre toute la fausseté de cette phrase. A quoi reconnaît-on l'apparente dureté de la bouche? A la résistance que le cheval oppose à l'action du mors. C'est ce qui a fait croire aux observateurs superficiels que l'insensibilité des barres cause cette résistance. Alors on a forgé toute espèce d'instruments plus cruels les uns que les autres pour triompher des barres. Les résultats étant nuls, le dégoût est venu, et l'écuyer rebuté a réformé ses chevaux, sans s'inquiéter de savoir si l'insuccès de ses efforts ne venait pas de leur mauvaise direction. Mes professeurs, pour trouver la vérité, ont quitté la voie commune et se sont démandé s'il est rationnel que l'impression de nos forces doive se faire sentir uniquement sur une des parties du cheval pour obtenir son obéissance ; s'il est rationnel que cette seule partie soit responsable de l'exécution de notre volonté. L'examen du mécanisme de l'animal prouve jusqu'à l'évidence que

toutes les parties du corps sont solidaires entre elles; leur concours est nécessaire à tous les mouvements; d'où il suit que la gêne d'une partie peut réagir sur le mécanisme entier et entraver son action. Dans ce cas, il y a vice de conformation chez l'animal : la seule manière de combattre la résistance qui en résulte, c'est de corriger les défauts de cette structure vicieuse.

LE DIEU.

Ce raisonnement, parfaitement logique, a dû conduire votre professeur à une conclusion juste.

LE CAVALIER.

Et cette conclusion, seigneur, la voici : les résistances que le cheval oppose au mors sont dues à la difficulté qu'il éprouve à exécuter le mouvement demandé, par suite de désaccord dans son organisme. En rétablissant l'entente générale de la mâchoire, de l'encolure, des reins, des jarrets, du corps entier, en un mot, on détruit la résistance, et le cheval qui tout à l'heure semblait insensible à la pression outrée du mors, cède à la première invitation de la main ; la pratique le prouve tous les jours. Donc il est constant que la sensibilité plus ou moins grande de la bouche n'entre pour rien dans les résistances, et que cette dureté de bouche qui a fait réformer tant de chevaux n'est qu'une chimère.

LE DIEU.

Cette conclusion est exacte, seigneur cavalier. Pour vous confirmer dans cette opinion, je vous ferai remar-

quer que la membrane appelée périoste qui recouvre les os peut seule donner aux barres leur sensibilité. Cette membrane jouant le même rôle chez tous les chevaux, on ne peut admettre la variété dans ses effets. Passons donc condamnation sur la dureté de la bouche. Vous attribuez sagement à la mauvaise conformation du cheval la difficulté de le conduire, mais votre amour-propre humain vous empêche de rejeter sur l'homme la responsabilité première de ces désordres. Qui donc, si ce n'est l'homme, a laissé la dégénérescence attaquer l'espèce chevaline que j'avais créée si parfaite? Votre négligence a laissé au hasard la direction du croisement des races : de là leur abâtardissement progressif et vos chevaux mal constitués. Je vois avec plaisir que, parmi les hommes, il s'est enfin trouvé un observateur judicieux qui a mis le doigt sur cette plaie et trouvé son remède. Dites-nous, quadrupède, si déjà vous avez pu ressentir les bienfaits de cette innovation?

LE CHEVAL.

Que votre divinité juge elle-même. L'ancien système, au lieu de venir en aide à mes parties faibles, exigeait aveuglément une obéissance impossible. Mon impuissance physique, érigée en vice moral, irritait mon cavalier, qui, dépassant toute mesure, me torturait constamment. Ma bouche, prétendue insensible, était mise en sang, et mes barres en lambeaux, sous l'action d'un mors meurtrier ; mes efforts contre nature m'épuisaient au point de me mettre dans l'alternative de me défendre

ou de me laisser estropier. Tout change avec le nouveau système ; mon maître me demande le juste emploi de mes forces, il les dirige sagement. Ce bien-être physique réagit sur mon moral, et mes imperfections cèdent peu à peu à cette heureuse influence. Je suis persuadé d'exécuter, dans peu de temps, ce que font mes frères les plus favorisés de la nature.

LE DIEU.

Je suis charmé de ces heureux résultats ; ils doivent, seigneur cavalier, vous être un puissant mobile pour chercher à parfaire l'éducation de votre coursier. Veuillez donc m'exposer rapidement vos moyens d'exécution.

LE CAVALIER.

Tous nos principes sont basés sur le raisonnement et l'expérience. L'équitation, comme tous les arts, ne doit attendre le progrès qu'autant qu'elle reste dans la vérité ; la moindre déviation peut l'entraîner, à la longue, à des écarts tels que la bonne voie disparaît et que l'écuyer égaré cherche vainement son but.

Nous avons donc cherché un point de départ exact et un but certain. Nous commençons par apprécier et coordonner les forces du cheval. Nous obtenons, par cette puissance bien dirigée, les translations de poids nécessaires. L'harmonie du poids et des forces amène le parfait équilibre du cheval ou sa légèreté à la main. Plus tard, l'équilibre de la masse donne l'harmonie des mouvements. La légèreté une fois acquise, nous atte-

gnons rapidement notre but : le cavalier donne la position, et le cheval exécute.

LE DIEU.

Une méthode ainsi raisonnée doit vous amener à vaincre les difficultés de la haute école, puisqu'elles sont en raison inverse de l'éducation du cheval?

LE CAVALIER.

Mon initiation à la méthode, grand Hippo-Théo, est encore trop récente pour que tous les problèmes équestres me soient devenus familiers. Mais j'ai vu mes professeurs obtenir des résultats qui étonnent tous les écuyers et charmeraient votre divinité. Je craindrais d'abuser de votre bonté en prolongeant notre entretien par la description de ces exercices : à moins d'ordres contraires, je les passerai donc sous silence.

LE DIEU.

Comme dieu des chevaux, seigneur cavalier, rien de ce qui touche aux intérêts de leur race ne m'est indifférent ; mais la connaissance intime des qualités dont je les ai doués me donne la mesure de ce qu'ils peuvent faire. Veuillez donc me dire seulement les moyens que vous employez pour utiliser les ressources de la précieuse créature que je vous ai soumise.

LE CAVALIER.

La tête et l'encolure étant la boussole et le gouvernail naturels du cheval, nous nous attachons à les soumettre à notre seule direction. Par diverses flexions, la mâchoire, devenue moelleusement mobile, laisse la tête

verticalement placée ; l'encolure assouplie acquiert le liant qui lui convient ; un travail à pied d'abord, à cheval ensuite, harmonise l'avant et l'arrière-main et relie le reste du corps à l'encolure.

Laissant à chaque partie du corps son véritable rôle, nous puisons dans l'arrière-main les forces impulsives, et dans l'avant-main les forces directrices.

Les jambes du cavalier provoquent l'impulsion, sa main donne la position propre au mouvement.

De l'entente parfaite établie entre les jambes et la main de l'écuyer résulte l'équilibre du poids et des forces, ou la légèreté, mère de toute exécution facile. Tel est, grand Hippo-Théo, le rapide résumé de notre méthode. Veuillez permettre à mon fidèle coursier d'ajouter ses propres réflexions.

LE CHEVAL.

Entre autres avantages, le nouveau système a celui de mener de front l'éducation de mon maître et la mienne. Initiés aux mêmes leçons, nous adoptons les mêmes principes. Mon instinct, en contact continuel avec l'intelligence de mon cavalier, se façonne sur son modèle ; d'où il suit que le progrès de l'un entraîne celui de l'autre. Le cavalier devient fier de sa monture, et le cheval, reconnaissant les bienfaits de l'éducation acquise, voue à son maître une obéissance d'autant plus grande qu'elle est devenue plus facile.

LE DIEU.

Je vous quitte, messire cavalier ; mes conseils vous

sont désormais inutiles. Vous êtes dans la bonne voie. Votre intelligence m'est un sûr garant de votre persévérance. Vous avez compris la nature et la destination du cheval. La routine disparaît ; votre méthode va détruire les désordres qui avaient nécessité mon intervention entre l'homme et le cheval. Que chacun reprenne son rôle. Cavalier, rappelez-vous qu'intelligence oblige, et que vous devez, à l'avenir, faire oublier vos erreurs et vos fautes dont trop longtemps a souffert votre noble coursier.

DICTIONNAIRE RAISONNÉ

D'ÉQUITATION

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

D'ÉQUITATION

A

ABANDONNER UN CHEVAL, c'est lui lâcher complétement les rênes. Le but que l'on se propose généralement par cet abandon est de le faire courir de toute sa vitesse ; mais le moyen est mauvais. Il y a danger, si le cheval est ardent, à se livrer ainsi de confiance à sa fougue ou à ses caprices.

Au reste, il n'est pas étonnant que plus d'un cavalier soit tombé dans cette erreur, puisque des hommes d'une expérience faite l'ont autorisée dans leurs ouvrages.

L'écuyer doit savoir disposer des forces de son cheval, comme ce dernier s'en sert lui-même dans l'état de nature. Étudiez donc sa marche naturelle, et vous aurez des principes certains.

ACADÉMIE. Ce mot signifie en équitation le lieu où l'on apprend à monter à cheval. Il est moins en usage maintenant qu'autrefois, à l'époque où les manéges bien tenus étaient subventionnés par le gouvernement. A présent que tout le monde peut professer sans être pour cela académicien ou expert dans son art, l'on se contente de dire : « *Je vais au manége,* » et non plus à *l'académie.* Bien que j'aie quelquefois blâmé d'anciens principes qui m'ont paru erronés, je regrette néanmoins le temps où l'équitation était à son apogée, où cette science était le plaisir de tous les gens bien élevés ; alors on voulait arriver à la connaissance de cet art, et on l'encourageait. Ceux-là même qui en faisaient un passe-temps en étaient bien récompensés, tant par les jouissances sans nombre qu'il leur procurait que par les félicitations qu'ils recevaient de leurs dames ; car, du temps de la chevalerie, c'était un moyen de succès en amour comme en guerre.

Académie était donc bien le nom que l'on devait donner à ces beaux manéges, puisqu'on y allait pour y puiser de la science et faire prévaloir la supériorité de l'homme sur ce noble animal.

ACCORD. Ce mot a pour signification la parfaite harmonie qui doit exister entre la main et les jambes du cavalier.

ACCULER (s'). C'est le mouvement d'un cheval qui,

après avoir reculé contre un mur, y reste opiniâtrément attaché ; c'est aussi l'action de celui qui diminue le cercle sur lequel il doit marcher, malgré les efforts du cavalier. Un cheval est également acculé toutes les fois que son poids se trouve refoulé sur la partie postérieure ; l'équilibre est dès lors compromis, et l'on rend impossibles la grâce, la cadence et la justesse.

L'acculement est le principe des défenses, puisqu'il tend à prendre constamment sur l'action propre au mouvement, à rejeter ainsi le poids sur l'arrière-main ; le cheval n'est plus soumis momentanément à l'action des jambes : les forces se trouvent en arrière des jambes du cavalier. Dans ce cas, le cheval est tout disposé pour se livrer aux cabrades ou à toutes autres défenses. Il faut, pour éviter l'acculement, que dans tous les mouvements, le cheval soit équilibré. C'est alors qu'il sera, entre la main et les jambes, soumis à la volonté du cavalier. Amené à cet état d'équilibre, même au pas, le cheval est aux trois quarts dressé.

ACHEMINER UN CHEVAL, vieux mot qui signifie *accoutumer* un jeune cheval à marcher droit devant lui. Ordinairement on abandonne ce travail à ce qu'on appelle des *casse-cou*. Selon moi, c'est un tort, et cette première éducation devrait être, au contraire, réservée à des hommes d'un certain savoir. Pour acheminer convenablement un cheval, il ne suffit pas d'être solide en selle : il faut discerner et réprimer tout de suite ses mau-

vais penchants, sinon on prépare à l'écuyer un surcroît de travail que l'on pouvait lui éviter.

Il en est du jeune cheval comme de l'enfant, toujours habile à profiter d'abord, à abuser ensuite de la négligence qu'on a mise dans ses premières leçons; c'est alors qu'il contracte le plus souvent des défauts et un esprit de révolte dont une main savante eût corrigé même le germe.

ACHEVER UN CHEVAL, c'est terminer la série des exercices par lesquels il doit passer pour que son éducation soit complète.

ACTION. Effet de la force qui met le cheval en mouvement; on dit : *Un cheval a de l'action, donner de l'action à un cheval.*

Les chevaux qui ont naturellement de l'action sont plus faciles à dresser, et moins sujets à se défendre que d'autres; leur tendance à se porter en avant leur permet de mieux apprécier les divers contacts du mors, de prendre plus vite une bonne position de tête, d'encolure, et de mieux rester dans la main.

ADELA est une exclamation dont on se sert pour décider le cheval à droite ou à gauche.

C'est surtout le cheval que l'on exerce dans les piliers qu'il faut habituer à l'emploi de ce mot, pour avoir plus de facilité à le placer droit dans les longes.

Il est essentiel aussi de ne jamais approcher un cheval dans l'écurie, sans lui parler au préalable; sinon quelques ruades dangereuses peuvent être les suites de la surprise que lui fait éprouver le contact ou la vue.

Il faut donc le prévenir de notre approche par un *adelà* ou tout autre mot terminé en *a*.

AIDES (LES) sont les *poignets* ou les *jambes*, dont l'action est favorisée par une assiette bien entendue.

Il n'y a pas d'exécution précise possible sans le parfait accord de ces forces. C'est assez dire au cavalier qu'il doit en posséder justement le mécanisme avant de chercher à en rendre le mouvement expressif pour le cheval, sous peine de lui parler faux et de ne pas être compris.

AIRS BAS, AIRS RELEVÉS. On entend par *airs bas* ce qui constitue la haute école, c'est-à-dire toutes les figures que l'on fait exécuter au cheval, sur deux pistes, au pas, au passage ou au galop; plus, le piaffer.

Les *airs relevés* sont tous les *sauts* dans lesquels le cheval enlève à la fois les deux jambes de devant ou celles de derrière, ou même les quatre ensemble.

Les PESADE, COURBETTE, CROUPADE, BALLOTTADE, CABRIOLE, etc., sont des *airs relevés*.

Le cheval, s'il est bien conduit, ne peut que gagner aux premiers airs de manége; ils sont un moyen sûr de constater son équilibre. Quant aux derniers, leur em-

ploi est souvent dangereux, et l'on ne doit les demander au cheval qu'avec une grande circonspection, lorsque ses forces sont entièrement à la disposition du cavalier.

Ici vient naturellement se placer la nomenclature de trente et un nouveaux airs de manége dont j'ai enrichi l'équitation :

1° Flexion instantanée et maintien en l'air de l'une ou l'autre extrémité antérieure, tandis que les trois autres restent fixées sur le sol ;

2° Mobilité des hanches : le cheval s'appuyant sur les jambes de devant, pendant que celles de derrière se balancent alternativement l'une sur l'autre, la jambe postérieure qui est en l'air exécute son mouvement de gauche à droite sans toucher la terre pour devenir pivot à son tour, sans que l'autre se soulève, puis elle exécute ensuite le même mouvement ;

3° Passage instantané du piaffer lent au piaffer précipité, et *vice versâ ;*

4° Reculer avec une élévation égale des jambes transversales qui s'éloignent et se posent en même temps sur le sol, le cheval exécutant le mouvement avec autant de franchise et de facilité que s'il avançait et sans le secours apparent du cavalier ;

5° Mobilité simultanée et en place des deux jambes par la diagonale : le cheval, après avoir levé les deux jambes opposées, les porte en arrière pour les ramener ensuite

à la place qu'elles occupaient, et recommence le même mouvement avec l'autre diagonale ;

6° Trot à extension soutenue : le cheval, après avoir levé les jambes, les porte en avant en les soutenant un instant en l'air, avant de les poser sur le sol ;

7° Trot serpentin, le cheval tournant à droite et à gauche pour revenir à peu près à son point de départ, après avoir fait cinq ou six pas dans chaque direction ;

8° Arrêt sur place, à l'aide des éperons, le cheval étant au galop ;

9° Mobilité continue en place de l'une des extrémités antérieures, le cheval exécutant, par la volonté du cavalier, le mouvement par lequel il manifeste souvent de lui-même son impatience ;

10° Reculer au trot ou passage, le cheval conservant la même cadence que dans le trot en avant ;

11° Reculer au galop, le temps étant le même que pour le galop ordinaire ; mais les jambes antérieures, une fois élevées, au lieu de gagner du terrain, se portent en arrière, pour que l'arrière-main exécute le même mouvement rétrograde aussitôt que les extrémités antérieures se posent sur le sol ;

12° Changements de pied au temps, chaque temps de galop s'opérant sur une nouvelle jambe ;

13° Pirouettes ordinaires sur trois jambes, celle de devant, du côté vers lequel on tourne, restant en l'air pendant toute la durée du mouvement ;

14° Reculer avec temps d'arrêt à chaque foulée, la

jambe droite du cheval restant en avant, immobile et tendue de toute la distance qu'a parcourue la jambe gauche, et *vice versâ* ;

15° Piaffer régulier avec un temps d'arrêt immédiat sur trois jambes, la quatrième restant en l'air ;

16° Changements du pied au temps, à des intervalles égaux, le cheval restant en place ;

17° Piaffer en avant et en arrière sans rênes ;

18° Galop en arrière sans rênes ;

19° Mouvement d'avant en arrière et d'arrière en avant des jambes transversales ;

20° Galop sur trois jambes ;

21° Piaffer *dépité* ;

22° Ronds de jambes ;

23° Jambes de devant croisées en dedans ;

24° Élévation avec temps d'arrêt de chaque jambe de derrière ;

25° Balancer du derrière et piaffer du devant, au reculer ;

26° Tension des jambes de devant et flexion des jambes de derrière ;

27° Piaffer balancé du derrière et *dépité* du devant ;

28° Tension en dehors des jambes de devant alternées, en reculant ;

29° Éloignement des jambes de devant des jambes de derrière, et rapprochement des jambes de derrière de celles de devant ;

30° Balancer de droite à gauche au piaffer alterné avec

un mouvement de va-et-vient d'arrière en avant et d'avant en arrière ;

31° Travail au galop sur les hanches avec changements de pied au temps.

En présentant la nomenclature de toutes ces difficultés, qui grandissent l'équitation et que j'ai exécutées en public, les amateurs me feront le reproche de ne pas faire connaître les moyens par lesquels on obtient tous ces mouvements. J'en indique quelques-uns dans ma Méthode. Je suis bref sur ce chapitre : c'est assez dire que leur exécution forme une équitation qui devient personnelle, qui ne peut être le partage que de l'homme studieux auquel il suffit de savoir qu'une chose est faisable pour qu'il l'entreprenne et la conduise sûrement à bonne fin ; il cherchera et deviendra innovateur à son insu : toute définition l'embrouillerait plutôt qu'elle ne lui servirait. Je ne donnerai donc qu'un seul principe général : c'est qu'il ne faut aborder ces difficultés qu'après avoir complétement terminé l'éducation du cheval.

AJUSTER UN CHEVAL, c'est lui donner le fini qui constitue le cheval bien dressé, c'est-à-dire lui faire exécuter tout ce que ses moyens et sa constitution comportent, avec grâce, avec précision, et sans que les mouvements du cavalier soient apparents.

Un écuyer de talent peut aisément, en moins de trois mois, obtenir ce résultat avec des chevaux d'une bonne construction ; mais le vrai mérite consiste à vaincre ces

difficultés sur des constructions médiocres et défectueuses.

AJUSTER LES RÊNES, c'est les saisir avec le pouce et l'index de la main droite, près de la gauche, et les élever perpendiculairement jusqu'à leur embranchement.

Dans cette opération, il ne faut pas déplacer le coude droit, hormis le cas où les rênes seraient plus longues que l'avant-bras ; il suffit que la main de la bride s'entr'ouvre faiblement pour les égaliser, les allonger ou les raccourcir, mais sans que pour cela le cheval en sente jamais le moindre déplacement.

ALLÉGER, c'est rendre le cheval léger dans toutes ses parties. Tous les chevaux peuvent être allégés, si le cavalier sait combiner ses effets de force et les baser sur les résistances que le cheval lui fait éprouver. (*Voyez* RAMENER.)

AMAZONE. C'est le nom qu'on donne aux dames qui montent à cheval, et surtout au vêtement qu'elles portent pour cet exercice. Cette dénomination est un souvenir des fières Amazones qui jadis renversèrent des empires ; mais elle est loin d'obliger le sexe charmant qui s'en pare à autant de courage et d'imprudence qu'en déployèrent, dit-on, ces héroïnes.

L'équitation est, pour les dames, un exercice salutaire qui permet en même temps d'admirer leur grâce naturelle.

Au reste, une dame peut monter très-bien à cheval, c'est-à-dire mettre facilement son cheval à toutes les allures, le conserver léger et le conduire avec précision; mais elle doit prendre le soin de ne monter qu'un cheval sage et bien dressé, d'abord, parce qu'il n'est pas dans le caractère de ce sexe timide autant que gracieux de s'exposer à batailler avec son cheval; ensuite, parce que celui-ci ne tarderait pas à s'apercevoir de la faible puissance qu'on lui oppose pour prendre une initiative qui souvent aurait ses dangers.

Aussi l'habile amazone n'est pas celle qui galope sur le premier cheval venu en le livrant à lui-même : cette bravade n'est qu'une imprudence, et se changera en une peur invincible à la première chute un peu grave.

La dame qui monte bien à cheval est celle qui, sans peur puérile, mais avec prudence, choisit sa monture et la dirige avec habileté.

Encore n'est-ce pas assez de ce choix : jamais une dame ne doit sortir seule; il faut qu'elle soit toujours accompagnée d'un cavalier qui se place à sa gauche : 1° afin que la main droite de celui-ci soit disposée à saisir les rênes pour calmer le cheval qui s'animerait trop ; 2° pour arrêter au besoin les chutes qui n'ont guère lieu que de ce côté.

Une dame ne peut se passer d'un cavalier, non-seulement pour sortir à cheval, mais même pour y monter; car, pour monter, voici comment l'amazone doit s'y prendre : Après avoir entouré la fourche gauche de la

selle avec les rênes demi-tendues de manière à sentir légèrement la bouche du cheval, elle la saisit avec la main droite, qui tient aussi la cravache; puis, la main gauche appuyée sur l'épaule du cavalier, et le pied gauche dans la main de ce dernier, elle s'enlève au moyen de la jambe droite; en tendant la gauche, elle soutient bien le corps et s'assied légèrement en selle.

Là sa position est simple et facile; le corps est droit, sans force et sans affectation; la jambe droite tombe mollement sur le devant de la selle, et la gauche ne fait que poser sur l'étrier, dont la longueur doit être fixée de façon que la cuisse gauche vienne se placer sous la troisième fourche; les bras tombent sans roideur près des côtés; le poignet gauche, qui tient les rênes, demeure élevé d'un pouce ou deux au-dessus du genou; le droit reste à côté.

Il faut que le quartier de la selle sur lequel tombe la jambe gauche soit très-court, pour que le cheval sente, sinon les pressions de la jambe, au moins celles du talon et de l'éperon au besoin (1). Ces pressions aideront le cheval dans les mouvements à gauche, et la cravache, remplissant les fonctions de la jambe droite, servira pour les changements de direction opposée. Mais il faut avoir soin de la faire sentir, soit par pressions

(1) L'éperon, dont les dames ne s'étaient jamais servies avant que j'en aie conseillé l'emploi, est un des moyens qui ont concouru à donner de la célébrité aux amazones qui se sont tant fait applaudir au cirque des Champs-Élysées, telles que mesdemoiselles Caroline Loyo, Pauline Cuzent, Mathilde, Maria d'Embrun, etc., etc., toutes mes élèves.

lentes, soit par petits mouvements réitérés derrière les sangles.

Comme les dames ne peuvent apprendre à monter sans le secours d'un écuyer, je m'abstiendrai de plus amples explications ; mais j'ajouterai, comme conseils à leurs professeurs, qu'il faut éviter de rendre leurs leçons trop monotones, et les varier par tous les exercices qui peuvent leur convenir. Or, une dame peut arriver à travailler un cheval bien dressé à tous les airs de manége comme le plus adroit écuyer. Toutes mes élèves s'exercent à la haute école, et plusieurs d'entre elles sont devenues d'une habileté surprenante. Mais, pour que le travail du pas de côté soit plus gracieux, notre amazone doit adapter un petit éperon à son talon gauche ; avec cette aide, elle peut exécuter toutes les figures les plus gracieuses, les manœuvres simples, les jeux de bagues, et même des contredanses ; ces gracieuses figures augmentent le plaisir de la leçon et finissent par donner autant d'adresse que de sécurité.

AMBLE (L') est une allure dans laquelle le cheval marche par la motion successive des deux bipèdes latéraux.

Si l'*amble* est héréditaire, l'équitation ne peut la corriger ; si, au contraire, elle n'est qu'un défaut contracté, l'assouplissement dans l'inaction, les allures lentes et progressives, aidées d'une bonne position de tête et d'encolure, peuvent y remédier et ramener le cheval à des allures régulières.

ANIMER UN CHEVAL, c'est entretenir ou augmenter son action par les jambes, et, au besoin, par les éperons ; ici, comme toujours, l'entente de la main est indispensable.

APPUI. Bon ou mauvais *appui*, c'est-à-dire se porter plus ou moins sur la main.

Comme il n'y a pas de chevaux qui, bien montés, ne puissent acquérir de la légèreté quand ils en manquent, c'est au cavalier, et non à la structure de la bouche, qu'il faut s'en prendre.

Le travail en place et l'allure du pas sont des moyens certains pour donner un bon *appui* à tous les chevaux, ou, ce qui est la même chose, pour les amener à répondre aux moindres indications du mors.

APPUYER DES DEUX. (*Voyez* ATTAQUER.)

ARDEUR. L'*ardeur* n'est pas un défaut, mais une qualité du cheval, à moins qu'elle ne soit extrême.

Le cheval ardent est plus facile à dresser et moins sujet à se défendre. Si, cependant, cette fougue devient excessive, il faut s'en garantir : or, pour empêcher le cheval d'en abuser, les moyens les plus simples et les meilleurs sont de l'assouplir et de le faire beaucoup reculer, une fois la légèreté acquise, afin que les mouvements à l'aide desquels on le modère lui deviennent familiers et

faciles. Le travail dans l'inaction l'habituera, en outre, à demeurer en place, ce qui contribue de soi-même à le calmer.

ARMER, c'est l'action d'un cheval qui se défend contre l'effet du mors, soit qu'il tende son encolure et porte le nez au vent, soit qu'il l'abaisse et *s'encapuchonne*. Ces deux positions lui servent également à rendre le mors impuissant. J'indique, à l'article *Ramener*, le moyen de les combattre ; ici, je me contenterai de dire que les chevaux ne s'armeraient jamais si leur instruction était mieux graduée et mieux raisonnée. Qu'on n'exige donc point un déplacement, quel qu'il soit, avant d'être certain d'obtenir facilement les translations de poids qui y sont propres ; grâce à cette précaution, on se préservera du désagrément et du danger des résistances.

ARRÊT (L'), c'est le passage de l'action à l'inaction.

Il faut arrêter sans brusquerie et rendre l'arrêt facile en suivant ma Méthode.

ARRÊT (DEMI-). Nouvel effet raisonné de la main pour détruire les résistances inertes du poids.

ARRONDIR UN CHEVAL, c'est le contourner comme le cercle qu'il parcourt.

Le cheval doit être assoupli avant de marcher sur des

lignes courbes. Quelques personnes se sont figuré qu'il suffisait de lui faire suivre des lignes circulaires pour lui donner les diverses flexions qu'elles nécessitent : c'est une grave erreur qui a fait estropier plus d'un jeune cheval. On eût évité ces accidents, si l'on eût pris le soin indispensable de disposer celui-ci avant de lui demander des résultats qu'une préparation peut seule amener.

Toutes ces inclinaisons exigent une combinaison de forces doubles qui coûtent beaucoup au cheval et le poussent à se défendre, si d'abord, dans le travail en place et à l'allure du pas sur des lignes droites, on ne s'est assuré qu'il répond aux diverses flexions d'encolure qui serviront plus tard pour les inclinaisons que comporte le changement de direction.

Il faut graduer le travail si l'on veut en diminuer la difficulté, et soumettre le cheval à une obéissance passive et à une prompte et bonne éducation.

ART (L') en équitation ne consiste pas seulement à tirer parti des heureuses qualités physiques et morales dont la nature a doué le cheval ; le rôle de l'écuyer deviendrait en ce cas trop facile : il doit remédier aux défauts de structure du cheval, afin de tirer de nos races dégénérées les services que nous devions espérer de leur perfection primitive.

ASSEMBLER UN CHEVAL, c'est le mettre en équi-

libre sur ses quatre colonnes. Ce mot est un diminutif de *rassembler*. (*Voyez* RASSEMBLER.)

ASSEOIR UN CHEVAL. Il faut que le cheval soit parfaitement léger pour ramener les jambes de derrière près du centre et reporter, une fois cette position prise, le poids du devant sur le derrière, afin d'obtenir les mouvements élevés de l'avant-main. Le talent de l'écuyer consiste à conserver dans ses aides assez d'accord pour maintenir ainsi le cheval, sans le comprimer au détriment de son organisation.

ASSOUPLISSEMENT. En équitation, on entend par ce mot rendre souples et moelleuses toutes les articulations du cheval, de manière à rendre ses mouvements coordonnés et précis. Avant de chercher à donner ce liant à toutes les parties du corps et aux extrémités du cheval, il faut d'abord commencer par la mâchoire et l'encolure, et ne passer outre qu'après qu'elles auront acquis toute la souplesse désirable. Le moyen d'y parvenir se trouve expliqué aux articles : *Tous les chevaux peuvent se ramener*, *Éducation raisonnée*, etc., etc. Je me contenterai de dire ici que, sans l'exercice préalable des flexions de la mâchoire et de l'encolure, l'éducation du cheval sera toujours imparfaite.

Je renvoie le lecteur à l'article *Tous les chevaux peuvent se ramener*, en l'engageant à user d'un peu de persévérance pour pratiquer les moyens qui y sont indiqués,

bien persuadé qu'en dix minutes de temps il obtiendra ces premières flexions. Il suffira de renouveler ces mêmes mouvements pour arriver à ce que la mâchoire, la tête et l'encolure du cheval cèdent aux pressions les plus délicates du mors.

ASSURÉ se dit d'un cheval qui ne bronche pas. C'est dans une bonne conformation qu'il faut d'abord chercher cet avantage ; mais l'art peut rectifier et secourir ce que la nature a d'imparfait.

Le triomphe de l'équitation est d'obtenir, malgré les vices d'une mauvaise construction, les résultats heureux qui sont le partage des natures d'élite.

ATTACHER (s') se dit d'un cheval qui se jette sur l'éperon, quand il en a été piqué. Dans ce cas, il faut savoir maîtriser les hanches, au moyen des épaules, et c'est par l'assouplissement préalable de l'encolure, et plus tard des hanches, qu'on accoutume le cheval à cette réaction, et qu'on le force à répondre à l'attaque.

ATTAQUE. (*Voyez* ATTAQUER.)

ATTAQUER. On entend par attaquer, l'action d'appliquer deux coups d'éperon, ce qui ne doit se pratiquer qu'après avoir employé inutilement toute la force des jambes.

Avant d'avoir recours à ce moyen que l'on appelle

un châtiment, il faut bien consolider l'assiette, afin de suivre l'élan du cheval.

Il est des écuyers qui ne se contentent pas de ce prétendu châtiment, et qui compliquent ou rendent nulle l'attaque par de singuliers principes.

Par exemple, je lis dans un ouvrage moderne : « Lors« que l'on donne deux coups de talon au cheval, on peut « encore ajouter à la punition qu'on lui inflige, en sac« cadant les rênes. Mais, lorsqu'on enfonce progressive« ment les éperons derrière les sangles, on doit toujours « rendre la main. »

L'auteur suit ici la route commune, en donnant pour des principes généraux ce qui ne doit se pratiquer qu'accidentellement.

L'auteur ajoute encore qu'avec la progression des éperons, il faut rendre la main. Est-ce avec tous les chevaux qu'on doit abandonner le poignet ? Si, à la suite de l'attaque, le cheval ne se porte pas en avant, alors la tension des rênes est inutile ; si, au contraire, il répond à l'attaque et se jette sur la main, il faut savoir diriger cette impulsion, de façon qu'il ne tombe pas sur les épaules et ne tende pas l'encolure, mais qu'il conserve un équilibre qui garantisse de toute défense.

Ce n'est pas, je le répète, avec des mouvements brusques, des saccades et de l'abandon, qu'on soumet promptement le cheval : c'est avec des temps bien saisis. Au reste, ce qu'il y a de plus défectueux, à mon avis, dans ce principe comme dans tout ce qui a été écrit sur l'équi-

tation, c'est de vouloir faire une règle absolue de ce qui ne doit être que le résultat de la nécessité du moment.

Les attaques doivent se pratiquer, non pas par à-coup, ni avec de grands mouvements de jambes, mais avec délicatesse et ménagement. Le cavalier devra rapprocher les jambes de manière que l'éperon, avant de se mettre en contact avec les flancs du cheval, n'en soit éloigné que d'un centimètre, s'il est possible. Si, par un temps mal saisi, la main n'interceptait pas bien l'impulsion donnée et la commotion générale qui en résulte, on devrait, avant de recommencer, rétablir l'ensemble dans les forces du cheval et le calmé dans ses mouvements. On augmentera progressivement la force des attaques jusqu'à ce que le cheval les supporte aussi vigoureuses que possible, sans présenter la moindre résistance à la main.

Règle générale, le cheval qui ne sera pas complétement soumis aux attaques ne sera qu'imparfaitement dressé ; non-seulement il échappera toujours au cavalier, soit par l'avant-main, soit par l'arrière-main, et ne pourra prendre à volonté les diverses positions de rassembler que comportent les difficultés de l'équitation. Les attaques devront être précédées de l'appui progressif de l'éperon dans les commencements de l'éducation du cheval.

ATTENDRE UN CHEVAL se dit de celui qui manque de force et dont on retarde l'éducation.

On a souvent le tort, en montant les chevaux de trois ou quatre ans, d'exiger d'eux un travail qui n'est pas en rapport avec leurs forces. On peut dès cet âge les assouplir par le travail à pied, et même les faire monter par des cavaliers d'un poids léger, en graduant le travail de façon à en faire un exercice gymnastique qui hâtera leur développement physique.

AUBIN (L') On appelle *aubin* l'allure dans laquelle le cheval, galopant de devant, trotte de derrière.

La plupart des chevaux de poste *aubinent* au lieu de galoper franchement. Les poulains qui n'ont point assez de force dans les hanches pour chasser l'avant-main prennent aussi cette allure. Dans le premier cas, il s'agit d'un cheval ruiné : l'art est sans effet ; dans le second, il n'y a que faiblesse : le temps est le seul remède, et l'on peut s'en remettre à lui comme au plus habile professeur.

AVANTAGE (être monté à son), c'est avoir un cheval proportionné à sa taille, et que l'on peut aisément embrasser.

Un bon écuyer doit rechercher tous les points de contact avec le cheval, et, à qualités égales, donner la préférence à celui dont la conformation se trouve le mieux en rapport avec la sienne. Les disproportions de taille entre le cheval et le cavalier nuisent toujours à la grâce,

à la solidité, au sentiment de l'assiette et à l'ensemble des mouvements; c'est, du reste, un soin à prendre dès les premières leçons que de proportionner, autant que possible, la taille du cheval à celle de l'élève, pour que celui-ci se trouve plus à l'aise, joigne mieux la monture et acquière plus vite de la confiance.

AVERTI. *Pas averti*, ou *pas écouté*, signifie *pas réglé*, dans lequel le cheval semble compter lui-même le posé de chaque jambe. Ces gracieux mouvements lui donnent de la fierté, et comme on ne les obtient qu'à l'aide d'une belle position, l'animal qui les exécute est aussi toujours mieux disposé pour changer d'allure ou de direction.

AVERTIR UN CHEVAL, c'est éveiller son attention pour le prévenir qu'on va lui demander un acte d'obéissance.

Si l'on agit sur lui sans avertissement préalable, souvent la surprise peut le faire répondre avec brusquerie.

B

BALANCER. (*Voyez* BERCER.)

BALLOTTADE (LA). C'est un saut dans lequel le cheval fait un temps enlevé, et plie les genoux et les jarrets en montrant ses fers, sans cependant détacher la ruade.

Il faut, pour exécuter ces violents mouvements, des chevaux construits en force ; avec des organisations faibles, on estropierait l'animal avant d'atteindre le but.

BARRES. Les *barres* sont la continuation de deux os de la mâchoire inférieure, entre les dents mâchelières et les incisives ; cet espace est recouvert d'une chair plus ou moins épaisse, sur laquelle le mors de la bride est posé.

Les *barres* ont été l'objet de graves erreurs. On s'est figuré jusqu'ici que de l'épaisseur des gencives ou de la saillie des os dépendait la sensibilité du cheval ; de là toutes ces fausses dénominations de *bouches dures, bouches tendres, bouches faibles, fortes, égarées, pesantes*, etc. ; de là aussi différentes espèces de mors dont on fatigue si mal à propos les chevaux.

Et non-seulement ces erreurs existent dans les ouvrages anciens, mais elles se reproduisent dans les traités plus modernes. Dans le Traité de M. W..., par exemple, qui a paru en 1823, nous lisons :

« On entend par bouches fortes celles qui tirent à la « main et qui résistent à l'action du mors. Cela provient « ordinairement de ce que les barres sont trop rondes, « charnues et trop basses, en sorte que la langue forme « le premier point d'appui du mors ; il résulte aussi quel- « quefois de ce que l'épaisseur des lèvres et des gencives « couvre les barres, seul endroit où se doit faire l'appui « du mors. Lorsqu'un cheval tire à la main par trop de

« fougue, il sera facile de l'apaiser avec de bonnes le-
« çons ; mais s'il tire à la main pour avoir les lèvres et la
« langue trop épaisses, ou les barres trop rondes, il faut
« l'emboucher avec un mors de gorge à pigeon, etc. »

Combien de chevaux n'a-t-on pas maltraités et estropiés avec ce faux système de n'admettre dans leur mécanisme qu'une seule partie responsable de l'impression de nos forces, tandis que toutes sont solidaires !

Comment les personnes qui s'occupent d'équitation n'ont-elles pas observé de plus près l'intimité qui règne entre toutes ces parties? Comment, lorsqu'on voit qu'elles se lient entre elles de manière à se secourir mutuellement, n'a-t-on pas cherché à s'assurer si un vice quelconque dans l'une d'elles ne privait pas les autres du jeu qu'elles sont destinées à fournir, si le mauvais emploi de force ne serait point un obstacle pour bien placer une partie qui doit servir de base à telle autre inapte à agir sans son concours? Pourquoi ne parle-t-on jamais de la contraction de l'encolure, d'où découlent toutes les résistances?

Pour moi, j'ai cru que ces études étaient les premières qui devaient occuper un écuyer consciencieux, et les recherches que j'ai faites dans cette conviction m'ont donné la certitude que les barres ne sont pour rien dans la sensibilité du cheval; que ce qu'on attribue à la bouche tient à la conformation des reins, des hanches, des jarrets, de la tête et de l'encolure, de tout le cheval, en un mot.

Passant de l'observation à la pratique, j'ai cherché, pour agir sur les forces du cheval, les moyens les plus propres à combattre la résistance ; et, grâce à ces essais, maintenant il m'est facile, à moi comme à tous ceux qui, après avoir étudié mes principes, voudront les mettre en pratique, de donner un commencement de légèreté à n'importe quel cheval, avec le mors le plus simple et le plus doux, en moins d'un quart d'heure.

Mais ce n'est pas là le seul avantage que j'ai tiré de mes recherches ; tous les écuyers en renom qui ont dirigé les principaux manéges de France n'y ont admis que rarement les chevaux mal conformés ; quand cela leur est arrivé, c'est toujours sous la prévention qu'ils avaient tel ou tel défaut, et jamais on ne s'est imaginé de chercher les moyens de les en corriger. On se contente de dire bien sérieusement : « Tel cheval a la bouche dure, tel autre le nez au vent ; celui-là tourne plus facilement à une main qu'à l'autre ; » et l'on ne s'inquiète pas des correctifs propres à vaincre ces défauts ; cette indifférence tient à ce que les chefs d'établissement trouvent ces chevaux indignes d'eux, et les abandonnent en partage à des élèves écuyers auxquels il manque la science nécessaire pour sortir de la route commune.

Je suis une méthode tout opposée : loin d'acheter des chevaux de choix, je les prends, au contraire, avec une conformation fort ordinaire ; et, bien que j'en monte quelquefois de très-beaux, je ne les aime ni comme

étude, ni comme spéculation, parce que le beau cheval, que chacun estime de suite à sa valeur, se vend souvent plus cher brut qu'après son éducation. Mais les chevaux négligés dans leur construction, qui n'acquièrent de grâces qu'après *le dresser*, sont achetés en raison de leurs défauts naturels, et vendus en conséquence des belles qualités qu'on leur donne. Il y a de plus avec ces chevaux l'avantage de faire des études plus sérieuses qu'avec ceux appelés *chevaux à moyens.*

Je pose donc en principe qu'il n'y a pas de bouche dure; que c'est en agissant sur l'ensemble du cheval qu'on le rend léger à la main, et que le talent de l'écuyer consiste bien plus à changer les positions qui résultent d'une conformation défectueuse qu'à profiter des bonnes dispositions naturelles.

On trouvera peut-être singulier que j'oppose ainsi ma méthode et mes façons de faire à celles de tant d'écuyers; mais si j'ai obtenu des résultats certains, c'est par de longues veilles, par des travaux réfléchis : toutes les heures de ma journée, passées en observations dans mon manége, donnant leçon à soixante ou quatre-vingts élèves, montant huit ou dix chevaux par jour, sans aucun auxiliaire, en faut-il davantage pour faire comprendre aux lecteurs que, si j'ai fait faire quelques pas à l'art, j'ai fait ce qu'il fallait pour cela? D'ailleurs, si je n'avais rien à dire de nouveau, je ne prendrais pas la peine d'écrire.

BATTRE A LA MAIN, BÉGAYER, ENCENSER,

sont des termes presque synonymes pour indiquer le mouvement saccadé de bas en haut que le cheval fait avec sa tête.

Ces secousses désagréables ne dénotent rien autre chose que l'ignorance du cavalier, et quelle qu'en soit la source (mauvaise habitude, faiblesse ou moyen de défense), une main bien assurée, habile à proportionner les pressions du mors aux effets de force qui amènent ces déplacements, les fera cesser et disparaître en peu de jours. (*Voyez* Écuyer.)

BÉGAYER. (*Voyez ci-dessus* Battre a la main.)

BERCER (se) se dit d'un cheval qui se dandine aux allures du pas et du trot comme un enfant qu'on endort.

Ce défaut indique ou la mollesse, ou la faiblesse du cheval; dans le premier cas, voici le correctif : il faut le placer bien droit d'épaules, de corps et de hanches, réveiller souvent son apathie par les jambes vigoureusement soutenues près des flancs, et au besoin l'éperon, afin de donner par des effets d'ensemble l'énergie qui lui manquerait. Dans le second cas, c'est du temps seul qu'il faut attendre le remède.

BOND (le), c'est le saut d'un cheval qui s'enlève subitement.

Si le cavalier saisit assez promptement l'instant où le

cheval se dispose à bondir et le porte vigoureusement en avant, pour *disperser* ses forces, en faisant céder l'encolure de droite et de gauche, de façon qu'il ne puisse rencontrer un point d'appui fixe sur le sol, le cavalier paralysera l'effet du bond, ou du moins en neutralisera une partie, et rendra le mouvement moins violent.

BOUCHE ÉGARÉE. Il n'y a pas plus de bouches égarées qu'il n'y a de bouches dures et de bouches loyales : tous ces mots sont vides de sens.

Pour vous en convaincre, essayez du travail en place ; tâchez de vaincre, par les moyens que j'indique, les résistances que présentent certains chevaux, et quand vous aurez réussi, vous en tirerez naturellement la conclusion que vous n'avez pu changer la conformation des barres; que, cependant, vous avez obtenu de la légèreté rien qu'en modifiant la position de la tête, et par suite celle du corps; qu'il faut donc bien que la bouche ne soit pour rien dans les résistances, et que la légèreté dépend de l'ensemble de la position : alors vous abandonnerez indubitablement les moyens de rigueur que vous aviez employés jusqu'ici, certainement sans résultats.

BOUTS EN DEDANS (LES DEUX). On entend par les *deux bouts en dedans*, mettre en regard la tête et la croupe du cheval, en le faisant travailler sur les hanches et marcher du côté où les flancs décrivent une ligne concave.

BRANLE DE GALOP. C'est le mouvement que fait le cheval pour prendre le galop; c'est aussi un terme synomyme de l'action qu'il conserve à cette allure; on dit : *un beau branle de galop*, pour désigner la cadence, la régularité et le brillant du galop. Du reste, c'est un mérite qu'il dépend souvent du cavalier de donner au cheval, en secourant et entretenant convenablement ses forces.

BRAVE. Un cheval brave est celui qui a du courage et de la vigueur, qui met à profit tout ce qu'on lui enseigne, et qui est toujours disposé à tout exécuter franchement.

BRIDER (SE BIEN) se dit d'un cheval dont la tête est bien placée.

De la bonne position de la tête et de la mobilité de la mâchoire dépend la bonne position des autres parties du corps, puisque la translation du poids devient alors facile et régulière. Tous les chevaux peuvent prendre cette attitude.

BRIDON. On entend par *bridon* un petit mors brisé au milieu et dépourvu de branches; les deux anneaux qui se trouvent en dehors des lèvres tiennent aux montants et servent à attacher les rênes.

Je ne saurais trop engager le lecteur à se répéter, aussi souvent que je l'ai fait dans cet ouvrage, qu'avec un mors doux, accompagné de son filet, il n'est pas de

cheval qu'on ne puisse dresser, quelles que soient d'ailleurs son ignorance, son *insensibilité* et sa résistance. (*Voyez* MORS ET SES EFFETS.)

BRILLANT. Un cheval *brillant* est celui dont les mouvements nobles et hardis éblouissent, pour ainsi dire, les spectateurs.

Il y a un *brillant* naturel, grâce auquel le cheval fait ressortir et pare l'écuyer. Il en est un factice, au contraire, au moyen duquel c'est l'écuyer qui donne du relief au cheval. Dans l'un et l'autre cas le cheval et l'écuyer se font mutuellement valoir ; mais le vrai connaisseur préfère le *brillant* qui vient du cavalier.

BRINGUE (UNE), cheval désagréable à l'œil et incapable d'un bon service.

BROULLER (SE), c'est l'action d'un cheval trop ardent qui confond ses mouvements ; l'impéritie du cavalier entre toujours pour beaucoup dans la confusion des idées et du travail du cheval.

Du reste, le moyen de corriger ces sortes de chevaux est de leur demander peu à la fois, et de les habituer graduellement à vaincre les difficultés.

BUADE, mors à longues branches droites. Bien des écuyers attribuent aux différentes longueurs de branches des effets merveilleux qu'elles n'ont pas.

Si j'en crois mon expérience, il n'y a pas de chevaux

qui nécessitent des branches ayant plus de 16 centimètres de longueur, à partir de l'œil du mors jusqu'à l'extrémité des branches. Une bonne assiette, un accord judicieux de la main et des jambes, remplacent avec toutes sortes d'avantages les différentes formes de freins violents; plus leur puissance est grande, plus elle contraint péniblement le cheval. Il trouve dans cette ignorante sujétion plus de facilité pour s'emporter, s'acculer ou se défendre. Règle générale, le mors doux suffira pour amener tous les chevaux à un état parfait d'éducation, quelle que soit d'ailleurs leur organisation physique.

C

CABRER (SE) se dit d'un cheval qui, au lieu d'avancer, se lève sur ses pieds de derrière.

Posons en principe que toutes les défenses du cheval dénotent une mauvaise conformation; elles sont toujours occasionnées par la faiblesse des reins, par des hanches courtes ou étroites ou des jarrets droits. Si à ces défauts physiques vient se joindre le manque d'action, le cheval se cabrera infailliblement. La difficulté qu'il éprouve à se porter en avant fixe les jambes de derrière au sol; il n'a ni la force ni l'énergie nécessaires pour projeter sa masse en avant. Lorsqu'un cheval se cabre, il faut le porter en avant afin d'éviter par-dessus tout les temps d'arrêt et la fixité des jambes de derrière.

CABRIOLE ou CAPRIOLE (LA) se dit du mouvement que fait le cheval lorsqu'il est en l'air, également élevé du devant et du derrière, et qu'il détache la ruade.

La capriole n'est d'aucune utilité en équitation. On a l'habitude, dans beaucoup d'écoles, de s'en servir entre les piliers pour consolider la tenue des élèves.

CADENCE (LA) est la précision des mouvements d'un cheval lorsqu'il marche, trotte ou galope.

Le cheval est cadencé quand ses temps sont justes, assez égaux pour laisser distinguer aisément la motion de chaque jambe, et quand celles-ci restent un moment comme sespendues en l'air.

Pour obtenir et conserver cette brillante régularité, il faut que le cavalier, à l'aide de l'assiette, sente bien le mouvement des jambes et la disposition du corps de son cheval; il faut de plus que ses jambes et sa main soient prêtes à rétablir cette harmonie, si quelque incertitude du cheval venait à la déranger.

CARACOLER, c'est travailler le cheval dans un manége sans assujettissement de terrain. Il faut, pour faire caracoler un cheval avec précision et sans l'énerver, le tenir bien rassemblé et ne pas abuser de ses moyens en prolongeant trop ce genre d'exercice.

On ne tarderait pas à fatiguer et même ruiner un cheval en cherchant à le faire caracoler, si l'on n'avait égard aux positions qui amènent ce mouvement : aussi ne faut-il arriver là que lentement et par degrés.

CARRIÈRE (LA) est un carré long, bordé de tertres de gazon, dans lequel on exerce les chevaux. Il n'existe plus de ces sortes de manéges découverts que dans les haras et dans les écoles de cavalerie ; il serait cependant utile et agréable que toutes les écoles en possédassent pour la belle saison. Outre qu'ils sont plus vastes, le cheval en plein air conserve plus de vigueur, travaille avec plus de plaisir, et se porte beaucoup mieux.

CARROUSEL (LE) est une image de combats représentée par un certain nombre de cavaliers divisés en plusieurs quadrilles.

Sans doute cet exercice est utile aux militaires, parce qu'ils apprennent à manier le sabre et à conduire leurs chevaux avec plus de dextérité ; mais il l'est aussi aux cavaliers civils, dont il faut stimuler l'ardeur. Or, rien ne donne d'émulation comme les évolutions faites au son des instruments, et si l'on ajoute le jeu de bagues, qui prête de l'aisance et de la grâce, les manœuvres de cavalerie, les contredanses, etc., etc., on fait des études équestres un véritable divertissement. Aussi j'engage beaucoup les professeurs à adopter ces petites fêtes : elles inspirent un degré d'amour-propre utile aux progrès de l'art.

CASSE-COU. On appelle ainsi dans les manéges et chez les maquignons les gens employés à monter les chevaux vicieux et à débourrer les jeunes.

Si l'on entend par un casse-cou un homme doué de vigueur physique et morale, un homme intelligent et doux qui, sans être versé dans les secrets de l'équitation, en sache assez pour réprimer sans brutalité les caprices ou les fougues des jeunes chevaux, je suis dès lors tout disposé à l'admettre et à les lui faire monter, mais en ma présence toutefois ; car je tiens à ce que les premières leçons données au cheval le soient d'une manière assez intelligente pour qu'elles lui profitent par la suite. On conçoit qu'avec cette manière de procéder dans le choix de l'homme et avec les soins que je mettrais à donner une direction juste à ses mouvements instinctifs, je ne pourrais que bien m'en trouver. Mais où espérer le rencontrer ? Voilà la difficulté : aussi suis-je peu partisan des hommes appelés *casse-cou*. Combien la plupart de ceux qui exercent cette profession ne sont-ils pas à craindre ! Brusques et emportés pour l'ordinaire, ils frappent sans ménagement l'animal ignorant ou faible qui, faute de comprendre, refuse de répondre à leurs stupides et machinales interpellations. Aussi que de tares et de défenses sont les suites de leurs mauvais traitements, et combien de bons chevaux ont été mis hors de service ! En faut-il davantage pour réveiller l'attention de quiconque les aime et l'engager à être scrupuleux dans le choix du casse-cou auquel il fera monter ses chevaux ? Oui, certes, il vaudrait mieux les laisser dans leur ignorance que de les instruire en prenant sur leurs qualités, ou bien augmenter leurs défenses par de mauvais traitements

continuels. Voilà, cependant, où peut conduire le peu de discernement que l'on apporte dans le choix des casse-cou. Je sais bien qu'ils sont indispensables chez les marchands de chevaux; mais là ils sont peu à craindre, d'abord parce que les chevaux restent peu de temps chez le même propriétaire, ensuite parce qu'il n'entre pas dans son esprit de les faire dresser, mais seulement de les faire monter pour qu'ils marchent droit devant eux. Le casse-cou peut donc être de quelque utilité, et c'est au marchand à choisir un homme qui ne paralyse pas les moyens du cheval. Je me résume, et dis que le casse-cou demande à être bien choisi pour être vraiment utile, et que, dans le cas contraire, on doit s'attendre à des inconvénients de toutes sortes.

CAVEÇON, bande de fer, tournée en arc, ayant un anneau au milieu, surmontée d'une tètière et d'une sous-gorge.

On se figurait jadis dresser merveilleusement un cheval, développer ses épaules et abréger son instruction, en le faisant trotter à toute extension, à l'aide d'une longe attachée à l'anneau du caveçon.

M. de la Guérinière, par exemple, nous apprend à quel degré de faveur était encore de son temps le caveçon. A la page 68, édition in-folio, l'auteur nous indique les instruments avec lesquels il dresse les chevaux. Il rapporte la haute opinion de deux grands écuyers, MM. Delabroue et Newcastle, sur les ressources que le

cavalier peut tirer d'un caveçon à deux longes attachées à la selle, et dont il saura se servir alternativement avec la bride. Il est possible qu'à cette époque ces moyens, faute de mieux, fussent de quelque secours ; les planches qui se trouvent dans l'in-folio de M. de la Guérinière, en montrant quelle était la dimension des branches du mors, font concevoir qu'avec de tels leviers il fallait d'autres moyens proportionnés pour en arriver à ses fins.

Parmi les écuyers plus modernes, l'avantage est controversé ; il règne, par exemple, du désaccord entre M. C... et M. R..., qui est, je crois, son élève, sur l'usage de la plate-longe. Le premier explique les inconvénients qu'il y a à se servir d'un auxiliaire (caveçon) pour y exercer le cheval, et le second prétend qu'il en faut indispensablement un. Je ne relate ce fait, au reste de peu d'importance et d'utilité, que pour montrer combien les sentiments sont divisés sur les choses les plus simples : tel ouvrage défend ce qu'un autre prescrit. Les hommes et les chevaux sont-ils d'une nature différente? Non, mais c'est qu'on veut réduire en principe des choses tout à fait insignifiantes.

Du reste, il faut espérer que l'expérience fera abandonner peu à peu les vieilles pratiques ; le caveçon tombera en défaveur ; on comprendra que la position que les chevaux prennent pendant ce genre d'exercice n'est pas du tout celle qu'il faut leur donner pour les diriger, et que leur instruction s'en trouve naturellement retardée; on découvrira de plus une foule d'inconvénients qui peu-

vent en résulter par les efforts violents que font certains chevaux, et on arrivera à conclure que le moyen n'est vraiment utile que pour assujettir un cheval trop fougueux et le rendre sage au montoir : encore ne faut-il s'en servir qu'avec une grande modération.

CENTRE DE GRAVITÉ (LE) occupe beaucoup les écuyers. Tout en reconnaissant son existence, je ne lui reconnais pas assez d'influence pour m'appliquer à sa recherche. Je laisse donc à d'autres le soin de s'occuper d'une étude que je crois inutile au progrès de l'art.

CHAMBRIÈRE. C'est une bande de cuir, de deux mètres de long, attachée au bout d'une canne en jonc, longue d'environ un mètre trente centimètres.

Il n'y a que vingt ans encore, c'eût été, pour un écuyer, un crime de *lèse-équitation* de paraître dans un manége sans avoir une chambrière à la main. Le professeur s'en servait pour corriger le cheval que le cavalier ne maîtrisait pas assez, et quelquefois même pour corriger l'élève.

On conçoit qu'il n'y avait rien dans ce procédé brutal qui pût accélérer les progrès de l'art. Maintenant beaucoup d'écuyers parlent, raisonnent, définissent chaque principe et répondent aux questions par des dissertations instructives.

CHANGEMENT DE DIRECTION. L'action de chan-

ger de direction ou de tourner est synonyme. Comme nous parlons toujours d'une éducation à faire, nous dirons qu'on ne doit changer de direction qu'après avoir rendu le cheval léger en ligne droite, puisque la difficulté qu'il présenterait pour se porter à droite ou à gauche aurait pour point de départ la résistance première qu'il opposerait. La bride n'ayant pas d'abord d'effet déterminant dans l'un ou l'autre de ces deux sens, et comme ce n'est que par l'éducation que le cheval y répond, il faut donc se servir de la rêne du filet du côté où l'on veut le diriger, et peu à peu continuer le mouvement avec la bride. Quant à l'action des jambes, *voyez* la Méthode à l'article EFFETS DE JAMBES.

CHANGEMENT DE MAIN. On appelle *changement de main* le passage du cheval par une ligne diagonale prenant à la sortie du coin qui mène au grand côté du manége et finissant à l'autre extrémité, à pareille distance du coin opposé.

CHANGEMENT DE MAIN RENVERSÉ. Prendre un changement de main renversé, c'est parcourir deux lignes diagonales parallèles, distantes de deux pieds environ, de telle façon que le cheval revienne au point de départ à la main opposée à celle où il se trouvait d'abord.

Cet air de manége ne présente de difficultés que pour le cavalier incertain dans ses mouvements; pour le véri-

table écuyer, ce n'est qu'un jeu, comme la plupart des figures qui ne demandent qu'une action simple.

CHANGEMENT DE PIED (à chaque foulée ou au temps). Si les la Guérinière, Montfaucon, d'Absac, Coupet et autres anciens écuyers, théoriciens ou praticiens, avaient vu exécuter des changements de pied au temps, ils auraient crié au miracle : on en contestait la possibilité il y a quelques années. M. Seydler, écuyer prussien, entre autres, disait dans l'un de ses écrits contre ma Méthode que les changements de pied à chaque foulée n'existaient que dans mon imagination, mais qu'ils étaient impraticables. Il a dû se convaincre depuis de la faiblesse de ses connaissances en équitation. Mademoiselle Pauline Cuzent, mon élève, a monté à Berlin plusieurs de mes chevaux dont le travail comportait un grand nombre de changements de pied au temps, et elle les exécutait avec beaucoup de précision.

Pour que les changements de pied au temps soient justes et précis, il faut que pendant ce travail le cheval reste droit, de telle sorte qu'on ne s'aperçoive pas, par son corps, du jeu alterné de ses jambes.

Les changements de pied au temps ne doivent se pratiquer qu'après avoir obtenu les changements de pied tous les deux temps, exécutés avec une régularité parfaite ; on en fera d'abord un, puis deux, et ainsi de suite.

Quant aux moyens à employer, un folliculaire pourrait remplir inutilement plusieurs pages sans rien dire ; mais

moi, j'ai trop peu l'habitude d'écrire pour vouloir expliquer ce qui est inexplicable : je dois m'en rapporter au sentiment et au tact du cavalier.

CHASSER SON CHEVAL EN AVANT, c'est doubler son action avec les jambes, pour lui donner un degré de vitesse plus considérable ou vaincre la résistance qu'il oppose. Il est nécessaire de renouveler souvent cette action, pour empêcher le cheval de passer derrière les jambes, fréquent principe de défense.

CHATIER. Le premier principe qui doit diriger le cavalier dans l'emploi des châtiments, c'est d'abord de n'en user qu'à propos, ensuite de n'en user qu'avec mesure, enfin de ne s'en servir qu'après avoir épuisé les moyens indicateurs.

Les chevaux qui ont le plus besoin de cette correction sont les apathiques, ceux chez qui les aides inférieures du cavalier ne suffisent pas pour activer l'arrière-main ; ceux qui, avec des moyens d'aides gradués, refusent de se porter sur un objet quelconque ; tous les chevaux enfin qui ne répondent pas franchement aux jambes.

Mais si ce moyen coercitif n'a pas pour auxiliaire une main bien entendue, on en manque entièrement l'effet; car le point principal est de profiter des mouvements du cheval pour dominer son avant-main et se rendre, par suite, maître de la masse : là est le châtiment.

CHATOUILLER, c'est se servir de l'éperon avec

incertitude. Sans doute les attaques ne doivent pas, comme le prétendent quelques professeurs, être toujours vigoureuses ; il faut proportionner l'emploi de ce moyen à l'irritabilité du cheval. Telle attaque faible agira plus vivement sur un cheval irascible qu'une très-violente sur un cheval froid ou apathique ; mais, ce qu'il faut éviter, c'est que les éperons, sans but ni effet réel, se fassent sentir en même temps que les jambes. C'est cette incertitude qui, parfois, rend le cheval chatouilleux, ou augmente ce défaut, s'il y est disposé naturellement.

CHATOUILLEUX A L'ÉPERON se dit d'un cheval qui, au lieu d'obéir à l'éperon, crie et rue à son approche.

Il y a des chevaux dont le système nerveux est tellement irritable, que le contact du doigt sur une partie quelconque du corps les fait crier comme un chien sur la patte duquel on aurait marché. Cette espèce de maladie nerveuse présente de grandes difficultés, que l'on surmontera cependant à l'aide de beaucoup de gradation dans le travail ; mais si cela vient seulement de ce qu'ils ont été continuellement *picotés* par l'éperon d'un cavalier inhabile, on peut leur faire perdre cette mauvaise habitude en se servant longtemps des jambes et de la cravache, surtout en usant de cette dernière avec à-propos et intelligence.

CHERCHER SA CINQUIÈME JAMBE se dit du

cheval qui se porte sur la main et y prend un point d'appui. C'est en améliorant son équilibre qu'on pourra reporter le poids du devant sur le derrière et rendre le cheval léger à la main.

CHEVAL. Le cheval est le quadrupède qui réunit le plus grand nombre de qualités physiques et morales : aucun autre ne peut lui être comparé pour la beauté et la régularité des formes ; son intelligence et son utilité pour l'espèce humaine le rendent incomparable ; il partage avec l'homme les dangers et la gloire de ses actions les plus belles ; il favorise ses desseins et assure la réussite de ses entreprises. Faut-il défendre ses foyers, subvenir à la nourriture de quelques milliers d'individus, contribuer à faire prospérer toute espèce d'industrie, entretenir les goûts de mollesse et le luxe de l'orgueilleux citadin, c'est toujours au cheval qu'il faut recourir. Aussi ne suis-je pas surpris que les anciens, admirateurs du beau, en aient fait une divinité. Selon Hérodote, les Scythes les offraient en holocauste aux dieux. M. Bochard fait observer qu'on en consacrait au soleil chez les Rhodiens, les Spartiates, les Massagètes, les Éthiopiens, les Arméniens, les Perses et autres nations ; le cheval était le symbole adopté par les peuples de Carthage, de la Macédoine et de la Thessalie. En effet, quoi de plus beau, de plus noble que le cheval ardent, impétueux, pendant que son cavalier le dompte et le conduit ? Que de mouvements irréguliers par suite de

l'ardeur et de la force qu'il puise dans sa brillante constitution ! Bientôt il devient plus obéissant à la main et à la jambe qui le déterminent à droite ou à gauche, le précipitent ou le retiennent ; enfin il est dressé et n'exécute que ce qu'on lui commande. Son ardeur s'est soumise à l'obéissance, ses forces sont coordonnées, réglées même ; l'éperon devient inutile, il ne faut presque plus de bride ; car la bride l'avertit plutôt qu'elle ne le force, et, devenu paisible, il ne fait plus pour ainsi dire qu'écouter ; son action est tellement unie à celle du cavalier auquel il est assujetti, qu'on peut dire qu'elles n'en font plus qu'une seule et même. Ai-je donc tort de répéter que, de tous les animaux, le cheval est le plus admirable ? Beauté, courage, bonté, énergie, il réunit tout : aussi, je proclame sans intelligence et même étranger à tout bon sentiment celui qui ne porte pas d'amitié à ce noble animal et n'est pas pénétré d'admiration pour lui.

CHEVAL DANS LA MAIN. Le cheval dans la main est celui dont l'encolure, la tête et le corps sont dans un tel état d'équilibre, que l'on ne sent nullement le poids que présente cette forte masse. Cette légèreté met le cheval en position d'obéir aux plus imperceptibles mouvements du cavalier : aussi le premier soin de celui-ci doit-il être d'obtenir cette attitude, sans laquelle le cheval ne peut exécuter avec justesse et précision tout ce que comportent ses moyens.

Pour arriver à ce résultat, *voyez* ÉDUCATION RAISONNÉE.

CHEVAL ENTIER A UNE MAIN (LE) est celui qui refuse de tourner d'un côté.

Le manque de souplesse est toujours la principale cause de cette résistance; pour la vaincre, il suffit d'exercer les chevaux d'après la Méthode.

Il en est de cette défense comme de presque toutes celles dont l'inexpérience du cavalier est le principe: aussi le non-savoir fait attribuer à un vice d'organisation morale du cheval la cause de son refus, quand il n'a pour origine que ses mauvaises dispositions et par conséquent son ignorance. Il a beau craindre le châtiment, ce qu'il fait pour le fuir l'éloigne toujours davantage du but qu'on a négligé de lui montrer; cependant c'était le premier soin à prendre.

Placez d'abord, déterminez ensuite, et vous éviterez les défenses.

CHEVAL PORTANT BAS. *Porter bas* se dit d'un cheval dont l'encolure et la tête s'affaissent. Des vices de conformation, tels qu'une encolure faible, une tête forte, des reins mous, la croupe trop haute par rapport au garrot, sont souvent la cause de ce défaut; le manque d'action peut aussi y contribuer. Il y a peu de chevaux d'une nature assez imparfaite pour qu'une partie ne vienne pas au secours de l'autre. C'est alors que l'art doit montrer sa puissance, en établissant la répartition du poids et des forces avec assez d'harmonie pour rendre

propre au service un cheval qui, sans lui, fût resté désagréable et souvent dangereux.

Avec ces sortes de chevaux on doit graduer lentement les études préparatoires. L'art n'est point ingrat pour quiconque en conçoit la marche et en suit les règles avec discernement.

CHEVAL PORTANT AU VENT, c'est celui qui porte la tête dans une position plus ou moins horizontale. Cela tient à la longueur et à la faiblesse des reins, aux hanches courtes, étroites, aux jarrets droits ou acculés; ce sont ces vices de construction qui donnent une tension excessive aux muscles supérieurs et latéraux de l'encolure.

Quoi qu'on ait dit sur l'impossibilité de corriger ce défaut, l'expérience m'a prouvé que c'était encore un préjugé sur lequel il fallait revenir.

Je renvoie le lecteur à l'article : *Tous les chevaux peuvent se ramener*. (*Voyez* RAMENER.)

CHEVALER, c'est lorsque le cheval croise les jambes de devant et de derrière l'une sur l'autre. (*Voyez* FUIR LES HANCHES.)

CHEVALINE, vieil adjectif féminin dont on se servait jadis pour indiquer que ce dont il était question avait rapport au cheval. Ainsi on disait : *une bête chevaline*. Ce mot est heureusement remis en usage par toutes

les personnes qui s'occupent de chevaux ; et il en devait être ainsi, puisque aucun autre ne peut le remplacer. Il sert à éviter les redites qui sont si fréquentes et rendent fastidieuse la lecture des ouvrages qui ont rapport à une spécialité.

CHEVAUCHER, vieux mot qui exprime l'action d'aller à cheval et que les auteurs modernes ont mis à la mode ; il signifie encore porter les étriers plus ou moins longs. On entend aussi par *chevaucher* l'action du cheval faible et incertain dans ses allures qui se taille les boulets en marchant.

Les mauvaises positions du cheval rendent souvent ses allures irrégulières, et le font ainsi s'entre-tailler ; pour remédier à cet inconvénient, il faut exercer le cheval qui chevauche aux allures lentes, et s'attacher à le mettre en équilibre.

S'il y a un vice réel de construction, il n'y a pas de remède.

CHOPER (*broncher* vaut mieux) se dit d'un cheval qui cède d'une jambe de l'avant-main, soit qu'il faiblisse de cette partie, soit qu'il rencontre une aspérité.

Un meilleur équilibre donnera au cheval plus de sûreté dans sa marche.

COL ou ENCOLURE. Partie essentielle à exercer ; son liant aide à l'assouplissement des autres parties du corps.

Quand il y a faiblesse de l'arrière-main, c'est encore de ce levier que le cheval se sert pour braver les efforts de la main : il faut donc assouplir l'encolure du cheval, en la faisant céder en tous sens, jusqu'à ce qu'elle réponde aux moindres pressions du mors. Grâce à ce travail préparatoire, on pourra tirer parti de tous les chevaux quels qu'ils soient.

CONDUIRE SON CHEVAL ÉTROIT OU LARGE, c'est-à-dire lui faire parcourir dans le manége un cercle plus ou moins grand.

Quand un cheval sait prendre avec précision la position nécessaire pour exécuter un *doublé* (traverser le manége dans sa largeur ou sa longueur), il lui est aisé de parcourir toutes les lignes. Il ne reste plus au cavalier qu'à savoir conserver l'accord de ses aides et l'équilibre du cheval.

CONFIRMER UN CHEVAL, c'est l'amener au terme du dressage.

Pour qu'un cheval atteigne ce degré de perfection, il faut que sa position soit gracieuse, son équilibre exact, quelque attitude qu'on lui fasse prendre, et ses mouvements toujours si bien réglés, que l'ordre n'en puisse être troublé par la moindre opposition de sa part. Il est inutile de dire quel tact il faut à l'écuyer pour amener ses chevaux à ce point de perfection.

On en voit dans quelques manéges qui laissent, il est

vrai, peu de chose à désirer pour être *confirmés ;* mais ce qui désenchante, c'est d'apprendre que, depuis deux ou trois ans, on leur prodigue des soins assidus. Cela me rappelle ce que disait M. Coupet (écuyer de Versailles), chaque fois qu'il montait son cheval l'*Aimable*, âgé alors de dix-huit ans ; bien qu'il le montât depuis treize ou quatorze ans, il se plaignait encore souvent de sa désobéissance, et ajoutait : *Il faut de la patience, c'est un enfant !*

Je n'entends point ici attaquer la mémoire de ce digne écuyer ; mais je crois qu'avec des moyens raisonnés et définis, on peut arriver aussi sûrement et beaucoup plus vite à ce but.

CONTRACTION. On appelle *contractions* ou *résistances* les forces qu'oppose le cheval et les difficultés que l'on éprouve à lui faire prendre telle ou telle position : elles rendent les mouvements réguliers toujours impossibles.

Pas de faux mouvements, pas de résistance qui ne soient précédés de la contraction de la mâchoire ; et comme l'encolure est intimement liée à la mâchoire, la roideur de l'une se communique instantanément à l'autre. Ces deux points sont l'arc-boutant sur lequel s'appuie le cheval pour annuler tous les efforts du cavalier. On conçoit facilement l'obstacle immense qu'ils doivent présenter aux impulsions de ce dernier, puisque, l'encolure et la tête étant les deux leviers principaux par

lesquels on détermine et dirige l'animal, il est impossible de rien obtenir de lui tant qu'on ne sera pas entièrement maître de ces premiers et indispensables moyens d'action.

Les contractions opposées de l'avant et de l'arrière-main sont mutuellement, les unes par les autres, causes et effets, c'est-à-dire que la roideur de la mâchoire amène celle des hanches, et réciproquement. On peut donc les combattre l'une par l'autre, et dès qu'on aura réussi à les annuler, dès qu'on aura rétabli l'équilibre et l'harmonie qu'elles empêchaient entre l'avant-main et l'arrière-main, l'éducation du cheval sera sur la vraie route.

CONTREDANSE. L'équitation, poussée jusqu'à un certain point, permet de faire exécuter au cheval tous les mouvements imaginables, de former des quadrilles et de retracer les figures de la contredanse. Grâce à cet exercice, qui est tout à la fois une étude utile et un plaisir charmant, nos amazones peuvent répéter le matin dans le manége ce qu'elles dansent le soir dans les salons; dans l'un, non moins que dans l'autre, elles pourront acquérir de l'aisance et de l'agilité, et déployer la grâce et le tact qu'elles apportent à tout ce qu'elles font. Rien n'empêchera dorénavant nos jeunes dandies de parler équitation aux dames. Nos écuyères sauront aussi bien qu'eux en raisonner, et, après quelques contredanses équestres, tirer parti d'un cheval avec toute sorte d'adresse et d'élégance.

Dans mon manége, pour faire exécuter ces figures aux dames, je leur fais prendre un petit éperon : cet éperon et la cravache employée à propos suffisent pour déterminer le cheval à exécuter les mouvements les plus précis. Grâce à ces deux aides artificielles, elles peuvent mettre en pratique, sans de sérieuses difficultés, une grande partie des airs de manége qu'on avait crus jusqu'ici réservés en propre aux écuyers les plus habiles.

Dès que les élèves se servent avec ensemble de leurs aides, on peut remplacer la haute école par des contre-danses, qui les contraignent à plus d'assiduité, par la crainte de laisser les quadrilles incomplets. Au bout d'un certain temps, ils ont tout le savoir désirable pour prendre leur part à de brillantes fêtes d'apparat, qui répandent et fortifient le goût de l'équitation.

Je n'entrerai pas dans de plus grands détails sur cet article, et je me contenterai de donner le nom des figures et l'ordre dans lequel on les exécute.

D'abord la Promenade autour du manége, deux à deux, jusqu'à vos places.

Le Pantalon, qui comprend la chaîne anglaise, la chaîne des dames, la demi-queue du chat (ces trois figures se font d'une piste, au pas, au trot ou au galop, selon la force des élèves), balancez, et tour de mains (de deux pistes).

L'Été. En avant deux (d'une piste), chassez, déchassez, traversez, déchassez, chassez, à vos places, balancez, tour de mains (tout de deux pistes).

L'Anglaise. En avant quatre (de deux pistes), changez de dame (d'une piste), en avant quatre (de deux pistes), même répétition pour reprendre vos places : rond, moulinet, tiroir double sur les côtés (les ronds se pratiquent en plaçant les chevaux à la croupe l'un de l'autre ; pour les moulinets, les quatre têtes des chevaux sont en regard et forment la croix ; les ronds et les moulinets se font un tour à droite et à gauche).

Le Carré de Mahoni double (ceux qui chassent en dehors vont de deux pistes, et ceux qui vont en avant d'une piste).

Le Moulinet à huit au milieu du manége (à droite et à gauche, reculer en coupant le manége par huitième).

La grande Chaîne au galop.

L'Anglaise à colonnes, pour figure finale (descendre l'anglaise par deux au galop, et remonter de deux pistes au pas). Les valses et contredanses nouvelles peuvent être exécutées avec autant de facilité que les anciennes.

CONTRE-CHANGEMENT DE MAIN (LE).

Qu'on se suppose à main droite, à deux pas du coin d'un des grands côtés : on part de deux pistes comme pour le changement de main ; mais, au milieu de la ligne, on reporte le cheval à l'autre main, pour reprendre le mur.

On ne doit pratiquer les contre-changements de main que quand le cheval ne marque plus d'hésitation ; au-

trement on lui donnerait une incertitude qui lui ferait souvent prévenir le cavalier. Une fois, au contraire, qu'il répond bien franchement aux jambes, cet air de manége ne peut qu'ajouter encore à la finesse de son tact.

CONTRE-TEMPS est le passage subit et inattendu de l'action à l'inaction : c'est un défaut des chevaux ombrageux, que l'on calmera par l'éducation raisonnée.

On appelle aussi *contre-temps* les mouvements brusques que fait le cheval au galop, lorsqu'il change souvent de pied, coup sur coup, sans la volonté de son cavalier.

COUCHER (SE) se dit du cheval qui force ses inclinaisons dans les changements de direction, ou toute autre ligne circulaire, malgré son cavalier. Ce défaut dénote un cheval non assoupli et mal habitué aux impressions du mors et des jambes. Le travail en place et celui au pas sur des lignes droites peuvent seuls y remédier. Ce serait en vain qu'on exigerait que le cheval trottât et galopât régulièrement avec cette tendance à forcer les moyens d'aides du cavalier : il faudrait combattre longtemps avant d'obtenir une amélioration sensible; toutes les lignes qu'il parcourrait seraient outre-passées par lui, et la lutte que ces mauvaises positions provoqueraient sur des lignes courbes nécessiterait des effets de force qui seraient toujours au désavantage du cheval et du cavalier :

au désavantage du cheval, parce que ses mouvements, lorsqu'il se défend, nuisent toujours à son organisation ; à celui du cavalier, parce que l'animal acquerrait moralement la certitude qu'il peut disposer d'une force supérieure; et malheur à celui qui laisse cette conviction pénétrer dans l'esprit de son cheval !

COUP DE HACHE, c'est un creux à la jonction du cou et du garrot. On prétend que cette conformation empêche le cheval de se ramener.

L'expérience m'a démontré le contraire, et j'ai recherché comme étude les constructions les plus bizarres de l'encolure; aucune n'a justifié les exceptions que la paresse ou l'impéritie accepte avec tant de confiance.

COUPER (SE), c'est lorsque le cheval en marchant se blesse les boulets avec les côtés de ses fers.

Trois causes y contribuent. La première est la faiblesse des jeunes chevaux exercés sans ménagement; la seconde tient à la mauvaise conformation des hanches, des jarrets et souvent des pieds : dans ce cas, la ferrure dite à la turque peut y apporter quelque remède, mais ceci est étranger à l'équitation ; la troisième naît de la mauvaise position qu'on laisse prendre aux chevaux en les menant à des allures forcées, telles que le trot poussé à l'excès. Quelques cavaliers prétendent avoir de beaux trotteurs parce qu'ils vont très-vite à cette allure, sans s'occuper s'ils vont bien. Toute allure obtenue au détri-

ment de l'équilibre du cheval n'est ni bonne ni belle : elle est pernicieuse, car souvent elle estropie les chevaux et leur met les boulets en sang.

On conçoit que des mouvements moins accélérés donneraient plus d'ensemble et de force au cheval, force que perdent les jambes de derrière quand, après s'être éloignées du centre, il leur faut faire un très-grand effort pour s'en rapprocher.

COURBETTE (LA) est un saut dans lequel le cheval, après s'être enlevé des deux jambes de devant, chasse la masse avec les jambes de derrière, de manière à gagner du terrain à chaque bond ; les jambes de devant doivent quitter et reprendre le sol ensemble ; la hauteur de leur enlevé est à peu près la moitié de celle du cheval qui se cabre tout droit.

Pour se livrer à ces mouvements, il faut que son arrière-main soit bien constituée, c'est-à-dire des hanches longues, des jarrets bien soudés ; autrefois, grâce à la bonne conformation des chevaux, on obtenait ces mouvements sans trop faire péricliter leur organisme. Cela dénote-t-il une détérioration dans l'espèce ? Voilà ce qu'on n'oserait décider ; en tout cas, la possibilité en étant établie, la prudence ferait toujours une loi de les pratiquer avec ménagement.

COURSE, c'est faire courir des chevaux de toute leur vitesse pour atteindre un but proposé.

Je pense qu'on s'abuse sur l'utilité de cette manière d'éprouver la vigueur des chevaux. Jusqu'ici on n'a vu dans les courses publiques qu'un spectacle, au lieu de chercher à en tirer un avantage réel.

Quel service enfin attendre de ces coureurs, pour l'ordinaire efflanqués, qui n'ont d'autre qualité que celle de parcourir une lieue en quatre ou six minutes? A quoi sont-ils bons, si ce n'est à satisfaire la curiosité publique?

Il y aurait avantage, ce me semble, à remplacer ces coureurs incapables d'aucun bon service par des chevaux de selle ou de voiture légers et bien proportionnés dans leurs formes : les uns attelés à un char, et les autres montés, développeraient toute l'extension dont ils sont susceptibles à l'allure du trot.

On n'admettrait pour le galop que ceux auxquels leur construction permettrait, quelques jours après la course, de rendre un bon service de ville ; certes, cette faculté compenserait largement les quelques minutes de plus qu'ils mettraient à parcourir la distance donnée.

Grâce à cette amélioration, les éleveurs de nos diverses contrées trouveraient un double intérêt à soigner le perfectionnement des races.

Je livre cette pensée, pour être approfondie et développée, aux hommes capables, que l'influence de leur position peut mettre à même de triompher des obstacles. Mon seul but est de les convaincre que ce nouveau sys-

tème serait un progrès, un moyen sûr de régénérer nos diverses races abâtardies.

Mais, en attendant que l'autorité s'occupe de cette mesure, pourquoi n'établirait-on pas, dans les principales villes de province, des courses à peu près à l'imitation de celles de la capitale, mais avec les améliorations que je propose?

Voici comment je conçois qu'on pourrait les établir :

Il serait facile de trouver, dans nos départements, trois cents amateurs de chevaux qui formeraient une souscription d'un franc par mois (douze francs par an) pour subvenir aux dépenses. Ce serait non-seulement pour eux un plaisir vif et brillant, mais encore pour le pays un avantage dont ils retireraient de la gloire.

Car ces courses organisées et publiées à l'avance ne manqueraient pas d'attirer un grand nombre d'étrangers.

Trois cents souscripteurs, à douze francs par an, donneraient trois mille six cents francs. Voici pour leur emploi un essai de règlement que je propose :

Art. 1[er]. Nul ne pourra être souscripteur s'il n'est domicilié dans le département.

Art. 2. Nul ne pourra courir ou faire courir ses chevaux s'il n'est souscripteur.

Art. 3. Pour subvenir au petit nombre de chevaux d'origine française qui, d'abord, se trouveraient dans les départements avec les dispositions requises pour faire de belles courses, les chevaux des pays étrangers y seraient admis. Cependant, si le cheval qui remporte le prix est

étranger, il gagnera trois cents francs de moins que les prix marqués.

Art. 4. Les courses seront divisées en trois reprises :

La première sera fournie par les trotteurs ; le premier arrivé gagnera le prix.

La seconde se fera au galop raccourci. Le prix sera décerné au dernier arrivé. Cette course sera toute au bénéfice de l'art ; car, dans ce cas, les moyens du cheval ne sont rien sans le savoir du cavalier.

La troisième et dernière sera réservée aux coureurs à toute vitesse.

Art. 5. Les prix seraient :

Pour la première, la course des trotteurs, de onze cents francs pour un cheval français, et de huit cents pour un étranger ;

Pour la seconde, de six cents francs, quel que soit le pays du cheval ;

Pour la troisième, de quinze cents francs pour un cheval français, et de douze cents pour un étranger.

Dans le cas où les prix et les frais n'enlèveraient pas la totalité de la souscription, le surplus pourrait être distribué aux pauvres de la ville où les courses auraient lieu.

Art. 6. Les souscripteurs nommeraient une commission de huit personnes pour juger, dans une course préparatoire, de ceux qui seraient dignes du grand concours ; ils nommeraient aussi les juges qui décerneraient les prix, et résoudraient toutes les questions accessoires.

Certes, l'organisation de ces courses n'offrirait aucune difficulté sérieuse.

Il est temps que la province jouisse de ces fêtes lucratives, dont, jusqu'ici, la capitale a gardé le monopole. Je ne doute pas que les citoyens n'y apportent leur concours, et les autorités leur appui (1).

COURSES DE BAGUES. Il est sans doute inutile de dire ce qu'on entend par ces mots : le jeu de bagues est trop connu pour avoir besoin d'explications ; malheureusement l'usage n'en est pas aussi répandu qu'il devrait l'être, et les élèves y perdent un puissant stimulant et un utile délassement. Je crois donc à propos de donner ici quelques conseils sur cet exercice.

Pour bien prendre une bague avec la lance de quatre pieds de long, tenue par la poignée, il faut : 1° garder une position de corps invariable; 2° de la main gauche contenir et diriger toujours le cheval; 3° commencer à élever la main droite à la hauteur de la bague, cinq ou six pas avant d'y arriver, et ajuster en faisant le moins de mouvements possible. On voit déjà l'avantage qu'on peut tirer de ce divertissement pour donner de l'aisance et de la facilité; mais, pour que les élèves puissent s'y livrer, il faut qu'ils aient déjà de l'assiette, et que le mouvement

(1) Depuis la première publication de ce *Dictionnaire* (1833), des courses, qui ont quelque analogie avec le programme contenu dans cet article, ont été instituées dans plusieurs de nos départements; je m'estimerais très-heureux si mes observations avaient contribué à leur institution.

du galop ne les fasse pas chanceler. Voilà pour les élèves. Maintenant voici pour les professeurs les règles de ce jeu qui pourront leur être utiles :

RÈGLES DU JEU DE BAGUES.

La partie de bagues se joue à cinq et se compose de quatre courses.

La première est fournie par les cinq joueurs, et se termine lorsque l'un d'eux a enlevé trois bagues avec sa lance ; alors ce joueur se retire, et les quatre autres commencent la seconde course, qui est également terminée lorsque l'un de ces joueurs a obtenu le même avantage que le premier. Ainsi de suite, jusqu'à ce que le nombre des joueurs soit réduit à deux. Ces deux derniers fournissent la quatrième course, et celui qui ne parvient pas à enlever les trois bagues perd la partie et paie les chevaux à raison de vingt-cinq centimes par cheval.

Il est très-essentiel pour les joueurs de bien observer leur distance ; car si l'un d'eux, l'ayant bien conservée, arrive au but et n'y trouve pas de bague, il peut réclamer, et son tour lui sera rendu ; mais si, au contraire, il se trouve trop près de celui qui le précède, il perd ses avantages. Ainsi, lorsque la course est fournie par cinq joueurs, la ligne circulaire (ou carré long) doit être divisée par cinquièmes ; par quarts, lorsqu'elle est fournie par quatre, et ainsi de suite.

COUSU, terme de manége pour signifier un homme qui est solide à cheval.

Il y a deux sortes de solidité bien distinctes : celle du casse-cou et celle du véritable écuyer. La première n'a lieu qu'au détriment du jeu des parties mobiles, et si elles servent à le rendre solide, elles l'empêcheront toujours de tirer parti de son cheval, même en supposant qu'il connaisse le mécanisme et la science de l'équitation ; car ce n'est pas assez de suivre les brusques mouvements du cheval, il faut les arrêter, et même les prévenir, et c'est ce qu'on ne peut faire si l'on emploie les aides comme moyen de solidité.

L'autre solidité, celle du véritable écuyer, consiste, au contraire, à suivre les mouvements de son cheval, sans confondre la force qui maintient avec celle qui dirige ; à demeurer assez maître de ses mouvements, pour que l'action des aides serve toujours à exprimer sa volonté, et ne soit pas un effort qui ait pour but de le maintenir en selle, si ce n'est momentanément.

CRAVACHE. Elle remplace la gaule, dont on se servait anciennement.

Son utilité n'est qu'accidentelle. Le cas où il est le plus urgent de s'en servir, c'est quand le cheval reste sur l'éperon ou n'y répond qu'en ruant à la botte ; alors son application vigoureuse peut être d'un grand secours. Mais, tant que les jambes et les éperons seront bien sentis, ils doivent avoir la préférence, puisqu'ils ont l'avan-

tage d'agir sur toute la masse, et que la cravache n'a souvent qu'un effet local. Elle convient aux dames pour mettre leurs chevaux au galop, leur faire fuir les hanches, et, en général, remplacer la jambe qui se trouve sur la fourche de la selle.

CROUPADE (LA) est un saut dans lequel le cheval retrousse les jambes de derrière sous le ventre, en ployant autant les genoux que les jarrets, comme il le fait à la ballottade.

La différence qui distingue ces deux genres de sauts est plutôt l'effet des dispositions naturelles du cheval que celui de l'art.

Au reste, on n'exige plus ces violents mouvements que des chevaux qu'on met dans les piliers.

Il est bien possible que ce genre d'exercice puisse être de quelque utilité pour les élèves : mais certainement son abus serait loin d'être avantageux il les rendrait roides et maladroits. J'ai vu bien des cavaliers, fermes dans les piliers, et qui, sur un cheval en liberté, étaient loin de conserver le même sang-froid et la même solidité. C'est au professeur observateur à juger de l'effet de ses moyens sur les élèves, et à apprécier la mesure qu'il doit apporter dans chacun de leurs exercices.

CROUPE AU MUR. Il importe de bien observer la différence qui existe entre ce travail et celui de l'épaule en dedans. Quoique les moyens d'exécution soient à peu

près les mêmes, il faut cependant observer que, dans celui-ci, les hanches doivent marcher sur la même ligne que les épaules. (*Voyez* Épaule en dedans.)

CROUPIONNER se dit du cheval chez lequel une trop grande irritabilité nerveuse provoque des ruades au contact des jambes et même de la selle. Ici, comme toujours, afin de donner aux mouvements leur régularité, il faut suivre bien exactement mes principes, pour amener ces sortes de chevaux au meilleur état d'équilibre possible ; on pourra alors arrêter ces brusques translations de poids sans lesquelles le cheval ne pourrait élever sa croupe.

CRU (monter à), monter à poil, c'est monter un cheval sans selle ni couverture.

Quelques instructeurs de cavalerie s'imaginent donner plus de solidité à leurs soldats en les faisant ainsi monter à cru ; ils sont dans l'erreur : les conformations bizarres de certains chevaux, qui ont l'échine saillante ou qui sont bas du devant, rendent la position du cavalier difficile et défectueuse. A défaut de selle, il vaut mieux encore prendre une couverture pliée en quatre, qui force l'élève à ne pas employer comme unique moyen les jambes pour rester uni au cheval.

D

DÉBOURRER UN CHEVAL, c'est commencer à rendre ses mouvements souples et liants.

Beaucoup d'auteurs voient dans le trot le meilleur moyen de débourrer un cheval; le travail en place et l'allure du pas amèneront constamment une réussite plus prompte.

En effet, ce n'est pas d'abord une action rapide qu'il faut exiger du cheval : ce sont des positions conformes et propres aux différentes allures.

Mais si je trouve mauvaise la manière dont on débourre les chevaux, je trouve bien plus pernicieuse encore l'habitude d'en abandonner le soin à des casse-cou qui n'entendent rien à l'équitation, et laissent au cheval un emploi de force aussi nuisible à son éducation morale qu'à son organisation physique.

DÉCOUSU se dit d'un cheval dont les allures sont irrégulières. Deux causes produisent ce résultat : une construction vicieuse, de mauvaises positions que l'art n'a pas réformées. Dans le premier cas l'assouplissement et une application judicieuse de mes principes ramèneront l'équilibre et par conséquent l'harmonie des mouvements; dans le second cas, ces moyens n'auront qu'un résultat proportionné à la science du cavalier.

DÉFENDRE (SE) se dit d'un cheval qui résiste à ce qu'on veut qu'il fasse, soit en sautant, soit en reculant.

Il est rare que les défenses aient d'autre cause que la faiblesse du cheval ou l'ignorance du cavalier. Pour les éviter, le premier principe est de ne rien exiger au-dessus des forces du cheval, de ne jamais lui rien demander de compliqué, et de lui indiquer avec lenteur et progression ce qu'il doit faire ; sans ces précautions, en admettant même qu'il ne se défendît pas, vous le ruineriez promptement.

Quand on voit des chevaux bien conformés, mais mal placés, résister aux efforts du cavalier, on s'en prend à leur mauvais caractère, tandis que ce n'est que l'effet d'un manque d'équilibre. J'ai cent fois acquis la preuve que des chevaux réputés méchants étaient bientôt, avec l'éducation, on ne peut plus pacifiques. A quoi donc imputer la faute de leur prétendu entêtement? Au cavalier, toujours au cavalier. Que celui-ci se persuade bien que c'est d'abord de l'équilibre du cheval, par conséquent de sa légèreté, qu'il faut s'occuper. Le cavalier peut être bien convaincu qu'aussitôt cette position donnée, il ne rencontrera plus d'obstacle ; l'intelligence du cheval le mettra promptement à même de saisir et d'exécuter tout ce qui ne sera pas contre nature.

DÉFENSE. Les chevaux ne peuvent se défendre sans un temps d'arrêt préalable.

Ce principe, justifié par la pratique et la théorie, est

de la plus grande importance pour le cavalier. On conçoit qu'ici, par ce mot, j'entends désigner une personne douée d'une certain aplomb et assez instruite en équitation pour distinguer promptement les mouvements justes ou faux du cheval qu'elle veut diriger. Sans ce tact, cette sorte de *toucher équestre*, il n'y a pas d'habileté, point de sûreté possibles pour le cavalier, puisque, ne pouvant sentir les déplacements du cheval, il ne saurait les prévenir; mais s'il possède ce sentiment, il peut, avec de l'adresse, non-seulement suivre, mais encore empêcher la plupart des défenses.

En effet, quand le cheval est bien placé, soit au pas, soit au trot, soit au galop, il règne dans tous ses mouvements une harmonie qui entretient l'équilibre. Tant que cette égalité se conserve, le cavalier est lui-même en bonne position. Le premier talent de l'écuyer, c'est de maintenir cet équilibre et d'arrêter tout mouvement par lequel le cheval tenterait de disposer de ses forces pour en sortir.

Le PAS, le TROT, le GALOP, consistent nécessairement en un certain nombre de mouvements opérés avec une action donnée; il est facile à l'écuyer d'en apprécier le jeu, et par conséquent de sentir le surcroît d'effort qui dérangerait la régularité des allures. Ainsi, pour se cabrer, ruer, faire des écarts à droite et à gauche, mouvements dans lesquels le poids surcharge soit le derrière, soit le devant, il faut nécessairement que le cheval commence par prendre les *positions mères* de ces mouvements

rebelles. Si l'écuyer les saisit et les détruit, la défense est impossible. C'est un mal qu'il faut couper dans sa racine pour éviter d'avoir à le combattre.

Citons des exemples : Le cheval tend-il à se cabrer, l'avant-main ne peut s'enlever sans avoir fait refluer son poids sur les jambes de derrière, qui prennent aussitôt un point d'appui sur le sol pour alléger d'autant les jambes de devant. L'animal ne peut donc surcharger celles de derrière que par un mouvement rétrograde sur lui-même. Si le cavalier s'en aperçoit à temps, si par l'approche et le soutien ferme des jambes il porte en avant les forces et le poids qui tendaient à immobiliser l'arrière-main, il retire à la défense le point d'appui sans lequel elle échoue.

Le principe est le même pour prévenir les ruades et les écarts, mais avec des moyens d'exécution différents, c'est-à-dire que le secret est toujours d'empêcher, autant que possible, le cheval de s'emparer du point d'appui sur lequel il veut baser sa défense. Ainsi, pour la ruade, c'est l'avant-main qui se surcharge; la tête et l'encolure se baissent vers le sol : il faut donc sentir aussitôt ce déplacement pour obliger les forces et le poids à refluer vers l'arrière-main, en élevant et soutenant vivement les poignets pour redresser l'encolure.

Dans les écarts, le temps d'arrêt offre quelque chose d'analogue; mais il faut distinguer si le cheval se dérobe d'abord du devant ou du derrière. Si c'est la partie antérieure qui opère le premier déplacement, l'appui se

prend sur les jambes de derrière avec une inclinaison plus considérable du côté où l'écart doit avoir lieu ; le cavalier, qui saisit ce changement de position, renouvelle l'action de la partie qui faiblit, et, profitant de cet élan, redresse l'encolure et rend aux extrémités l'harmonie de poids et de forces.

Est-ce au contraire par un mouvement de croupe que le cheval se dérobe à l'action des aides en se portant à droite, son poids reflue sur les jambes de devant, et l'inclinaison se fait à droite ; l'écart va suivre aussitôt le déplacement de ce côté, si le cavalier, par un surcroît d'action déterminé par les jambes, ne s'empresse de dégager le poids de cette partie antérieure, et ne ramène au plus vite l'animal dans sa position première. Si la pression de la jambe droite ne fait point rentrer assez promptement la croupe, en agissant sur les épaules et en les reportant de ce côté, on la forcera bientôt à revenir dans sa direction première : c'en est assez pour équilibrer de nouveau toutes les forces entre elles.

Je n'entrerai point dans plus de détails ; ceci suffit pour établir que toujours une défense, quelle qu'elle soit, est précédée d'un temps d'arrêt que le cavalier doit prévenir pour en déjouer le résultat.

Mais on ne saurait trop le répéter : pour éviter les luttes qui sont souvent au désavantage du cavalier, le moyen est de suivre exactement la série des principes que j'ai indiqués. L'écuyer captive promptement l'attention de son cheval, change l'emploi de ses forces, et

lui fait perdre aussitôt les positions propres aux défenses.

DÉLIBÉRER UN CHEVAL, c'est le déterminer aux allures qu'il a de la peine à prendre. Si le corps du cheval est d'aplomb sur ses quatre colonnes, il n'éprouvera évidemment pas de difficulté à prendre plutôt une allure qu'une autre.

Le pas est le résultat immédiat d'un peu d'action ; le trot lui succède avec un surcroît de force ; le galop s'obtient avec un rassembler plus complet et un degré d'action plus considérable.

La bonne position et le juste degré d'action sont donc les mobiles également indispensables et efficaces pour toutes les allures du cheval. Le talent du cavalier est de bien déterminer l'une et l'autre ; sans cela il s'expose à n'être écuyer que par hasard, et à se tromper beaucoup plus souvent qu'il ne rencontrera juste.

DEMANDER, c'est parler à l'intelligence du cheval.

Comme le cheval doit obéir et exécuter immédiatement quand on lui commande, il ne faut lui *demander* que les choses qu'il peut exécuter, afin de ne jamais le mettre en droit de se révolter contre d'absurdes exigences.

DÉSARÇONNER, se dit de l'action par laquelle le cheval met le cavalier hors de selle, par des sauts ou des mouvements violents.

Certes, celui qui prétend n'être jamais tombé n'a pas monté de chevaux difficiles ; mais ce ne serait pas être écuyer que de se laisser désarçonner par des ruades, des écarts ou autres sauts qui sont des plus faciles à suivre, à moins qu'on ne soit pris à l'improviste.

Avec une bonne flexion de reins et une forte pression des genoux, il est peu de défenses qu'on ne puisse supporter. Mais la pratique seule peut amener à bien saisir ces à-propos, et les livres ne peuvent rien apprendre à cet égard.

DESCENTE DE MAIN (LA) a pour but de confirmer le cheval dans toute sa légèreté, c'est-à-dire de lui faire conserver son équilibre sans le secours des rênes. La souplesse donnée à toutes les parties du cheval, les justes effets de main et de jambes, l'amèneront à se maintenir dans la meilleure position possible. Pour connaître au juste si l'on obtient ce résultat, il faut avoir recours à de fréquentes descentes de main. Voici comment elles se pratiquent : après s'être assuré de la parfaite légèreté du cheval, on glissera la main droite jusqu'à la jonction des rênes pour être certain de leur égalité ; on les lâchera de la main gauche, et la droite se baissera lentement jusque sur le devant de la selle.

La répétition fréquente de ces descentes de main donne au cavalier une grande délicatesse de sentiment et constate la légèreté du cheval. Elles doivent se pratiquer au pas, au trot, puis au galop.

DÉSESPÉRADE, vieux mot qui se dit d'un cheval qui va en *désespéré*.

Pour corriger ces défauts, évitons bien d'employer les moyens que mettaient en usage MM. de la Broue et Pluvinel. (*Voyez* DRESSER.)

DÉSUNI. Le cheval est désuni du devant lorsqu'en galopant à main droite, c'est la jambe gauche antérieure qui commence le galop, et il l'est du derrière quand la jambe postérieure droite reste plus en arrière que la gauche. Dans le premier cas, les jambes de derrière ont un jeu régulier; dans le second, ce sont celles de devant. (*Voyez* GALOP pour les moyens à employer.)

DÉTACHER LA RUADE, c'est ruer vigoureusement.

Le moyen de corriger le cheval de ce défaut est d'éviter que les jambes de devant se fixent sur le sol; car il faut, pour que le derrière s'enlève, que le poids qui lui est assigné pour le jeu régulier des quatre jambes soit reporté sur la partie antérieure.

Le cheval a deux manières de placer son encolure pour donner aux jambes de devant ce point d'appui : l'une a lieu par son affaissement, et l'autre par sa contraction directe. Dans le premier cas, il faut scier vigoureusement du filet, jusqu'à ce qu'on ait élevé cette partie; dans le second, se servir du mors de la bride avec une force graduée, jusqu'à ce que l'encolure ait cédé.

On conçoit combien il serait difficile de combattre ce dernier effet de force, si d'avance le cheval n'était pas habitué à répondre à la plus petite sujétion de ce frein : c'est donc du travail préparatoire à pied, à cheval et au pas, que dépend la réussite.

DÉTERMINER UN CHEVAL, c'est le porter en avant quand il résiste ou se retient.

Il faut se rendre bien raison de ce qui fait naître le refus du cheval avant d'employer le châtiment.

Il y a presque toujours une cause physique dans ces sortes de résistances, et le cheval ne combine et ne dirige ses forces contre le cavalier que pour se débarrasser d'un joug auquel il serait douloureusement ou maladroitement assujetti. Dans tous les cas, le moyen à employer consiste à le porter énergiquement sur la main avec les jambes ou les éperons.

DÉTRAQUER. Un cheval est détraqué lorsque le cavalier, par maladresse, a faussé ses allures.

Celui qui détériore ainsi les mouvemnnts du cheval n'est pas capable d'y remédier à l'aide des principes tracés seulement sur le papier : il doit se mettre dans les mains d'un bon écuyer pour apprendre à se bien placer à cheval, et ensuite il s'occupera de la bonne position de l'animal. S'il n'acquiert pas le tact nécessaire pour corriger les mauvaises allures, il en saura du moins assez pour conserver celles qui sont correctes, et c'est

déjà quelque chose, à moins, toutefois, que le moral du cavalier ne soit lui-même détraqué.

DÉVIDER. On dit qu'un cheval dévide lorsqu'en marchant de deux pistes les épaules vont trop vite et que la croupe ne suit pas.

Comme ceci tient à l'ensemble des mouvements du cavalier, ce n'est que par des explications verbales et faites sur le champ même qu'on peut rectifier ce manque d'harmonie. Il en est ainsi de tout ce qui tient au mécanisme de l'équitation.

DOMPTER UN CHEVAL, c'est vaincre ou subjuguer ses penchants.

C'est rarement par la force qu'on parvient à dompter un cheval; le châtiment est quelquefois utile, mais en temps opportun seulement.

Si, par des moyens judicieusement appliqués, on arrive à maîtriser ses forces, on en modère plus facilement la fougue; car le cheval n'est violent qu'autant qu'il sent la force dont il peut disposer, et c'est souvent une manière de lui faire connaître sa supériorité, que de lutter maladroitement avec lui.

Les assouplissements, le travail en place et les allures lentes, valent mieux que tous les actes de rigueur pour calmer son action et diminuer les mouvements impétueux qui en résultent.

DONNER LA MAIN ou ABANDONNER LA MAIN signifient lâcher la bride au cheval.

Quand on veut diminuer les effets du mors, il faut bien éviter d'abandonner la main, ou de la porter trop en avant. Le mors n'a plus d'action aussitôt qu'il est éloigné seulement d'un millimètre des barres : cette minime distance suffit donc pour récompenser ou faciliter un mouvement en avant. En outre, cette manière délicate de diminuer les impressions du mors, permet de saisir les à-propos pour corriger un déplacement de tête, de maintenir le cheval longtemps dans la même position, et de rendre invisibles les effets de force du cavalier.

On conçoit bien qu'en disant de ne rendre qu'un millimètre, j'entends par là diminuer imperceptiblement la tension des rênes.

DOS DE CARPE. (*Voyez* DOUBLER LES REINS.)

DOUBLER (terme de manége), c'est traverser le manége dans sa largeur, par une ligne droite, sans changer de main.

On s'en sert ordinairement pour apprendre au cavalier à tourner son cheval.

Le *doubler* n'est pas une chose difficile pour le cavalier; cependant il exige une certaine attention pour éviter les oscillations de l'assiette, oscillations qui suivraient nécessairement tout mouvement du corps qui précéderait

ceux du cheval. Pour obvier à cet inconvénient, il faut, préalablement aux changements de direction, diminuer, au moyen d'un plus fort soutien des reins, la mobilité du corps donnée par l'élan du cheval, et avancer imperceptiblement l'épaule de dehors.

Grâce à ces attitudes tout à fait en rapport avec la position du cheval, l'équilibre n'est pas dérangé, et les fesses deviennent le pivot sous lequel le cheval tourne aisément, puisque jamais ses mouvements ne sont combattus par des impulsions contradictoires.

Plusieurs auteurs, qui ont parlé du *doubler* dans leurs ouvrages, tout en indiquant convenablement les moyens à prendre pour l'exécuter, ont cependant assez mal décrit ceux à employer pour vaincre les résistances du cheval qui refuserait de tourner. L'un d'eux, entre autres, un des plus modernes, s'explique de la manière suivante : « Si, en employant les moyens d'aides ordinaires, le « cheval refusait d'obéir, il faudrait alors se servir de la « jambe du dehors pour le détacher du mur. » Il ajoute que, « pour le cheval qui tient au mur, on peut se servir « de la jambe gauche pour l'en détacher. »

Il me semble que le défaut de ce passage est de ne pas définir quel effet produit la jambe gauche, de ne pas dire si elle doit toujours être mise en usage avec tous les chevaux qui refusent de porter à droite. Il fallait, ce me semble, indiquer quelles peuvent être les causes de ce refus, et pourquoi le cheval n'obéit pas aux moyens ordinaires. Or, selon moi, deux causes seulement peu-

vent empêcher le cheval de répondre à l'effet de nos mouvements. La première est le manque de souplesse de l'encolure et des reins; la roideur de ces parties lui ôte la faculté de prendre une inclinaison proportionnée à la courbe qu'il parcourt. La seconde est la mauvaise répartition du poids, le manque d'ensemble dans l'emploi des forces. En effet, si la force qui fait fléchir l'encolure et les reins à droite prend sur celle qui doit entretenir le mouvement, le changement de direction est difficile et même impossible.

Il en est de même si l'action est trop considérable; elle dérange la position.

En principe, les moyens à employer pour arrêter les résistances du cheval sont toujours en raison des diverses positions qu'il prend. Avant de chercher à tourner un cheval, il faut s'occuper de lui faire acquérir une légèreté parfaite, et alors toutes les résistances disparaîtront.

DOUBLER LES REINS, c'est lorsque le cheval voûte le dos; cette position rend la légèreté impossible. Or, toute attitude qui amène un pareil résultat est mauvaise et met le cavalier en danger.

Il faut chercher avant tout à porter le cheval en avant par des pressions de jambes énergiques, et même par les éperons, afin d'éviter l'acculement, cause principale de cette prédisposition à la défense.

DRESSER. On entend par *cheval dressé* celui dont l'éducation est complète.

Le *dresser* des chevaux a de tout temps été une source féconde d'erreurs.

Les uns, peu soucieux des avantages du *dresser* accompli, ne suivent aucune règle pour juger de l'instruction du cheval, et regardent comme achevés des chevaux qui savent à peine prendre les allures naturelles.

Pour donner un point de repère, une pierre de touche aux amateurs, il est bon de leur dire que le cheval dressé est celui qui prend immédiatement toutes sortes d'allures et de directions avec une prestesse telle, qu'il faut connaître l'influence du cavalier sur un cheval bien équilibré, pour savoir d'où lui viennent ses impulsions. Même sous un cavalier inexpérimenté, si le cheval n'a pas cette grande régularité, du moins supportera-t-il avec soumission l'incertitude de ses mouvements.

Mais, si l'on s'est souvent abusé sur le degré d'instruction nécessaire aux chevaux, on s'est trompé bien plus souvent encore sur les moyens propres à les instruire. Soit que la force de l'habitude ait empêché les écuyers de réfléchir sur les pratiques qu'ils employaient, soit que la plupart des hommes qui se sont occupés d'équitation n'aient pas su mettre dans leurs études cet esprit philosophique qui a fait progresser les arts et les sciences, il est certain que le *dresser* des chevaux est demeuré soumis à vingt méthodes défectueuses.

A cet égard, ce serait chose curieuse que d'examiner la plupart des traités qui ont donné des principes d'édu-

cation, et de voir combien on s'est éloigné des idées les plus naturelles.

Sans remonter plus loin, se figurerait-on que des hommes de réputation, tels que MM. de La Broue et de Pluvinel, aient recommandé, comme des moyens assurés, de faire creuser des fossés profonds de deux pieds dans les manéges, pour faire exécuter des voltes avec précision, et se servir d'une montagne pour apprendre à un cheval à reculer ; de le piquer avec une molette au bout d'une longue perche, pour lui apprendre à sauter ; « de corriger et menacer à voix furieuse (ce sont leurs « expressions) ceux qui de leur naturel étaient *fingards;* « de prendre patience deux ou trois leçons pour un che- « val que l'on désire *affiner*, *lequel serait ennuyé*, *rebuté* « *de l'école*, *débauché et hors de justesse pour voir s'il* « *voudrait se soumettre avant d'être rudement battu ;* de « jeter son manteau sur les yeux à un cheval qui for- « cerait la main et courrait à la *désespérade ;* de lui don- « ner parfois des *escavessades* et des *esbrillades ;* de lui « attacher les génitoires avec un cordon ; de le pousser « avec les deux éperons contre un mur, contre une « porte, contre une corde tendue dans une allée d'arbres « à la hauteur du poitrail, ou pousser le cheval à la tê- « tière duquel on aurait attaché deux cordes, une de « chaque côté, dont les extrémités seraient attachées à « deux arbres, etc. ? »

Encore ces moyens si violents ne sont-ils rien auprès de ceux dont usaient leurs prédécesseurs. Ces moyens

consistaient, par exemple, pour un cheval qui partait à la *désespérade*, à le frapper à grands coups de nerfs sur la tête pour l'étourdir, à lui mettre les deux molettes dans les flancs, jusqu'à ce que l'animal, hors d'haleine, tombât de fatigue et d'épuisement ; à le pousser dans un précipice pour lui apprendre à s'arrêter, par l'effroi du danger, et mille autres pratiques plus absurdes les unes que les autres.

M. de La Guérinière, dont l'ouvrage est loin de remplir les conditions nécessaires pour un bon traité d'équitation, a du moins eu ce mérite que ses principes sont plus dans la nature. Sans doute il n'a pas fait faire de grands progrès à l'art ; mais au moins il ne l'a retardé par aucune de ces erreurs comme on en trouve encore dans nos livres modernes, erreurs qui arrêtent la marche de l'équitation.

Ainsi, j'ouvre un traité moderne, et je suis frappé du peu d'ordre et de suite que l'auteur emploie pour dresser un cheval ; je vois qu'il se sert d'une longe, puis d'une plate-longe, toujours tenues par un second cavalier. Je ne sais pendant combien de temps il en use ; mais, d'après la marche qu'il adopte, je doute que le cheval soit débourré avant huit mois ou un an. Comment irait-il plus vite, puisqu'il s'attache à demander beaucoup au cheval, sans s'occuper en rien de lui donner la souplesse sans laquelle il ne peut parler à son intelligence ? Son cheval est au galop et fuit les hanches avant que son instructeur se soit assuré s'il est léger à la main. Le voilà

parvenu aux grandes difficultés, et toutes ont été surmontées avec le seul secours du gros bridon. A la vérité, l'auteur recommande fréquemment de rassembler le cheval, rassembler qu'il ne comprend pas; mais comment veut-il qu'on y réussisse, puisque le frein qu'il prescrit pendant les deux tiers de l'instruction tend à éloigner le nez du cheval et à augmenter la contradiction de son encolure, à moins que sa position naturelle ne soit des plus parfaites?

Dans un article du même ouvrage intitulé : *Sur l'utilité de conserver ou de faire prendre au cheval des allures naturelles, et de corriger ceux qui en ont de défectueuses*, on lit :

« Si le cavalier s'aperçoit que le cheval ait propension « à prendre des allures défectueuses, ou qu'il en ait déjà « contracté l'habitude étant poulain, il faut, pour l'en « corriger, lorsqu'on le dresse, le faire trotter très-al- « longé, marquer les temps de trot avec le tact de l'as- « siette; puis il ne faut tendre les rênes que très-moel- « leusement, mener le cheval dans un terrain raboteux « ou très-mouvant, les rênes presque flottantes, en ayant « soin d'être en mesure de soutenir le cheval, s'il venait « à broncher, ou à ne pas se laisser prendre les jambes « dessous lui, s'il venait à tomber. Je recommande d'al- « longer les allures et de mener le cheval dans un chemin « raboteux et mouvant, afin qu'il soit forcé, pour ne pas « tomber, de rétablir son équilibre en prenant ses al- « lures naturelles. Étant presque abandonné à lui-

« même, la nature lui indique et le force de songer à sa « sûreté. »

Il me semble que s'en référer à de pareils moyens pour le *dresser* des chevaux, c'est méconnaître entièrement les ressources de l'équitation. Évidemment ce qui donne des allures défectueuses, irrégulières, c'est le mauvais emploi de force dont le cheval fait usage (quand il n'est pas taré), et la disposition du sol où on l'exerce ne peut rien faire à cela. En supposant même qu'un terrain mou et raboteux change les mauvaises allures du cheval, ce que je ne crois nullement, l'*attitude* qu'il y aura prise lui restera-t-elle toujours? Et, dans le cas où elle lui resterait, sera-ce bien celle avec laquelle le cavalier pourra lui faire apprécier ses moyens de direction?

D'ailleurs, cette attitude, venue sans le secours du cavalier, pourra bien s'en aller, en dépit de ses efforts; et voilà l'écuyer dans la nécessité de ne jamais user de ce cheval ainsi dressé que dans des terrains mous et raboteux.

Malheureusement ces erreurs tiennent à ce qu'on ne s'est pas encore pénétré de cette vérité, qu'il n'y a pas d'allures défectueuses avec de bonnes positions. Le cheval né trotteur, qui prendrait l'amble ou toute autre allure vicieuse, n'y parviendra qu'en raison du mauvais emploi de ses forces. Ce n'est pas avec les rênes flottantes et le tact de l'assiette qu'on parviendra à les rectifier,

car le tact de l'assiette n'est même pas apprécié par le cheval dans l'état d'équilibre le plus parfait.

De cette première erreur en découlent mille autres. Il n'y a plus de règles fixes pour l'instruction du cheval ; on agit sur lui en aveugle, et les résultats qu'on obtient sont aussi incertains que les méthodes.

Nous avons blâmé tout à l'heure les barbares moyens d'éducation qu'employaient nos ancêtres ; nous avons ri de leur ignorance, sans songer que nos livres modernes n'offrent, pour la plupart, rien de rationnel.

Dans un traité fort récent intitulé : *Promenades à cheval*, je vois, par exemple, entre autres choses : « Il y « a peu de chevaux qu'un bon cavalier ne parvienne à « réduire ; les caresses, le sucre, le temps et la constance, « produiront généralement des effets bien préférables à « ceux déterminés par les saccades, la cravache et les « coups d'éperon. »

L'auteur n'a oublié que l'aide de Dieu ; mais les caresses, le sucre, la constance et même le temps, ne serviront pas plus que les rigueurs à dresser les chevaux, si le cavalier ne sait pas faire comprendre au cheval d'abord qu'il doit lui être assujetti, et ensuite ce qu'il lui demande : car dans quel moment doit-on le caresser? pourquoi du sucre, et comment lui en faire manger étant à cheval? quelle idée le cheval en concevra-t-il ? L'auteur oublie évidemment que c'est sur l'intelligence du cheval qu'il faut agir, et que ce n'est que par les positions convenables aux mouvements que l'on y parviendra.

Du reste, l'auteur passe promptement d'une extrême douceur à l'excès opposé, car il ajoute en note que « les « hommes qui, par métier, domptent les chevaux, con- « sidèrent la privation du sommeil comme un moyen « efficace. »

Quelle erreur ! quelle folie !

Quand donc les écuyers se persuaderont-ils bien qu'il n'y a rien à tirer de ce charlatanisme ; que l'art de dresser les chevaux consiste dans le soin soutenu de récompenser à propos et immédiatement chaque acte d'obéissance qui ramène le cheval à une bonne position, et de punir chaque déplacement comme une désobéissance; mais qu'il n'est pas dans la privation du sommeil, cruauté qui ne saurait faire comprendre au cheval qu'elle lui est infligée pour une faute passée ou future? Laissez dormir ces pauvres bêtes tranquillement, et tâchez de sortir l'équitation de ce sommeil léthargique où l'ont laissée jusqu'à présent l'irréflexion et la routine. Méfiez-vous des gens à secret et des moyens hors nature. Servez-vous de vos poignets et de vos jambes avec discernement; ayez pour but unique l'*équilibre* du cheval; faites en sorte qu'il ne puisse jamais sortir de cette belle position qui est la base et le complément de son éducation, et trois mois ne se seront point écoulés sans que l'animal le plus ignorant travaille avec une précision remarquable.

DRESSER (SE). Le cheval qui se dresse est celui qui

se lève tout droit sur ses pieds de derrière. (*Voyez* CABRER.)

DUR A CUIRE, expression triviale qui se dit du cheval peu impressionnable au fouet ou à l'éperon.

L'écuyer doit bien se garder de considérer comme sans ressources ces sortes de chevaux froids ; une éducation bien entendue harmonisera les forces et rendra le mouvement d'arrière en avant plus prompt et plus facile.

E

ÉBRANLER SON CHEVAL AU GALOP, c'est lui donner la position avec laquelle il passe du pas à cette allure. Quand c'est de l'inaction et sans transition qu'on l'ébranle au galop, cela s'appelle partir de pied ferme.

Mais, pour ce dernier cas, il faut être bien sûr de son cheval, afin de ne pas donner lieu à des sauts de défense. (*Voyez* GALOP.)

ÉCART, saut de côté, plus ou moins violent, par lequel le cheval s'éloigne d'un objet qui lui fait peur.

Le cavalier doit être sur ses gardes avec les chevaux qui font des écarts, afin de ne pas être surpris désagréablement ; car il a besoin de son assiette pour soutenir énergiquement l'animal des mains et des jambes, et le porter immédiatement sur ce qui frappe désagréablement sa vue.

Du reste, il ne faut se servir du châtiment qu'après avoir employé les moyens de douceur. Mais si le cheval s'obstine à ne pas vouloir s'approcher de l'objet qui l'effraie, il faut que le châtiment soit d'autant plus fort que l'effroi causé aura été plus considérable.

Hippocrate dit qu'il faut, par une douleur plus vive, détourner l'attention du malade de celle qu'il éprouvait précédemment et que l'on veut guérir. C'est ici le cas d'appliquer ce sage précepte. L'objet effrayant est la douleur dont l'attention du cheval doit être détournée.

Tant que l'animal paraîtra inquiet et disposé à fuir, on devra le maintenir et lui faire braver l'objet de sa frayeur et de son aversion. Au reste, il ne faut pas abuser de la punition, mais se hâter, au contraire, de revenir à des moyens doux aussitôt que la soumission a fait place à la peur.

ÉCHAPPER. Laisser échapper son cheval de la main, c'est tout lui rendre, afin qu'il prenne un galop accélére.

Je n'ai jamais été partisan de laisser ainsi le cheval livré à lui-même, d'abord parce qu'on perd les moyens de le diriger et de le secourir en modérant ses forces, ensuite parce qu'on se met à la merci de ses caprices ou de sa faiblesse.

Il est vrai que certains chevaux seraient plus adroits avec la liberté de leurs mouvements que sous le joug de moyens contre nature; mais alors le cavalier, qui se met ainsi à la discrétion de son cheval, fait un éclatant

aveu de son ignorance, et doit en supporter toutes les conséquences.

ÉCOUTER SON CHEVAL, c'est être attentif à ne point le déranger quand il se manie bien.

C'est une attention qu'on doit avoir avec tous les chevaux et dans toutes les occasions. L'écuyer même le plus habile n'a pas trop de l'intelligence qu'il possède pour s'emparer de celle de son cheval et lui transmettre sa volonté : aussi, en général, le cheval dressé a d'autant plus de tact, de finesse et de régularité dans les mouvements, que son cavalier a les facultés intellectuelles plus développées et plus saines.

ÉCOUTEUX, c'est un cheval qui hésite, qui ne sait pas aborder franchement l'allure qu'on lui demande, et saute au lieu d'avancer.

De la mauvaise disposition des forces naît souvent entre elles une lutte qui paralyse toute espèce de mouvement et rend le cheval *écouteux;* mais ce n'est pas là de la mauvaise volonté, et ce défaut disparaît sous une main habile; car, n'en doutons pas, la plupart du temps, le cheval *moral* n'est pas le principe des résistances du cheval *matériel*, et si ce dernier l'emporte sur le cavalier, c'est que celui-ci n'a pas assez de volonté et de jugement pour discerner la justesse de forces à lui opposer.

ÉCUYER. On appelle *écuyer* l'homme qui sait dresser

un cheval, le conduire avec précision et se rendre compte des moyens qui lui ont procuré ces résultats.

La France a possédé et possède encore des écuyers dont le savoir ne peut être contesté, puisque, de tout temps, il y a eu et il y a encore des chevaux dont le travail ne laisse rien à désirer. Or, l'éducation du cheval est la pierre de touche de l'écuyer ; cependant je crois que l'art de l'équitation est loin d'avoir fait tout le progrès dont il est susceptible.

Jusqu'ici, par exemple, on n'a presque dressé que des chevaux dont la nature avait fait à moitié l'éducation. C'est fort bien, sans doute ; mais, sans porter atteinte à la réputation d'écuyers justement estimés, je voudrais que leur savoir s'exerçât aussi sur des chevaux défectueux. Là, du moins, le talent aurait une lice plus large et plus difficile, un but plus méritoire.

J'ai vu, dans les gravures anciennes, les chevaux montés par les rois et les princes ; j'ai examiné ceux des manéges royaux, et j'avoue que j'ai peine à me rendre raison du long espace de temps que l'on met à dresser de tels chevaux, quand il serait si facile à un écuyer instruit d'en tirer au bout de deux ou trois mois un très-grand parti.

Ces chevaux sont tous de premier choix, sans vices de position, presque sans défauts. Quels obstacles offrent-ils donc à vaincre? Leur heureuse conformation leur donne ce parfait équilibre dont l'absence, chez d'autres, fait toute la difficulté de l'éducation ; il ne reste qu'à parfaire

leur souplesse pour faciliter les changements de position, et voilà le *dresser* terminé.

La preuve de cette assertion, c'est que ces chevaux sont tout aussi gracieux avant qu'après leur éducation.

Je le répète donc : pour tirer avantage de leurs connaissances, il aurait fallu que ces écuyers en eussent fait l'essai sur des chevaux d'une constitution vicieuse, afin de réparer par l'art ce que la nature avait négligé. C'est alors qu'ils auraient fait connaître les ressources que l'on peut tirer de l'équitation en donnant à un cheval d'une nature inférieure la grâce d'un cheval de choix, et en le faisant travailler avec la même précision.

Il faut au cheval une position première avec laquelle il prend facilement toutes les autres; cette position est celle où le poids et les forces, ayant une harmonie parfaite entre elles, le maintiennent dans un juste équilibre. A l'obtenir consistent toutes les difficultés de l'équitation, et plus le cheval est mal conformé, plus les obstacles sont grands. C'est alors qu'il faut du tact et de la promptitude dans les mouvements pour combattre les résistances résultant de cette mauvaise constitution, et lui indiquer la position à prendre et à conserver.

Les chevaux placés naturellement répondront d'abord aux premiers mouvements des mains et des jambes du cavalier, et lui obéiront. Ceux qui le sont mal n'y répondront pas sans un travail préalable, parce qu'il y a chez eux une force d'opposition à combattre et une autre force à communiquer pour les mettre en équilibre.

Tous les chevaux peuvent, d'après ma méthode, être dressés en moins de trois mois. Ceux qui, avec une bonne constitution, seront favorisés d'un peu d'action primitive, exécuteront les grandes difficultés dans le même laps de temps ; car il n'en coûte pas plus au cheval qui a des moyens de travailler sur les hanches au galop, qu'à celui qui n'en a point, d'exécuter au pas les mêmes airs de manége. Le piaffer est aussi facile pour l'un que le pas d'école pour l'autre ; mais, en définitive, l'une et l'autre arrivent presque au même but avec le temps. Évitons donc à l'avenir de mettre à la réforme les chevaux qui présentent des défectuosités de conformation : non-seulement nous y trouverons d'utiles études, mais encore nous rendrons à l'équitation des chevaux qui, sans cela, eussent été regardés comme impropres à un bon service.

Quelques-uns de mes confrères ont l'habitude de faire débourrer leurs chevaux par des casse-cou, c'est un tort : c'en est un autre, chez la plupart des écuyers, de s'imaginer qu'après avoir acquis la pratique de l'équitation, ils ont atteint le terme de leurs études. Grande erreur! Ils possèdent à peu près l'art de l'équitation, ils n'en conçoivent pas la science. Qu'en résulte-t-il ? Faute de réflexions théoriques, ils ne peuvent définir le plus simple mouvement, se rendre compte du moyen le plus usuel. Croirait-on que je n'ai pas rencontré un écuyer qui pût expliquer le moyen à l'aide duquel on corrige les mouvements de tête de cheval, ce qu'on appelle battre à la main? Quand on les interroge à ce

sujet, voici à peu près ce qu'ils répondent (j'entends les plus capables) : « Il faut soutenir la main pour que le cheval, ressentant une douleur à chaque mouvement qu'il fait, finisse par tenir sa tête en repos. » C'est donc la main qui doit agir d'abord? Fort bien. Mais pourquoi la main doit-elle précéder les jambes? Pas de réponse. Et si on leur dit qu'avec certains chevaux ce sont les jambes qui doivent agir d'abord, la plupart sont déroutés, faute de comprendre que la cause qui produit ce déplacement n'est pas la même chez tous les chevaux. Rien n'est cependant plus facile à démontrer.

J'ai dit plusieurs fois dans cet ouvrage que l'allure du pas était préférable à toutes les autres pour corriger le cheval de ses mouvements instinctifs. Je suppose donc qu'il fasse usage de la quantité de forces nécessaires au maintien de cette allure ; il faut être bien attentif à l'*écouter* pour tenir toujours prêtes les forces à lui opposer, et n'agir que sur le point de départ. Ainsi, pour battre à la main une fois en action, le cheval n'agit pas seulement de l'encolure, mais encore il faut qu'il use de l'ensemble de ses forces.

Si le déplacement est le résultat d'une augmentation de forces, la main doit agir seule ; si, au contraire, ce mouvement le fait revenir sur lui-même, c'est aux jambes qu'il faut d'abord avoir recours, puisque la main ne lui dirait rien autre chose, sinon qu'il doit se ralentir.

L'inconvénient opposé aurait lieu si, dans le premier cas, les jambes venaient à doubler l'action déjà trop

considérable; car, non-seulement on ne corrigerait pas le mouvement de la tête, mais on faciliterait encore le changement d'allure. On le voit, avec peu de chose, il est facile de bien se faire comprendre du cheval; mais, sans érudition équestre, le cheval monté n'est plus qu'une machine. On verra à l'article *Homme de cheval* quelle distinction j'établis entre l'écuyer et celui-ci. L'un n'est que le bon cavalier; l'autre est le professeur capable de former de vrais hommes de cheval. Mais pour atteindre ce but, ce ne sera pas assez pour l'écuyer de connaître à fond l'équitation: il lui faudra de plus étudier ses élèves et créer pour chacun une manière spéciale d'enseigner. Si, grâce à ce soin, il parvient à n'en décourager aucun, à faire de leurs qualités et même de leurs défauts des moyens de progrès, il aura mérité le titre d'écuyer.

Ce n'est pas, selon moi, un des moindres talents à exiger des personnes auxquelles on confie la direction des manéges que cette habitude d'observation morale, sans laquelle on rebute beaucoup d'élèves, et ce serait un grand tort que d'accorder ces places à des hommes qui n'auraient pas l'ensemble des connaissances que je viens de détailler.

ÉDUCATION RAISONNÉE DU CHEVAL. L'éducation du cheval se compose nécessairement de différentes parties, et j'aurais pu renvoyer à leurs lettres respectives; mais il m'a semblé que les diviser dans

ce Dictionnaire eût été en perdre l'effet : leur liaison seule peut faire comprendre la série de moyens et de principes qui complètent l'ensemble de cette éducation.

L'éducation a pour but d'amener le cheval, par une suite d'exercices, à répondre à l'impulsion de nos forces et à se soumettre à notre volonté.

Les moyens que l'éducation emploie sont l'action et la position.

L'action est l'effet de la force qui met le cheval en mouvement.

La position est une disposition du poids et des propres forces du cheval, telle qu'aucune de ces forces ne puisse échapper à l'exigence des nôtres.

Que la force soit bien celle qui donne la position, et elle s'obtiendra aussitôt; que la position soit en raison de l'allure, ou du changement de direction qu'on veut faire exécuter à l'animal, et il ne pourra s'y refuser.

Cette vérité, dont on a méconnu les conséquences, peut seule nous mettre à même de parler promptement à l'intelligence du cheval. Je dis parler promptement à son intelligence, parce qu'en effet nos mouvements sont des phrases qui lui indiquent ce que nous exigeons de lui, et le résultat en est plus ou moins prompt, en raison de leur clarté.

Mais, pour que le dialogue soit serré et que l'homme ne cède aucun avantage au cheval, il faut que celui-ci soit dans une position telle, qu'il ne puisse faire aucun

mouvement sans la participation de son cavalier : or, pour arriver à ce but, le principe de toute éducation doit être la position.

Les chevaux, en général, ne sont maladroits et disposés à se défendre que parce qu'ils ne sont pas suffisamment bien placés. Il faut donc, avant de rien exiger d'eux, employer tous les moyens pour obvier à ce défaut essentiel. Ces moyens consistent d'abord à combattre, par des forces opposées, les parties qui offrent de la résistance; ensuite à assouplir par un travail spécial la mâchoire, l'encolure, la croupe et les reins, ce qui conduira infailliblement à cette position indispensable sans laquelle il n'est pas de travail régulier ni de prompte éducation.

Pour éviter des détails, qui d'ailleurs sont répandus dans beaucoup d'ouvrages sur l'équitation, supposons que le cheval à dresser ait été sellé et qu'il supporte déjà l'homme : comment résistera-t-il à l'action de nos forces? Par la mâchoire et l'encolure, cela est incontestable. Il faut agir sur ces parties, puisque leur contraction instinctive rendrait la soumission du cheval difficile et pourrait engendrer des défenses; attachons-nous à l'assouplissement de la mâchoire et de l'encolure, et bientôt nous nous rendrons successivement maîtres des autres parties du corps.

Je dois prévenir ici d'avance que je me sers d'un mors extrêmement doux avec tous les chevaux, et que j'en fais usage même avec ceux que je monte pour la pre-

mière fois. Je regarde le gros bridon comme nuisible aux progrès de l'éducation, en admettant même le cas où les chevaux auraient une grande susceptibilité.

Le mors est accompagné d'un filet qui remplacera le bridon; sa propriété spéciale est d'agir sur l'encolure pour l'élever et la faire fléchir à droite ou à gauche. Le gros bridon produit bien le même effet; mais, n'étant point accompagné du mors, il reste dépourvu de levier, et ne peut arrêter l'éloignement du nez qu'entraîne son action.

C'est donc avec le mors et le filet que nous commencerons le travail, en allant pas à pas, et en ne demandant du cheval que ce qu'il peut exécuter, en détruisant à leur naissance toutes les résistances qui proviennent du mauvais équilibre et du défaut d'harmonie des forces. J'engage tous les cavaliers intelligents, désireux de donner à leurs chevaux une éducation raisonnée, de suivre *avec méthode* la progression indiquée dans ma Méthode.

EFFETS. Dans nos études, au lieu de nous perdre au milieu des effets qui peuvent se succéder à l'infini, remontons toujours à la cause qui les engendre, et nous nous maintiendrons dans le vrai. Cette cause, ne l'oublions jamais, repose sur l'équilibre.

EFFETS D'ENSEMBLE. Les effets d'ensemble s'entendent de la force justement opposée entre la main et les jambes. Ils doivent avoir pour but d'immobiliser le cheval.

Ce n'est plus par des holà ! ou toute autre interjection que l'on immobilisera le cheval irritable qui est toujours en action malgré le cavalier, mais bien par un effet d'ensemble.

ÉGARER LA BOUCHE D'UN CHEVAL. Des écuyers croient encore que les faux mouvements du cavalier ne produisent un mauvais effet que sur les barres, tandis que celles-ci sont les dernières à en souffrir.

C'est en agissant à faux sur l'encolure et le reste du corps qu'un cavalier ignorant fait prendre à son cheval de mauvaises positions, qui détruisent promptement la souplesse de toutes les parties du corps, et l'empêchent de comprendre les effets du mors et d'y répondre.

ÉLARGIR SON CHEVAL, c'est, au manége, lui faire serrer le mur, ou lui faire embrasser un plus grand espace de terrain.

Il n'est pas plus difficile d'*élargir* que de *rétrécir* un cheval ; toutes les directions sont aisées quand une fois on l'a bien assoupli, et les chevaux n'ont de mauvaises habitudes ou n'éprouvent de difficultés que faute d'une bonne éducation première.

On dit à l'élève qui laisse rentrer son cheval dans le manége : *Élargissez votre cheval.*

EMBOUCHER UN CHEVAL (BIEN), c'est choisir un mors dont l'ouverture soit en rapport avec la largeur de sa bouche, et le bien ajuster sur les barres.

Les canons du mors doivent être à 27 millimètres des crochets d'un cheval, et pour les juments qui n'ont pas de crochets, ils doivent être distants de 30 millimètres des coins. (*Voyez* MORS.)

EMBRASSER SON CHEVAL, c'est l'envelopper avec les cuisses et les jambes par autant de points de contact que possible.

EMPORTER (s'), se dit du cheval qui, s'étant rendu maître de son cavalier, l'emporte selon son caprice et malgré les efforts de celui-ci.

Des forces mal coordonnées, une mauvaise position de tête et d'encolure, qui en sont la conséquence, produisent ce défaut; jamais on ne verra un cheval s'emporter quand il sera léger à la main : c'est en baissant l'encolure, *en s'encapuchonnant*, en éloignant son nez ou en portant sa tête plus d'un côté que d'un autre, qu'il paralyse les effets du mors. Un travail préparatoire obviera à cet inconvénient.

Si, par des causes étrangères, on ne pouvait graduer l'éducation du cheval, et qu'il s'emportât, il faudrait examiner quelle est sa position, afin de combattre par des forces contraires celles qu'il emploierait pour nous braver.

ENCAPUCHONNER (s'), c'est quand la tête du cheval s'approche trop du poitrail. Cette position lui permet

de prendre avec le menton un point d'appui sur le gosier, ce qui paralyse les effets du mors, puisque la tête, devenue immobile, ne peut communiquer aucune action au reste du corps.

L'action de scier du bridon est un des moyens qui servent à modifier cette position défectueuse, si l'on est pris au dépourvu ; le correctif est dans l'application graduée de mes principes.

ENFONCER LES ÉPERONS DANS LE VENTRE DU CHEVAL, c'est les lui faire sentir avec violence. (*Voyez* ATTAQUER.)

ENJAMBEMENT (L') s'entend du fait d'aborder certaines difficultés avant d'avoir suivi la filière de mouvements qui doit précéder. Je ne saurais trop mettre le cavalier en garde contre une telle manière de faire. Pour tous les chevaux, sauf quelques exceptions bien rares et que l'homme de cheval saisira facilement, mes moyens de dresser doivent être rigoureusement suivis dans l'ordre prescrit à la Méthode. Avec des enjambements on ne peut obtenir que des résultats incomplets et faire surgir de nouvelles difficultés. L'éducation du cheval, loin d'être accélérée, doit, au contraire, être souvent recommencée, et se trouve même quelquefois compromise pour longtemps par trop de précipitation.

ENSEMBLE. On dit qu'un cheval a de l'ensemble

quand il a de justes proportions, et lorsque la position de son corps et de ses extrémités le rend capable d'arriver à une belle exécution dans le travail.

On dit aussi du cavalier qu'il a de l'ensemble quand il sait coordonner le jeu de ses poignets et de ses jambes. *Conduire un cheval avec ensemble* a la même signification.

ENTABLER (s'). Un cheval s'entable lorsqu'en marchant de deux pistes sa croupe précède ses épaules. Il faut éviter ce mouvement défectueux, car non-seulement il n'est pas possible de donner de direction certaine au cheval qui s'entable, mais il court risque de s'estropier, et comme il est gêné dans sa marche, il est porté à se défendre.

Le cavalier qui n'est pas prévenu par son assiette de ces sortes d'irrégularités ne doit pas s'exposer à travailler seul : il lui faut la présence d'un écuyer pour l'avertir des mauvaises positions que prend son cheval, jusqu'à ce qu'il parvienne à s'en rendre raison lui-même. Comme il lui est impossible d'inculquer un sentiment qu'il ne possède pas, son premier soin doit être de l'acquérir.

ENTAMER LE CHEMIN A MAIN DROITE, c'est quand, le cheval partant au galop, ses pieds droits, antérieur et postérieur, arrivent sur le sol avant les gauches. S'il est à l'autre main, ce sera la partie gauche du cheval

qui entamera le chemin. (*Voyez* GALOP, pour les moyens à employer.)

ENTIER. Cheval entier à une main. (*Voyez* CHEVAL.)

ENTRER DANS LES COINS, c'est pénétrer autant que possible dans les angles du manége; il faut au cheval beaucoup de souplesse pour qu'il puisse se contourner ainsi, et que les jambes de derrière suivent exactement la même ligne que celles de devant.

Du reste, le cavalier qui saura bien équilibrer son cheval arrivera facilement à le faire entrer dans les coins, car il aura dès lors vaincu une bien plus grande difficulté.

ENTRETENIR, c'est renouveler l'action du cheval pour lui conserver une égale vitesse dans les allures.

Ainsi les changements de direction ne sont qu'imparfaitement exécutés quand le cheval ne conserve pas exactement en tournant la même vitesse qu'il avait en ligne droite.

ÉPAULE EN DEDANS (L') s'exécute lorsqu'on amène les épaules du cheval dans le manége, en conservant toujours les jambes de derrière sur la piste.

Si l'on est à main droite, le cheval marchera à gauche, et conservera sa position oblique pour que les jambes de derrière cheminent un peu plus que d'une

piste et pas précisément de deux. A l'approche des angles, on diminuera lentement la marche des épaules, et on augmentera celle des hanches, afin de conserver au cheval le même degré de vitesse, et le retrouver dans la même position après avoir passé les coins.

Tous les écuyers regardent cet air de manége comme l'un des plus aisés, surtout pour les jeunes chevaux. Je ne partage pas leur opinion : bien que les deux lignes que parcourent les jambes postérieures et antérieures ne soient pas parallèles, le cheval n'en aura pas moins une grande propension à résister, parce que, n'étant plus droit, il aura plus de facilités d'échapper au ramener, sans lequel la direction précise est difficile.

Je ne suis pas non plus de l'avis des écuyers qui regardent l'épaule en dedans comme l'air de manége par lequel il faille commencer les chevaux au travail de deux pistes.

Je lis dans un ouvrage en vogue, *sur l'épaule en dedans :*

« S'il arrive qu'un cheval se retienne ou se défende par « malice, ne voulant point se rendre à la sujétion de « cette leçon, il faudra la quitter pour quelque temps et « revenir au principe du trot étendu. »

Je ne conçois pas qu'on passe ainsi sans intermédiaire du trot à l'épaule en dedans, et de l'épaule en dedans à cette allure. Quant à moi, je le répète, je ne conseillerais pas de commencer le travail sur les hanches par l'épaule en dedans. Le cheval n'ayant rien qui

l'arrête et limite son travail, il ne l'exécute qu'avec peine et incertitude ; il y a plus : le point d'appui que ses jambes postérieures rencontrent au mur lui donne le moyen de résister, et souvent il s'en empare. L'expérience m'a démontré que les lignes diagonales des changements de main faisaient comprendre plus vite nos intentions au cheval. Voici comment je procède : je fais marcher le cheval d'une piste sur une ligne, jusqu'à ce qu'il soit à trois ou quatre pas du mur opposé ; puis je lui fais parcourir ce court espace de deux pistes ; je l'arrête, le caresse ; ensuite je recommence : n diminuant graduellement le terrain sur lequel il marche d'une piste. Si l'on suit bien cette gradation, le cheval se soumettra à ce nouveau travail sans difficulté aucune.

ÉPERON. Les éperonniers ont fabriqué plusieurs sortes d'éperons. Le nombre en eût été plus restreint si l'on eût moins sacrifié à la mode ; mais une foule de personnes qui ne montent pas à cheval ont trouvé gracieux d'avoir à leurs bottes de longues branches droites ou courbes, armées d'une infinité de petites pointes. On peut se contenter de rire d'une habitude qui, en définitive, ne fait de mal à personne. J'en dirai autant de ceux qui s'en servent, à la vérité, pour monter dans les promenades, mais qui, grâce à la position de leurs jambes, les rendent tout à fait inoffensifs pour le cheval.

Le collet des éperons d'un homme de cheval doit avoir 40 millimètres de long. Les molettes doivent être ron-

des, avec de petites entailles très-peu saillantes ; leur action bien entendue produira tout l'effet qu'on doit en attendre sur les chevaux froids, comme sur les chevaux d'une nature irritable. (*Voyez* ATTAQUES.)

ÉQUILIBRE. En équitation, le mot *équilibre* résume toute la science.

L'éducation du cheval est complète aussitôt que l'écuyer a su, par la pondération du poids et des forces, établir l'équilibre de l'animal. Les mouvements réguliers, leur facile exécution, leur harmonie, en un mot tout ce qui constitue les succès réels et brillants de l'écuyer, découlent de l'équilibre.

ÉQUITATION (L') est l'art de bien monter à cheval.

Traiter un pareil article comme il mériterait de l'être, ce serait faire un livre tout entier; je me contenterai de citer les passages suivants sur l'origine de l'équitation et ses avantages hygiéniques, passages extraits de l'ouvage intitulé : *Gymnastique médicale*, par M. Charles Londe, D. M., dont je m'honore d'être l'ami.

Cet ouvrage, *ex professo*, renferme les notions les plus exactes sur la matière, et jouit d'une estime justement acquise.

DE L'ÉQUITATION.

« Si, moins amateurs du vrai que du merveilleux, nous remontions, avec les mythologues, à l'origine de l'équitation, nous pourrions, après Virgile et ce grand poëte grec qui lui servit de modèle, rendre grâce à Neptune de nous avoir donné le cheval, et appris l'art d'en faire usage :

> . . . . . Tuque, o cui prima frementem
> Fudit equum magno tellus percussa tridente.
>
> (Virg., *Georg.*, lib. I, v. 12 et 13.)

« Mais si, prenant pour guides des historiens d'une véracité moins équivoque, nous venons à consulter Pline, nous conclurons, avec Mercuriali, que Bellérophon, fils de Glaucus, est, dans la Grèce, le premier qui trouva le secret de dompter un cheval et de s'en servir : *Equitationis primum inventorem Bellerophontem exstitisse auctor est Plinius.* (Merc., *De arte gymnast.*, lib. III.)

« Bien certainement, avant Bellérophon, on avait déjà dressé des chevaux en Égypte, puisque l'Écriture nous apprend que le roi Pharaon, qui fut englouti dans la mer Rouge, avait sous ses ordres une cavalerie fort nombreuse. Dans d'autres pays, au contraire, on n'a connu les chevaux que fort tard, et l'Amérique, avant la découverte de Christophe Colomb, n'avait encore aucune idée de ce quadrupède précieux, aujourd'hui si

nécessaire à ses habitants. Les Thessaliens, peuple voisin de la Grèce, profitèrent bientôt de la découverte de Bellérophon, et devinrent de si bons cavaliers, qu'on les surnomma *centaures*. Enfin, du temps d'Hippocrate, presque tous les Scythes faisaient un grand usage du cheval, ce qui, sans doute, fournit au père de la médecine l'occasion de reconnaître plusieurs effets de l'équitation. Cet exercice, après le siècle d'Hipprocrate, continua à se répandre de tous côtés, fit partie des jeux, et fixa, sous le point de vue prophylactique et thérapeutique, l'attention d'une infinité de médecins, parmi lesquels nous retrouvons encore Antyllus, Aëtius, Avicenna, Suétonius, et enfin Sydenham, qui s'est montré panégyriste si enthousiaste de l'équitation, qu'après en avoir vanté l'usage jusque dans les dernières périodes de la désorganisation pulmonaire, il n'a pas craint d'avancer encore que, si quelqu'un possédait un remède aussi efficace que l'est cet exercice, lorsqu'on le répète souvent, et qu'il voulût en faire un secret, il pourrait aisément amasser de grandes richesses, etc. *Sane diu multumque mecum reputavi, quod si cui innotesceret medicamentum, quod et celare vellet, æque efficax in podagra ut in chronicis plerisque, ac est equitatio constans et assidua, opes ille exinde amplissimas facile accumulare posset.* (Sydenham, *Tract. de podag.*, p. 591.)

« Des exercices que nous avons décrits, l'équitation est un de ceux qui furent un peu négligés dans les gymnases, peut-être à cause des grandes dépenses qu'il oc-

casionne, peut-être aussi parce que cette espèce d'exercice ne remplissait pas entièrement l'objet des anciens, qui n'avaient pas seulement pour but d'acquérir une santé stable et vigoureuse, mais qui voulaient, en outre, donner à leur corps toute la force qu'il était susceptible d'acquérir, et d'où résultait cette constitution prodigieuse qu'on nommait athlétique, ou une agilité dont on pourrait à peine se faire une idée de nos jours. Quoi qu'il en soit cependant, il existait chez les Grecs trois espèces de courses de chevaux. Ces courses différaient des nôtres : 1° parce qu'on les faisait toutes sans étriers, cette partie du harnais étant encore inconnue à cette époque ; 2° parce qu'on devait, comme dans l'exercice des chars, doubler la borne avant de paraître devant les juges. Ces courses différaient ensuite entre elles, en ce que, dans la première, on courait avec des chevaux de selle ; dans la seconde, *avec des poulains montés comme des chevaux de selle ;* et dans le troisième, avec deux juments, dont l'une était montée, et l'autre menée en laisse. A la fin de cette dernière course, le cavalier se jetait à terre en prenant les juments par la bride, et achevait ainsi de fournir sa carrière. Les courses de chevaux sont peut-être de tous les exercices que nous avons conservés des anciens, le seul qui, de nos jours, se fasse publiquement et soit présidé par des magistrats ; encore faut-il avouer que ces courses modernes paraissent particulièrement instituées pour conserver en France des races de coursiers légers, et que les prix qui se distribuent annuelle-

ment au Champ de Mars sont plutôt une récompense des soins qu'a pris le propriétaire de faire de bons élèves qu'une palme décernée à l'adresse des écuyers. Venons maintenant à notre objet principal :

« L'équitation communique aux organes la force dont ils ont besoin pour s'acquitter convenablement des fonctions qui leur sont confiées, régularise, si je puis m'exprimer ainsi, tous les actes de la vie, sans les accélérer beaucoup : *Equitatio pulsum parum auget*, a dit Haller dans ses *Éléments de physiologie*. L'équitation exerce la plus grande influence sur la nutrition et l'assimilation, et c'est en assurant une ample et juste répartition des principes nourriciers (que les exercices actifs ont l'inconvénient de trop dissiper), et en développant ces constitutions pléthoriques et replètes, signes certains d'une santé robuste et d'organes bien nourris, qu'elle parvient à réprimer, je dirai presque à étouffer, cette prédominance de la sensibilité, qui cause des désordres si grands et si faussement attribués à la faiblesse des nerfs.

« Le mouvement général qu'imprime l'exercice modéré du cheval est un des moyens les plus propres à fortifier la presque universalité des organes du corps humain, et c'est cette propriété, tonique par excellence, qui le rend si avantageux aux personnes faibles, aux convalescents, surtout à ceux chez qui de longues maladies auraient occasionné une diminution générale des forces; ce sont surtout les gens de lettres qui doivent pratiquer cet exercice ; ils y trouveront un moyen propre à opposer

aux dangers de leur genre de vie; car la position qu'exige l'équitation et les mouvements qu'elle détermine étant très-favorables à la libre expansion des poumons, détruisent avec efficacité l'effet nuisible de la position nécessitée par les travaux de cabinet. Cet exercice est d'ailleurs un des plus propres à reposer le cerveau, puisque, sans fatiguer les membres, sans consumer d'influx nerveux, il apporte dans les mouvements vitaux qui se dirigent vers l'encéphale une diversion salutaire, mais trop peu considérable pour empêcher cet organe de reprendre bientôt avec la même énergie son action accoutumée. »

ESBRILLADE, secousse que les écuyers du temps de Louis XII donnaient avec une seule rêne à un cheval désobéissant, pour l'obliger à tourner.

Ce mauvais procédé ne se pratique plus par les gens qui raisonnent leur art. On a reconnu que ces espèces de saccades ne peuvent rien apprendre au cheval, et que c'est par une série de pressions progressives basées sur ses résistances qu'on lui indique, en le plaçant, ce qu'il doit faire.

ESCAPADE, action subite d'un cheval qui se livre à un instant de fougue.

Un cheval vif, qui ne travaille pas assez, est sujet à ces sortes de gaietés, qu'il est, au reste, facile de réprimer, s'il sait répondre aux effets du mors et des jambes.

Il est essentiel, pour la santé et la subordination du

cheval, de le promener chaque jour, ou au moins tous les deux jours. Le cheval trouve à ces promenades un exercice salutaire, et le cavalier un moyen d'étude qu'il doit saisir avec empressement.

ESCAVESSADE, mot inusité, qui signifie donner au cheval des secousses violentes avec le caveçon ou les rênes de la bride. (*Voyez* DRESSER.)

ESSAIS. Ma vie s'est passée en méditations sur le cheval et en recherches sur la pratique des meilleurs moyens à employer pour m'emparer de ses forces et les gouverner.

Il serait curieux de raconter tous les essais auxquels je me suis livré. Les uns ont réussi, les autres ont échoué. Je sais que plusieurs cavaliers pratiquent quelques-uns de ces derniers, s'appuyant sur ce qu'ils me les ont vu employer. Mais si je les ai abandonnés, c'est que j'ai reconnu leurs mauvais effets. Je ne saurais citer tous mes essais, car je crois avoir tout essayé, tout entrepris. Je me bornerai donc à engager les cavaliers sérieux à se défier des *on dit* et à pratiquer scrupuleusement les moyens que je cherche à transmettre.

ESTRAPADE, saut de mouton très-vif que fait le cheval. Les jeunes chevaux y sont les plus sujets. L'estrapade est une défense peu dangereuse; cependant il n'en est pas qu'un bon cavalier doive négliger, d'abord parce

qu'il peut être surpris désagréablement, ensuite parce qu'il ne fait pas preuve de science en se contentant seulement de suivre le cheval.

ESTRAPASSER, c'est faire travailler le cheval au delà de ses forces, et lui demander des choses qu'il ne peut exécuter. C'est un défaut ordinaire aux gens qui mettent plus d'ambition que de raison dans leurs exercices. Ils contractent le cheval pour obtenir de lui, par la violence, ce que le temps et le savoir seuls peuvent amener. Qu'en résulte-t-il? Ils exténuent ces pauvres animaux, dont, avec un peu plus d'expérience, ils auraient tiré de bons services sans fatiguer leur organisation.

A ce défaut il n'est qu'un remède : apprendre.

ÉTRIERS. Les étriers servent à reposer les jambes, et non à donner un point d'appui pour soutenir le corps.

Les personnes qui basent leur solidité sur la bonté des étrivières sont toujours incertaines et dangereusement placées.

Mais le cavalier solide par principes ne laissera que cinquante-cinq millimètres de longueur de moins aux étriers qu'aux jambes, l'extension de ces dernières lui servant à mieux embrasser son cheval.

Les réactions du cheval seront moins sensibles quand, par un juste emploi de force, on pèsera davantage sur

la selle. Alors les fesses y seront plus adhérentes, les genoux se porteront moins en avant, et leur immobilité empêchera le pied de quitter l'étrier, qui ne doit être chaussé que jusqu'à la naissance des doigts. Le talon sera un peu plus bas, ce qui s'obtiendra aisément si la jambe tombe sans force.

La plupart des élèves se figurent que les étriers attirent les jambes en avant ; c'est une erreur : les jambes descendent, comme les étriers, perpendiculairement ; mais ce qui les porte en avant, c'est la forte tension que l'on donne aux muscles pour peser sur l'étrier.

F

FAÇONNER UN CHEVAL, c'est le rendre régulier et gracieux dans ses exercices.

FAIRE LA RÉVÉRENCE se dit d'un cheval qui fait un faux pas.

Quand un cheval est sujet à ces génuflexions, c'est au cavalier à le placer et à le soutenir pour que les flux et reflux de poids soient faciles et réguliers.

FAIT (LE CHEVAL) est celui dont l'éducation est terminée.

Les chevaux faits conviennent plus particulièrement aux dames. Il faut que ceux qui leur sont destinés soient

familiarisés avec tous les objets qu'ils peuvent rencontrer ; il est surtout nécessaire qu'ils soient d'une bonne construction, c'est-à-dire qu'ils aient d'excellents reins, des hanches larges et longues, de bons jarrets; si leur éducation est faite avec suite et gradation, il sera facile, en peu de temps, de les confier à une dame.

FALCADE (LA) était un résumé, en quelques petits sauts ou courbettes, des exercices d'un cheval ; c'en était comme la cadence parfaite. Alors que l'équitation était cultivée avec zèle et ardeur, le travail des chevaux avait une sorte de méthode rigoureuse, une suite, comme un discours oratoire ; un pas rassemblé servait d'*exorde;* puis on entrait en matière par un trot cadencé : c'était la *narration ;* quelques temps de galop faisaient les *preuves* du cheval; ensuite des airs bas et relevés présentaient la *confirmation.* Le tout se terminait par une falcade, *péroraison* digne de ces brillants exercices.

FANTAISIE. Le cheval qui a des fantaisies est celui qui, de temps à autre, veut sauter, tourner ou reculer, contre la volonté du cavalier.

Pour que le cheval arrive à ce point de mépriser les aides et le châtiment de celui qui le monte, il faut qu'il ait été bien mal mené, ou conduit par des cavaliers poltrons et pusillanimes.

Avec du soin, on peut rendre ces chevaux-là soumis ;

seulement il faudra un temps plus long pour les ramener dans un juste équilibre, moyen d'une efficacité certaine contre les fantaisies du cheval.

FANTASQUE. (*Voyez* FANTAISIE.)

FAROUCHE. Un cheval est farouche quand il craint la présence de l'homme; les poulains qu'on abandonne dans les herbages sans les approcher, ou qu'on n'approche qu'avec brutalité, deviennent farouches.

J'ajouterai, à propos de cette observation, que la majeure partie des défauts d'un cheval est une preuve même de sa mémoire et de son intelligence, dont on s'inquiète généralement trop peu; on oublie que l'acte de la veille produit son résultat le lendemain; qu'il faut ménager pour le jeune cheval les circonstances d'éducation, comme pour un enfant, et de même qu'on ne doit entourer celui-ci que de gens capables de lui donner de bonnes habitudes, de même aussi il est à souhaiter que les éleveurs aient des hommes d'un naturel doux et patient pour approcher les poulains et leur inspirer la confiance que les mauvais traitements leur ôtent.

FAUX, c'est quand le cheval galope à main droite dans un manége, et que ses jambes gauches arrivent sur le sol en avant des droites, et *vice versâ* pour l'autre main.

Il n'y a pas de galop faux en ligne droite; mais, dans un manége, l'équilibre exige que les jambes les plus rapprochées du centre arrivent en avant des autres; quand il en est autrement, le cheval perd son aplomb et court risque de tomber s'il est livré à ses forces instinctives seulement.

Il est bon, pour changer le travail du cheval et éviter la routine, de le faire galoper sur l'un et sur l'autre pied à la même main; cela devra se pratiquer surtout pour le cheval que l'on voudra amener à changer de pied du tact au tact. C'est par la multiplicité des changements de pied avec temps d'arrêt qu'on arrivera, sans efforts, à obtenir les changements de pied en l'air.

FERME. On appelle *travailler ferme à ferme* manier le cheval sans bouger de place, comme au piaffer.

Partir au galop de pied ferme, c'est, de l'état de repos, enlever le cheval au galop. Les jarrets ont besoin d'un effort considérable pour donner cet élan spontané : aussi le cavalier doit-il s'assurer de la bonté de leur construction avant de les comprimer aussi fortement, et n'essayer ce travail qu'après avoir obtenu sans peine le passage du pas au galop.

FERMER, c'est terminer entièrement une figure. Cela se dit surtout du travail de deux pistes. Si la croupe n'arrive pas en même temps que les épaules sur la piste, le cheval a mal *fermé* son air de manége.

Tous les chevaux, mais surtout ceux abandonnés aux élèves, gagnent volontiers à la main, à la fin d'une figure de deux pistes. La propension qu'ils ont à revenir aux allures naturelles exige de l'accord pour les empêcher de les reprendre avant d'avoir atteint le point voulu : aussi, dans ce genre de travail, les derniers pas sont souvent les plus difficiles, et c'est à les bien exécuter que l'élève doit s'exercer.

FIER se dit d'un cheval ardent et gracieux dans sa démarche. Les chevaux fiers sont agréables à monter et faciles à dresser; malheureusement pour l'espèce et pour beaucoup de négligents écuyers, ils sont rares.

Cette cause devrait bien engager ces derniers à redoubler d'efforts et d'études, afin qu'au moins l'art pût établir une compensation.

FILET (LE) est, comme le bridon, une sorte de mors brisé et dépourvu de branches. Il est ordinairement de deux pièces, quelquefois de trois; mais la troisième est sans utilité spéciale.

Je n'entends point parler ici du bridon dont on se sert pour débourrer les chevaux tout à fait ignorants, et que je regarde comme complétement inutile. Je ne traiterai, dans ce chapitre, que du filet qui doit accompagner le mors dans la bouche du cheval.

A voir le silence des auteurs, dont aucun ne s'est occupé particulièrement du filet, on devinerait difficile-

ment le parti qu'on en peut tirer; il présente cependant des avantages sans nombre.

En effet, malgré toute la puissance que l'on prête au mors pour imprimer au cheval une direction de droite à gauche ou de gauche à droite, il est aisé de prouver qu'il n'a pas de sensation locale; car les chevaux embouchés pour la première fois ne comprennent rien aux pressions des rênes, et au lieu de se porter à droite, à la suite du contact de la rêne gauche, ils tournent à gauche ou restent en place, ce qui prouve évidemment qu'ils ne ressentent pas l'effet direct qui les *invite* à se porter de ce côté.

Je me suis assuré de ce fait sur un cheval dressé, en attachant les rênes de la bride aux deux côtés de la muserolle; par une simple pression de la rêne droite, par exemple, sur l'encolure, j'ai déterminé le cheval à gauche, et *vice versâ*.

Si le cheval ignorant ne répond pas au contact du mors, et qu'une fois dressé il obéisse à la simple pression des rênes, on doit en conclure que le mors n'a pas d'effet déterminant pour porter à droite ou à gauche, mais que cet effet est tout dans le savoir du cheval.

Durant l'éducation, c'est donc au filet qu'il faut recourir, puisque, par sa construction brisée et son action locale, il apprendra au cheval à répondre à des pressions qu'on pourra exercer d'un côté sans que l'autre soit averti, pressions qui disposeront sa tête et son encolure du côté déterminant.

Du reste, ce n'est pas seulement pour disposer la tête et l'encolure qu'il faut user de ces pressions préparatoires : le filet doit encore précéder les rênes de la bride dans tous les changements de direction, pendant les commencements du *dresser*, c'est-à-dire jusqu'à ce que le cheval réponde, sans la moindre opposition, à l'action de ces dernières. Avec cette précaution, on évite les résistances et on amène insensiblement le cheval à se soumettre au contact des rênes. Un autre effet non moins avantageux du filet est de fixer la tête dans sa juste position ; sans le filet, la tendance du cheval à fuir l'action du mors, en prenant diverses poses d'encolure, le soustrait sans cesse au pouvoir du cavalier.

Mais, grâce aux effets bien déterminés du filet, on peut aussitôt obvier au mauvais emploi de force du cheval, et terminer plus vite son éducation. Je recommande particulièrement un filet muni de deux petites branches auxquelles les montants du bridon viennent se fixer. Ces branches empêchent le filet d'entrer dans la bouche du cheval, dans l'emploi latéral que l'on en fait.

FIN. Un cheval est fin quand il a la tête sèche, la taille dégagée et les jambes en rapport avec le corps. On appelle encore fin celui qui répond vivement aux aides du cavalier.

Tout cheval dont la position sera bien en équilibre aura cette dernière qualité. C'est donc à lui donner cet aplomb que le cavalier doit principalement s'attacher.

FINGART, vieux mot qui signifie un cheval ramingue. (*Voyez* RAMINGUE.)

FINIR UN CHEVAL, c'est terminer son éducation. (*Voyez* DRESSER.)

FLEXION. Les flexions ont pour but d'assouplir toutes les parties du cheval et de le rendre, par des translations de poids faciles à opérer, entièrement à la disposition du cavalier.

Elles se divisent en flexions à pied et en flexions à cheval.

Elles se subdivisent en :

1° Flexions de la mâchoire et de l'encolure, au moyen des rênes du filet et de la bride ;

2° Assouplissement de l'encolure ;

3° Flexions directes de la tête et de l'encolure ;

4° Flexions latérales de l'encolure avec les rênes du filet.

Les flexions à cheval sont :

1° Flexions latérales de l'encolure ;

2° Flexions directes de la tête et de l'encolure ou ramener.

FOND. Un cheval qui a du fond est celui qui supporte un long exercice sans se fatiguer.

Heureux sont les amateurs qui ont en partage des chevaux nés avec ces bonnes dispositions ! Mais un tra-

vail gradué sur les moyens du cheval peut fortifier l'animal que la nature a moins bien traité, et le rendre aussi capable de résister à de longues courses.

FORCER LA MAIN, c'est la même chose que s'emporter. (*Voyez* EMPORTER.)

FORCES (FAIRE LES). Un cheval qui ouvre beaucoup la bouche en la contractant ou qui porte la mâchoire inférieure de droite à gauche ou de gauche à droite, au lieu de se ramener, lorsqu'on exerce une pression plus forte du mors, fait des forces.

Les cavaliers qui cherchent d'abord à ramener leurs chevaux quand ils sont en action, rencontrent parfois cette résistance; la contraction de la mâchoire, jointe à celle de l'encolure présente, dans ce cas une telle opposition, que beaucoup d'écuyers ont été obligés d'y renoncer.

Le travail en place, en ne s'occupant que des assouplissements et de la mise en main, est l'unique moyen de combattre ces résistances. Je puis répondre qu'en moins de quatre leçons, d'une demi-heure chacune, le cheval aura acquis déjà une très-grande légèreté.

FORCES DU CHEVAL (les) se divisent en forces *instinctives* et en forces *harmonisées*. Elles sont instinctives lorsque le cheval en règle lui-même l'emploi; elles sont harmonisées lorsque le cavalier en coordonne l'em-

ploi. Dans le premier cas, l'homme dominé par son cheval devient le jouet de ses caprices ; dans le second, au contraire, il en fait un instrument docile, soumis à toutes les impulsions de sa volonté.

L'éducation du cheval consiste dans la domination complète de ses forces ; on ne peut en disposer qu'en annulant toutes les résistances.

Le cheval, dès qu'il est monté, ne doit plus agir que par des forces harmonisées.

FORGER. Ce mot veut dire que le cheval, en marchant ou trottant, s'attrape les fers des pieds de devant avec ceux de derrière.

De mauvaises constructions, telles que des reins faibles, des épaules courtes, une encolure massive et affaissée, rendent infaillible la rencontre des fers. Les chevaux mal montés, auxquels on laisse prendre des positions qui nuisent au jeu régulier des quatre jambes, forgent aussi, bien que leur conformation ne les y contraigne pas.

En disposant le cheval de façon que le mouvement de ses jambes ne détruise pas son équilibre, on le corrige de ce défaut ; mais, pour y parvenir, il faut l'exercer avec beaucoup d'attention, et ne lui faire d'abord prendre que des allures lentes, pour que ses forces demeurent bien réparties, et que chaque jambe, se mouvant avec l'énergie convenable, le pied postérieur n'aille pas frapper contre celui antérieur.

FOUGUEUX, cheval colère et fantasque. Les mauvais traitements sont, pour l'ordinaire, le principe de ses emportements désordonnés.

La douceur, la patience, peu d'exigence et une sage progression dans les exercices, sont de grands moyens de corriger ce défaut.

Avec des leçons courtes et fréquentes, on habituera le cheval à la société de l'homme et à la soumission, sans lui donner une impatience qui augmente sa fougue et le fait parfois se défendre.

A cet égard, et comme moyen très-efficace pour détruire cette défense, je recommande par-dessus tout le travail en place et celui qui se pratique à l'aide de la cravache.

FOULE, c'est lorsque plusieurs cavaliers manient à la fois leurs chevaux dans un manége, et leur font exécuter chacun un travail différent.

Il serait bien de faire revivre cette belle manière de faire de l'équitation; il est vraiment gracieux de voir une douzaine de cavaliers exécuter différents airs de manége : les uns décriraient des figures de deux pistes, pendant que les autres seraient au passage, au piaffer et au galop sur de petits cercles, en changeant souvent de main. Cette manière de travailler son cheval séparément fait apprécier le mérite de chaque cavalier, et lui donne, ainsi qu'au cheval, l'habitude d'agir indépendamment de ses voisins.

FOURCHE (la troisième), appliquée aux selles de femmes, est encore de mon invention ; elle donne à l'amazone une solidité à l'épreuve de tout mouvement brusque ou violent. Elle remplace les genoux du cavalier et donne à la femme une sûreté morale qu'elle n'aurait jamais pu avoir sans le secours de cette troisième fourche qui est aujourd'hui sanctionnée unanimement.

FOURNIR SA CARRIÈRE, se dit d'un cheval qui va d'une égale vitesse jusqu'au bout d'un terrain limité.

C'est au cavalier à ménager les forces du cheval, à entretenir et à renouveler son action, de façon qu'elle ne s'altère pas et que sa vitesse reste la même.

FREIN. (*Voyez* MORS.)

FREIN (mâcher son). Le cheval mâche son frein quand, par un mouvement de la mâchoire, il l'agite de temps en temps.

Les chevaux bien placés, soit naturellement, soit par l'art, détachent facilement la mâchoire ; le cheval qui mâchera naturellement son frein sera toujours léger à la main et constamment bien intentionné ; jamais un cheval ne se défendra ayant la mâchoire mobile.

Cependant il ne suffira pas que le cheval *mâche son frein*, il faudra qu'il *lâche son frein*, c'est-à-dire qu'il ouvre la bouche de manière à bien détacher la mâchoire.

FUIR LES HANCHES, FUIR LES TALONS, PAS DE CÔTÉ, MARCHER DE DEUX PISTES, ont la même signification. (*Voir* la Méthode.)

G

GALOP (le) est une répétition de sauts, dans lesquels la partie antérieure du cheval se lève la première et à une plus grande hauteur que la partie postérieure.

Pour mettre quelque ordre dans cet article, d'une certaine étendue, je commencerai par indiquer la manière de placer le cheval pour qu'il se mette au galop; ensuite, j'examinerai les moyens expliqués dans différents traités; et, enfin, je ferai connaître ceux que l'expérience m'a fait juger être les meilleurs.

Le premier soin à prendre pour donner au cheval la position qui le conduit à se mettre au galop, c'est de le rassembler; pour cet effet, toutes ses parties doivent être tellement liantes, que cette position, base fondamentale de toute allure élevée, s'obtienne sans que sa volonté puisse jamais s'y opposer. Pour enlever la partie antérieure, il faut préalablement l'alléger, et on n'y parviendra qu'en faisant agir les jambes et la main avec assez de justesse pour que le cheval comprenne distinctement cette intention. En effet, si les jambes et la main donnent au cheval la position, il sera facile de faire refluer le poids du devant sur le derrière, en ayant soin que ce change-

ment de position ne prenne pas sur l'action, qui dans ce moment doit au contraire être augmentée ; le cheval alors s'enlèvera de lui-même ; telle est la première impulsion du galop.

Ce serait chose impossible que de vouloir définir les effets de force que le cavalier doit employer pour se faire comprendre de son cheval ; je le suppose assez sûr de son assiette et de ses parties mobiles pour être maître d'opérer, dans les moments opportuns, la transmission de contact la plus convenable. On doit supposer du savoir à quiconque veut en transmettre.

Les ouvrages qui ont traité jusqu'ici de l'allure du galop ont, à mon avis, laissé bien des doutes sur les points les plus essentiels. Mon premier soin sera donc de montrer les erreurs pratiques auxquelles pourraient conduire ces fausses théories.

Les auteurs qui ont écrit sur l'équitation sont loin d'être d'accord sur les moyens à employer pour *faire partir* le cheval au galop sur tel ou tel pied.

Je m'occuperai d'examiner leurs méthodes pour *ébranler* le cheval au galop.

Sur ce point seul, que de contradictions dont la plupart ne viennent que de la faute où tombent les auteurs de vouloir faire des règles exclusives, de moyens propres seulement à certaines positions !

Pour être plus facilement compris, je ne parlerai que des moyens qui forcent le cheval à s'enlever au galop sur

le pied droit ; il est clair que, pour le pied gauche, il suffira d'employer les moyens inverses.

Les uns se servent de la jambe gauche et de la main portée de ce côté.

D'autres mettent en usage les deux jambes, et toujours la main portée à gauche. Il en est encore qui attendent, disent-ils, la pose de la jambe gauche de derrière pour la fixer sur le sol, et *faire partir* le cheval sur le pied droit.

Avant d'examiner ces divers principes, répétons qu'il en est un fondamental, qui consiste à maintenir le cheval dans une légèreté parfaite, pour le disposer à prendre la position nécessaire à l'allure du galop : c'est la condition *sine quâ non*. Cette position obtenue, si l'on fait usage de la jambe gauche, qui agira du même côté que la main, quel sera l'effet? Évidemment de porter la croupe à droite, ce qui surchargera indistinctement une des deux jambes de derrière, et le cheval partira désuni.

Je veux bien que le hasard fasse plusieurs fois rencontrer juste; mais on aura toujours pour inconvénient de mettre le cheval de travers et de prendre sur la force qui doit le porter en avant. Ce n'est pas tout : n'étant plus droit par rapport à la ligne qu'il a à parcourir, il faudra de nouvelles forces et de nouveaux mouvements pour l'y maintenir, et le talent de l'écuyer consiste à en réduire l'emploi autant que faire se peut.

Il n'est qu'un cas où la première méthode qui nous occupe puisse être d'un secours véritable pour obtenir le

galop sur la jambe droite, et ce cas, le voici : si, faute d'exercice préalable, l'encolure reste contractée et les reins tendus, nécessairement le cheval répondra mal au moyen qu'il faudrait employer s'il était bien placé; alors, un soutien ferme de la jambe gauche du cavalier, et la main portée de ce même côté, détruiront cette résistance, et le cheval prendra le galop sur le pied droit.

On voit donc que ce moyen, utile lorsqu'il s'agit de neutraliser la force qui s'oppose à la position nécessaire au mouvement, devient nuisible, au contraire, quand le cheval est bien placé préalablement; puisqu'alors les forces, luttant également, nécessitent des forces parfaitement en harmonie avec les siennes, et l'on ne pourrait arriver à ce résultat, si la main et la jambe agissaient du même côté.

Viennent ensuite ceux qui se servent de la main gauche et des deux jambes également rapprochées pour *faire prendre* le galop sur le pied droit : je préfère la pratique de ces derniers sur un cheval qui ne présente aucune résistance, parce qu'ils le déplacent moins; une fois la partie gauche surchargée, l'action donnée également fera précéder la partie la plus allégée. Mais le cheval qui n'a pas acquis la souplesse à l'aide de laquelle il peut changer la position de ses jambes de devant, sans que l'arrière-main se dérobe à cette translation de poids, cherchera souvent à fuir cet effet d'assujettissement, et il y parviendra, si les deux jambes sont également soutenues. En effet, la force de l'une combattant celle de l'autre, le

résultat sera d'activer également le cheval, mais non de faire opposition à la main ; dans ce cas, l'effet local de celle-ci serait manqué ; car rien n'empêchera le cheval d'échapper de la croupe, si le cavalier ne s'empresse de faire sentir plus vivement la jambe droite. Dès lors, que devient la méthode des deux jambes également soutenues, et pourquoi des principes exclusifs ? Par cette raison que loin de se rendre compte de ses propres impressions, on pose comme principe ce que l'on ne pratique pas soi-même.

Combattons maintenant l'opinion de ceux qui prétendent sentir le mouvement des extrémités postérieures à l'allure du pas, et qui savent en profiter pour *faire partir* le cheval sur le pied droit ou sur le pied gauche, à leur volonté. Ce charlatanisme peut être mis en parallèle avec la botte secrète de quelques maîtres d'armes.

Les difficultés de l'équitation sont déjà en assez grand nombre, même avec la connaissance exacte des moyens les plus naturels, sans qu'on les augmente encore par des données impraticables, qui déroutent entièrement l'élève, et lui font prendre en dégoût l'exercice auquel il se livre.

Dans tous les cas, en supposant même un cavalier assez impressionnable pour sentir l'instant du posé de la jambe gauche de derrière, peut-on croire qu'il sera assez prompt dans ses mouvements pour fixer tout le poids de la masse sur cette partie, et *enlever le cheval* au galop sur le pied droit ? Tandis que l'animal conserve son action pour se

continuer à l'allure du pas, pense-t-on qu'il soit possible de donner la position exigée, pour passer à l'allure du galop dans un aussi court espace de temps? Si cet intervalle imperceptible n'est pas saisi assez rapidement pour produire son miraculeux effet, le cheval partira faux ou désuni, puisque la jambe droite reprendra aussitôt son appui et le poids qui lui est assigné, afin d'entretenir la mobilité des autres jambes. Laissons de côté ces jongleries; c'est au cavalier lui-même à provoquer ce point d'appui, par l'inclinaison lente et progressive qu'il donnera à cette masse avant de l'ébranler; cette translation de poids fixera la partie qui sert de base, et, une fois déterminée, elle laissera facilement aux autres jambes la légèreté et l'activité nécessaires. C'est le corps qui fixe et arrête les jambes, et non les jambes qui donnent l'immobilité au corps; il faut donc commencer par disposer ce dernier, pour que les extrémités ne puissent plus se mouvoir à notre insu. Ceci revient à dire qu'il n'y a pas de mouvements de jambes sans un mouvement préalable du corps, et qu'en conséquence, il ne faut pas attendre le cheval, mais bien le prévenir.

Abordons maintenant le système des meilleurs auteurs, qui ont dit : « Pour mettre votre cheval au galop sur le « pied droit, rassemblez-le, portez la main à gauche, et « faites plus sentir la jambe droite. »

Oui, voilà effectivement la meilleure méthode pour disposer son cheval à prendre le galop sur le pied droit; cependant encore est-il qu'elle contient deux graves erreurs.

D'abord, elle est trop exclusive ; il est des cas où le moyen qu'elle indique serait insuffisant et manquerait le résultat.

Quand le rassembler, qu'on n'a jamais compris (1), n'est pas complet, par exemple, et que le cheval emploie des forces contradicteires, évidemment il en faut d'opposées pour les combattre ; c'est donc à l'écuyer à juger promptement et à propos des changements et modifications que les circonstances exigent.

Le principe qui devra dominer cette méthode sera donc, je le répète encore, la nécessité d'un ramener parfait et d'un rassembler en rapport avec la position que doit prendre le cheval, et le premier tort des auteurs est de n'avoir pas assez parlé de cette nécessité.

Ensuite, un autre défaut non moins grave de cette méthode, ainsi exprimée, est de tromper l'élève par la valeur même de ses termes.

En effet, on lui dit : « Faites telle chose, et vous enlèverez le cheval au galop sur tel pied. »

C'est une erreur ; il faut dire : « Faites telle chose, et vous disposerez le cheval pour qu'il s'enlève sur tel pied. »

Ceci n'est pas un jeu de mots ; je vais le prouver.

(1) Interrogez tous les auteurs qui ont écrit sur l'équitation, aucun ne vous dira quand et comment s'obtient le rassembler, ce qui le constitue et son importance pour certains mouvements. Il en sera de ce principe comme de toutes les choses de quelque valeur équestre, vous attendrez vainement la réponse.

Pour que le cheval parte sur le pied droit, comme pour tout autre mouvement, il lui faut deux choses :

La position et l'action.

Supposons que l'élève, se fiant à votre façon de poser le principe, regarde les moyens que vous lui indiquez comme ceux qui doivent nécessairement et immédiatement produire le résultat.

Si le cheval se refuse à l'exécution, soit par mauvaise disposition, manque ou excès d'action de sa part, soit faute d'ensemble dans les aides du cavalier, que va-t-il arriver?

L'élève, convaincu que le moyen indiqué est d'un effet infaillible, se figurera seulement qu'il ne l'a pas rendu assez sensible; il forcera chacun de ses mouvements, dérangera de plus en plus la position du cheval, et, loin d'atteindre le but, il s'en écartera tout à fait.

Si, au contraire, vous faites bien concevoir à l'élève que le soutien de la main et de la jambe droite ne sont que des moyens préparatoires, destinés à placer son cheval, sans s'effrayer d'un instant de résistance, il comprendra qu'il faut ou augmenter ou diminuer l'action, et attendre l'effet de son impulsion, ou enfin corriger l'effet trop considérable d'une de ses aides, pour que la position et l'action du cheval, se trouvant dans les rapports voulus, le résultat suive nécessairement.

De là deux avantages :

1° On force l'élève à convenir que tout le tort vient de lui; et au lieu de s'en prendre avec colère au cheval qui

résiste, il ménage et coordonne ses mouvements pour se faire mieux comprendre.

2° Reconnaissant qu'il ne fait que disposer le cheval, il exécute avec plus de calme, et laisse volontiers à son intelligence le temps de saisir les effets de force, tandis qu'en cherchant à l'enlever, on surprend cette intelligence et on embrouille ses idées.

En résumé, il faut bien se pénétrer que c'est le cavalier qui donne la position, et le cheval qui prend l'allure. (Il faut en dire autant des changements de direction.)

On conçoit que, par suite de ce raisonnement très-simple, le cavalier doit toujours s'imputer la faute d'une mauvaise exécution. Si le cheval n'obéit pas, c'est qu'il n'est pas placé convenablement, ou qu'il manque de la force impulsive qui doit le porter en avant; il est donc évident que le cheval n'exécute correctement que quand le cavalier lui a transmis la force nécessaire et réparti le poids d'une manière convenable.

L'équilibre, qui doit toujours servir de base au cheval, exige qu'il galope sur le pied situé en dedans du manége, ou, autrement dit, sur la jambe droite quand il est à main droite, ou sur la jambe gauche quand il est à main gauche. Si l'ordre du jeu des extrémités était renversé, il y aurait irrégularité et danger, surtout dans les changements de direction; car si, malheureusement, le cheval se trouvait comprimé du côté déterminant, il en résulterait que les jambes (antérieure et postérieure) du même côté outre-passeraient la ligne d'aplomb et amèneraient la

chute de l'animal. Si cet inconvénient, qui présente des dangers, est moins fréquent qu'il ne pourrait l'être, c'est que le cheval mal tenu cherche naturellement à reprendre l'équilibre que son maladroit cavalier a détruit, et qu'il l'obtient en donnant plus d'extension au cercle sur lequel il marche, ce qui amène le posé de l'autre jambe antérieure sur le sol. On conçoit bien que ces mouvements faux en principe ne sont blâmables que sous le cavalier qui ne sent pas son cheval ; autrement, ce sont des difficultés très-acceptables exécutées par un écuyer qui sait si bien disposer les forces de son cheval qu'il peut, sur un mouvement faux, conserver un équilibre parfaitement juste.

Passons maintenant aux galops irréguliers : il en est de plusieurs espèces que nous allons définir ; après quoi, nous donnerons les moyens de les rectifier.

Il n'y a qu'un galop faux, il y a deux galops désunis : désuni du devant, désuni du derrière.

Si le cheval, étant à main droite, se trouve galoper sur le pied gauche, le galop est faux.

Comme il ne peut arriver là qu'après un mouvement de corps qui a surchargé la partie d'abord allégée, il faut, par une force opposée, c'est-à-dire par le soutien ferme de la jambe gauche et la main portée aussi à gauche, lui faire reprendre la position première. Une fois la position rendue, l'accord de ses mouvements se rétablira de lui-même.

Si les erreurs du cheval viennent de ce qu'il n'est pas encore assez familiarisé avec l'allure du galop, il faut l'arrêter et lui faire prendre un galop régulier par les moyens précédemment indiqués. Ce temps d'arrêt devra être rigoureusement observé toutes les fois qu'il changera de pied ou se désunira. On évite ainsi les mouvements brusques, qui sont toujours au détriment de l'organisation.

Examinons maintenant le cas où le cheval se désunit du devant ou du derrière. Il est désuni du devant lorsqu'en galopant à main droite, c'est l'extrémité antérieure gauche qui commence le galop, et il l'est du derrière quand l'extrémité postérieure droite reste plus en arrière que la gauche. Dans le premier cas, c'est la motion des jambes de derrière qui est régulière, et, dans le second, c'est celle des jambes de devant.

Un cheval se désunit-il du devant, un surcroît d'action donné avec les deux jambes facilitera l'enlevé de la partie antérieure avec la main, et, en la reportant aussitôt à gauche, on surchargera cette partie et on décidera la droite en avant. Ici, il n'y a pas d'interruption dans le galop.

Si, au contraire, il se désunit du derrière, le contact plus énergique de la jambe gauche, avec un soutien ferme et égal de la main, donnera une inflexion aux côtes de cette partie, et fixera cette jambe postérieure sur le sol ; en outre, la jambe droite du cavalier, modérant

l'action de la gauche, contiendra le cheval droit, rétablira son équilibre, et le galop sur le pied droit suivra naturellement.

L'intelligence du cavalier suppléera à tous les détails que ne peut contenir une définition écrite ; il sentira le degré de force dont se sert le cheval pour changer de position, et ne lui en imprimera que la quantité suffisante pour le ramener à des mouvements réguliers, sans rien changer à son allure.

Quand une fois on aura disposé le cheval pour qu'il ait la possibilité de s'*embarquer* au galop sur le pied droit ou sur le gauche, quand on l'aura corrigé des irrégularités qui rendaient cette allure défectueuse, et accoutumé à se maintenir uniment aux deux mains, il sera temps de lui faire exécuter des changements de pied, d'abord avec un temps d'arrêt, ensuite du *tact au tact*. Après avoir disposé le cheval à galoper à main droite et à main gauche, par conséquent sur le pied droit et sur le pied gauche, on obtiendra ces mêmes départs du pied droit et du pied gauche à la même main ; ces départs deviendront faciles, et alors les changements de pied du tact au tact s'obtiendront naturellement et sans difficulté.

Une autre condition, non moins essentielle, est d'entretenir le même degré d'action, malgré les changements de position. J'explique ceci par un exemple : si, pour obtenir le déplacement nécessaire au changement de pied, on diminuait l'action qu'il avait précédemment et

qui n'était que convenable pour la conservation de l'allure, il ne pourrait se maintenir dans cette position énergique qui lui fait sentir, apprécier et exécuter avec promptitude nos volontés; c'est alors que disparaîtrait tout le gracieux et même la possibilité de ce travail; au contraire, si, malgré nous, il augmentait son action pour prendre un galop plus décidé, il nous serait tout aussi difficile d'en tirer un bon parti; car, s'il dispose volontairement de ses forces, ou que nous manquions d'accord pour les lui conserver au même degré, il faudra entrer en lutte avec lui dans le moment même où il est le plus nécessaire qu'il soit subordonné.

J'ai toujours recommandé d'être peu exigeant dans les commencements d'un travail quelconque, et j'insiste sur la nécessité de cette prudence, qui accélérera les progrès du cheval.

Le cheval une fois au galop, il est facile de le conserver à cette allure, en le soutenant énergiquement, pour secourir et enlever les jambes de devant chaque fois qu'elles retombent. Si le cavalier conserve un accord assez parfait à ses aides pour ne pas changer l'action du cheval, il donne une cadence gracieuse et continue à ses mouvements.

Avant de terminer, je dois encore mettre le lecteur en garde contre une de ces pratiques malheureuses qu'il faut proscrire ; c'est celle de *renverser* le cheval pour obtenir un changement de pieds.

Voici ce qu'on appelle *renverser* un cheval : Supposons-le au galop sur le pied droit ; le cavalier force sans ménagements l'inclinaison à droite, au point de le coucher de ce côté, pour ainsi dire, et aussitôt il *renverse* à gauche. Il y a bien là une chance pour que le cheval change de pieds, mais il y en a une aussi pour qu'il tombe auparavant ; car il lui faut une force très-grande pour supporter ces deux mouvements brusques et contraires, qui ne peuvent jamais se faire qu'au détriment des jarrets.

Pour nous, tenons-nous à ce principe immuable, avec lequel on doit s'identifier : c'est qu'il faut placer avant de déterminer, sinon attendre tout du hasard.

Pour obtenir les changements de pied du tact au tact, il faut se servir de la main et de la jambe opposées au côté où le cheval doit soulever sa jambe. Cela se conçoit, puisqu'il y a une force à combattre et une à transmettre, à moins que le cheval ne soit dans un équilibre parfait. (*Voir* la MÉTHODE.)

Le cavalier doit comprendre que, malgré toutes ces définitions, je compte sur son tact, car on ne peut ni écrire ni expliquer tout ce qui tient au sentiment.

GALOP GAILLARD. (*Voyez* PAS.)

GALOPADE (LA) est un galop plus raccourci et plus enlevé du devant que le galop ordinaire.

Il faut, pour cette allure, une opposition des aides

plus continue de la part du cavalier, sans cependant communiquer trop de force. C'est la bonne position donnée au cheval qui amènera ces mouvements cadencés.

GALOPER PRÈS DU TAPIS, ou RASER LE TAPIS, se dit du cheval qui lève très-peu les jambes de devant au galop. Si cela tient à un vice de conformation, c'est-à-dire roideur des jambes de devant ou des épaules, etc., il n'y a pas de remède. Si, au contraire, cela vient de manque de souplesse ou de mauvaise attitude, il suffit, pour corriger le cheval, de l'assouplir et de lui donner une bonne position et un meilleur équilibre.

GANACHE (L'ANGLE DE LA). On appelle ainsi l'angle formé par les deux os de la mâchoire inférieure du cheval.

Tous les auteurs ont avancé que, quand cet angle était resserré, il ne pouvait plus *chausser* le gosier; ce qui, d'après eux, intercepte la respiration du cheval et s'oppose à sa bonne position.

Tous les chevaux peuvent se ramener; ceux qui présentent le plus de difficulté sont les chevaux d'un tempérament lymphatique, ou dont l'arrière-main est d'une mauvaise construction.

GAULE, c'est une baguette de bouleau effeuillée, longue de 1 mètre 33 centimètres à 1 mètre 66 centimè-

tres, dont l'usage s'est conservé dans les manéges de cavalerie, à cause de la dépense qu'occasionnerait celui de la cravache; mais on ne se sert plus que de celle-ci dans les manéges civils. (*Voyez* Cravache.)

GOURMANDER UN CHEVAL, c'est le tourmenter inutilement. Gourmander la bouche d'un cheval, c'est la saccader avec le mors de la bride.

Ces moyens sont indignes d'un écuyer; aussi ne sont-ils pratiqués que par des cavaliers non expérimentés.

J'explique, à l'article *Saccade*, ce qu'elles ont de nuisible, et par quels procédés on doit faire apprécier au cheval les effets du mors. Je renvoie le lecteur à cet article.

GOURMETTE, espèce de chaîne qui s'attache à l'œil ou au banquet des deux côtés du mors. Elle doit passer au-dessus du menton du cheval, et n'être ni trop lâche ni trop serrée. Dans le premier cas, les branches du mors basculeraient et rendraient son action nulle; dans le second, la gourmette, exerçant une pression continue, empêcherait le cheval de sentir les bienfaits de la main, et dès lors il n'y aurait plus de récompense ni d'éducation possible. La véritable place de la gourmette est à 15 millimètres de distance de l'endroit où elle doit porter lorsque le mors agit. On s'assurera qu'elle est bien placée lorsqu'elle ne laissera que la place nécessaire pour passer facilement le doigt. Son action dépend de celle

des branches du mors, et il faut poser en principe, pour l'un comme pour l'autre, que la résistance seule du cheval doit servir de dynamomètre pour calculer la force à lui opposer.

GOURMETTE (FAUSSE). On appelle ainsi de petites chaînettes en fer ou de minces lanières en cuir qu'on adapte à l'extrémité des branches du mors pour correspondre au milieu de la gourmette. L'utilité de la fausse gourmette est d'éviter que le cheval ne prenne les branches du mors avec les incisives, ce qui paralyse son action.

Comme il est essentiel de prévenir toutes les mauvaises habitudes, surtout celles qui ont un côté dangereux, nous recommanderons l'usage de la fausse gourmette pour tous les chevaux.

GOUTER LA BRIDE. Le cheval qui commence à s'accoutumer aux effets du mors est dit *goûter la bride*. Tous les chevaux s'y habituent promptement si on la leur fait sentir avec ménagement.

Comme je prescris, dans l'article *Mors*, d'user toujours du même mors de bride, même avec les chevaux montés pour la première fois, les partisans de ma méthode sentiront la nécessité de s'en servir avec discrétion et d'éviter (point important) toutes saccades et mouvements brusques.

GOUVERNER SON CHEVAL, c'est le conduire et ne pas le laisser aller à sa fantaisie. Ce point est nécessairement le premier auquel le cavalier doive s'attacher, et c'est à quoi il parviendra promptement s'il sait se rendre assez maître de la position du cheval pour qu'aucun des mouvements de celui-ci ne puisse avoir lieu sans sa volonté.

GRAS DE JAMBE. On entend par *gras de jambe* le mollet. S'en servir avec gradation est un des moyens efficaces pour rendre le cheval justement impressionnable et le conduire avec précision.

GUEULARD. On entend par *gueulard* un cheval qui, comme on le dit communément, a *la bouche forte*, qui n'obéit à la bride que difficilement et en ouvrant la bouche par une contraction continue. Cela tient à une autre cause que celle de la conformation des barres. (*Voyez* FAIRE DES FORCES.)

GUINDÉ. Être guindé à cheval, c'est s'y tenir avec trop de force et d'affectation.

Les élèves qui ne font qu'ébaucher leur éducation ont souvent ce défaut ; ils ont acquis une position qu'ils ne se sont pas donné le temps de consolider par un emploi de force raisonné : aussi sont-ils roides et maladroits. La force excessive dont ils usent se communique à toutes les parties du corps, sans que ce soit dans une proportion

convenable. Tant que dure cet état de roideur, il n'est pas possible de se lier gracieusement et solidement au cheval, et surtout de le bien conduire.

H

HAQUENÉE, vieux mot pour désigner un cheval qui va l'amble.

A cause de la douceur de leur allure, ces chevaux étaient jadis réservés aux princesses et aux grandes dames de la cour.

Agnès Sorel avait une haquenée d'une éclatante blancheur et célèbre par la beauté de ses formes, dit un de nos vieux fabliaux.

Maintenant, ce sont nos bonnes fermières qui se servent de ces chevaux pour porter le beurre et les œufs au marché. Le temps, qui change les mœurs, ne change guère moins le sens des mots : à présent, on entend par *haquenée* un cheval maigre, laid et incapable d'un bon service.

HAGARD s'entend du cheval farouche qui, dit-on, a dans la vue quelque chose d'incertain et de trouble. On dit alors qu'il a les yeux hagards.

J'avoue que j'ai cherché longtemps à découvrir si la vue, proprement dite, pouvait amener le cheval à être farouche, et que je suis encore à me rendre compte com-

ment cela pourrait avoir lieu ; car enfin est-ce que le cheval y voit moins ? Dans ce cas, il doit être moins ombrageux, puisque les choses sont moins visibles pour lui. Est-ce parce qu'une conformation de l'œil, que je ne puis définir, lui fait envisager les objets autrement qu'ils ne sont ? Mais alors pourquoi ne s'y familiariserait-il pas comme il le ferait s'il avait une bonne vue, en les lui faisant voir souvent et longtemps ? Mais n'est-ce pas l'intelligence qui perçoit, apprécie ? C'est donc au moral du cheval qu'il faut s'en prendre, et non à la qualité de sa vue, qui, si elle est mauvaise, peut le rendre incertain dans ses mouvements, mais ne lui donnera pas un caractère farouche. Il est bien vrai que les chevaux sont plus ou moins soupçonneux *ou sur l'œil*, mais je crois que c'est un héritage que leur ont transmis père et mère. En faut-il davantage pour qu'à la deuxième ou troisième génération ce défaut soit enraciné de manière qu'il y ait peu de chances de succès pour y remédier ? En outre, la façon grossière d'élever les chevaux contribue encore à leur donner ce vice. Voit-on dans l'espèce humaine, dont la forme de l'œil est pareille à celle des chevaux, des personnes être hagardes ? Non : l'œil est le miroir qui reflète les objets et les transmet au cerveau, qui, en raison de son activité, en éprouve des sensations plus ou moins vives, et qui ne sont que le résultat de son organisation et du travail auquel il s'est livré, mais non celui de l'œil propre. Le seul moyen, selon moi, d'éviter qu'il y ait des chevaux hagards, c'est, comme je

viens de le dire, d'étudier davantage le caractère des étalons et des juments poulinières, et d'élever les poulains avec plus de ménagements. Quant à ceux qui ont ce défaut, ce n'est qu'avec de la douceur de la part de ceux qui les soignent et qui les montent, et avec l'attention soutenue de les familiariser avec les objets qui leur causent de l'effroi, que l'on pourra les corriger ; mais on n'y parviendra jamais si l'on n'a pas d'abord le secret de s'en faire aimer.

Ici ma tâche se termine, ne pouvant enseigner le degré de perspicacité et de perfection qu'il faut pour y parvenir.

HANCHES (ÊTRE SUR LES), se dit du cheval qui baisse sa croupe pour la disposer à supporter le poids dont on dégage les jambes de devant. Pour mettre un cheval sur les hanches sans que ce mouvement lui soit pénible, il faut le rassembler en rapprochant ses jambes de derrière du centre, pour que le reflux de poids s'opère sans efforts de la part du cheval.

On doit bien éviter d'abuser de cette position, car, en comprimant ces parties trop fortement, on en détruirait le ressort. Il faut s'en servir modérément, afin de conserver l'organisation du cheval dans toute sa pureté, et pour qu'il soit facile de le rendre gracieux dans ses allures; il ne faut pas qu'une position en détruise une autre, ce qui arriverait si on le mettait trop fréquemment sur les hanches.

HARAS, lieu destiné à loger des étalons et des juments pour la propagation de l'espèce, et à élever les poulains qui en proviennent.

Honneur au gouvernement qui mettrait tout en œuvre pour que notre belle France, déjà riche de tant de produits, pût se distinguer encore par ses races de chevaux, et disputer aux étrangers la supériorité qu'ils ont acquise!

Il n'est pas de pays qui présente un sol mieux disposé, plus fertile que le nôtre. Le *Limousin*, l'*Auvergne*, la *Normandie*, la *Bretagne*, le *Poitou*, la *Saintonge*, la *Lorraine*, fourniront, quand on le voudra, la quantité de chevaux dont on peut avoir besoin pour la guerre, la chasse, le manége, la promenade, les voitures, etc., etc.

Il est encore temps de régénérer toutes ces espèces; mais il faudrait s'en occuper activement et sans lésinerie. Jamais gouvernement ne placerait plus utilement l'argent du pays, puisque, outre les avantages qu'il en tirerait pour sa gloire et sa sûreté, il ferait chaque année une épargne considérable sur les fonds qui sortent de France pour l'achat des chevaux étrangers.

HARASSER UN CHEVAL, c'est l'exténuer de fatigue.

Les courses forcées sans ménagement harassent promptement un cheval : c'est en commençant par un travail modéré qu'on arrive peu à peu à lui donner l'haleine et la force convenables.

HARDIES (LES BRANCHES). Elles aident, disent les auteurs, à ramener le cheval et à le mettre dans la main. Si c'est par la force que donne la construction des branches qu'on obtient ce résultat, celui qui les confectionne me paraît avoir plus de talent que l'écuyer. (*Voyez* MORS ET SES EFFETS.)

HARIDELLE. C'est ainsi que l'on appelle ces chevaux maigres et efflanqués attelés au modeste char de la petite propriété. Ces chevaux sont parfois des restes de brillants coursiers qui faisaient l'admiration des connaisseurs; maintenant, ce n'est qu'à force de coups qu'ils rendent encore quelques services. Aussi quelle existence mènent-ils! Et n'est-ce pas le comble de l'égoïsme et de l'ingratitude, de la part de l'homme, que d'abandonner ainsi dans sa vieillesse l'animal que l'on a le plus aimé, et de le livrer à la condition la plus misérable dès qu'il commence à perdre de sa valeur!

HARPER, c'est lever les jambes de derrière par un mouvement convulsif plus grand que celui qui est naturel au cheval. Cette flexion spontanée est le défaut des chevaux qui ont des éparvins secs. On doit bien éviter de confondre ce que l'on appelle *harper* avec le tride d'un cheval bien constitué, qui se cadence également et régulièrement.

HAUTE ÉCOLE. On entend par la haute école tout

travail de deux pistes au pas, au trot et au galop (*Voyez* Fuir les hanches), ainsi que les changements de pied du tact au tact sur les lignes rétrécies ou en formant des huit de chiffres, le piaffer, etc., etc. (*Voyez* ces différents mots.)

Les chevaux qui exécutent toutes ces figures avec précision s'appellent *chevaux de tête*, d'*étude* ou de *haute école*.

Dans la haute école, le cavalier agit de toute sa puissance sur le physique et le moral du cheval. Par les exercices difficiles auxquels il le soumet, il perfectionne sa souplesse et son équilibre ; par la continuité de ses actes, il lui fait connaître quelle est son influence sur lui et à quel point il le domine, domination qui n'a rien de révoltant pour le cheval, puisque, loin de le dégrader, elle augmente sa fierté naturelle par les poses les plus nobles et les plus gracieuses.

HOLA ! On se sert de ce mot sonore et assez vivement compris des chevaux pour les arrêter sans le secours de la bride.

Le cheval que l'on met dans les piliers doit cesser toute espèce de sauts ou de mouvements, quand, par des répétitions fréquentes, on lui aura fait comprendre la valeur du mot *holà !*

Les personnes délicates qui n'auraient pas la force de calmer leurs chevaux pourraient s'en faire dresser qui s'arrêteraient à la parole. Rien n'est plus facile que

d'amener le cheval à ce point de compréhension et d'obéissance ; il suffit pour cela, chaque fois qu'on veut l'arrêter, d'accompagner ce mot des effets de la main ; puis on les diminue au fur et à mesure que les résistances deviennent moindres, et bientôt cette exclamation se grave tellement dans son intelligence, que *hold !* suffit pour l'arrêter court.

Les dames perdront sans doute toute crainte quand elles sauront qu'avec un seul mot elles peuvent soumettre à la docilité le cheval qui vainement tenterait de les intimider.

HOMME DE CHEVAL. On entend par *homme de cheval* celui qui joint à une solidité à toute épreuve l'usage libre de tous ses membres, ne les meut que par sa volonté, et sait en apprécier les effets.

On confond souvent, à tort, l'homme de cheval et l'écuyer. Le premier, comme je l'ai dit, est un cavalier solide et habile ; mais le second doit joindre à ces qualités toutes les connaissances requises pour démontrer les principes dont se compose son art et pour la direction d'un manége. C'est à l'écuyer à former les hommes de cheval. (*Voyez* ÉCUYER.)

HORS DU MONTOIR, c'est le côté droit du cheval. (*Voyez* MONTOIR.)

HUIT DE CHIFFRE, c'est un air de manége auquel on a donné ce nom, parce qu'il en représente la figure.

En effet, il se compose de deux changements de main successifs, dont on rejoint les points de départ en traversant les petits côtés du manége.

On fait des *huit de chiffre* de différentes grandeurs. Les premiers que l'on demande au cheval doivent couper le manége par deux changements de main de toute la grandeur de ses diagonales. A mesure que le cheval acquiert de la précision, on en diminue la circonférence, jusqu'à ce qu'enfin on l'exécute dans un cercle aussi petit que possible.

Comme toutes ces difficultés ne doivent occasionner d'efforts ni au cavalier ni au cheval, je n'ai pas besoin de dire quel doit être l'ensemble des mouvements du premier pour que l'exécution ne laisse rien à désirer.

Tout cheval assoupli et bien équilibré peut faire aisément des *huit de chiffre*.

I

IMPULSION. L'impulsion doit être toujours communiquée par le cavalier, et, autant que possible, se continuer par le cheval. C'est à l'aide de cette force d'impulsion bien graduée qu'on arrivera à faire prendre toutes les positions possibles au cheval et à le diriger facilement dans tous les sens. L'impulsion, donnée justement, servira à éviter toute espèce d'acculement et de défenses de

la part du cheval; elle le rendra précis et régulier dans ses mouvements.

INACTION. Ce mot, qui se rencontre dans un grand nombre d'articles de ce Dictionnaire, pourrait prêter à l'ambiguïté; j'en dois l'explication.

J'entends par inaction *laisser le cheval les quatre jambes immobiles sur le sol*, dans le but d'assouplir la mâchoire et de faire fléchir l'encolure en tous sens et de lui donner tout le liant qu'elle peut acquérir.

Cet exercice local est à l'éducation du cheval (qu'on me passe cette comparaison) ce qu'une bonne fondation est à un édifice.

M. de la Guérinière et tous les auteurs qui lui ont succédé jusqu'à ce jour prétendent que le trot est l'allure la plus favorable pour donner une grande souplesse au cheval. J'ai prouvé le contraire. Ce n'est pas avec une allure aussi décidée, allure où le cheval fait un grand emploi de force et perd, par conséquent, de son équilibre, qu'on parviendra à être maître unique de ses mouvements : c'est dans l'inaction, c'est au pas qu'on le disposera, par un prompt assouplissement, à une belle exécution. En effet, au repos il a quatre points d'appui, au pas il en a trois; l'équilibre s'obtiendra plus facilement; son action étant nulle ou minime, il appréciera promptement l'effet de vos forces; n'ayant pas de direction à donner, vous ne permettrez aucun mouvement au détriment de sa première position, et ne combattrez que ceux qui feront

résistance; bientôt ils vous seront tous subordonnés, et vous arriverez graduellement à donner à ses allures le gracieux, la cadence ou la vitesse; mais, pour cela, il ne faut pas enjamber par-dessus le travail en place et l'allure du pas.

INDOMPTABLE. Il y a peu de chevaux qu'on ne puisse dompter quant au caractère. Les seuls qui offrent des difficultés très-grandes sont les chevaux chatouilleux et les juments qu'on appelle *pisseuses*. Celles-ci ont un vice d'organisation sanguine ou musculaire qu'on ne peut que modifier, et qui les soustrait pendant un plus long temps à l'action du cavalier.

Quant à ceux chez lesquels les actes de rébellion viennent du moral, l'érudition équestre parviendra certainement à les soumettre : il suffit de savoir employer tour à tour, et à propos, le châtiment et la récompense. Comment et dans quel moment? Voilà ce qu'on ne peut expliquer dans un livre. Ici la théorie ne peut pas suppléer à la pratique. Disons-le cependant, il ne faut employer les moyens de rigueur qu'après avoir acquis l'intime conviction que l'opiniâtreté du cheval n'est pas le résultat d'une faiblesse physique, d'une mauvaise répartition de forces, ou d'un travail prématuré.

INSTINCT. N'accorder que de l'instinct au cheval, c'est de notre part une vanité que je ne relèverais pas, si elle ne devait pas nuire à son éducation. (*Voyez* INTELLIGENCE.)

INTELLIGENCE (DE L') du cheval.

J'ai toujours cru à l'intelligence du cheval, et c'est sur cette opinion que j'ai basé ma Méthode et tous les principes énoncés dans cet ouvrage. Grâce à elle, en maîtrisant la volonté du cheval, je suis parvenu à n'exiger de lui que ce qui, préalablement, avait été saisi par son intelligence.

Je ne m'occuperais pas du développement de cette thèse, si elle n'était que curieuse; mais cette intelligence du cheval est, selon moi, si utile et si précieuse, que j'ai cru indispensable de mettre au jour le fruit de mes études.

L'écuyer qui traite l'animal comme une machine soumise seulement à l'impression du moment, sans souvenir et sans conception, ne sera jamais qu'un mauvais écuyer. Comment, en effet, n'accorder que de l'instinct à l'être qui discerne le bien d'avec le mal, apprécie les circonstances et juge même de la capacité du cavalier! Sans doute il ne sait rien à l'avance ; les enfants dont on commence l'éducation en savent-ils davantage?

Le cheval a la perception comme il a la sensation, la comparaison et le souvenir : il a donc le jugement et la mémoire ; il a donc l'*intelligence*. Voilà pourquoi l'écuyer doit ne point agir en aveugle sur son cheval, et ne pas oublier que chacun de ses actes agit aussitôt, non-seulement sur le sens physique, mais aussi sur la mémoire de l'animal. Il faut tenir compte de cette organisation essentielle du cheval, ne jamais passer que du connu à l'in-

connu, ne point le soumettre machinalement à de mauvais traitements, et ne point abandonner à des mains inhabiles les commencements de son éducation. Les mauvaises habitudes exerceraient nécessairement une fâcheuse influence sur les suites de cette éducation.

On prétend que le châtiment et la récompense suffisent pour dresser un cheval : c'est vrai si ces deux moyens sont employés *à propos;* par l'éperon et le fouet, le sucre et les caresses, on n'obtiendra rien, si les uns et les autres ne sont administrés avec discernement. Il en est de même pour les écoliers : le *pain sec* et le *cachot* ne leur apprennent ni le grec ni le latin; il faut d'abord parler à leur intelligence.

Avec le cheval, il faut un travail tout à fait semblable. Que lui demande-t-on? des mouvements. La manière de l'y amener consiste à disposer ses forces de façon qu'il ne puisse faire que le mouvement qu'on exige. La position est le langage qui parle au cheval, le seul qui soit intelligible pour lui; elle explique et fait naître le mouvement, comme le raisonnement explique et fait naître la pensée.

Ici se trouve la source d'une erreur qu'il est temps de relever. Tandis que certains écuyers ne font du cheval qu'une machine, d'autres, au contraire, basent sur son intelligence toute la facilité de son éducation; ainsi les chevaux andalous passent pour les génies de l'espèce, parce qu'on les dresse plus promptement et avec plus de facilité que les autres chevaux. Cette conséquence est

fausse : cette promptitude d'éducation tient moins à l'intelligence des chevaux andalous qu'à leur conformation physique.

La chose indispensable dans l'éducation du cheval est l'équilibre, qu'on n'obtient que par une bonne position. Ceux-là donc qui tiennent déjà de la nature cette bonne position, refusée à d'autres, sont nécessairement plus disposés à recevoir une instruction prompte et facile.

Il faut distinguer ce qui tient à l'organisation physique de ce qui dépend de l'organisation intellectuelle ; j'ai étudié attentivement l'une et l'autre, et j'ai conclu de mes observations que, si le physique du cheval influe sur la longueur de son éducation, son moral seul doit en déterminer le mode.

D'une part, j'ai remarqué que si les chevaux naturellement bien faits obéissent plus aisément, ceux d'une conformation inférieure, qui ne sont pas tarés, peuvent aussi être ramenés à un degré d'équilibre suffisant pour qu'une main habile puisse en tirer bon parti ; j'ai donc reconnu cette vérité que tous les chevaux, une fois bien placés, obéissent sans difficulté, s'ils sont bien conduits, et qu'on parlait à leur intelligence en s'occupant de l'équilibre qui rend la translation de poids plus prompte et plus facile.

D'autre part, j'ai vu que le cheval apprécie les bons et les mauvais traitements ; qu'il reconnaît l'habileté ou l'incapacité de son cavalier ; qu'il discerne ses fautes

propres de celles qu'on lui fait faire. J'ai vu que ses bonnes ou mauvaises qualités dépendent autant des circonstances de son éducation que de son naturel, et j'en ai conclu qu'il faut le dominer, mais seulement par une supériorité d'intelligence, et en lui faisant sentir par un fini de mécanisme que ce qu'on exige de lui est le moyen le plus propre et le plus facile pour arriver à tel ou tel résultat.

J

JOCKEY ANGLAIS ou HOMME DE BOIS. On nomme ainsi un échafaudage fourchu qui se fixe au moyen d'une sangle sur le dos du cheval ; aux extrémités supérieures des deux fourches sont fixées les rênes du bridon ; un mécanisme, dont le système varie, laisse à ces rênes un certain jeu, au bout duquel le cheval trouve une résistance fixe.

De graves auteurs ont attribué à cet instrument des propriétés que la saine équitation réprouve. En effet, la force permanente du filet dans la bouche du cheval est une gêne et non pas un avis ; elle lui apprend à revenir sur lui-même en s'acculant pour éviter la sujétion. A l'aide de cette force brutale et inintelligente, il connaîtra de bonne heure comment il peut éviter les effets de la main du cavalier.

L

LACHER LA MAIN A SON CHEVAL, c'est l'abandonner à lui-même. Plus d'un amateur se figure faire acte de courage et de haute équitation en laissant flotter les rênes et en se confiant ainsi à un cheval MAL ÉQUILIBRÉ.

C'est un tort grave et qui prouve autant d'ignorance que d'imprévoyance dans le cavalier; car, non-seulement le cheval perd dans cet abandon sa sûreté, mais il peut encore compromettre les jours de celui qui le monte. Il ne faut agir ainsi que sur un cheval LÉGER ou ÉQUILIBRÉ.

LEÇON (1). Donner une leçon, c'est expliquer à ses élèves les principes à l'aide desquels on arrive à suivre d'abord et à diriger ensuite les mouvements du cheval.

Il y a plusieurs manières de démontrer l'équitation, dit-on sans cesse; quelle est la meilleure? Voilà ce qu'il est difficile de résoudre, du moins pour les élèves, parce qu'ils attachent naturellement un peu de gloriole à rehausser le talent de leur professeur : aussi conviennent-ils avec peine de son incapacité, en admettant même qu'ils aient les connaissances requises pour en juger; car il faut

(1) J'ai donné au commencement de la Méthode les moyens d'obtenir une prompte et bonne position à cheval : ces principes conviennent surtout aux militaires; mais ils sont trop sérieusement instructifs pour l'élève civil qui a payé sa leçon et veut avoir un plaisir immédiat.

posséder à fond une science pour apprécier le savoir des hommes qui la cultivent.

Quant à moi, je crois que le premier mérite de l'écuyer qui enseigne est d'observer dans sa leçon une marche non-seulement progressive, mais surtout rationnelle. Il en est (qu'on nous passe cette comparaison) des mouvements de l'élève, par rapport à son aplomb, comme de ceux du cheval relativement à sa position : l'assiette de l'un, comme l'équilibre de l'autre, doit précéder tout mouvement des extrémités ; sans ce soin, les progrès sont d'une désespérante lenteur.

Mes collègues ne m'en voudront sûrement pas si, tout en laissant chacun agir à sa manière, je cherche à faire connaître la pratique qui m'a paru la plus goûtée des élèves ; celle qui, tout en réalisant pour eux de promptes et durables jouissances, leur fait éprouver le besoin de se perfectionner en prolongeant d'eux-mêmes le temps de leurs études.

Voici donc comment je divise mes leçons : trois semaines ou un mois en filet pour commencer à assouplir le cavalier et donner à chaque partie l'attitude qu'elle doit conserver ; vingt jours en bride, pour placer l'élève carrément, sans le secours des deux rênes, et pour consolider sa position. Les éperons ne s'adaptent aux talons qu'au bout de ce temps. Ainsi, c'est au bout de deux mois que mes élèves commencent à tirer avantage de leur solidité pour régler le mouvement de leurs aides et disposer le cheval pour le galop.

Il est bien entendu que ces divisions de temps n'ont rien de sacramentel, et que l'écuyer peut et doit même les modifier, selon la capacité des commençants.

Il est bon que j'explique encore comment je graduc le choix des trotteurs qui servent aux premières études, avant de permettre l'emploi de tous les instruments propres à faire connaître au cheval la volonté du cavalier. Pendant le premier mois, ils ne montent que des chevaux doux d'allure et de caractère ; ensuite ils montent indistinctement des chevaux doux ou durs, mais n'offrant pas d'autres difficultés que celles qui résultent de leur allure. Cependant, comme ils en changent à chaque reprise, j'ai soin que le premier soit toujours celui qui a les réactions les plus fortes.

De cette méthode l'élève tire deux avantages : d'abord les déplacements continuels qu'il éprouve lui apprennent à se servir de ses forces de manière à reprendre son équilibre le plus promptement possible, et, pour cela, j'ai grand soin que ses épaules et ses jambes ne lui prêtent aucun secours.

Ensuite, lorsqu'à la seconde reprise il passe sur un cheval plus doux, il ressent une telle aisance, qu'il emploie de lui-même à se bien placer les efforts qui ne lui servaient d'abord qu'à se bien tenir ; le bien-être qu'il éprouve lui fait sentir le désir et le besoin des progrès.

Un soin que j'ai encore, c'est, par des conseils assidus, de m'emparer de l'attention de l'élève, de le forcer incessamment à veiller sur lui-même, à rectifier sa position, et

à profiter ainsi de chacun des moments de sa leçon ; d'approprier mes expressions, et jusqu'aux intonations de ma voix, au caractère de l'élève et aux dispositions morales que je lui ai reconnues. A celui qui met tout à profit, je parle avec douceur et j'explique plus à fond ; au raisonneur, je réponds brièvement, sans laisser toutefois aucune de ses demandes sans réponse ; je contrains l'esprit paresseux à me donner *le pourquoi du pourquoi*, tantôt en l'obligeant à penser, tantôt en l'aidant à propos ; pour l'élève apathique ou indolent, j'use de mots sonores et expressifs (toujours honnêtes, bien entendu). Il est des élèves dont la prompte compréhension devance les progrès physiques ; tous mes soins, avec eux, se portent vers leur mécanisme ; je m'attache à ne présenter de nouveaux aliments à leur intelligence qu'au fur et à mesure que l'habitude d'exécution répond à leur conception. Bref, mon premier soin est de chercher à connaître le genre et le degré de capacité de chaque élève, et j'affirme que cette connaissance a toujours été plus utile à leurs progrès que celle du physique, car il n'est pas de conformation avec laquelle on ne puisse monter à cheval ; mais il est des intelligences avec lesquelles tout progrès serait lent ou nul, si l'écuyer ne savait en tenir compte.

Cela dit, je reviens à la position de l'élève.

Mon attention première consiste dans le soin de rectifier les parties qui composent et constituent son assiette, chaque fois qu'elles sortent de la bonne position que je lui fais prendre en le mettant à cheval.

Je supprime pour mon élève tout changement de direction, ne tenant même pas à ce qu'il conduise régulièrement son cheval en ligne droite ; je veux qu'il ne soit occupé que d'un seul point, celui de se tenir de son mieux.

Quand il est placé convenablement, c'est-à-dire les reins bien disposés et les cuisses adhérentes à la selle, alors, mais seulement alors, je lui fais connaître les fonctions des poignets et des jambes et leur influence sur le cheval, en lui expliquant clairement leurs effets, séparés ou combinés. C'est par cet exercice que l'élève parvient promptement à s'en servir d'une manière locale et avec un ensemble raisonné, et qu'il en communique les impulsions au cheval, non pour lui donner des directions, mais bien pour le placer ; je lui apprends ainsi qu'à son exemple le cheval doit être assujetti à un aplomb véritable, sans lequel il n'y a pas de travail possible. Enfin, ce n'est que quand l'élève obtient une amélioration sensible dans l'équilibre de l'animal qu'il doit essayer à le diriger ; mais, dès lors, il le fait avec précision et sûreté, je dirai plus, avec conviction.

N'est-il pas mieux de suivre cette marche toute logique et naturelle que de franchir sans discernement les échelons qui servent de base fondamentale à la science ? Je le répète, la première chose que l'élève doit acquérir est une bonne position, car la position est à l'emploi des forces motrices ce que le point d'appui est au levier.

Les écuyers se plaignent assez souvent du peu de per-

sévérance des élèves et du dégoût qu'ils apportent aux leçons. Le moyen d'obvier à cet inconvénient est d'abord de faire disparaître la monotonie et la longueur des leçons classiques, de rajeunir les errements de nos vieux professeurs, qui pensaient que sans bottes à l'écuyère et chapeau à trois cornes on ne pouvait bien monter à cheval, et laissaient le commençant beaucoup trop de temps aux premiers principes. Évitons ces ennuis à nos élèves, mais sans pourtant tomber dans l'excès contraire, en les faisant monter, au bout de quinze jours de leçons, avec des éperons et des étriers, sans leur avoir reconnu des dispositions extraordinaires; car, dans un cas comme dans l'autre, ils se dégoûteraient promptement : dans le premier, parce qu'ils croiraient l'équitation d'une insupportable difficulté; dans le second, au contraire, parce qu'ils penseraient de suite tout savoir. Comme on ne leur aurait fait connaître aucune des difficultés de l'art, loin de chercher à surmonter celles qui s'y rencontrent, ils ne les devineraient même pas.

Nos chevaux, bons et paisibles, suppléent souvent à l'incapacité de ces derniers cavaliers et flattent leur ignorance ; car le cheval qui a de bons yeux va naturellement droit devant lui, évitant soigneusement ce qui se trouve sur son passage ; mais, s'ils viennent à en monter de quelque peu difficiles, que deviennent nos cavaliers improvisés ? Ils sont le jouet du cheval et la risée des assistants, et bientôt se dégoûtent d'un art qui aurait fait leurs délices, s'il leur avait été démontré avec plus de méthode.

Je le répète, en apportant cette suite et cette progression dans l'ordre des leçons et des exercices, les professeurs gagneront sous le rapport pécuniaire; et, sous celui de l'opinion publique, ils rajeuniront l'équitation, qui tombe en désuétude; il donneront le goût des chevaux et feront une science d'un art auquel l'indifférence publique ferait bientôt même refuser ce nom.

LÉGER A LA MAIN ou **LÉGER DU DEVANT.** Les écuyers établissent à tort une différence entre ces deux légèretés.

Le cheval léger de l'avant-main le sera toujours à la main, et *vice versâ*, quelle que soit la construction de sa bouche.

J'ai déjà dit trop de fois, dans le courant de ce volume, à quoi j'attribue les résistances d'un cheval et quels sont les moyens de les vaincre, pour y revenir encore.

LIANT (LE CHEVAL) est celui dont on est parvenu, par une sage progression dans le travail, à annihiler les forces instinctives, et chez lequel l'assouplissement, l'assujettissement partiel de toutes les parties rebelles, nous ont bientôt soumis l'ensemble de son mécanisme, à ce point que l'on puisse le dominer complétement et ramener l'aisance et l'harmonie entre des ressorts que leur mauvaise disposition paraissait devoir opposer les uns aux autres.

Liant se dit également quand la force, arrivée à un tel

degré de souplesse, permet au cavalier de faire prendre toutes les positions possibles au cheval.

LOYAL est le cheval qui emploie ses forces sans marquer de résistances, dans quelque exercice que ce soit.

Il est des chevaux qui doivent naturellement cet avantage à leur bonne conformation; mais il peut être aussi le résultat d'une bonne éducation, et l'habileté du cavalier donnera toujours, plus ou moins, cette précieuse qualité au cheval.

C'est à tort qu'on dit *bouche loyale :* la bouche n'a ni les qualités, ni les défauts qu'on lui prête; elle fait partie du tout dont se compose le cheval, elle en supporte solidairement les bonnes ou les mauvaises conséquences, mais elle est loin d'en être seule responsable.

M

MACHER SON MORS. (*Voyez* Frein.)

MACHOIRE. Les mâchoires constituent la bouche du cheval; elles se divisent en mâchoire supérieure et en mâchoire inférieure. Le cavalier studieux qui cherche à donner à son cheval la plus grande légèreté possible doit s'attacher principalement à obtenir une facile mobilité de la mâchoire. Tous les chevaux qui répondront à l'action du mors en mobilisant la mâchoire seront légers à la main

et répondront facilement à toutes les indications du cavalier : ainsi, règle générale, tous les chevaux qui résistent ou se défendent ont une contraction continue de la mâchoire. Ce doit être une raison bien puissante pour mettre toute l'attention possible à entretenir une facile mobilité de cette partie.

MAIN LÉGÈRE. On désigne ainsi la main du cavalier qui n'oppose à son cheval que peu de forces, et lui laisse même les rênes presque flottantes. Cette manière peut être bonne avec un cheval bien dressé ; mais, pris comme éloge général, c'est un non-sens. Pour indiquer un cavalier qui conduit bien et par des mouvements peu apparents, il faut dire qu'*il a la main savante*, et non pas qu'*il a la main légère*. En effet, si la légèreté est utile dans les moments où le cheval est bien ramené, la résistance, à son tour, est également indispensable quand il cherche à se déplacer, et c'est par un juste emploi de force qu'on donne au cheval la finesse qui constitue le *dresser*. Cette condition remplie, on aura alors, non ce qu'on appelle si improprement *une main légère*, mais *une main savante*.

MAIN IGNORANTE est celle qui ne saura pas saisir les temps et changer à propos le mauvais emploi de ses forces. La main qui abandonnerait le cheval, sans avoir égard à sa position d'équilibre, serait comprise dans cette dénomination.

MAITRE A DANSER (AVOIR LES PIEDS EN) signifie les avoir en dehors.

Cette mauvaise position, disgracieuse et contraire au bon usage des jambes, tient le plus souvent à ce que les cuisses du cavalier ne sont pas tournées sur leur plat. C'est un défaut à rectifier en exerçant ces parties par de fréquents mouvements de rotation de dehors en dedans.

Une fois les cuisses bien placées, les jambes et les pieds le seront aussi s'ils tombent naturellement, et ainsi toute la force de ces derniers sera réservée pour l'usage des éperons.

Afin de se donner un air plus cavalier, il est des jeunes gens qui forcent en dedans la position des pieds ; c'est une mode non-seulement ridicule, mais nuisible, puisqu'elle contracte la jambe, empêche sa liaison intime avec le cheval et rend sa mobilité difficile.

MANÉGE. On entend par ce mot le lieu où l'on dresse les chevaux et où l'on donne des leçons d'équitation. Il y en a de diverses grandeurs ; les beaux manéges civils ont ordinairement quarante mètres de long sur dix mètres de large. Ceux de cavalerie sont beaucoup plus grands, mais toujours dans les mêmes proportions. Bien qu'il soit facile de dresser les chevaux et d'apprendre à les monter en plein air et sur des routes non circonscrites, je crois que rien n'est comparable à un manége couvert. Là, l'élève n'est distrait par rien, et toujours en vue du pro-

fesseur à qui il est facile de suivre ses mouvements et de profiter de toutes les circonstances qui peuvent accélérer ses progrès. Aussitôt que le cheval est apte à comprendre, et l'élève arrivé à user par lui-même de ses moyens de répression, il est utile qu'ils sortent pour qu'ils acquièrent toute la hardiesse qui leur est nécessaire; mais il faut que le cheval conserve la bonne position qui lui a été donnée au manége, et que le cavalier (quoique je lui prescrive moi-même de trotter à l'anglaise) s'attache à ne déroger en rien aux principes qu'il a reçus. En effet, de ces principes dépendent sa grâce, sa solidité et les moyens de bien diriger son cheval. Pourquoi la mode actuelle, qui est le fruit de l'ignorance, prévaudrait-elle sur le savoir? C'est cependant ce qui arrive. L'élève qui se faisait remarquer au manége par sa position et la précision de ses mouvements n'est plus reconnaissable quelque temps après; son corps est ployé en deux, ses cuisses sont en avant des quartiers de la selle, et ses jambes à soixante centimètres des flancs du cheval; ses rênes flottent, et le cheval abandonné n'a bientôt plus aucun rapport avec le cavalier, dont la science et la sûreté sont tout à sa disposition. Quelle peut être la cause de ce funeste changement? La crainte, sans doute, d'être ridicule en restant bel homme de cheval. Ne comprendra-t-on jamais que la position grotesque de nos fashionables tient à leur amour-propre? Ils veulent savoir sans apprendre, l'argent devant leur tenir lieu de tout, et pour cela il a fallu créer une mode nouvelle de monter à

cheval qui fût tout à leur avantage ; aussi, bientôt, le plus ridiculement placé dut-il avoir la palme. C'est ainsi que les arts dégénèrent et que l'on retombe dans l'ignorance et dans l'absurde.

Les professeurs doivent donc redoubler de zèle pour soutenir et rehausser cet art sublime ; art qu'on ne peut acquérir que dans un manége et en présence d'un maître expérimenté ; c'est avec des principes puisés dans la nature et démontrés avec clarté qu'on peut espérer voir augmenter le nombre des hommes de cheval, et remettre à la mode le beau et le vrai, dont on ne devrait jamais s'éloigner.

MAQUIGNON. Jadis on nommait indistinctement *maquignons* tous les marchands de chevaux ; aujourd'hui ce mot ne s'applique guère qu'en mauvaise part. Les dictionnaires nouveaux disent que l'on appelle ainsi les marchands de chevaux qui font métier de tromper les acheteurs. C'est un très-grand tort, sans doute, d'abuser ainsi de la confiance de quiconque paie largement les qualités qu'il croit rencontrer dans un cheval ; mais pourquoi les marchands de chevaux seraient-ils plus coupables que les autres marchands ou négociants dont les réputations sont le mieux établies ? En est-il un qui ne cherche à persuader à son acheteur que telle partie de marchandise ne soit d'une qualité supérieure à ce qu'elle est réellement ? Ne s'efforce-t-il pas de vendre le plus cher possible ? Peut-il en être autrement, et le prix ne doit-il pas

être en rapport avec les chances plus ou moins nombreuses de perte ? Est-il un genre de commerce où elles soient plus fréquentes et où les frais d'entretien soient plus coûteux ? Cela doit me faire insister avec plus de force sur l'injustice de la qualification de *voleur* appliquée seulement à quiconque fait le métier de vendre des chevaux.

Que l'on dise avec moi qu'il y a des maquignons dans tous les états, et que, s'ils sont plus nombreux dans le commerce de chevaux, c'est que de toutes les marchandises celle-ci est la plus difficile à connaître et celle qui présente le plus de chances de pertes.

MÂCHER DE DEUX PISTES. (*Voyez* FUIR LES HANCHES.)

MARTINGALE. On entend par martingale une large courroie qui s'adapte à la muserole ou au mors de la bride et correspond aux sangles.

Des écuyers ont encore recours à la martingale pour assurer la tête du cheval qui bat à la main, ou bien encore pour ramener le nez de celui qui l'éloigne trop, qui porte au vent, selon l'expression consacrée. Quel effet peut produire la martingale dont les points extrêmes d'attache sont fixes ? Elle agit nécessairement sur toutes les vertèbres du cou ; si elle ramène la tête, elle baisse l'encolure. Cet inconvénient seul suffirait pour la faire proscrire, mais elle a le désavantage de provoquer le cheval à s'ac-

culer, à se renverser même. Le mors par les rênes peut n'agir que sur les premières vertèbres cervicales, et ramener par conséquent la tête dans sa juste position sans nuire au soutien de l'encolure.

MÉCANISME. Le mot *mécanisme* s'applique aux moyens physiques que le cavalier emploie pour obtenir du cheval les mouvements qu'il exige.

Le cavalier qui a exercé toutes les parties du corps du cheval, de manière à rendre ses articulations *souples* et à modifier à volonté toutes les contractions musculaires que nécessite un mouvement, aura fait beaucoup. C'est alors que le passage de l'intelligence au mécanisme sera facile, et que la pensée se produira avec avantage.

MÊLER UN CHEVAL, c'est embrouiller son travail de manière qu'il ne sache ce qu'on lui demande. C'est le défaut de ceux qui ne savent qu'à moitié; il serait difficile, en effet, que le cavalier qui n'a pas su se pénétrer de la suite nécessaire aux exercices de l'équitation pût la rendre compréhensible aux chevaux qu'il monte.

Ici, c'est donc encore sur lui-même que le cavalier doit agir en premier lieu.

MENER SON CHEVAL SAGEMENT, c'est le conduire selon les règles de l'art, c'est-à-dire ne lui demander que ce qu'il peut faire, et le lui demander avec mé-

nagement. Malheureusement, la manière de conduire un cheval tient le plus souvent au caractère du cavalier, et les principes sont inefficaces : la réflexion seule opère à cet égard.

METTRE DANS LA MAIN. C'est équilibrer le cheval et lui donner cette légèreté qui lui permet d'apprécier les moindres actions du cavalier instruit.

Mettre dans la main est donc donner à son cheval cette position indispensable pour tous les exercices. (*Voyez* RAMENER.)

MÉZAIR (LE) est une suite de sauts en avant, où les jambes de devant sont moins détachées du sol que dans la courbette : aussi le cheval les fait-il se succéder plus vivement.

C'est à l'aide des piliers qu'on obtient tous ces mouvements élevés du devant. Comme je n'admets de véritable instruction pour le cheval que celle qui lui est donnée sans moyens étrangers, j'ajouterai qu'il faut les pratiquer à cheval, attendre que son éducation soit entièrement terminée si l'on ne veut s'exposer à ce que ce mouvement qui ressemble à une défense n'en devienne une réelle par la suite.

MIS. Un cheval bien ou mal mis est un cheval bien ou mal dressé. (*Voyez* DRESSER.)

MOLETTE. C'est l'extrémité mobile de l'éperon qui se trouve en contact avec les flancs du cheval.

J'ai déjà dit que la molette devait être ronde, garnie de légères entailles tout autour, de façon qu'elles soient aussi inoffensives que possible. Ce qui impose au cheval, c'est la position juste que lui fait prendre un véritable cavalier au moyen de l'ensemble de ses mouvements ; ce sont les à-propos qui font tout, et c'est l'intelligence du cavalier qui doit y présider. Les moyens simples sont préférés par l'homme expérimenté ; l'incapacité, au contraire, emploie toujours des procédés rigoureux pour arriver à ses fins ; mais elle manque son but, car la violence ne produit rien de bon.

MONTER ENTRE LES PILIERS se dit de l'action de l'élève qui monte le sauteur.

Les leçons données dans les piliers peuvent être de quelque utilité, mais il faut mettre de la gradation dans le choix des sauteurs pour qu'ils soient en rapport avec la force de l'élève, afin que celui-ci ne prenne pas l'habitude de se raccrocher et de se maintenir en selle par tous les moyens possibles ; il faudrait, pour éviter cet inconvénient, bannir les selles à piquer, ne faire usage que de selles rases et avoir un sauteur tellement bien dressé qu'il graduât ses mouvements de façon que l'élève pût les suivre avec de bonnes positions.

MONTOIR désigne le côté gauche du cheval, et *hors du montoir* est le côté droit. *Rendre facile au montoir*, c'est accoutumer un cheval à être tranquille quand on le monte.

J'ai entendu des gens qui s'occupaient de dresser des chevaux dire sérieusement qu'un cheval dont ils vantaient les qualités n'avait qu'un seul défaut, celui d'être difficile au montoir. Il semblait, à les entendre, que ce fût un vice incorrigible. J'ai fait venir un cheval de ce genre, qui cherchait à ruer à l'approche de l'homme ; je lui ai fait mettre un caveçon dont je tenais la longe, et en moins d'une demi-heure, avec une application judicieuse de cette espèce de collier de force, et des caresses quand il ruait moins, je l'ai rendu promptement sage et corrigé pour toujours de cette mauvaise habitude.

Le moyen sera le même pour les chevaux trop ardents, pour ceux qui se cabrent, etc.

MORS (DU) ET DE SES EFFETS. Le mors se compose de trois pièces qui, par leur combinaison, n'en font qu'une. Il est formé de deux branches et de l'embouchure qui se subdivise en deux canons et un cintre au milieu, appelé *liberté de la langue*. Les anneaux et autres ouvertures qui se trouvent dans le haut et le bas des branches sont destinés, dans la partie supérieure, à recevoir les montants, et dans la partie inférieure les rênes de la bride.

Tant d'autres ont déjà défini le mors et décrit toutes ses parties, que je n'entrerai pas dans des détails qui ne seraient que des répétitions ; je me contenterai de faire connaître ses diverses proportions.

Les éperonniers et selliers ont profité de l'ignorance

ou de la frivolité de la plupart des cavaliers pour changer la forme des mors et leur donner des dimensions qui, presque toujours, sont devenues nuisibles aux chevaux, et contraires au parti qu'on en voulait tirer. Mais on se gardait bien de convenir de ces inconvénients, que combattait d'ailleurs l'attrait puissant de la nouveauté, ou que n'entrevoyait pas l'inexpérience des acheteurs. On a donc suivi les différentes modes que l'avidité des spéculateurs accréditait, et bientôt des mors simples, mais utiles, ont été remplacés par des mors composés, mais dangereux.

Le principe que je vais émettre ne laissera pas de surprendre sans doute, car il ne s'agit de rien moins que d'adopter un seul mors pour tous les chevaux, quels que soient d'ailleurs leur conformation et leur état de *sensibilité*.

Voici la forme et les proportions du mors auquel je donne la préférence :

Branches droites, de la longueur de dix-sept centimètres, à partir de l'œil du mors jusqu'à l'extrémité des branches ; circonférence du canon, six centimètres ; liberté de la langue, de la largeur de cinq centimètres à peu près dans sa partie inférieure, et de vingt-sept millimètres dans la partie supérieure.

On comprendra sans peine qu'en disant que la même forme convient à tous les chevaux, je n'entends point parler de la largeur ; sous ce rapport, il faut admettre différentes dimensions, selon la bouche des chevaux, afin

que le mors n'y vacille pas et que les parties qui doivent avoir un point d'appui fixe le conservent toujours exactement.

Quoique le mors ci-dessus détaillé soit très-doux, je puis affirmer qu'il peut suffire à rendre légers et à soumettre à la plus passive obéissance les chevaux les plus froids, les plus sujets à s'emporter, et ceux même qui offrent le plus de résistance.

Les barres sur lesquelles le mors agit sont deux os recouverts du périoste et de la gencive. Ces parties sont plus ou moins saillantes, plus ou moins rondes ; mais ni cette rondeur ni cette saillie ne sont des raisons pour faire subir des variations de forme au mors, et surtout pour en admettre un plus dur pour les barres charnues. Quelle que soit leur conformation, le mors dont je recommande l'usage produira tout l'effet désirable ; car il est erroné de croire que la résistance que les chevaux nous opposent a sa cause dans la conformation de leur bouche. La sensibilité de cette partie est invariable. Admettons, pour un instant, que les barres du cheval soient bien conformées, c'est-à-dire ni trop ni trop peu charnues. A mon sens, des pressions légères éveilleront bientôt l'irritabilité de ces parties. Supposons que, pour obtenir ces résultats, il nous faille employer cinquante grammes de force ; supposons encore maintenant que ces mêmes barres soient chargées d'un centimètre de chair en plus (ce qui ne varie jamais davantage), et que chaque centimètre augmente l'insensibilité de vingt-cinq grammes,

ce que je suppose encore sans l'admettre : eh bien ! ce maximum réduira le tout à cinquante grammes. Quel sera l'homme, même le moins solidement placé à cheval, qui ne pourra disposer d'une aussi petite force? Il faut donc imputer cette résistance à une cause tout autre, puisque parfois les chevaux opposent des résistances telles que toutes les forces d'un cavalier bien constitué et solidement placé à cheval ne sont pas suffisantes pour les arrêter.

C'est donc ailleurs qu'il faut chercher les moyens d'opposition du cheval ; il faut jeter les yeux sur les autres parties de son corps, et observer attentivement si des tares, un vice de conformation ou la mauvaise attitude qui en résulte, ne contribuent pas plus que tout le reste à amener cette résistance. En effet, la force que l'animal oppose est toujours le résultat d'un manque d'équilibre ; c'est pour moi une vérité incontestable, sanctionnée par l'expérience. Que de personnes ont été emportées par leurs chevaux et se plaignaient de la dureté de leur bouche (expression banale et fausse) ! J'ai monté ces mêmes chevaux, et, en peu de temps, au grand étonnement de leurs maîtres, ils ont cédé à toutes mes exigences sans la moindre opposition, et, pour cela, je n'ai mis en usage que des forces proportionnées et employées à propos.

Je le demande, est-ce la bouche qui, dans ce court espace, a retrouvé sa sensibilité ? Cela est impossible ; on ne peut, instantanément, obtenir des résultats avec une force de cinquante grammes quand une puissance dix fois

supérieure ne produisait aucun effet ; le cheval ne pourrait passer immédiatement d'une insensibilité aussi grande à autant d'irritabilité, surtout s'il avait un vice de conformation qu'il n'est pas donné à l'homme de pouvoir détruire ; c'est donc la position qui, étant rectifiée, l'a mis dans l'impossibilité d'opposer la résistance attribuée à tort à l'insensibilité de sa bouche.

Détruisons cette erreur trop accréditée, et remplaçons *bouche dure* par celle de *dur à la main*. Une expression a souvent dans les arts plus d'influence qu'on ne pense sur le mode d'agir de ceux qui les professent ; celle-ci, par exemple, a laissé l'équitation de deux siècles en arrière ; l'expression que j'y substitue aura le double avantage de rectifier une idée fausse et d'indiquer le moyen d'arriver plus tôt au but.

On comprendra alors que ce n'est plus la forme du mors qu'il faut changer, et qu'il ne s'agit ni d'allonger les branches, ni de diminuer l'épaisseur des canons, puisqu'on a dû reconnaître que la bouche n'est pour rien dans la résistance du cheval, et qu'un mors doux produit autant d'effet qu'un mors dur. Ce dernier d'ailleurs ne peut occasionner que des résultats fâcheux, tels que d'acculer, de comprimer plus maladroitement le cheval et de l'amener à des défenses plus dangereuses.

Cette vérité une fois admise, on s'occupera spécialement de ramener le cheval à la bonne position en le travaillant en place et au pas. J'ai acquis, même avec les chevaux les plus difficiles, la certitude que c'était moins

la force que le bon usage de la main et des jambes qui, en déterminant la juste position du cheval, le soumettait à notre volonté et lui donnait ce qu'on appelle si improprement *une bouche sensible*.

Pour mon propre compte, j'atteste que j'ai rencontré des chevaux qui, malgré la rondeur des barres et l'épaisseur de la gencive, ont toujours eu ces parties d'une extrême sensibilité ; et comme chacun peut se convaincre de cette vérité, je persiste à dire que la dureté que l'on croit rencontrer dans la bouche ne dépend pas de la disposition des barres et des gencives, mais bien de la conformation générale du cheval, ou de son mauvais équilibre.

Aussi la science de l'équitation réside-t-elle dans l'adresse à saisir les moments favorables d'agir, de punir, de récompenser et d'indiquer ; et pour cela il faut un mors doux qui puisse se prêter à tous les mouvements d'une main habile et communiquer au cheval l'action du cavalier avec la justesse et la promptitude que celui-ci y met.

Les cas dans lesquels on fait usage ordinairement de plusieurs espèces de mors sont : celui où le cheval éloigne son nez (ou porte au vent), celui où il est lourd à la main, et enfin celui où il s'emporte. Je parlerai seulement du mors dont on se sert pour la première de ces positions, puisque les inconvénients sont les mêmes pour les autres. Dans ce premier cas, on fait usage d'un mors à

branches longues pour ramener le nez du cheval qui l'éloigne trop.

Or, si c'est par un vice de conformation ou de position que le cheval présente de la résistance, les moyens doux pourront seuls assouplir et ramener l'animal dans un plus juste équilibre. Le mors, avec des branches plus longues, aurait une force et une rapidité d'action si grandes, que la crainte excessive qui en résulterait mettrait le cheval dans l'impossibilité d'apprécier avec autant de spontanéité la pensée du cavalier.

Qu'on se rappelle donc bien que les forces qui doivent arrêter, secourir, enlever et déterminer, reposent dans l'assiette, le judicieux mécanisme du cavalier, et dans une pratique basée sur le raisonnement, bien plus que dans la dureté des instruments qu'on emploie. Si le cavalier saisit bien l'action du mors, s'il sait en graduer les effets, s'il sait se servir des jambes et des éperons avec la gradation que je recommande, le cheval pourra changer l'emploi de ses forces, changer ses positions et devenir d'une soumission prompte et durable.

MORS AUX DENTS. On devrait entendre par *mors aux dents* l'action du cheval qui prend les branches de ce frein avec les incisives, et qui, dès lors, lutte avec avantage contre son cavalier; mais en disant qu'un cheval prend le mors aux dents, on entend généralement parler de celui qui s'emporte, bien que le frein ait conservé sa position normale.

On peut parer au premier inconvénient par l'usage de la fausse gourmette, et éviter le second en assouplissant le cheval et en l'amenant à un état d'équilibre assez parfait, pour qu'il soit facile ensuite de vaincre, au moment où elles naissent, toutes les forces dont il se sert pour mal faire. (*Voyez* EMPORTER.)

MOYENS PRATIQUES. Tant que l'équilibre sera maintenu exact, le principe établissant les moyens à employer pour obtenir un mouvement désigné sera unique ; mais lorsque le cheval perdra sa rectitude de position, la combinaison d'aides indiquée devra subir des modifications en rapport avec les résistances.

N

NATURE (MAUVAISE). Le cheval de mauvaise nature est celui qui résiste à la volonté du cavalier.

Un cheval rétif ou ramingue est de mauvaise nature.

J'ai déjà dit que les vices attribués aux mauvaises dispositions morales du cheval ne sont, le plus souvent, que le résultat d'une mauvaise construction. Un bon cavalier saura rectifier cette mauvaise nature et rendre ce cheval d'un emploi facile. Voilà l'équitation, voilà l'écuyer.

Bonne nature a le sens contraire ; cette expression s'emploie aussi pour désigner le cheval d'un bon tempérament, qui se maintient en parfait état avec peu de nour-

riture. Ces chevaux sont excellents pour faire la guerre et pour résister à la fatigue.

NEUF. *Cheval neuf* s'entend de celui qui n'a pas encore été monté.

Ne livrez jamais votre cheval, pour le panser ou le monter, aux gens dont vous ne connaissez pas le caractère. La manière dont il sera traité dans les commencements influera beaucoup sur sa compréhension et sur ses bonnes ou mauvaises dispositions. Combien n'a-t-on pas vu de bons chevaux que les mauvais traitements ont rendus incapables de tout service !

Si vous n'avez pas le savoir requis pour familiariser et dresser vos chevaux, ne les confiez du moins qu'à quelqu'un de sûr, ou soyez présent aux leçons qu'on leur donnera. Grâce à ce soin, vous ménagerez vos intérêts et vous garantirez votre cheval des défauts qu'il eût pu contracter en de mauvaises mains.

O

OBTENIR D'UN CHEVAL, c'est le faire passer par la filière des exercices de la Méthode.

OMBRAGEUX. Le cheval ombrageux est celui qui a peur de tous les objets qu'il rencontre, et quelquefois même de son ombre. Il faut monter ces chevaux avec une

attention particulière, et s'occuper avec soin de les porter sur tout ce qu'ils cherchent à éviter.

Ces frayeurs étant presque toujours le résultat de mauvaises leçons, de mauvaises habitudes ou d'événements désagréables survenus lorsqu'ils étaient poulains, il faut, pour corriger les chevaux ombrageux, y mettre beaucoup de ménagement et de persévérance.

Les vétérinaires prétendent que certaines conformations de l'œil contribuent beaucoup à donner ce défaut. En admettant, sans y croire, ce vice d'organisation, les moyens seront toujours les mêmes. Je ferai observer encore qu'il ne faut employer le châtiment qu'à la dernière extrémité.

J'ai connu des chevaux très-ombrageux, dont les hésitations et les craintes ont été dissipées en moins de huit jours, *sans avoir eu recours à l'oculiste.*

OPPOSITIONS. Former des oppositions, se dit de l'emploi bien entendu de la main et des jambes pour immobiliser le cheval.

OSCILLATIONS, mouvement qui fait aller le cavalier de côté et d'autre sur la selle. C'est avec le secours des hanches et des genoux qu'il doit reprendre son équilibre.

Comme ces parties constituent ce qu'on appelle l'assiette, et que c'est l'assiette qui se déplace, c'est avec leurs forces seules qu'il faut retrouver un juste point d'appui.

Par ce moyen, les bras, les poignets et les jambes n'agiront pas indiscrètement sur le cheval, et seront toujours disposés pour le contenir et le diriger (1).

OUTRER UN CHEVAL, c'est le faire aller au delà de ses forces.

Un bon cavalier n'outre jamais les forces de son cheval; il se garde bien d'abuser de ses services, et leur assure ainsi une plus longue durée.

P

PALEFROI. On appelait ainsi, anciennement, les chevaux qui ne servaient qu'aux promenades, aux fêtes et surtout aux dames, avant l'invention des carrosses.

Nos chevaux actuels sont moins privilégiés ; ils font toute espèce d'exercices, heureux encore quand ils ne cumulent pas la voiture, la promenade, les courses forcées, etc., etc. !

PARTAGER LES RÊNES, c'est les séparer une dans chaque main.

Il est souvent utile d'en user ainsi pour agir d'une manière plus locale, donner des directions, détruire les résistances latérales de l'encolure et préparer l'emploi des

(1) Voir la MÉTHODE, nouveau moyen d'obtenir une bonne position du cavalier.

nouveaux effets de main : aussi est-il bon de s'habituer à partager les rênes du filet et de la bride, car cet exercice exige encore une certaine dextérité.

PAS (LE) est l'allure la plus lente, la moins élevée et la plus douce de toutes les allures.

Après le travail en place, l'allure du pas est la plus favorable pour disposer le cheval à exécuter plus tard les principales difficultés de l'équitation. Son action, étant moindre, se prête à ce qu'il sente plus facilement les diverses impressions qu'on lui communique pour le bien placer; et de cette bonne position (celle où il est léger) dépendent le gracieux et le précis de tous ses mouvements.

PAS DE COTÉ. (*Voyez* FUIR LES HANCHES.)

PAS (LE), le GALOP GAILLARD et le SAUT sont trois temps, dont le premier se compose de deux pas, le second d'un temps de galop raccourci, et le troisième d'une courbette ou d'une cabriole.

Tous les mouvements sont praticables ; mais il faut un bon écuyer, une bonne éducation et un bon cheval.

Le saut de gaieté que font certains chevaux, au galop, s'appelle aussi galop gaillard. Galop capricieux conviendrait mieux, puisqu'il n'est que le résultat d'une fantaisie du cheval.

PAS ESPAGNOL. On entend par pas espagnol l'action du cheval qui en marchant donne toute l'extension possible à chacune des jambes de devant alternativement. C'est à tort que l'on a attribué ce mouvement aux chevaux espagnols, dont la marche est tout à fait différente. Ils élèvent, il est vrai, très-haut les jambes de devant, mais sans l'extension soutenue que nous exigeons pour en faire un de nos airs de manége. Pour obtenir ce mouvement, il faut d'abord forcer le cheval à tenir une de ses jambes en l'air ; on y parviendra promptement en ramenant la tête du cheval, par exemple à droite, à l'aide de la rêne du filet ou de la bride. Cette position prise, on portera la main de la bride à gauche en soutenant fortement les deux jambes ; toutefois, la gauche sera fixée au flanc avec plus d'énergie, afin de former opposition à la main ; peu à peu le poids de la jambe droite du cheval se reportera sur la gauche, et la première quittera le sol. Ce que l'on aura fait à droite se pratiquera également à gauche. Une fois que cette flexion sera devenue facile, on soutiendra les deux jambes comme si l'on voulait porter le cheval en avant, et la tension s'exécutera.

Une fois que le cheval marquera les temps d'une manière distincte à l'allure du pas, on augmentera l'action pour arriver à les obtenir au trot. Ce travail ne doit s'exécuter qu'après avoir amené le cheval à un état d'équilibre parfait. Il faut que la position à l'aide de laquelle on obtient le pas espagnol soit bien juste et que le cavalier en soit toujours le promoteur, afin que le cheval ne prenne

jamais l'initiative, puisque c'est un air de manége qui ne doit s'exécuter qu'à un moment donné.

PASSADE (la) se dit des divers mouvements, des tours, détours et retours, que le cheval exécute au galop, avec la plus grande rapidité.

Cela peut avoir aussi un but d'utilité pour les officiers de cavalerie, qui veulent apprendre à manier leurs chevaux avec promptitude ; mais, pour cela, il faut avoir un cheval bien subordonné aux effets du mors et des jambes, et dont on puisse changer les positions *du tact au tact*. Ce point est le plus important, pour qu'un défaut d'équilibre ne fasse pas manquer une évolution et n'amène pas la chute de l'animal.

PASSAGE, c'est le piaffer en marchant. Dans cet air, le cheval lève les jambes, comme pour le trot ; mais il n'avance qu'imperceptiblement à chaque temps.

Pour ce travail, le talent du cavalier consiste, non pas à faire une opposition continue avec la bride, chaque fois que les jambes agissent, mais bien à réunir tellement toutes les forces au centre, comme pour le piaffer, que, même avec les rênes flottantes, le cheval n'avance qu'insensiblement à chaque surcroît d'action.

On conçoit qu'il faut un rassembler bien complet pour que le cheval puisse exécuter avec régularité ce brillant et savant air de manége.

PESADE (la) se dit du cheval qui lève très-haut son

avant-main en ne quittant pas le sol de ses pieds de derrière.

Ce mouvement est une imitation du *cabrer*, mais c'est le cavalier qui le provoque. Il faut que le cheval soit bien dressé pour qu'il ne s'y livre pas malicieusement, ce qui dégénérerait en défense. Le cheval arrivé à un certain degré d'instruction peut faire tous ses mouvements sans contrainte pénible, si le prudent et savant cavalier s'est attaché à perfectionner et à rectifier les positions du cheval, et s'il veille à la sûreté de ses points d'appui.

PIAFFER se dit du cheval qui lève ses jambes par la diagonale, comme au trot, mais sans avancer ni reculer.

Si ce mouvement, qui rend le cheval fier, ne coûte au cavalier que d'imperceptibles effets alternés de main et de jambes, il prouve son savoir ; car, pour lui donner cette cadence précieuse, que d'obstacles à surmonter par des exercices habilement gradués !

Il faut faire une exception pour les chevaux appelés *piaffeurs*, qui se prêtent si aisément à ce mouvement, que la difficulté, avec eux, est de les corriger et de leur donner d'autres allures.

Néanmoins, la plus grande partie des chevaux est susceptible d'acquérir un piaffer plus ou moins gracieux.

Pour en arriver là, non-seulement il est essentiel de mettre son cheval dans un parfait équilibre et de lui donner le rassembler le plus complet, mais il faut exiger peu à la fois, le caresser aussitôt qu'on obtient un mouve-

ment ; puis, peu à peu, régulariser, rhythmer, si je puis me servir de cette expression, l'action des extrémités, et quinze jours ne s'écouleront pas sans qu'on obtienne un beau commencement de piaffer.

PICOTER un cheval, c'est lui faire sentir les éperons sans cause et avec incertitude.

C'est le défaut des gens chancelants à cheval, qui se servent des jambes comme moyen de solidité.

Les chevaux mal montés ainsi contractent l'habitude de ruer à la botte : heureux encore s'ils bornent là toute défense ! Le remède est d'acquérir de l'assiette avant de chercher à faire usage des aides, y compris l'éperon.

PILIERS (LES) sont deux poteaux placés aux trois quarts de l'un des bouts du manége, et entre lesquels on met un cheval pour lui apprendre à exécuter tous les airs relevés.

Beaucoup d'écuyers ont encore recours à cet expédient pour asseoir un cheval sur les hanches ou le former au piaffer. C'est un tort, selon moi : car les longes qui l'assujettissent, la chambrière qui l'excite, ne peuvent jamais remplacer l'accord des mains et des jambes. Ce n'est qu'avec leur aide qu'on peut saisir ces milliers de petits déplacements dont la répression accélère l'éducation du cheval. Le cavalier seul peut intercepter et retirer à temps la force et le poids qui nuisent, ou donner immédiatement la position utile à une prompte exécution.

Ce sont là des effets de tact que les piliers ne peuvent remplacer. En effet, dans les piliers, c'est par les yeux seuls qu'on distingue quand le cheval fait mal ou bien ; les yeux ne peuvent apercevoir qu'un *déplacement opéré, et c'est le déplacement naissant qu'il fallait prévenir*. Il est donc impossible, avec ce genre d'exercice, de saisir justement les temps et de les réprimer d'une manière convenable.

Les piliers sont sans doute indispensables pour les airs relevés (que doit posséder ce que l'on appelle un sauteur). Comme ces mouvements sont tous forcés, il n'est pas étonnant qu'on emploie, pour l'y façonner, le secours des piliers. Mais, pour tout ce qui tient à donner ou à parfaire l'équilibre d'un cheval, c'est à cheval que le cavalier doit l'obtenir ; il y arrivera plus vite, et tout en ménageant l'organisation de son cheval, il acquerra du sentiment et du savoir.

PINCER DES DEUX. (*Voyez* ATTAQUER.)

PIROUETTE (LA) s'exécute sur les jambes de devant ou sur celles de derrière. La première s'appelle *pirouette renversée :* c'est la jambe de devant du côté opposé où se porte la croupe qui doit être le pivot autour duquel tournent les trois autres jambes ; c'est l'opposé dans la pirouette ordinaire : c'est la jambe de derrière du côté où l'on porte les épaules qui doit servir de pivot. Cela se conçoit aisément, puisque, dans ces deux cas, ce sont

les deux jambes qui ont le moins grand cercle à parcourir.

Il faut commencer par les pirouettes renversées ; elles sont plus faciles, puisque la jambe qui donne l'action à l'arrière-main sert en même temps à la déplacer. C'est l'opposé dans la pirouette ordinaire : l'action doit se répartir pour donner aux épaules la plus grande mobilité possible, et le poids doit rester en arrière. On se contentera dans le principe d'un pas ou deux.

PISTE (LA) est la ligne sur laquelle on fait marcher le cheval.

Quand les jambes de derrière suivent la même ligne que celles de devant, le cheval est dit marcher d'une piste. Il va de deux pistes quand ses pieds de derrière parcourent une ligne parallèle à celle tracée par les pieds de devant. Dans un cas comme dans l'autre, il est essentiel de conserver le cheval léger.

PLACER UN CHEVAL, c'est, après l'avoir assoupli, coordonner ses forces pour le mettre en équilibre.

Pour éviter des répétitions, je me contenterai d'ajouter ici que le premier conseil à donner aux jeunes cavaliers, c'est d'acquérir eux-mêmes assez de tact équestre pour sentir immédiatement toutes les positions défectueuses du cheval et les rectifier aussitôt.

PLATE-LONGE. On entend par *plate-longe* une lon-

gue corde bouclée à l'anneau du caveçon. On s'en sert à tort pour débourrer les jeunes chevaux.

Travail de plate-longe est celui auquel on exerce généralement les élèves aux premières leçons.

PLIER LE COU D'UN CHEVAL : un des premiers points d'instruction par lesquels le cavalier doit commencer l'éducation.

J'ai dit ailleurs quels étaient les moyens les plus propres à effectuer cet exercice : j'y renvoie donc le lecteur. (*Voyez* FLEXIONS et RAMENER.)

POINTE. On entend par pointe une espèce de *cabrade* dans laquelle le cheval, après s'être enlevé du devant, au lieu de retomber à la même place, se porte en avant. Cette défense est moins dangereuse que l'autre. (*Voyez* CABRER, pour les moyens à employer.)

POSITION DE L'HOMME A CHEVAL. Comme bien d'autres points de l'équitation, la position de l'homme à cheval a été l'objet de grandes erreurs de la part des auteurs, même les plus modernes, qui ont écrit sur ce sujet.

L'un des plus en vogue, par exemple, dont le traité a paru en 1826, pour indiquer la position convenable au cavalier, s'exprime comme il suit :

« L'homme qui sait se tenir sans contrarier les diffé-
« rents mouvements qu'il voudra faire exécuter à son

« cheval, qui saura se placer de telle façon que le cheval, « libre dans ses exercices, obéisse avec facilité, cet « homme pourra se dire excellent cavalier, quels que « soient d'ailleurs son attitude et les moyens qu'il em- « ploiera pour faire concevoir au cheval sa volonté. »

Ou l'auteur s'explique mal, ou il se trompe. S'il veut dire simplement à l'élève que le talent d'un cavalier est de se mettre en *position* de bien conduire son cheval, quelle que soit du reste cette position, c'est ce que chacun devine tout d'abord, et ce n'était pas la peine de l'écrire. S'il veut dire qu'on peut atteindre ce but avec toutes les positions possibles, je le crois dans l'erreur.

Certes, je suis loin de prétendre qu'une position strictement académique soit indispensable pour tirer parti d'un cheval ; mais encore faut-il être placé de manière à suivre facilement le cheval pour se servir habilement des aides.

En autorisant une pareille licence, ne craint-on pas de voir l'élève en abuser ? Pense-t-on d'ailleurs qu'il y ait plusieurs positions propres à donner ce tact exquis dans toutes les parties qui constituent l'assiette ?

Il est démontré qu'une bonne disposition de fesses et de cuisses est indispensable pour toucher la selle par autant de points que possible ; et, pour atteindre le résultat qu'indique l'auteur des principes cités ci-dessus, l'élève serait obligé de passer par une multitude de fausses positions qu'il eût été plus simple de lui éviter en lui indiquant tout de suite la bonne.

Cependant il est encore moins dangereux pour l'art de se tenir dans cette réserve si prudente, et de se contenter d'indiquer le but à l'élève en le laissant libre d'essayer cent moyens pour y arriver, que de le conduire par de fausses routes, comme le fait l'auteur d'un autre traité.

Je lis dans celui-ci (ouvrage publié en 1822) :

« Pour qu'un cavalier soit bien placé en selle, il faut « trois points d'appui : les deux premiers points du haut « des cuisses, et le troisième du croupion. Les trois « points doivent former un triangle ; mais pour que le « triangle soit bien régulier et avantageux, il faut avancer « la ceinture et les hanches, étendre les cuisses et les « tourner en dedans, retirer les genoux et les fermer, « creuser le bas des reins et placer les fesses de manière « que le croupion soit forcé de porter sur la selle. »

Il est physiquement impossible de faire appui sur le coccyx, ainsi que le veut l'auteur de cette méthode. Outre qu'il est recourbé et par conséquent trop court pour devenir un troisième point d'appui, cette partie est incapable de supporter la moindre pression, à plus forte raison de servir de base à la masse du corps. De plus, on conçoit qu'en supposant même cette position soutenable, le buste du cavalier serait disgracieusement placé, et le haut du corps trop porté en arrière pour qu'on pût user facilement de ses aides.

Mieux valait cent fois répéter les principes contenus dans l'ordonnance de cavalerie touchant la position de l'homme à cheval ; la définition en est simple : aussi je

me contenterai de la transcrire, me réservant toutefois de faire quelques observations sur les moyens les plus efficaces pour acquérir promptement cette bonne position et la conserver toujours la même, malgré le jeu des parties mobiles :

« La tête haute, aisée, d'aplomb, dégagée des « épaules ; les épaules tombantes et bien effacées, la « poitrine saillante, les bras libres, les coudes tombant « naturellement, les deux fesses portant également sur « le siége de la selle, la ceinture en avant, les reins « droits, fermes et bien soutenus, le haut du corps aisé, « libre et droit, de manière que l'homme soit maintenu « dans son assiette par son propre poids et par son équi- « libre ; les cuisses, embrassant également le corps du « cheval, doivent être tournées sur leur plat depuis les « hanches jusqu'aux genoux, et ne s'allonger que par « leur propre poids et celui des jambes ; le pli des ge- « noux liant, les jambes et la pointe des pieds tombant « naturellement. »

Les reins fermes et les épaules tombantes, voilà de grandes difficultés pour un élève ; avec l'abandon des épaules, il mollira les reins, ou, avec la vigueur nécessaire à leur soutien, il roidira les épaules.

Comment surmontera-t-on ces obstacles ? En lui résumant tous ces détails en ce peu de mots : *Fléchir le bas des reins.* C'est seulement en renouvelant la flexion de cette partie qu'on donnera au buste la position la plus convenable.

On conçoit quelle sera l'influence de cette mobilité : les reins servant de base aux épaules, celles-ci n'acquerront le degré d'abandon nécessaire qu'autant qu'elles pourront, pour ainsi dire, se fier au juste soutien des reins.

En effet, si les reins sont dans un état permanent de roideur, tous les chocs se répercuteront chez le cavalier, dérangeront son équilibre et le forceront, pour le rétablir, de faire usage de toutes les parties de son corps ; si, au contraire, par des flexions faites à propos et souvent répétées, on s'habitue à suivre tous les mouvements du cheval, on conservera aux autres muscles tout le liant et la liberté désirables. Or, pour en arriver là, il faut que la flexibilité des reins ait détruit la roideur qui rend tous les chocs sensibles, et par suite l'assiette incertaine. Sans doute ces temps seront loin d'être bien saisis la première fois, ils amèneront beaucoup d'oscillations dans l'assiette ; mais il n'y a rien là de décourageant ni de dangereux.

Il faut que l'élève chancelle, sans quoi il n'apprendra pas à se tenir solidement. C'est par les déplacements continuels, même des parties qui, plus tard, seront immobiles, qu'on leur donnera le juste emploi de force d'où naîtra la liaison intime des deux corps ; cela permettra au cavalier de distinguer rapidement, entre ces diverses puissances, celles qui le mettent en garde contre les mouvements brusques du cheval et celles qui doivent le diriger. Ainsi, *fléchir les reins* (c'est-à-dire les vertèbres

lombaires) est la seule expression qui, sans embrouiller l'élève, le mettra promptement à même de prendre et conserver la position voulue et de s'y trouver à l'aise.

Si les bras tombent sans force, les épaules seront effacées et la poitrine saillante, par la raison bien simple qu'on ne peut pas faire céder le bas des reins sans porter la ceinture en avant, sans se grandir du haut du corps et sans que la poitrine soit ouverte.

Une fois que, par la multiplicité des mouvements des lombes, le corps aura acquis la souplesse convenable, il faudra habituer les bras à tous les mouvements possibles, en ayant bien soin que le corps n'en éprouve aucun déplacement.

Les rênes du filet seront séparées, une dans chaque main, en leur laissant assez de longueur pour que le jeu des bras ne fasse éprouver aucune sensation au cheval. On pourra même les croiser dans une seule main, afin que le bras libre puisse s'éloigner et se rapprocher du corps sans déplacer les épaules, et s'habituer par ce moyen à rendre local l'emploi des forces. Ainsi on arrivera promptement au seul mouvement utile pour bien diriger le cheval.

Le poignet a trois mouvements sur l'avant-bras, connus en anatomie sous les noms de *rotation*, *supination* et *pronation*. La première de ces positions sert à donner une égale tension aux rênes (il s'agit ici de la main de la bride) ; la seconde augmente la pression de la rêne gauche sur ce côté de l'encolure pour porter à droite, et la troi-

sième, la pression de la rêne droite pour déterminer à gauche.

L'avant-bras prêtera son secours au poignet quand la force propre de celui-ci sera insuffisante, mais sans pour cela faire éprouver la moindre oscillation au bras.

C'est avec ces explications qu'on fera connaître au cavalier les divers leviers que donne chaque articulation, et dont le jeu combiné produit la force, la grâce et la précision.

Je l'ai déjà dit, le cheval ne peut prendre une allure quelconque ni se livrer à aucune défense sans revenir sur lui-même ; comme il faut l'attendre pour le suivre, l'appui des fesses, produit par la flexion des lombes, donnera cette facilité. Il en sera de même pour le conduire ; comme on ne lui résiste qu'en vertu d'un levier, et qu'il n'en existe pas sans point d'appui, c'est aux fesses à le prendre sur la selle afin que les bras et les jambes, considérés comme puissances, puissent communiquer le mouvement. Si l'ordre des leviers secondaires, du poignet à l'avant-bras, de celui-ci au bras, de ce dernier à l'épaule, est bien observé, et que le point d'appui de chacun d'eux ne se mobilise qu'autant que la circonstance l'exige, on pourra lutter avec avantage contre les résistances du cheval et le diriger avec précision.

« Les cuisses, embrassant le corps du cheval, doivent « être tournées sur leur plat, depuis les hanches jus- « qu'aux genoux, et ne s'allonger que par leur propre « poids et celui des jambes. »

Comment donnera-t-on cette position aux cuisses? L'abandon qu'on prescrit n'est pas suffisant pour les bien placer ; les réactions des flancs du cheval et l'effort qu'il fait pour se porter en avant les éloigneront toujours de la perpendiculaire qu'on leur assigne.

Ce n'est pas non plus par la force continue qu'elles acquièrent cette adhérence à la selle, mais bien par de petits mouvements de rotation multipliés ; la même force qui amène cette rotation des cuisses sert aussi pour les porter en arrière, afin qu'elles acquièrent toute la longueur dont elles sont susceptibles.

L'élève prendra, en outre, la bonne habitude de cambrer les reins chaque fois qu'il portera les cuisses en arrière ; il évitera par là l'effet de bascule qui accompagne pour l'ordinaire le déplacement des parties inférieures, et donnera en même temps une base plus étendue à son assiette. De cette juste flexion des reins dépend la bonne position des cuisses qui fixe les fesses sur la selle, et fait de cette partie le principal levier autour duquel viennent se grouper tous les autres.

Les jambes sont emboîtées avec les cuisses de telle manière qu'en suivant l'impulsion de celles-ci, elles se trouveront naturellement bien placées ; elles devront être rapprochées autant que possible du corps du cheval ; on leur donnera cette liaison intime en renouvelant les flexions en arrière, et bientôt elles acquerront le moelleux nécessaire pour que la force communicative ne détruise pas celle qui les maintient en place.

C'est en rendant les mouvements indépendants les uns des autres qu'on aura la facilité de bien coordonner le jeu des poignets et des jambes ; celles-ci ne doivent jamais user que d'un seul mouvement, celui qui les porte en arrière ; en voici les deux raisons : la première, c'est que tout autre mouvement détruirait l'immobilité des cuisses ; la seconde, c'est qu'en portant les jambes au delà des sangles, on augmente les points de contact, et on leur imprime plus de vigueur et de précision : aussi ce mouvement en arrière doit-il toujours précéder la pression des jambes sur les flancs du cheval.

Les pieds sont aux jambes ce que les jambes sont aux cuisses, soumis aux mouvements de la partie qui leur est supérieure ; de là l'utilité d'assurer les jambes, pour que les pieds ne soient mus que par la force qui leur est propre, et qu'ils agissent localement pour l'attaque, sans que les jambes en éprouvent aucune réaction.

Ce déplacement est d'autant plus à craindre qu'il retire la solidité et rend incapable de profiter des bons effets de ce moyen puissant.

Il faut répéter souvent le mouvement qui porte les talons en arrière. Ces essais doivent se faire avant que les éperons soient adaptés aux talons, ou avec eux sur un cheval très-froid.

Plus que jamais, avec le toucher des éperons, la flexion des reins doit être mise en pratique : 1° pour que l'on soit en garde contre les déplacements quelquefois violents qui résultent de ce contact ; 2° pour que le bras et la

main, constamment soutenus, puissent, par un temps prompt et bien saisi, intercepter la force et paralyser les mouvements brusques du cheval, dont les suites sont souvent fâcheuses, attendu qu'elles apportent toujours un retard dans son éducation.

En résumé, c'est avec la flexion renouvelée du bas des reins et la continuelle rotation des cuisses que le cavalier acquerra promptement la grâce, la solidité et une bonne position, principe simple, qui ne fatigue pas la tête de l'élève et ne lui laisse pas mettre de confusion dans l'emploi de ses forces.

POSITION DU CHEVAL. Donner la position à un cheval, c'est disposer à l'avance la tête, l'encolure et le corps, dans le sens du mouvement que l'on doit exécuter. C'est ainsi que l'on parle distinctement au cheval et que le cavalier lui fait comprendre ses intentions.

PORTANT BAS. (*Voyez* Cheval.)

PORTANT AU VENT. (*Voyez* Cheval.)

R

RACE. Le cheval de race est celui qui appartient à une espèce connue et signalée plus spécialement : c'est le cheval arabe de première origine.

A l'exception des chevaux appelés chevaux de pur sang, qui conservent en partie les qualités de leurs père

et mère, j'ai peu de confiance dans les chevaux dont on ne vante que les titres de noblesse héréditaire, bien qu'ils aient la queue en balai et peu de poil aux jambes ; selon moi, ce ne sont pas là des signes caractéristiques de bonté : il faut avec le sang une bonne construction. On m'appellera vandale, mais je n'apprécie qu'une chose chez le cheval : ses moyens d'action et de mouvement ; dès lors, je m'inquiète peu de son pays et de son origine. Combien y a-t-il à Paris de ces chevaux d'espèce qui n'ont que les qualités qu'on leur prête ! C'est assez dire qu'ils en ont peu de réelles.

Quoique mon amour-propre national s'en irrite, je donne la préférence aux chevaux de choix de race anglaise ; ils sont brillants, propres au manége et aptes à tout genre d'exercice. Nos chevaux, et même ceux des autres pays, ne peuvent qu'imparfaitement les remplacer ; mais je n'en reste pas moins convaincu qu'avec de l'art et de l'aptitude il n'est pas de chevaux, non tarés, dont on ne puisse tirer bon parti.

RACCOURCIR UN CHEVAL, c'est ralentir son allure sans diminuer son action. Un effet juste de jambes et de main lui fera gagner en hauteur ce qui lui servait à prendre du terrain. Cela s'obtient aux allures du pas, du trot et surtout du galop. On donne au cheval une noblesse à laquelle le cavalier lui-même participe, s'il a su mettre un accord entre ses forces et celles du cheval.

RALENTIR UN CHEVAL, c'est modérer son mouvement dans des proportions telles que la force d'équilibre ne soit pas altérée.

RALENTIR (SE) se dit du cheval qui diminue son allure à l'insu de son cavalier, ce qui a lieu par un reflux de poids que le cavalier doit corriger s'il n'a su le prévenir.

RAMENER (TOUS LES CHEVAUX PEUVENT SE). La méthode permet de donner à tous les chevaux cette légèreté ou mobilité moelleuse de la mâchoire qui constitue le véritable ramener.

RAMINGUE. Un cheval ramingue est celui qui se défend seulement à l'éperon et ne refuse d'avancer qu'aussitôt qu'il sent son approche.

Les chevaux attaqués à tort ou sans discernement contractent souvent cette habitude. L'emploi judicieux de l'éperon ou de la cravache les forcera alors à se porter en avant ; la récompense doit suivre immédiatement ce premier acte de soumission.

Il faut recommencer ensuite la même leçon, qui sera toujours précédée d'une forte pression de jambes.

Avec ces sortes de chevaux, le principal est de ne rien faire mollement. Les moyens d'impulsion doivent être toujours fermes et décidés ; mais il faudra revenir aux moyens de douceur aussitôt que le cheval aura fait acte de soumission.

RARE. *Cheval rare* signifie un cheval qui a des qualités supérieures.

Ce mot est un peu prodigué : il est peu de personnes qui n'aient, à ce qu'elles disent, un cheval rare, bien qu'il ne soit que très-ordinaire. L'amour de la propriété est une excuse.

RASER LE TAPIS. (*Voyez* GALOPER PRÈS DU TAPIS.)

RASSEMBLER. On entend par *rassembler*, en équitation, l'art de disposer le poids et les forces du cheval de manière que les jambes de derrière restent rapprochées du centre.

L'habileté du cavalier consiste à entretenir cette harmonie d'action par l'action ménagée et graduée des jambes et de la main.

On conçoit, d'après ce que nous venons de dire, que le rassembler exige de la part du cavalier une finesse de tact qu'il ne peut acquérir que par une longue pratique, secondée d'une bonne théorie, et nécessite, de la part du cheval, une souplesse générale, qui sera le résultat d'un travail préliminaire ayant pour but de l'amener à un état de ramener parfait ou de légèreté.

Comme le résultat que doit se proposer un écuyer est de faire exécuter à son cheval toutes les belles difficultés de la haute équitation, c'est au rassembler qu'il doit d'abord s'attacher ; c'est alors que la flexion des han-

ches et des jarrets a lieu plutôt de bas en haut que d'arrière en avant.

C'est donc par le *rassembler* qu'on mettra le cheval dans une situation propre à faire ressortir les belles formes dont la nature l'aura doué, qu'on suppléera aux qualités qu'elle lui aura refusées, et que l'écuyer en obtiendra le travail le plus difficile.

Le cheval a-t-il l'encolure basse ou la tête mal attachée, le rassembler corrige ces parties défectueuses en changeant leur attitude. Les jambes de devant sont-elles faibles, le rassembler vient à leur aide, et leur donne un poids moins lourd à supporter en surchargeant davantage l'arrière-main.

C'est ainsi qu'on peut expliquer facilement la raison pour laquelle un cheval dont la partie antérieure est bien placée, soit naturellement, soit par l'art, n'est jamais lourd à la main, quelle que soit la conformation de sa bouche.

On m'objectera peut-être qu'en raison de la défectuosité des extrémités postérieures, il est parfois presque impossible d'alléger la partie antérieure, puisque, pour secourir une partie mal conformée, il faut se servir d'une autre aussi défectueuse. Cette objection n'est qu'exceptionnelle. Tous les chevaux ne sont pas également susceptibles d'être bien rassemblés. Pour remplir cette condition, il leur faut des reins solides et de bons jarrets, sans quoi la partie postérieure ne peut prendre le poids qui incommode la partie antérieure. Mais cela ne s'oppo-

sera point à un rassembler imparfait qui, pour ne pas atteindre au plus haut degré, n'en rendra pas moins le cheval beaucoup plus léger, le disposera à se laisser conduire avec moins de force, et lui donnera une partie de cette finesse sans laquelle il n'y a ni grâce ni sûreté dans le travail.

Avant de terminer, je répéterai encore qu'on ne doit commencer les effets de rassembler qu'après avoir obtenu un ramener complet ; autrement il serait à craindre que les jambes de derrière, en se rapprochant trop vite du centre, ne diminuent le soutien dont elles ont besoin pour faire opposition à la main et pour obtenir le ramener, qui, bien entendu, est le préliminaire obligé du rassembler. Il faut une étude bien approfondie de cette dernière position pour s'en servir à propos.

Pour obtenir les premiers effets du rassembler, on cherchera, par des effets alternés des jambes et de la main, à obtenir une légère mobilité, sans avancer ni reculer. C'est à l'aide de ces soupçons de mobilité, obtenus avec prudence, que l'on ramènera les jambes de derrière sous le centre ; mais, pour cela, il faut contenir l'avant-main, car si elle gagnait en avant autant que le derrière s'avance, le rassembler serait impossible. Le rassembler judicieusement mis en pratique conduira tout naturellement au piaffer : c'est donc par un rassembler parfait que l'on pourra obtenir tous les mouvements. Garde à vous, cavaliers ! la mer est belle et transparente, mais entourée d'écueils.

REBOURS. On entend par *rebours* un cheval qui s'arrête, recule, se cabre ou rue, en dépit des corrections de son cavalier. Ce défaut est un de ceux qu'on corrige le plus difficilement.

Le cheval qui se défend aussi opiniâtrément connaît et brave tous les moyens de rigueur que le cavalier peut employer contre lui, et sait tout ce qu'il doit faire pour le rebuter, l'effrayer ou s'en débarrasser.

On conçoit que le cheval, organisé pour braver un joug quel qu'il soit, s'il a été monté par un cavalier inexpérimenté, ou qu'il ait été exercé avant l'âge convenable, a dû promptement arriver à la dernière période de ce défaut; car la faiblesse du cheval est pour moitié dans ses défenses, et l'impéritie du cavalier pour le reste.

Il n'y a pas d'autres moyens pour corriger le cheval rebours, s'il est passablement constitué, que de le maintenir trois semaines ou un mois au travail en place et au pas. Le secours d'un manége est indispensable pour ces sortes de chevaux, afin qu'aucune distraction ne vienne les préoccuper, et que le lieu même contribue encore à leur assujettissement.

REBUTER UN CHEVAL, c'est exiger de lui plus qu'il ne peut faire, et finir par le rendre insensible aux aides et au châtiment.

Il y a des chevaux qui, à force de complication dans le travail et dans la correction, restent immobiles et comme

hébétés. Cela devrait servir de leçon à ceux qui usent aussi immodérément de leurs forces.

RÉCHAUFFER UN CHEVAL, c'est se servir des aides pour rendre plus actif un cheval paresseux.

Quand un cheval est froid et incertain, il est bon de lui donner une impulsion plus grande par quelques attaques vigoureuses. Ce moyen, qui réveille son apathie, stimule sa paresse et le détermine à se porter plus en avant, ce qui le rend bientôt impressionnable aux moindres mouvements du cavalier.

RECHERCHER UN CHEVAL, c'est lui donner toute la souplesse et le gracieux dont il est susceptible.

L'écuyer qui proportionne ses exigences aux moyens du cheval peut seul le faire ressortir avec avantage et lui faire exécuter des mouvements prompts et précis.

RECOMMENCER UN CHEVAL. Celui qui, faute de méthode, a précipité l'instruction du cheval, puis revient sur ses pas et observe une gradation, sans laquelle les idées du cheval sont toujours confuses, et l'éducation factice et imparfaite ; celui-là, dis-je, *recommence* un cheval.

On est souvent obligé de recommencer un cheval qui a été malmené après avoir été dressé. Dans ce cas, l'écuyer peut facilement, en reprenant son éducation aux deux tiers ou aux trois quarts, le remettre promptement au

point d'où il était parti ; car il n'est pas possible qu'un cheval dressé avec gradation perde souvenance de tout ce qu'il a appris ; il faudrait, pour cela, qu'il oubliât tout, par une gradation opposée à celle qui a fait son éducation, et cela est de toute impossibilité.

Les chevaux ont une mémoire trop heureuse pour perdre entièrement le savoir qu'on leur a inculqué ; mais la position qui donne l'équilibre peut se détériorer, et il n'en faut pas davantage pour rendre les mouvements lents et l'exécution difficile.

Aussi, pour leur rendre le savoir, suffit-il de leur rendre la position qu'ils avaient précédemment, en admettant toutefois que leur éducation ait été commencée sur des données exactes ; dans le cas contraire, il faudrait le recommencer entièrement, comme s'il n'avait jamais été monté.

RECULER (DU). Après avoir habitué le cheval à venir à la cravache, on commence le reculer. (A voir la progression dans la Méthode.)

RÉDUIRE UN CHEVAL, c'est le dompter. Ceux qui n'ont confiance que dans leur savoir tiennent à dresser eux-mêmes leurs chevaux, et leur grand moyen de succès est un terrain de labour d'une grande dimension. C'est là qu'ils font galoper le cheval jusqu'à ce qu'il soit épuisé ; ils reviennent ensuite glorieux de leur prétendue science.

J'ai vu des chevaux que cet exercice forcé avait rendus fourbus. A quoi mène un pareil travail ? A tuer le cheval s'il est faible, à le harasser s'il est fort ; mais cela change-t-il la mauvaise direction de ses forces ? cela le soumet-il à aucune de nos premières exigences ? Non, et la fatigue passée, l'éducation est au même point ; c'est besogne à recommencer.

RÊNES, espèces de longes en cuir, plates et attachées à l'extrémité du mors.

L'art de se servir des rênes est celui de placer le cheval pour qu'il prenne facilement toutes les directions possibles.

RÊNE (PRENDRE LA CINQUIÈME). On appelle *prendre la cinquième rêne* s'attacher aux crins ou à la selle pour supporter et suivre les mouvements brusques du cheval et pour retrouver son assiette. Ce moyen est perfide et a été la cause de nombreux accidents que la pusillanimité du cavalier a seule occasionnés. En effet, pendant qu'il prend ainsi la selle ou les crins, il abandonne son cheval et s'expose à toute sorte de dangers ; en outre, s'il se fait une habitude d'user de ses poignets comme moyen de solidité, il néglige de bien fixer les parties qui constituent l'assiette, et rend sa position plus incertaine encore.

J'ai cherché à prévenir mes élèves contre ce défaut, qui peut avoir de graves conséquences, et j'y suis parvenu

à l'aide d'un travail de plate-longe qui m'est particulier. A cet effet, j'ai choisi un cheval dont les réactions ne sont ni trop fortes ni trop douces. Sans avoir une belle conformation, il se soutient dans une assez bonne position pour ne pas faire de faux pas, bien que le cavalier ne se serve pas des rênes.

J'ai dressé ce cheval à diminuer ou à augmenter avec une grande prestesse le cercle sur lequel il marche, à changer de main sur place, à faire des ruades et des sauts de mouton avec plus ou moins de déplacements, le tout en raison des mouvements de la main qui tient la chambrière, et que je gradue sur la force de l'élève. Je le fais monter sur ce cheval sans le secours des rênes, pour qu'il s'habitue à toutes les oscillations et réactions possibles, et qu'il se ramène en selle seulement par la pression des genoux et la mobilité des hanches.

Ce travail, qui diffère essentiellement du travail dans les piliers, puisqu'il se fait sur de grands cercles, donne rapidement aux commençants de la confiance et de la solidité ; il leur apprend à connaître les moyens de se remettre en selle en leur réservant le libre usage de leurs poignets et de leurs jambes, à l'aide desquels plus tard ils tiendront le cheval en respect.

RENVERSER. Le cheval se renverse lorsque, étant levé tout droit, il perd son équilibre et tombe en arrière. Quand on s'est laissé surprendre par le cheval et qu'il est parvenu à se cabrer, il faut, lors de son mouvement

ascensionnel, éviter toute correction violente et prendre une position qui permette de le suivre ; pour cela, on portera le corps et les bras en avant, afin que les rênes ne présentent aucune résistance. Dans le cas où la position du corps serait insuffisante pour se maintenir en selle, on saisira le cou avec le bras ; il est rare que le cheval se renverse si l'on suit ainsi régulièrement ses mouvements.

On se gardera bien d'employer les grands moyens des gens à mauvaise pratique, tels que de casser une bouteille pleine d'eau sur sa tête ; c'est alors qu'étourdi par ce coup, le cheval se renverserait et exposerait les jours du cavalier. Qu'on évite encore de l'attaquer dans la position perpendiculaire : on ébranlerait le seul point d'appui qui lui reste, et le danger serait imminent sans que le moyen soit efficace.

Ces chevaux demandent à être contenus par les jambes ou les éperons avec une grande énergie, pour éviter tous les mouvements rétrogrades et d'acculement qui donnent naissance à cette dangereuse cabrade.

RENVERSER se dit aussi du cheval qu'on incline fortement pour lui faire changer de pieds. C'est là que gît le talent des glorieuses incapacités.

REPLIER se dit d'un cheval qui se retourne de la tête à la queue.

Le cheval auquel on connaît ce défaut doit être porté

vigoureusement en avant, puis contenu avec les deux rênes du filet, afin qu'on puisse lui opposer à temps une force égale à celle qu'il emploie pour se livrer à cette défense ; il faut donc d'abord porter le cheval sur la main avec toute l'énergie dont on pourra disposer.

REPRISE. La *reprise* est un terme de manége qui exprime l'intervalle du repos entre chaque genre d'exercice.

Ordinairement, les leçons sont composées de deux reprises pour les commençants, et de trois pour les élèves plus avancés ; dans les deux premières, ils changent de chevaux ; la troisième est destinée au galop ; les deux premières sont ordinairement de vingt minutes chacune, avec lesquelles dix minutes de pas et dix de galop composent l'heure de la leçon.

Avez-vous fait votre reprise ? êtes-vous de la reprise de galop ? questions des élèves entre eux pour s'interroger sur leurs forces ou leur travail respectif.

RÉTIF. Le cheval rétif est celui qui refuse d'obéir, en se livrant à toute sorte de défenses. Le moyen d'y remédier consiste à mettre en pratique mes principes dans toute leur étendue.

ROULER A CHEVAL, c'est éprouver du déplacement sur le cheval, bien que celui-ci ne fasse que des mouvements très-ordinaires.

L'homme qui vacille ainsi n'est capable de rien exécuter ; un pauvre animal sera bien à plaindre si, malgré ce manque de solidité, le prétendu cavalier ne s'apprécie pas à sa juste valeur. Il punira le cheval de fautes dues à sa propre maladresse. Heureusement les chevaux sont de mauvais courtisans, et ils ne souffrent pas longtemps ces mauvais traitements sans fouler aux pieds leur agresseur.

ROUTINE. Le cheval dressé par routine est celui pour lequel la position n'est pas le langage dont se sert le cavalier pour se faire comprendre. Alors ce n'est qu'en répétant à satiété des indications plus ou moins compréhensibles pour l'animal qu'on obtient enfin une obéissance machinale. Ici, on ne cherche qu'à exploiter la mémoire du cheval au lieu d'éclairer progressivement son intelligence par son physique, sur lequel nos aides ont une action constante et certaine.

Lorsque l'éducation est basée sur la routine, elle ne marche qu'avec une lenteur désespérante, et le dresser est aussi limité qu'incertain. Il arrive fréquemment aussi que le cheval prévient la volonté du cavalier, et la difficulté ne consiste plus à lui faire exécuter le mouvement, mais bien à l'empêcher de l'exécuter à un moment ou à un endroit donné.

La routine ne saurait être la règle de conduite du cheval équilibré qui exécute, non pas à la suite d'actions machinales, mais bien à la condition seule que les actions

employées donneront la position imposant le mouvement demandé. Il faut, avant tout, de l'intelligence au cavalier pour qu'il puisse se faire comprendre par le cheval ; et sa position, par suite de nuances infinies, constitue le seul langage pouvant nous mettre à même de transmettre au cheval toutes nos impressions.

RUADE, action du cheval lorsqu'il lève le derrière à une distance plus ou moins grande du sol.

Cette défense est une des moins dangereuses et des plus faciles à corriger. Ou le cheval détache la ruade dans une allure modérée et avec une telle rapidité qu'il s'enlève à peine, ou il la prémédite, pour ainsi dire, et alors elle est toujours précédée d'une telle translation de forces et de poids sur les jambes de devant, qu'il faudrait être bien faible cavalier pour ne pas la sentir.

Comme les jambes de devant se surchargent et se fixent un moment sur le sol, il sera bien facile, en sciant du filet, d'élever l'encolure qui tend à s'affaisser, mais encore faudra-t-il pousser énergiquement en avant pour éviter le temps d'arrêt.

Les juments chatouilleuses et *pisseuses* qui se livrent à la ruade, par un vice d'organisation, sont difficiles à corriger ; cependant le moyen que je viens d'indiquer modérera toujours la violence de leur mouvement.

Dans tous les cas, on conçoit que les défenses ne peuvent être arrêtées que par des temps saisis et marqués à propos. Tous ces moyens, du reste, ne peuvent arrêter

que l'effet; l'éducation graduée comme je l'indique peut seule détruire le principe de cette défense sans qu'il en reste de trace.

RUDOYER SON CHEVAL. Quand on confie indiscrètement des chevaux à des palefreniers brusques, qui les malmènent, il se développe souvent chez eux, en peu de temps, un caractère d'irritabilité et de méchanceté qu'ils n'auraient jamais eu sans les mauvais traitements qu'ils ont essuyés. Heureux encore lorsque les allures ne perdent pas leur régularité.

On ne peut trop blâmer le maître qui pousse aussi loin l'indifférence. Qu'il sache donc que, pour obtenir d'un cheval tout le plaisir qu'il en attend, il faut s'en occuper avec zèle et assiduité. Richesse oblige.

S

SACCADE, c'est le passage subit et sans gradation de l'abandon à une force instantanée et excessive du mors.

Non-seulement on n'apprend rien au cheval avec les mouvements brusques qui n'ont pas été précédés d'une sujétion moindre, mais on blase promptement son irritabilité et sa compréhension, ce qui le rend peu capable d'un service agréable. Pour obvier à cet inconvénient, mettez toujours le mors en contact avec les barres avant d'exercer une pression ; que cette pression elle-même soit toujours graduée, ou bien, s'il y a spontanéité dans

la force, ce qui est parfois utile pour détruire un déplacement brusque du cheval, que ce soit pour revenir immédiatement aux mouvements progressifs : avec ceux-là seuls le cheval peut apprendre, parce qu'avec ceux-là seuls il peut comprendre.

SAGE (LE CHEVAL) est celui qui, avec un degré d'action juste et convenable pour toutes les allures, n'oppose, par sa bonne conformation, aucune résistance aux volontés du cavalier.

Les chevaux de dame exigent plus particulièrement ces qualités, qui sont malheureusement assez rares, mais sans lesquelles cependant une dame ne serait pas à l'abri de tout danger, si une bonne éducation ne venait y suppléer.

On dit *monter son cheval sagement*. Cela s'entend du cavalier qui le conduit avec art, et ne lui demande rien au delà de ses forces.

SAUT. (LE PAS, LE SAUT ET LE GALOP GAILLARD. *Voyez* PAS.)

SAUT DE MOUTON est un saut par lequel le cheval s'enlève du devant et immédiatement du derrière. L'ensemble bien saisi entre la force des reins et des genoux permettra de suivre aisément le cheval dans cet acte violent, qui n'est souvent amené que par une excessive gaieté.

Quelques minutes de plate-longe modéreront cette fougue ; le travail en place et l'allure du pas, ayant toujours pour but l'assouplissement et la mise en main, intercepteront les forces instinctives de l'animal et les soumettront bientôt à l'effet des nôtres.

SAUT DE PIE, c'est un petit mouvement du cheval qui imite le saut d'une pie.

Rien ne dénote le cheval mal monté, comme de le voir, tous les cinq ou six temps de pas, se contracter de devant et faire ce petit saut.

Ce défaut, car c'en est un, est pour l'ordinaire un signe de faiblesse chez le cheval, et d'une irrécusable maladresse chez le cavalier, qui le recherche mal à propos, sans consulter ses moyens.

L'ensemble de mon ouvrage n'a pas d'autre but que de faire comprendre comment on évite de détruire ainsi l'harmonie des forces d'un cheval. Une fois ce défaut contracté, le remède est le même que pour tous ceux qui tiennent à des vices d'éducation. C'est encore et toujours par l'assouplissement en place et les allures lentes qu'on rend aux chevaux ainsi viciés l'équilibre, la régularité des allures et l'obéissance. (*Voir* la MÉTHODE.)

SCIER DU BRIDON ou DU FILET, c'est tirer alternativement sur l'une et l'autre rêne.

A l'aide de ce mouvement, on élève la tête du cheval qui s'encapuchonne ou de celui dont l'encolure s'affaisse,

et on l'arrête plus facilement, lorsqu'il s'emporte, en prenant l'une de ces deux positions.

L'action de scier du filet doit être vive, augmentée graduellement et diminuée de même, quand le cheval vient à céder.

SCIENCE (LA) équestre consiste à pénétrer les secrets de la nature physique et morale du cheval et à connaître les causes premières et déterminantes de ses actions. Nulle étude n'exige plus de perspicacité et de persévérance, par suite de la succession des effets, qui s'éloignent toujours de leur cause en raison directe de leur multiplicité. Il faut néanmoins que l'observation triomphe de ces difficultés, puisque la connaissance des causes peut seule nous donner les principes vrais, dont l'exposé constitue la science, qui elle-même devient la base de l'art équestre pris dans sa véritable acception.

SELLE. Cette partie du harnachement du cheval est trop généralement connue pour qu'il soit besoin de la définir.

Quelle que soit la selle (1) que l'on adopte, il faut, pour ne pas blesser le cheval, qu'elle touche également toutes les parties de son corps, à l'exception du garrot, de l'épine dorsale et du rognon, dont elle devra être

(1) C'est à Theurkauff, sellier, rue Neuve-Saint-Augustin, 65, que l'on doit le perfectionnement des selles anglaises ; elles prennent tellement bien le corps du cheval que le cavalier peut le serrer dans ses deux genoux, comme s'il était à poil. Tous les amateurs qui garnissent sa bourse lui doivent encore des remercîments.

éloignée de vingt-sept à trente millimètres. Les sangles doivent avoir un juste degré de tension qui empêche le vacillement de la selle, sans pour cela gêner en rien l'animal.

Bien des défenses, dont on ne se rend pas compte, tiennent à ce que la selle ou les sangles ne sont pas disposées convenablement.

SENTIR SON CHEVAL, c'est se rendre raison, avec l'*assiette* et les aides, de tous ses mouvements, et savoir en profiter pour obtenir ce qu'on exige de lui. Ce sentiment constitue le véritable homme de cheval.

SOLLICITER, se dit d'un cheval paresseux qui a besoin d'être constamment animé pour marcher. Il est rare que les éperons, judicieusement employés, ne stimulent pas assez un cheval pour le faire changer de position à l'approche des jambes.

C'est en se servant de ces chevaux, peu agréables du reste, que le cavalier acquiert une plus haute importance équestre, car il donne par là une preuve incontestable de la supériorité de l'homme sur les animaux.

SOUBRESAUT, saut imprévu et à contre-temps que fait le cheval pour se soustraire à la volonté du cavalier.

Le cheval qui est monté avec distraction semble épier la négligence de son oublieux cavalier : aussi le rappelle-

t-il souvent *à l'ordre* par quelques *soubresauts* qui peuvent avoir des suites fâcheuses. Il est donc important d'être toujours attentif et en garde contre les gaietés d'un cheval, qui dégénéreraient promptement en défenses morales et seraient d'autant plus difficiles à corriger.

SOUPLE, cheval qui a les mouvements liants.

J'ai indiqué presque à chaque page de ce Dictionnaire l'utilité de la souplesse et les moyens de l'obtenir.

Résumons encore ce principe des principes : *Il faut assouplir un cheval pour le placer, et il faut le placer pour qu'il exécute facilement.*

Les règles pour dresser un cheval sont dans ces deux lignes ; c'est au cavalier à les commenter pour en tirer toutes les conséquences qui en découlent.

SOUTENIR UN CHEVAL, c'est l'empêcher de s'en aller sur les épaules en portant le poids de son corps sur les jambes de devant ; le cavalier qui connaît ce qui constitue l'équilibre du cheval s'attachera toujours à disposer le poids et les forces de manière à l'obtenir.

SURMENER UN CHEVAL, c'est la même chose que l'outrer. (*Voyez* Outrer.)

SURPRENDRE UN CHEVAL, c'est se servir des aides par à-coup.

Le cheval est ce qu'on le fait, quand il est soumis à la

volonté de l'homme ; son maître lui imprime ses défauts comme ses qualités, et, s'il est mené brusquement, ses mouvements ne tarderont pas à acquérir toute l'irrégularité de ceux du cavalier; tel homme, tel cheval.

T

TACT. Le tact, dans le langage ordinaire, consiste à agir et parler à propos ; il est un attribut de l'intelligence, et se perfectionne par l'éducation ; mais de même qu'il y a des intelligences bornées que l'instruction ne peut développer au delà d'une certaine limite, de même celui qui manque de tact ne pourra l'acquérir malgré l'éducation la plus brillante.

TATER SON CHEVAL, c'est essayer ses moyens. Un bon cavalier doit connaître en peu de temps les dispositions physiques et morales de son cheval.

Par un emploi gradué des aides, on appréciera promptement le degré d'irritabilité du cheval, et comment il supporte les effets de jambes et de main. S'il s'y refuse, on sentira pourquoi il ne veut pas s'y soumettre et quelles sont les forces qui s'y opposent. C'est avec ce tact équestre qu'on tâtera son cheval avec fruit. Cette espèce d'interrogatoire, qui fait connaître les parties fortes ou faibles du cheval, donnera promptement les moyens de le bien diriger.

TERRE-A-TERRE. Dans ce galop en deux temps, beaucoup plus élevé du devant que le galop ordinaire, le cheval lève et pose en même temps les deux jambes de devant sur le sol, et celles de derrière, également enlevées, suivent immédiatement celles de devant. Ces anciennes pratiques équestres ont heureusement disparu avec les progrès de la science.

TÊTE AU MUR, c'est quand le cheval marche de deux pistes et que sa tête fait face à la muraille. Dans ce travail, les jambes de devant restent sur la piste, et celles de derrière rentrent dans le manége en décrivant avec les premières une ligne parallèle.

Il ne faut pas attendre trop tard, à l'approche des coins, pour augmenter le croisé des jambes de devant. En supposant que celles-ci aient un mètre de plus à parcourir que les jambes de derrière, et qu'il y ait six pas de côté à faire pour passer un angle, il faudra augmenter chacun de ces pas de seize centimètres environ, ce que le cheval fera très-bien sans perdre la cadence de ses mouvements. Si l'on attendait trop tard pour augmenter la marche des jambes de devant, il serait impossible de conserver l'équilibre du cheval, en raison des pas trop grands qu'il serait obligé de faire pour se maintenir droit. Si, au contraire, le derrière précédait le devant, il détruirait l'harmonie et la régularité du mouvement.

Comme cet exercice touche à la poésie de l'équitation, on ne doit pas plus pardonner à un auteur de faire de

mauvais vers qu'à un cavalier de faire de mauvais pas de côté. Il faut bien exécuter les pas de côté pour ne pas être sous le coup d'une juste critique.

TRAVAIL DES CHEVAUX EN LIBERTÉ. La première fois qu'on a vu les chevaux s'agenouiller, se coucher, se mettre à table, etc., etc., on a dû nécessairement être émerveillé ; maintenant encore, on éprouve un moment de surprise (1), et cependant il y a peu de personnes qui ne puissent parvenir à faire opérer ces mouvements en suivant les règles et les moyens que je vais détailler. Comme bien on pense, je négligerai complétement ces singeries, qui n'exigent aucun savoir chez l'instructeur, aucune étude pour l'animal, et qui n'éblouissent le vulgaire que parce qu'il en ignore les causes. Mon but n'est

(1) L'étonnement est allé souvent jusqu'à la crainte du sortilége.

Nous avons sous les yeux un vieil ouvrage sur l'*équitation* de M. Delcampe, écuyer de la grande écurie du roi, imprimé en 1664, qui nous en donne un triste exemple :

« Un Napolitain, nommé Pietro, avait un petit cheval dont il sut mettre à profit les dispositions naturelles ; il le nommait *Mauraco*. Il le dressa, et lui apprit à se manier sans selle ni bride, et sans que personne fût dessus.

« Ce petit animal se couchait, se mettait à genoux et marquait autant de courbettes que son maître lui disait. Il portait un gant ou tel autre gage qu'il plaisait à son maître de lui donner et à la personne qu'il lui désignait. Il sautait le bâton et passait à travers deux ou trois cercles les uns devant les autres, et faisait mille autres singeries.

« Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe, son maître voulut se retirer ; mais en passant par Arles, il s'y arrêta. Ces merveilles frappèrent tellement le peuple, et l'étonnement fut porté à un tel point qu'on le prit pour un sorcier. Pietro et Mauraco furent brûlés comme tels sur la place publique. » *Ainsi le cheval a répondu à l'intelligence de son maître : l'entendement humain était donc inférieur à celui de Mauraco? Cet exemple n'est pas le premier ; sera-t-il le dernier?*

pas de traiter ces actes de pur charlatanisme (1), mais seulement d'indiquer les exercices qui demandent à l'homme du tact et de la persévérance, et dénotent chez le cheval une intelligence irrécusable.

Le point essentiel, pour instruire un cheval, consiste à bien discerner si, lorsqu'il refuse d'obéir, il agit par caprice, opiniâtreté, méchanceté, ou bien par ignorance. L'art de l'instructeur n'offre pas d'autres difficultés.

En effet, si le cheval n'a pas bien compris ce qu'on lui demande, et qu'on le frappe pour le punir de ne pouvoir exécuter ce qu'il n'a pas compris, comprendra-t-il davantage ? La première chose à faire, c'est d'apprendre au cheval ce qu'on lui demande ; pour y arriver, il faut déterminer, par une série bien exacte d'actes intellectuels, ce qu'on veut fixer dans sa mémoire. Est-ce avec des coups qu'on lui donnera cette compréhension ? Non, sans doute ; c'est d'abord en lui indiquant bien clairement le but désiré, ensuite, par des châtiments ou des récom-

(1) Par exemple, dans un mimodrame intitulé, je crois, *Gérard de Nevers*, un cavalier amoureux, plongé dans le chagrin, fait débrider son cheval pour lui donner de l'avoine ; l'animal (telle est l'intention de l'auteur) doit partager la douleur de son maître ; il ne veut pas manger le grain qu'on lui a jeté : aussi, après avoir mis le nez dedans, lève-t-il la tête avec un signe négatif, et cela au grand étonnement et aux applaudissements des spectateurs..... Il faut dire que l'auge est à claire-voie et hérissée de clous d'épingle.

Dans une autre pièce, un maître assure que son cheval répond à ses questions : pour le prouver, il lui adresse la parole et le pince immédiatement à l'épaule. Alors le cheval pousse un petit cri, et tout le monde de se pâmer d'admiration. On obtiendra sans peine un pareil résultat avec tous les chevaux chatouilleux.

penses appliqués à propos, en lui inculquant dans la mémoire les mouvements qu'il doit exécuter.

Le plus beau travail pour le cheval est celui où il est presque livré à lui-même : aussi nous en occuperons-nous d'abord. Pour ce genre d'éducation le manége circulaire est le plus propice ; l'instructeur se trouve plus près du cheval, et toujours également à portée de réprimer ses fautes.

Nous apprendrons d'abord au cheval à rester sur la piste près des planches, au pas, au trot, au galop, puis à les quitter pour tourner à droite ou à gauche.

Il faut mettre le cheval nu, avec un surfaix et un anneau rond fixé sur le coussinet, pour y passer les rênes d'un filet ou d'une bride ; en les y fixant, on proportionnera convenablement leur tension sur son action et sur la position naturelle de son encolure, puis on lui adaptera un caveçon auquel sera bouclée une grande longe de dix mètres.

Une fois le cheval entré dans le manége, on s'approchera de lui avec douceur, on lui donnera du sucre, ce à quoi on l'aura habitué à l'avance ; la longe sera tenue de la main gauche et la chambrière de la droite ; on ne lui laissera d'abord que seize centimètres de longe, on l'habituera au claquement du fouet, et s'il ne cherche pas à s'en éloigner, on lui prodiguera des caresses. On se placera vis-à-vis de lui à trois pas environ, en le regardant avec bienveillance : les chevaux savent parfaitement distinguer si l'on est plus ou moins favorablement disposé

à leur égard ; ils se rapprochent plutôt de celui dont le regard est doux. On doit prendre le même soin de sa voix, et lui donner les inflexions qu'exigent les circonstances.

Ce ne sont pas là des règles de peu d'importance : plus l'homme veut avoir d'empire sur l'animal, plus il doit s'attacher à lui faire comprendre et juger ses propres impressions.

On le fait venir à soi des trois pas de distance dont il est éloigné en lui disant à haute voix : *A moi !* Il ne comprendra rien les premières fois ; mais qu'on se serve de la chambrière, en lui cinglant de petits coups sur la partie inférieure du ventre jusqu'à ce qu'il s'approche, puis on calmera l'irritation qui a dû suivre le châtiment par la voix, les caresses et le sucre ; on recommencera ce même travail en lui donnant un peu plus de longe, quand on sera assuré qu'il ne cherche plus à fuir, et bientôt il obéira à la voix ; enfin on le fera tenir éloigné autant que la longe le permettra. Au mot : *A moi !* le palefrenier le laissera aller ; s'il vient directement, on le récompensera du geste et de la voix, et on lui donnera du sucre ; autrement, on tiendra ferme la longe, en restant toujours à la même place, et on se servira de la chambrière pour l'en toucher vigoureusement, jusqu'à ce qu'il obéisse. Il vaut mieux habituer le cheval à obéir par la crainte du châtiment que par l'attrait des récompenses. Il n'oubliera jamais les causes qui font naître le châtiment, et comme on lui aura appris à l'éviter en s'approchant, il obéira franche-

ment et avec promptitude ; si, au contraire, on ne mettait en usage que des moyens de douceur, il pourrait les oublier, pour se livrer à un caprice quelconque. Comment le punir alors de cet écart ? Ce serait chose difficile, puisque son idée de révolte lui aurait fait perdre de vue la récompense habituelle : il faudrait donc attendre qu'il lui plût de revenir vers vous. On serait alors à sa discrétion, et il n'obéirait qu'autant que le souvenir de la récompense lui reviendrait en tête. On doit, tout à la fois, se faire craindre et se faire aimer.

Il faut que le cheval s'approche à la voix, et que le mouvement en arrière de votre corps lui fasse prendre facilement toute espèce de changement de direction. Conduisez-le sur la piste à main droite, placez-vous près de son épaule, en le tenant avec la longe du caveçon, ne vous éloignez de lui que progressivement et quand il ne cherchera plus à revenir sur vous ; montrez-lui le bout de votre chambrière chaque fois qu'il quittera la piste. S'il prend le trot avant votre commandement, dites-lui : *Au pas !* en prolongeant le premier mot.

Si le cheval est instruit par un homme patient, ayant le tact observateur, son intelligence ne restera pas en défaut, et, en peu de jours, avec cette gradation dans le travail, il marchera au pas avec régularité, bien que vous soyez à huit mètres de lui.

Pour le faire partir au trot, élevez la main, en avançant votre chambrière pour la lui faire voir ; commandez : *Au trot !* en élevant la voix et en allongeant le dernier

mot ; prévenez le retour au pas en entretenant son action par la chambrière, ou faites onduler horizontalement la plate-longe s'il précipite son allure ; faites-le passer souvent du trot au pas, en vous servant des mots : *Au pas !* et en faisant un usage modéré du caveçon.

Le galop s'obtiendra par les mêmes procédés quant à la chambrière ; mais lorsque vous prononcerez : *Au galop !* la voix prendra un ton plus élevé que pour le trot. Ce n'est pas le mot qui le force à obéir, mais la différence qui existe dans les intonations.

Le passage du galop au trot s'exécute comme celui du trot au pas, en baissant la voix et prolongeant les mots : *Au trot !*

Outre l'intonation, il faut aider au sens des paroles par une marche plus ou moins vive, en raison des allures que vous lui commandez. Ainsi, marchez plus vite quand il est au galop, moins vite quand il va au trot, et ralentissez encore votre marche pour l'allure du pas. Bien que vous soyez à une grande distance du cheval, il n'en aura pas moins les yeux sur vous, et suivra plus facilement la mobilité de votre corps qu'il n'obéira à des paroles qu'il ne comprendra que par les indications accessoires.

Le cheval ayant été habitué d'avance à s'approcher aux mots : *A moi !* accompagnés d'une retraite de corps, prendra aisément des changements de direction par le moyen suivant : dites-lui : *Doublez !* S'il hésite, la chambrière et le caveçon feront leurs fonctions pour l'amener

jusqu'à vous ; puis vous le conduirez jusqu'à l'extrémité de la ligne du doublé en restant à son épaule ; si, après avoir répété ce mouvement autant de fois qu'il marquera de l'hésitation, il vient franchement à vous, marchez pour entretenir son action et pour le conduire sur la piste opposée.

Les changements de main s'obtiendront plus facilement encore, puisque le cheval cherche toujours à s'éloigner de son instructeur. Pour obtenir ce changement, vous vous porterez un peu en avant, du côté vers lequel il marche, en lui montrant la chambrière. Le reste de défiance qu'il éprouve le poussera naturellement à couper le manége par la moitié et à reprendre la piste dans l'autre sens ; cependant soutenez-le avec le caveçon ; ayez même recours au fouet pour le faire venir jusqu'à vous, car il finirait par tourner sur lui-même. Caressez-le et faites-lui connaître la route qu'il doit suivre. Les mêmes mouvements, fréquemment répétés, finiront par pénétrer son intelligence ; alors il vous secondera et vous préviendra, pour ainsi dire. Ceci est tellement vrai qu'il ne m'était pas possible de me moucher en exerçant un de mes chevaux, sans que le mouvement de mon bras pour cette action le fît immédiatement rentrer dans le manége. Il faut dire que je m'étais emparé de ses facultés intellectuelles à un tel point que toute son attention était portée sur moi : aussi lui faisais-je exécuter toute espèce d'évolutions sans ouvrir la bouche et avec des mouvements de tête et d'épaules imperceptibles aux spectateurs.

Quand le cheval répondra à votre pensée sans la moindre hésitation, débarrassez-le du caveçon, et exigez qu'il fasse en liberté le même travail qu'il exécutait précédemment; vous reviendrez à ce premier expédient quand il n'y mettra plus la même régularité. Il serait bon, pour prévenir toute insubordination, de partager le temps de la leçon en deux reprises, la première avec le caveçon, et la seconde sans son secours.

Il faut une grande patience pour apprendre au cheval à rapporter ; cependant, si les progrès sont, pour ainsi dire, nuls les premiers jours, ne vous découragez pas : c'est dans ce moment-là que le cheval classe dans sa mémoire les faits qui doivent, plus tard, se développer dans son intelligence, et qu'il arrive ainsi à comprendre parfaitement. Ne compliquez pas ce que vous lui demandez par trop de promptitude, et il saura bientôt mettre à profit vos bonnes leçons. Du reste, voici à peu près la marche à suivre :

Pour qu'il ne se tourmente pas et s'occupe uniquement de vous, laissez-le dans l'écurie et à sa place habituelle ; ayez, dans un mouchoir blanc de lessive, une bonne pincée d'avoine et quelques petits morceaux de sucre ; mettez-vous du côté du montoir, passez votre bras droit sous sa tête, faites qu'il ouvre la bouche en appuyant l'index sur la barre inférieure, et introduisez (avec la main gauche) entre les incisives le petit tampon préparé ; appuyez le pouce et le troisième doigt sur les lèvres supérieure et inférieure, et chaque fois que le cheval fera

un mouvement pour se débarrasser de ce qu'il tient entre les dents, marquez une pression forte et rapide ; recommencez cent fois de suite, s'il le faut, et replacez le mouchoir dans sa bouche chaque fois qu'il s'en échappera ; surtout saisissez bien l'instant de la petite correction que je viens d'indiquer.

Quelque temps après cet ennuyeux commencement, les dents seront plus de temps sans se desserrer ; commencez alors à le caresser de la voix et de la main.

L'avoine et le sucre imprégnés de salive ne tarderont pas à éveiller la friandise du cheval, à tel point que bientôt il se jettera sur le mouchoir, si on le place près de ses lèvres. Éloignez-le petit à petit, ou baissez-le, mais toujours progressivement, et, en peu de temps, il ira le chercher partout où on l'aura placé, de façon, toutefois, qu'il puisse le voir.

Pour le lui faire prendre sur le sol, vous vous servirez des mots : *A terre!* S'il résiste, on lui fera connaître ce qu'on lui demande, en lui indiquant de la main ce qu'il doit faire et l'endroit où se trouve l'objet qu'il doit saisir. En cas de refus, le caveçon pourrait encore être mis en œuvre avec avantage. Tout ceci doit se faire avec beaucoup de ménagement, jusqu'à ce qu'on se soit aperçu qu'il n'y a plus d'ignorance. Il y aurait caprice si, ayant bien exécuté, il venait à s'y refuser ; alors parlez-lui avec sévérité, et servez-vous du fouet vigoureusement, sans toutefois y mettre de colère. Il est si vrai qu'on ne saurait se passer du châtiment pour forcer le cheval, même instruit, à une

obéissance passive, que souvent il m'est arrivé, avec une jument fort intelligente, de lui jeter le mouchoir à une certaine distance, et de ne pouvoir obtenir qu'elle le saisît sans la menacer de la chambrière ; mais alors elle se lançait dessus avec une action considérable, et me le rapportait immédiatement.

C'est avec regret que je fais connaître les moyens à employer pour faire mettre le cheval à genoux, le faire boiter, le forcer à se coucher et à rester assis sur ses fesses dans la position dite du *cheval gastronome*. Ce genre d'exercice, qui dégrade le cheval, est pénible pour l'écuyer, qui ne retrouve plus, dans cette bête tremblante et humiliée, le coursier plein de fougue et d'ardeur qu'il a eu tant de joie à dompter. Mais je me suis avancé, et, bien qu'il m'en coûte, je dois remplir la tâche que je me suis imposée.

Pour obtenir du cheval qu'il se mette à genoux, nouez, à l'aide d'une corde, le paturon pour fixer la partie inférieure de la jambe en l'air ; servez-vous d'une seconde longe, que vous adapterez de même au paturon de l'autre jambe. Faites-la tenir bien tendue, et frappez cette jambe de plusieurs petits coups de cravache ; profitez de l'instant où le cheval s'enlève pour tirer sur cette seconde corde, de manière à faire plier la jambe. Il ne peut alors faire autrement que de tomber sur les genoux. Ayez soin de garnir de sciure de bois, ou de toute autre substance molle, le terrain sur lequel il se trouve, pour qu'il n'éprouve pas de douleur par cette espèce de chute et qu'il

ne se blesse pas ; on doit aussi, pour plus de sûreté, lui mettre des genouillères. Flattez-le beaucoup dans cette position, et laissez-le se relever sur le pied, dégagé de tout lien. Quand il n'offrira plus de difficultés, vous ne ferez plus usage de la longe qui lui fait plier la jambe ; bientôt après vous lui laisserez les deux jambes libres, et il saura qu'il doit se mettre à genoux à la suite de petits coups de cravache frappés sur cette partie.

Cette position une fois obtenue, soutenez-lui fortement la tête à gauche en vous plaçant de ce côté, et appuyez la rêne droite du filet sur son encolure pour le faire tomber sur le côté du montoir ; ne discontinuez pas cet emploi de force qu'il n'ait cédé ; une fois couché tout de son long, caressez-le sur tout le corps ; pendant ce temps, faites-lui tenir la tête pour qu'il ne se relève ni malgré vous, ni trop brusquement ; profitez de cette position pour l'asseoir sur ses fesses et sur ses jarrets. Pour y parvenir, élevez-lui doucement la tête et l'encolure ; avancez-lui les jambes de devant, soutenez-le fortement avec le filet tenu par les deux mains, et placez-vous près de sa croupe. En l'élevant ainsi graduellement, vous parviendrez en quelques leçons à le placer en *gastronome.*

Une fois le cheval posé sur les genoux et habitué à y rester, il sera facile, à l'aide de la cravache, de le faire ainsi marcher ; pour cela on allégera, je suppose, d'abord la partie droite, en portant l'encolure plus à gauche, et de légers coups de cravache activeront le côté allégé ;

quand le cheval aura fait un mouvement progressif de côté, on opérera sur l'autre de la même manière; et ainsi de suite pour l'une et l'autre jambe, jusqu'à ce que cette marche lui soit devenue familière.

L'imitation du cheval boiteux se fera encore avec le secours d'une longe qui soutiendra la jambe libre. Après quelques répétitions de cet exercice, il le fera avec un léger mouvement de la cravache.

C'est au moyen d'un autre mouvement qu'on obtiendra ce qu'on appelle le *pas de basque ;* pour y réussir promptement, il faut mettre le cheval dans les piliers, l'habituer aux *demi-pesades*, et, chaque fois qu'il retombe, le frapper de la cravache sur une jambe, puis sur l'autre, alternativement, pour qu'il ne prenne jamais son point d'appui que sur une jambe. Le caveçon, pour faciliter ce mouvement, sera soutenu avec force du côté où le point d'appui doit avoir lieu, ce qui bientôt donnera le balancé qui caractérise cette espèce de danse.

Le cheval tirera un coup de pistolet quand il saura rapporter, et lorsqu'on l'aura habitué à supporter la détonation sans crainte.

On disposera le pistolet de manière qu'un bouton, long de vingt-sept millimètres, rembourré légèrement, fasse partir la détente quand le cheval le prendra avec les dents ; le pistolet sera solidement attaché sur une table par des vis placées en dessous.

On trouvera d'abord très-difficile d'amener le cheval à donner de lui-même la secousse qui fait partir le pis-

tolet ; c'est en peu de temps cependant qu'il s'y soumettra, quand on l'aura bien familiarisé avec cette arme. Voici la gradation à observer :

Placez le cheval dans un endroit isolé, pour qu'il n'ait aucun sujet de distraction ; montrez-lui le pistolet non chargé, éloignez-le et rapprochez-le de ses yeux à plusieurs reprises. Quand il ne cherchera plus à l'éviter, mettez en jeu la batterie ou le chien, puis après lâchez la détente pour abattre le chien sur la cheminée. Éloignez le pistolet de ses yeux, et ne le rapprochez qu'au fur et à mesure qu'il s'y habituera. Commencez à brûler de légères amorces, placez-vous à cinq ou six pas de sa tête et continuez jusqu'à ce qu'étant bien près de lui, sa tête reste dans une immobilité parfaite. Il existe des chevaux dont l'ouïe se familiarise aux détonations plus vite que la vue ne s'accoutume au feu (1) ; pour ces derniers, il faut pendant quelques jours battre le briquet près de leurs yeux. Quand ces deux organes seront bien accoutumés à ces diverses opérations, mettez la dixième partie d'une charge sans bourre dans le canon du pistolet. Restez à une distance pareille à celle que vous conserviez pour l'habituer aux amorces ; après le coup parti, venez le flatter, en tenant toujours le pistolet à bras tendu vis-à-vis de sa tête ; augmentez la charge et rapprochez-vous insensiblement de lui. Si le cheval cherche à se dérober à ce bruit, ne le frappez pas, car les coups n'amè-

(1) Les armes à feu étant actuellement à capsules, le cheval n'aura plus qu'à se familiariser avec la détonation, ce qui abrégera son éducation.

neraient pas la série d'idées qui lui font apprécier et discerner l'effet de la sensation qu'il éprouve ; mais ramenez-le avec beaucoup de ménagements à son point de départ, et revenez à des détonations plus faibles. Il faut avoir soin de charger le pistolet devant le cheval et de manière qu'il puisse suivre tous vos mouvements. Voilà, selon moi, les moyens les plus efficaces pour familiariser les chevaux avec le pistolet, les mouvements de la charge et la détonation qui en résulte ; une fois cet avantage obtenu, il n'y a plus qu'à leur faire serrer les dents sur le ressort, et nous avons indiqué plus haut les moyens propres à les façonner à ce travail ; il faut qu'un cheval soit bien farouche pour ne pas être entièrement familiarisé avec cette arme, si on l'exerce ainsi une demi-heure chaque jour pendant un mois.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les exemples de ce genre ; on trouvera suffisamment de quoi exercer sa patience dans ce que je viens d'expliquer. Je me serais même abstenu de ces démonstrations si plusieurs personnes ne m'avaient manifesté le désir de connaître la théorie la plus prompte pour développer l'intelligence du cheval, théorie qui ne se trouve en effet dans aucun ouvrage.

Peu de gens se livrent à ce genre de travail, qui cependant n'est pas sans quelque mérite, quand on le possède assez pour lire dans la pensée de l'animal et pour le soumettre au moindre geste.

J'engagerai l'homme de cheval observateur à se livrer

quelquefois à cette étude ; elle n'est pas inutile pour l'art qu'il cultive, et c'est une distraction instructive et amusante, quand on n'en abuse pas.

Cet article aura de plus l'avantage de faire perdre au charlatanisme cette espèce de suprématie qu'il avait usurpée sur la véritable équitation, en donnant pour merveilleux les moyens employés pour arriver à ces singeries dont la plupart exigent moins de science et de tact qu'il n'en faut pour le simple *dressage* d'un cheval monté.

Les écuyers-voltigeurs qui, par état, sont obligés de satisfaire la curiosité publique, trouveront, je crois, dans cette esquisse, les moyens d'arriver à des résultats pareils à ceux qu'ils obtiennent, mais beaucoup plus vite, et sans avoir recours aussi souvent au châtiment machinal.

On conçoit que je n'ai pu tenir compte ni de l'aptitude plus ou moins vive des chevaux que l'on dresse, ni de celle plus ou moins prompte de l'écuyer à saisir les nuances et les à-propos. Il faut réfléchir, étudier pour acquérir ce tact indispensable qui renferme en lui seul les deux tiers des principes.

TRAVAIL EN PLACE. Le travail en place est, d'après mes principes, le moyen dont on doit se servir pour graduer l'éducation du cheval. (*Voyez* MÉTHODE.)

TRAVAIL PRÉPARATOIRE. Avant de commencer les flexions, il est essentiel de donner au cheval une pre-

mière leçon d'assujettissement et de lui faire connaître toute la puissance de l'homme.

Voici comment on s'y prendra : Le cavalier s'approchera du cheval, sa cravache sous le bras, sans brusquerie ni timidité, puis avec la main gauche il saisira les rênes de la bride à seize centimètres des branches du mors, en soutenant le poignet avec assez d'énergie pour présenter autant de force que possible dans les instants de résistance du cheval. La cravache sera tenue à pleine main de la main droite, la pointe vers la terre, puis elle sera levée lentement jusqu'à la hauteur du poitrail pour en frapper délicatement cette partie à des intervalles d'une seconde. Le premier mouvement naturel du cheval sera de fuir en s'éloignant du côté opposé à celui où il sentira le contact de la cravache. C'est par le reculer qu'il cherchera à éviter les atteintes. Le cavalier suivra ce mouvement rétrograde sans discontinuer toutefois la tension énergique des rênes de la bride, ni les petits coups de cravache sur le poitrail. Fatigué de ces effets de contrainte, le cheval cherchera bientôt par un autre mouvement à éviter la sujétion, et c'est en se portant en avant qu'il y parviendra ; le cavalier saisira ce second mouvement instinctif, pour arrêter et flatter l'animal du geste et de la voix. Le cheval ayant bien compris le moyen à l'aide duquel il peut éviter la cravache, n'en attendra pas le contact : il le préviendra en s'avançant au moindre geste. Le cavalier en profitera pour opérer avec la main de la bride des effets de mise en main ; il disposera ainsi

de bonne heure le cheval pour les exercices qui doivent suivre.

TRAVERSER (SE). Le cheval se traverse quand il jette la croupe sur l'une des jambes du cavalier et la force.

Pour arrêter ce mouvement, il faut user du filet pour opposer les épaules à la croupe.

Le cavalier doit être averti par son assiette de ces sortes de déplacements, et se mettre de suite en mesure de les prévenir; car, pour qu'une correction opère, il faut qu'elle suive même l'intention de la faute.

Il y a plus : le cheval ne comprendrait la volonté de l'écuyer qu'à la longue, si le mouvement de celui-ci succédait au sien, au lieu de le prévenir ; il saurait bien qu'il doit revenir dans sa première position, quand on l'y forcerait ; mais, comme on ne lui aurait pas dit qu'il devait s'y maintenir, il ne croirait pas faire acte de désobéissance en se déplaçant de temps à autre. Or, voilà ce qu'on doit lui expliquer clairement.

TRÉPIGNER, c'est l'action d'un cheval colère qui précipite le mouvement de ses jambes en battant la terre à la même place.

Cette impatience naît quelquefois de l'irritabilité du caractère d'un cheval, souvent aussi de la contrainte maladroite dans laquelle le mettent les exigences outrées du cavalier.

Dans le premier cas, la douceur, les bons traitements, des leçons simples et courtes sont les calmants à employer ; dans le second, il faut que le cheval change de cavalier, ou ce défaut ne fera que s'accroître dans des mains inhabiles.

Il y a des cavaliers qui croient faire piaffer leurs chevaux en les faisant trépigner. Il est cependant aisé de reconnaître ce dernier mouvement à la mauvaise humeur que le cheval y déploie, et qu'il n'a pas dans le vrai piaffer. Le manque d'ensemble dans la motion des jambes est un signe caractéristique qui aide à distinguer l'un de l'autre ; dans le trépigner, les jambes de devant sont seules mobiles, et l'arrière-main n'a qu'une action irrégulière, tandis que chacune d'elles doit fonctionner comme dans un trot régulier. Le piaffer précipité, dépité, peut encore être un effet de l'art, c'est-à-dire que l'on peut l'obtenir sans que le cheval perde son calme moral, et il ne se contractera que dans un moment donné.

TRIDE est une qualité du cheval qui lève les jambes avec vitesse et leur donne une cadence régulière.

Cela se dit surtout des jambes de derrière, quand, malgré le poids plus considérable dont elles sont surchargées, elles quittent le sol par un mouvement prompt ; on dit alors : *Ce cheval a du tride.* C'est une beauté pour les chevaux de manége ; ils se cadencent plus agréablement, et comme ce mouvement leur est naturel, ils le prennent et le conservent tout le temps qu'on les recherche. Ces

chevaux ont pour l'ordinaire de bonnes hanches et d'excellents jarrets.

Si le cavalier parvient à donner du tride à un cheval dont la construction s'oppose à ce mouvement, il pourra s'arroger le titre de savant cavalier.

Il faut bien garder de confondre le mouvement moelleux du tride avec la contraction convulsive de l'éparvin sec.

TROT (LE) est une allure naturelle que le cheval prend en levant en même temps deux jambes tranversalement, c'est-à-dire l'une des deux jambes de devant indistinctement et l'opposée de derrière. Si la motion en est bien exacte, on dit que *le cheval trotte régulièrement*.

Comme je l'ai déjà avancé dans plusieurs articles, je conteste fortement l'utilité du grand trot pour donner du liant aux jeunes chevaux ; il est, au contraire, indispensable de leur donner une souplesse préalable pour qu'ils puissent se maintenir gracieusement à cette belle allure. Les mouvements avec lesquels l'équilibre s'obtient le plus aisément doivent précéder ceux qui présentent plus de difficultés ; c'est le travail en place et l'allure du pas qui préparent le cheval au trot, et le mettent à même de conserver aux allures allongées l'aplomb qu'il a acquis aux exercices précédents.

Ce n'est pas assez que le cheval trotte vite ; il faut encore que l'effort qu'il fait à cette allure ne prenne pas sur son équilibre, et qu'il réponde aussi vivement et avec

autant de précision qu'au pas à tout ce que le cavalier lui demande ; alors seulement on pourra se glorifier de la vélocité du trot de son cheval, puisqu'on ne lui donnera pas moins les positions qui le rendent gracieux et lui font prendre toutes les directions.

TROT (BATTUE DE). On entend par battue de trot l'action produite par les jambes antérieures et postérieures transversales du cheval, en se levant et en posant en même temps sur le sol. Plus le corps du cheval est bien placé, soit naturellement, soit par l'art, plus la battue du trot est régulière. Il est essentiel que cette battue se fasse distinctement à l'instant où les deux pieds posent à terre ; sans cela les mouvements manquent d'harmonie ; la confusion qui en résulte rend le cheval plus difficile à conduire et met son équilibre en défaut. Le cavalier doit donc s'attacher à donner une battue de trot régulière à son cheval, sous peine de le rendre promptement incapable d'aucun beau service.

TROT ESPAGNOL. (*Voyez* PAS ESPAGNOL.)

U

UNIR UN CHEVAL, c'est le remettre sur le bon pied quand il est désuni, c'est-à-dire sur le pied droit quand il est à main droite, et *vice versâ*.

En ligne droite, il n'y a pas de bon ou de mauvais pied, et, pourvu que le cheval galope uniment, on ne doit rien lui demander de plus ; mais, du moins, est-il essentiel de le maintenir uni. (*Voyez* GALOP, pour les moyens à employer.)

V

VAILLANT (UN CHEVAL) est celui qui joint le courage à la vigueur.

Ces deux qualités, bien difficiles à rencontrer, laissent peu de chose à faire à l'écuyer : aussi n'est-ce pas là qu'il peut développer tout son savoir.

VENTRE A TERRE. On désigne par ce mot le cheval qui galope de toute sa vitesse, et de manière que l'extension de ses extrémités et leur éloignement du centre rapprochent autant que possible son ventre de la terre.

Les chevaux destinés aux courses sont ceux auxquels cette position est la plus habituelle.

Si l'on me demande à quoi peut servir cette accélération outrée dans les mouvements des chevaux : A rien, répondrais-je, soit comme utilité, soit pour l'amélioration de la race chevaline. Mais l'intérêt particulier l'emporte toujours sur l'intérêt général ; on a voulu surprendre, éblouir, émouvoir même, et cette excessive rapidité est très-propre à produire ce résultat.

(*Voyez* le mot COURSES, pour les moyens qu'il faudrait employer, afin de les rendre fructueuses, sans rien diminuer de l'admiration publique.)

VIBRATIONS. Nouvel effet de main pour détruire les résistances de la mâchoire. (*Voir* NOUVEAUX MOYENS.)

VOLONTAIRE se dit d'un cheval qui se livre continuellement à des actes de fantaisie et de désobéissance.

Le cheval bien assoupli, dont on épie et dirige tous les mouvements, ne peut être volontaire ; car, sentant le pouvoir du cavalier, il se soumet à son influence ; mais il faut faire en sorte que le raisonnement serve de base à tous les moyens que l'on mettra en pratique. Je l'ai déjà dit, ce n'est que par la raison qu'on dominera le physique du cheval, et bientôt son intelligence.

VOLTE (DEMI-). On appelle demi-volte une figure dans laquelle le cheval décrit la moitié d'un cercle. Dans la demi-volte ordinaire, les jambes du devant ont le plus grand cercle à parcourir ; c'est l'opposé dans la demi-volte renversée. L'une et l'autre se prennent indistinctement dans toutes les parties du manége ; ordinairement, on les commence après le passage d'un des petits côtés.

La demi-volte renversée est plus facile à exécuter au pas que la demi-volte ordinaire, en ce que le contact des jambes du cavalier, qui active d'abord l'arrière-main, aide en même temps à sa mobilité.

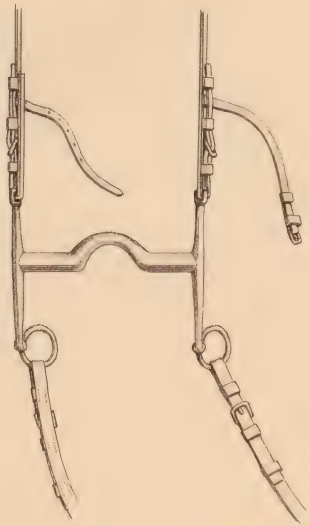
Pour la demi-volte ordinaire, il faut, au contraire, reporter toute l'action sur la partie antérieure, pour que celle-ci ait un mouvement de rotation sur les hanches. La difficulté consiste donc à contenir la croupe de manière qu'elle attende les épaules.

VOLTIGER, c'est l'action de sauter sur le cheval, soit qu'il reste en place, soit qu'il galope.

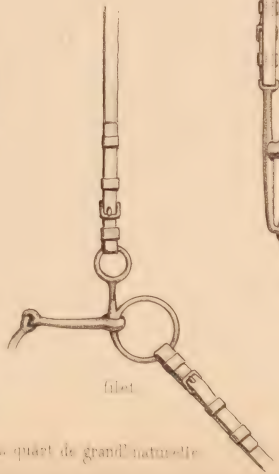
On confond souvent sous le même titre les écuyers et les voltigeurs, quoiqu'il n'y ait entre eux aucun rapport, les études de l'équitation et de la voltige étant entièrement différentes. Il est vrai que le voltigeur est toujours à cheval, ce qui, aux yeux du vulgaire, l'assimile à l'écuyer; mais, le plus souvent, il néglige et ignore les principes de l'équitation. Sauf quelques exceptions rares, les voltigeurs sont loin d'être des écuyers.

On devrait donc, pour distinguer les voltigeurs des écuyers, conserver à chacun le nom qui lui appartient.

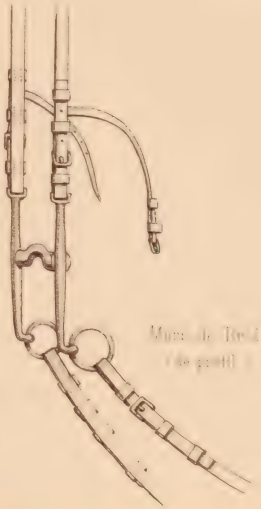
PLANCHE 17



Mors de Bride
(de face .)



filet



Mors de Bride
(de profil .)

Dessinés au quart de grandeur naturelle.

NOUVEAU MORS

L'application de mes nouveaux moyens m'avait fait reconnaître l'inconvénient de la gourmette. Je me servis du mors sans gourmette, et les résultats que j'obtins répondirent à mon attente ; mais la longueur des branches, en faisant par trop basculer le mors dans la bouche du cheval, empêchait encore l'effet juste que je cherchais. Je modifiai comme suit le mors. Je supprimai la gourmette ; je donnai une longueur de quatre centimètres à la branche supérieure, une longueur de cinq centimètres à la partie inférieure, ce qui, avec les deux centimètres d'épaisseur des canons, fait une longueur totale de 11 centimètres. J'adaptai une courroie d'un centimètre de largeur aux montants de la bride, derrière les passants du porte-mors, en donnant à l'œil des montants de la bride la forme carrée, ce qui permet à la courroie d'avoir la fixité nécessaire pour empêcher toute oscillation. (Voir la planche 17.) *Cette courroie doit être bouclée de manière à toucher toutes les parties sur lesquelles elle repose.*

DERNIÈRES INNOVATIONS

Depuis quarante ans que je m'occupe de l'art de dresser les chevaux, j'ai toujours compris que l'unique problème à résoudre par l'écuyer était de parfaire l'équilibre naturel du cheval, et les recherches de toute ma vie n'ont eu d'autre but que de rendre plus facile la solution du problème. Chacune des treize éditions de la méthode renferme un nouveau progrès qui simplifie le travail de l'écuyer. A tous les instruments de torture employés précédemment, je substituai d'abord le mors qui porte mon nom ; plus tard, je le remplaçai par un mors plus doux encore, aux branches plus courtes et sans gourmette ; enfin, aujourd'hui je ne me sers plus que d'un simple bridon. Qu'on n'aille pas croire que ce bridon, nouveau par sa disposition, possède une vertu magique qui dispense de l'étude de la science ; ce serait une grave erreur! Ce nouveau bridon démontre le perfectionnement de ma méthode, l'efficacité des moyens qu'elle prescrit, puisque

avec ce simple frein je puis dompter le cheval le plus fougueux et le soumettre à ma volonté. Quelque simples que soient les nouveaux moyens que j'indique, ils ne peuvent être bien compris dans leurs détails et dans leur ensemble que par un écuyer habile.

Je dirai donc aux jeunes cavaliers : adressez-vous à un professeur imbu de tous mes principes et familiarisé avec la pratique de ma méthode, lui seul pourra vous rendre facile et sûre la route à parcourir, en vous indiquant ces nuances diverses, ces effets multiples de mains et de jambes, ce je ne sais quoi que le sentiment perçoit, que l'œil du professeur saisit, mais que l'auteur ne peut écrire. Acquérez ainsi la science, apprenez à vous servir de ce nouveau bridon, et vous obtiendrez des résultats inespérés ; une fois le cheval dressé, vous pourrez, si tel est votre bon plaisir, employer à la promenade le mors que vous préférerez.

DU CHEVAL EN LIBERTÉ.

Il n'est personne qui n'ait vu un cheval courant en liberté dans la prairie. Quelle souplesse, quelle légèreté dans tous ses mouvements ! Prenez ce cheval, mettez-lui une selle, une bride et cherchez à l'astreindre à votre volonté, quelle métamorphose ! Ce cheval qui, en état de liberté, planait au-dessus du sol, se traîne péniblement,

et s'arrête entre vos jambes. Pourquoi? Le cheval libre, maître absolu de ses forces, dispose son poids comme il l'entend, pour exécuter ces mouvements si gracieux que nous admirons. Dès qu'il est monté par l'homme, il se sent gêné, paralysé dans sa liberté; il est forcé d'abdiquer sa volonté, et il n'est pas encore capable de comprendre celle du cavalier. Il existe alors entre ces deux volontés un état transitoire d'incertitude qui explique de la part du cheval ces résistances qui dégénèrent en défenses sous son cavalier inexpérimenté. Comment détruire ces résistances avant-coureurs de la défense, si le cavalier ignore que la cause de toutes les résistances réside dans le mauvais équilibre du cheval, par suite du désaccord qui existe entre l'avant et l'arrière-main? Les translations de poids ne sont faciles qu'autant que le cheval demeure *droit*, c'est-à-dire que les jambes de derrière soient sur la même ligne que celles de devant. Avec le cheval ainsi disposé, la force motrice peut agir avec égalité et simultanéité de contraction et de détente. L'effet sera transmis de l'arrière-main à l'avant-main sans décomposition de force, et le cheval prendra facilement la position utile au mouvement demandé. Supposez, au contraire, le cheval ayant la croupe en dehors de la ligne des épaules, aussitôt cesse la juste répartition du poids, parce que telle partie est trop surchargée, telle autre trop allégée; les contractions musculaires ne sont plus justes, l'instrument n'est plus d'accord, et, au moindre changement de direction, la croupe vient faire arc-bou-

tant aux épaules, et le cheval résiste. Si le cavalier ne se hâte de détruire la cause de ces résistances en mettant son cheval *droit*, il n'arrivera jamais à la légèreté parfaite et constante.

DU SENTIMENT.

La routine traditionnelle veut que tout cavalier qui monte dans le manége suive la piste près du mur. Je préfère le voir se tracer une piste à un mètre de distance du mur, afin de m'assurer s'il sait maintenir son cheval *droit*, sans le secours d'un guide-âne. De cette manière, le cavalier acquerra, outre le sentiment des lignes, ce juste accord qui lui permettra de discerner plus facilement la nature des contractions, —bonnes, si la légèreté en est la conséquence, — mauvaises, lorsque les résistances du cheval augmentent au lieu de diminuer. Celui qui n'a pas le sentiment des contractions est incapable de juger de la position du cheval, je veux dire de sentir si la distribution de son poids est convenable, si la force est harmonisée par rapport au mouvement à exécuter. Il ne peut donc ni préparer la position (1) ni la corriger, ni, par conséquent, atteindre le but qu'il s'est proposé, *améliorer l'équilibre naturel du cheval en le rendant léger*

(1) On entend par *position* la disposition du poids et de la force du cheval, par rapport à chaque mouvement qu'il doit exécuter.

dans tous ses mouvements. Le sentiment se développe par l'exercice; l'essentiel est de suivre la progression que j'indique et de se pénétrer de la vérité du principe dont un seul mot exprime les conséquences : « *Équilibre ou légèreté.* »

DE LA BOUCHE DU CHEVAL.

Le langage a été donné à l'homme pour dissimuler sa pensée, a dit le prince de Talleyrand. Plus loyal que l'homme, le cheval ne sait pas, ne peut pas dissimuler ses impressions. Est-il content de son cavalier, il lui témoigne sa satisfaction par la mobilité moelleuse de sa mâchoire. Surprend-il une faute, un oubli (le meilleur cavalier peut se tromper), l'ami fidèle semble s'attrister; il perd sa légèreté, son enjouement; si le cavalier comprend cet avis donné à voix basse, s'il répare sa faute, le cheval se hâte de reprendre son air de gaieté, et, par la mobilité de sa mâchoire, remercie son maître d'avoir écouté l'humble remontrance de son serviteur. Mais la faute s'aggrave-t-elle, l'ignorance et la vanité dédaignent-elles d'écouter les reproches discrets qui lui sont adressés, alors le cheval retire sa confiance à ce maître dont il n'est pas compris; il cesse tout échange de pensées et proteste par le mutisme contre l'ignorance de son cavalier. On peut

contraindre un esclave à marcher, on ne peut l'obliger à vous témoigner sa satisfaction.

J'ai dit que toutes les résistances du cheval proviennent de son mauvais équilibre. A qui la faute? Au cavalier! toujours au cavalier!

LE PROFESSEUR.

Plus les formules de la science se simplifient, plus important devient le rôle du professeur instruit, chargé de transmettre fidèlement la pensée de l'auteur, de la faire appliquer et de démontrer la vérité de ses principes. J'écris qu'il faut avoir le cheval *droit*, et j'en dis la raison; mais qui indiquera à l'élève que son cheval est ou n'est pas droit? Je parle des effets de main, de jambes et d'éperons employés tantôt *séparément*, tantôt simultanément. Qui dira au cavalier qui se sera trompé dans l'emploi de ces aides la cause de son erreur? Qui l'aidera à la réparer et à prévenir ainsi les conséquences graves qui en résulteraient? Je dis qu'il faut détruire toutes les causes de résistances du cheval; mais qui indiquera à l'élève les moyens justes, opportuns, qu'il devra employer, le degré de force dont il devra se servir? Qui développera le sentiment de l'élève par des conseils donnés à propos? Le professeur. Mais je parle du professeur élevé à mon école, imbu de mes principes, initié à tous mes perfec-

tionnements, car lui seul pourra vous les traduire fidèlement et vous donner les moyens de les appliquer toujours d'une manière juste, exacte. Je vous donne les principes, ils sont vrais ; je vous indique les moyens, ils sont exacts ; je vous fais connaître la progression des exercices, ils sont essentiellement abréviateurs. Mais, vouloir écrire l'application, ce serait tomber dans la faute de mes devanciers, en confondant deux choses bien distinctes, la science et l'art. Si l'auteur est la pensée qui conçoit, la science qui formule, l'habile professeur sera la parole qui transmet, l'œil qui observe, la main qui fait agir.

SAUT DE BARRIÈRES.

J'ai depuis longtemps conseillé de s'abstenir de barres rembourrées pour faire sauter le cheval, afin de l'habituer à éviter de toucher la barre avec ses pieds. Je viens recommander un procédé plus efficace, plus méthodique, pour apprendre à tous les chevaux à mieux sauter. 1° Je fais mettre la barre à terre, et je la fais dépasser par le cheval jusqu'à ce qu'il passe par-dessus, sans hésitation, sans sauter, sans se traverser, avec le plus grand calme, condition très-importante pour assurer sa faculté de franchir tous les obstacles en rapport avec son degré d'énergie ; 2° je fais tenir par deux hommes, loin du mur, une barre *nue*, à 6 pouces du sol. Le cavalier marche au

pas sur cette barre, et au moment où le cheval, aidé par son cavalier, franchit, les deux hommes *élèvent la barre de 6 pouces.* Je fais recommencer jusqu'à ce que le cheval franchisse la barre sans la toucher, malgré l'exhaussement répété à chaque saut. Alors je fais tenir la barre à un pied au-dessus du sol, et, comme précédemment, elle sera élevée de 6 pouces au moment du saut. Dès que le cheval sera habitué à franchir cette nouvelle hauteur, je fais graduellement tenir la barre 6 pouces plus haut, en la faisant exhausser de 6 pouces à chaque saut, et j'arrive, après quelques leçons données avec la gradation précitée, à faire sauter à tous les chevaux, *en hauteur*, des obstacles qu'ils n'auraient jamais pu franchir. Ce procédé simple et bien appliqué sera utile même aux chevaux exceptionnels, tels que les chevaux de steeple-chase, en leur apprenant à mieux revenir sur eux pour prendre le temps, et pourra rendre moins fréquentes des chutes, si dangereuses pour leurs cavaliers (1).

CAVALERIE.

La méthode appartient surtout maintenant à la cavalerie ; c'est à elle à la conserver, à la développer en l'ap-

(1) Je recommande de s'abstenir en toutes circonstances de la chambrière pour exciter, par derrière, le cheval à sauter. Il faut parler à son intelligence, lorsqu'il s'agit de son éducation, et la chambrière ou la cravache doit avoir pour effet de rapprocher le cheval de l'homme, et non pas de l'en éloigner par crainte.

propriant à tous ses besoins. Dans le civil, à l'exception de quelques brillantes individualités, de quel résultat peut être la science équestre? Dans la cavalerie, au contraire, le cheval est votre outil, votre compagnon de gloire. Recherchez donc les moyens d'accroître votre domination sur le cheval, afin de parler plus facilement à son intelligence. N'oubliez pas que les cavaleries étrangères ont déjà profité de la méthode, et n'attendez pas que ces idées nouvelles vous arrivent plus tard du dehors, car votre patriotisme souffrirait de recevoir de l'étranger ce qu'un de vos compatriotes confie avec tant de bonheur à la cavalerie française!

Le type du cheval de selle *dressé* doit être le cheval de l'officier de cavalerie. Prompt comme l'éclair, il s'élance en avant; il s'arrête immobile comme la baïonnette croisée; il semble fuir et par mille détours vouloir échapper à ceux qui le poursuivent; mais, par des demi-tours rapides, il revient sur ses pas, change de pied, volte, décrit des cercles, franchit haies et barrières!

Le cavalier sûr de son cheval n'a besoin que du simple contact des jambes, d'un mouvement imperceptible de la main pour transmettre, comme par une commotion électrique, sa pensée à son coursier.

C'est la flèche qui fend l'air! C'est le marteau qui s'abat! C'est la lance qui voltige! C'est le sabre qui fauche!

EXAMEN RÉTROSPECTIF.

La vérité n'est pas sortie tout armée de mon cerveau, et il m'a fallu quarante ans de travail, de recherches et de méditations pour perfectionner la méthode telle qu'elle est aujourd'hui. J'avais, je l'ai déjà dit, étudié tous les auteurs qui ont écrit sur l'équitation, et j'avais retiré de mes lectures la conviction que la science équestre n'existait pas, qu'elle était à créer. Comme tout le monde, j'étais imbu des préjugés que l'ignorance traditionnelle avait fait accepter comme des vérités. Je croyais aux barres dures, à l'influence de leur épaisseur sur la sensibilité de la bouche du cheval, et je me livrai à une foule d'expériences pour découvrir un mors assez puissant pour combattre cette prétendue insensibilité des barres.

J'étais au Havre, et je revenais, un jour, de la foire aux chevaux, avec un cheval que j'avais payé 300 francs. Mon examen rapide avait embrassé l'ensemble de l'ani-

mal, et de retour au manége, j'examinai attentivement la bouche de mon cheval, et je reconnus avec tristesse que l'épaisseur des barres expliquait l'énorme résistance qu'il opposait à l'action du mors. Je lui appliquai tour à tour les freins les plus puissants, et la bouche demeurait insensible. Pouvait-il en être autrement eu égard à sa conformation?

Un jour, je me le rappelle, je montais Bienfaisant, que la douceur de son caractère m'avait fait nommer ainsi, et je venais de m'arrêter dans le manége. Je réfléchissais, et pendant que mon esprit travaillait, ma main était demeurée fixe. Tout à coup je sens Bienfaisant léger; Bienfaisant a rendu, Bienfaisant ne résiste plus! Que s'est-il donc passé? Comme il n'y a pas d'effet sans cause, je reconnus que la fixité de ma main avait déterminé la cession du cheval, et j'acquis ainsi la preuve que la bouche n'était pour rien dans les résistances, et qu'elles provenaient des contractions de l'encolure, car je n'avais pas modifié les conditions anatomiques des barres, je n'avais pas diminué leur épaisseur. Tel fut le début de la méthode. Bienfaisant m'avait appris qu'il n'y a pas de bouches dures, de barres insensibles.

J'expérimentai sur cent chevaux, et la pratique vint confirmer chaque fois la vérité de cette découverte. « Il n'y « a pas de bouches dures, il y a des chevaux lourds à la « main dans le principe, que l'on rend facilement légers. »

Qu'il me soit permis de relater une anecdote qui trouve ici sa place.

Vingt ans plus tard, après que la méthode eut été adoptée par S. A. R. le duc d'Orléans, en présence de son frère le duc de Nemours, des membres du Comité de cavalerie, et d'un grand nombre de généraux, un de ces derniers, le général X..., me demanda d'examiner la bouche de son cheval, se plaignant de l'insensibilité des barres. Je regardai de suite les reins, la croupe, les jarrets de l'animal. « Pardon, me dit le général, c'est de « la bouche du cheval que je parle.—Je comprends parfai- « tement, général. — Mais je ne vous comprends pas, » me répliqua-t-il. J'expliquai alors au général que la bouche était à tort accusée d'un défaut qui venait de la mauvaise conformation du cheval. C'était un homme intelligent, et il comprit.

Bienfaisant m'avait appris que la mauvaise position de la tête et de l'encolure était la cause des résistances de la mâchoire. Mais comment obtenir cette bonne position? Parmi tous ces mors quel était le meilleur? Dirai-je toutes les tentatives que je fis avec ces instruments de torture? Enfin, après nombre d'essais, après mille combinaisons, je me convainquis de cette nouvelle vérité que l'on pouvait, avec un mors doux, amener tous les chevaux à prendre une bonne position de tête, et j'adoptai le mors qui porte mon nom. Ce fut avec ce mors que je cherchai à donner à mes chevaux cette légèreté que je pressentais, et que le temps seul devait me permettre de rendre parfaite et constante.

Ces deux premières découvertes me mirent sur la trace

d'une troisième non moins importante. Je me demandai s'il n'en était pas de la sensibilité des flancs du cheval comme de ses barres, et j'arrivai à la même conclusion. Je me servais alors d'éperons pointus à cinq pointes, et je calmais les chevaux les plus irritables, au moyen des attaques appliquées à propos. Je pus alors formuler cette troisième vérité : « La sensibilité des flancs « du cheval n'est pas inhérente à cette partie, elle dé- « pend de l'irritabilité générale, du système nerveux, de « la mauvaise conformation du cheval. » J'ai dit que les mauvaises contractions des muscles de l'encolure faisaient sentir leur effet sur la bouche, mais il fallait arriver à les détruire, afin de discipliner, en les harmonisant, ces cordes si impressionnables. C'est ce qui me donna l'idée des flexions de l'encolure, que je fis à pied, à cheval, au pas et au trot. J'obtins des effets de légèreté, des mouvements plus faciles ; mais que j'étais loin de cet équilibre, de cette légèreté que j'obtiens aujourd'hui, en quelques heures, sur n'importe quel cheval ! Si j'obtenais avec l'éperon pointu, le ramener, le rassembler, le piaffer et tous ces airs nouveaux que je fis produire à tous mes chevaux, dont je montai une vingtaine, en public, je ne pouvais me dissimuler que le résultat n'était pas le même chez tous mes élèves dont beaucoup faisaient défendre leurs chevaux. Il fallait éviter cet inconvénient, et je recherchai si en traitant les flancs avec la même douceur que j'apportais dans mes rapports avec la bouche, je n'arriverais pas au même résultat. J'essayai les éperons

à molettes rondes, que j'adoptai définitivement après en avoir constaté les excellents résultats. C'était un progrès nouveau. Je le complétai en introduisant le travail à pied. En apprenant au cheval à venir à l'homme au contact de la cravache, je donnais au cavalier le premier sentiment de sa domination, et j'établissais des rapports plus directs entre le maître et le serviteur. Plus tard, je complétai le travail à pied par les flexions de croupes, d'épaules, par le reculer.

Le progrès appelle le progrès. J'arrivai à substituer à mon mors un mors plus doux encore, à branches plus courtes, et dépourvu de gourmette, et comme ce nouveau mors permettait de nouveaux effets de main, je prescrivis l'action isolée des jambes et de la main. J'ai dit les raisons qui m'avaient fait introduire cette nouvelle formule. J'avais été témoin de tant de mécomptes essuyés par les cavaliers chez qui le mécanisme laissait à désirer, que je crus leur rendre un grand service en leur recommandant ma nouvelle formule : « Main sans jambes, jambes sans main. » En effet, à l'exception de mes élèves d'élite, presque tous se servaient de leurs jambes pour réparer les fautes de la main, et *vice versâ*. On comprend que l'action isolée de la main et des jambes devait prévenir cette contradiction dans les aides et accélérer l'éducation du cheval. Mais je voulais obtenir plus encore, et donner à la masse des cavaliers les moyens certains d'équilibrer facilement leurs chevaux. C'est à quoi je suis heureusement arrivé par l'emploi du bridon pour mors unique.

Avec ce simple bridon j'obtiens, en quelques heures, des résultats plus satisfaisants, plus complets que je n'en ai jamais obtenu avec le mors de bride. Deux effets de main suffisent à détruire toutes les résistances de l'encolure, et à donner au cheval la belle position de la tête, qui rendra plus faciles les translations de poids utiles à tous les mouvements que le cavalier peut lui demander. Le premier effet a lieu par l'élévation des poignets, agissant par une force de bas en haut sur la commissure des lèvres, en donnant à l'encolure toute l'extension possible. Dès que le cheval cédera à l'action des rênes du bridon, dans cette position élevée, le cavalier abaissera les poignets, serrera énergiquement les doigts et attendra que la tête du cheval soit revenue dans la position verticale, en même temps que la mâchoire cédera moelleusement. Avec ces deux effets de main, employés seuls, ou simultanément avec le concours des jambes ou l'appui de l'éperon, le cavalier obtiendra de son cheval tout ce qu'un cavalier intelligent est en droit de lui demander, puisqu'il peut agir en haut, en bas, ou de côté, selon la force à combattre ou la position à donner à la tête du cheval.

La cavalerie reconnaîtra les nombreux avantages que le bridon lui offre pour le dressage de ses chevaux, et peut-être arrivera-t-elle plus tard à employer, comme je le fais aujourd'hui, le bridon pour l'unique frein, pour le plus convenable à tous les besoins du service. Après avoir recommandé tour à tour l'emploi de la jambe oppo-

sée ou de la jambe directe, je suis arrivé à reconnaître que dès que LE CHEVAL EST DROIT, la jambe directe doit être toujours employée pour DISPOSER la croupe. De cette manière j'évite l'espèce d'arc-boutant que les hanches opposaient aux épaules, dans les changements de direction, pirouettes, travail de deux pistes, et par la disposition de la croupe, je détermine nécessairement la direction des épaules. Avec le cheval droit et la disposition de la croupe, j'enlève au cheval le moindre prétexte à la résistance, je rends tous les mouvements faciles, gracieux, avec la mobilité moelleuse de la mâchoire !

Je ne puis terminer cette revue rétrospective des progrès qu'a faits la Méthode, sans me rappeler, avec un juste sentiment de satisfaction, que les meilleurs cavaliers de l'armée, que tous les officiers de cavalerie qui ont écrit sur l'équitation, tels que : le capitaine Raabe, le colonel Guérin, le capitaine Gerhardt, le lieutenant Wachter, sont mes élèves, et qu'en toutes circonstances ils ont eu le courage de leur opinion.

NOUVEAU

TRAVAIL RAISONNÉ

AVEC LE CAVEÇON.

Encore un progrès nouveau que je dois à la pratique et que je me hâte de porter à la connaissance du public. D'un instrument employé jusqu'ici comme moyen de coercition, comme une espèce de collier de force, je suis parvenu à faire un instrument puissant d'éducation. Je veux parler du caveçon. Je m'en sers pour développer le sentiment équestre de l'élève.

A cet effet, je fais mettre le caveçon au cheval monté, et je fais suivre à l'élève toute la progression, en commençant par le travail en place, au pas, au trot, au galop et de deux pistes. Mon but est de faire SENTIR à l'élève les fautes qu'il a commises ou qu'il commet. Je m'explique. Je tiens la longe horizontalement, à 1 mètre de distance,

et je dis à l'élève d'élever les poignets pour décontracter les muscles de l'encolure, et je fais, en même temps, une opposition attractive. Deux causes peuvent faire revenir le cheval sur lui : les mauvaises contractions de l'encolure, ou un faux effet de main du cavalier. J'ai soin, par une traction horizontale, d'empêcher l'acculement du cheval, et je fais observer à l'élève qu'il aurait dû, dans le premier cas, agir par pression des jambes sans main ; dans le deuxième, qu'il a eu trop de main. — J'ai prévenu l'effet de l'acculement, par la traction horizontale de la longe, j'ai donc empêché le cheval de percevoir la faute commise par le cavalier auquel, cependant, j'ai pu la faire remarquer, sans inconvénient pour l'éducation du cheval. — De temps en temps, je laisse la faute produire ses conséquences inévitables, la perte de la légèreté, la modification de l'équilibre, en un mot, l'acculement. Je dis à l'élève de n'agir ni par les jambes ni par la main, et de se contenter de sentir ce qui va se passer *sous lui*. Je rétablis l'équilibre par une traction horizontale du caveçon, et je répare la faute commise par l'élève.

Les professeurs, les officiers de cavalerie, comprendront par ce qui précède de quelle importance peut être ce nouveau travail avec le caveçon, pour aider aux progrès du cavalier et accélérer l'éducation du cheval. — Mais je dis ce qu'il faut faire, et ce ne sera que sous la direction d'un habile professeur élevé à mon école que l'élève pourra apprendre à se servir avec justesse du

caveçon, comme je le comprends. — Je fais répéter le même travail en cercle (le professeur tiendra la longe à 2 ou 3 mètres de distance), au pas, au trot, au galop, en recommandant à l'élève de ne chercher qu'une seule chose, la légèreté. — Or, nos lecteurs doivent savoir aujourd'hui que la légèreté suppose l'équilibre du poids préparé par l'harmonie de la force. — Et pour tout résumer en quelques mots, disons : « HARMONIE DE LA FORCE produite, à l'aide du caveçon, par la détente des muscles de l'encolure, ÉQUILIBRE DU POIDS, CONCENTRATION DE LA FORCE HARMONISÉE. » Là est toute l'équitation, et tout ce que l'on pourrait dire en plus ressemblerait à ces bois flottants dont parlait le fabuliste.

Qu'il me soit permis, cependant, avant de terminer, d'exprimer mes regrets de ce que la fortune plus clémente ne m'ait pas permis d'appliquer sur une plus grande scène, que celle où j'ai vécu, la vérité des principes équestres, que je crois avoir démontrés par mes écrits et par mon enseignement. — Il m'aurait fallu être à la tête d'une école du gouvernement pour faire tout le bien, rendre tous les services que je me croyais capable d'apporter à l'instruction de la cavalerie. — C'est à elle que je dédie mes dernières pensées équestres, attendu qu'elle renferme un grand nombre de cavaliers intelligents, animés de l'amour de la science, et qui n'attendent qu'une étincelle pour briller au premier rang.

Puissent mes dernières innovations rendre leur tâche plus facile et contribuer aux progrès de notre belle ca-

valerie ! Tel est le vœu d'un citoyen, ami de son pays, dont toutes les études n'ont eu qu'un but, le progrès de l'équitation !

TABLE DES MATIÈRES.

Remerciements à l'Empereur.. 5
Préface.. 7
Résumé succinct des rapports officiels sur l'application de ma Méthode dans l'armée. 10
Nouveaux moyens de donner une bonne position au cavalier. 16
Kinésie équestre.. 27
De l'équilibre du cheval. 32
De l'emploi raisonné des forces du cheval. 36
Mobilisation du cheval par les forces instinctives. 46
De l'assouplissement. 51
Flexions de la mâchoire et de l'encolure. 54
Travail de la chambrière. 63
De la bouche, du mors. 68
Effets de main. 71
Effets de jambes. 77
Effets de main et de jambes. 80
Assouplissement à cheval. 85
Mobilisation de la croupe. 89
Pirouettes. 90
Effets d'ensemble. 96
Eperon.. 98
Encapuchonnement. 101
Emploi par le cavalier des forces du cheval aux différentes allures. . 102
Reculer. 104
Pas.. 107
Travail sur les hanches. 111
Trot. 115
Descente de main, de jambes, de main et de jambes. 118
Rassembler. 121
Galop. 127

Saut de fossé ou de barrière. 130
Piaffer. 133
Ma méthode hors du manége. 135
Réflexions sur la division du travail. 139
Application de la Méthode au travail des chevaux Partisan, Capitaine, Neptune, Buridan. 141
Exposition succincte de la Méthode par demandes et par réponses. . 150
Conclusion 162
Des plagiaires. 167
Nouveaux moyens équestres. 169
Équilibre du premier genre. 171
Main sans jambes. 174
Jambes sans main. 174
Trois nouveaux effets de main. 176
1° Pour rétablir l'équilibre. 176
2° Pour rétablir l'harmonie des forces. 176
3° Pour donner les positions utiles aux changements de direction par la rêne opposée. 176
De la force et du mouvement décomposés. 182
Travail au galop sur la ligne droite d'après les nouveaux moyens. . . 200
Progression du dressage. 204
Dialogue entre la main et les jambes. 213
Dialogue entre le cheval et la mâchoire. 224
Passe-temps équestres. 231
Premier dialogue sur l'équitation. 328
Deuxième dialogue sur l'équitation. 351
Dictionnaire raisonné d'équitation. 367
Nouveau mors 611
Dernières innovations. 613
Du cheval en liberté. 614
Du sentiment. 616
De la bouche du cheval. 617
Le professeur. 618
Saut de barrières. 619
Cavalerie. 620
Examen rétrospectif. 623
Nouveau travail raisonné avec le caveçon. 631
Liste des mots compris dans le Dictionnaire d'équitation. 637

LISTE

DES MOTS COMPRIS DANS LE DICTIONNAIRE D'ÉQUITATION.

A

Abandonner un cheval, 369.
Académie, 370.
Accord, *ib.*
Acculer (s'), *ib.*
Acheminer un cheval, 371.
Achever un cheval, 372.
Action, *ib.*
Adela, *ib.*
Aides (les), 373.
Airs bas, airs relevés, *ib.*
Ajuster un cheval, 377.
Ajuster les rênes, 378.
Alléger, *ib.*
Amazone, *ib.*
Amble (l'), 381.
Animer un cheval, 382.
Appui, *ib.*
Appuyer des deux, *ib.*
Ardeur, *ib.*
Armer, 383.
Arrêt, *ib.*
Arrêt (demi-temps d'), *ib.*
Arrondir un cheval, *ib.*
Art, 384.
Assembler un cheval, *ib.*
Asseoir un cheval, 385.
Assouplissement, *ib.*
Assuré, 386.
Attacher (s'), *ib.*
Attaque, *ib.*
Attaquer, *ib.*
Attendre un cheval, 388.
Aubin (l'), 389.
Avantage (être monté à son), *ib.*
Averti (pas), 390.
Avertir un cheval, *ib.*

B

Balancer, 390.
Ballotade (la), *ib.*
Barres, 391.
Battre à la main, 394.
Bégayer, 395.
Bercer, *ib.*
Bond (le), *ib.*
Bouche égarée, 396.
Bouts en dedans (les deux), *ib.*
Branle de galop, 397.
Brave, *ib.*
Brider (se bien), *ib.*
Bridon, *ib.*
Brillant, 398.
Bringue, *ib.*
Brouiller (se), *ib.*
Buade, *ib.*

C

Cabrer (se), 399.
Cabriole ou Capriole, 400.
Cadence (la), *ib.*
Caracoler, *ib.*
Carrière (la), 401.
Carrousel (le), *ib.*
Casse-cou, *ib.*
Caveçon, 403.
Centre de gravité, 405.
Chambrière, *ib.*
Changement de direction, *ib.*
Changement de main, 406.
Changement de main renversé, *ib.*
Changement de pied (à chaque foulée), 407.
Chasser son cheval en avant, 408.
Châtier, *ib.*
Chatouiller, *ib.*
Chatouilleux à l'éperon, 409.
Chercher sa cinquième jambe, *ib.*
Cheval, 410.
Cheval dans la main, 411.
Cheval entier à une main, 412.
Cheval portant bas, *ib.*

Cheval portant au vent, 413.
Chevalier, *ib.*
Chevaline, *ib.*
Chevaucher, 414.
Choper, *ib.*
Col ou encolure, *ib.*
Conduire son cheval étroit ou large, 415.
Confirmer un cheval, *ib.*
Contraction, 416.
Contredanse, 417.
Contre-changement de main, 419.
Contre-temps, 420.
Coucher (se), *ib.*
Coup de hache, 421.
Couper (se), *ib.*
Courbette (la), 422.
Course, *ib.*
Courses de bagues, 426.
Cousu, 428.
Cravache, *ib.*
Croupade (la), 429.
Croupe au mur, *ib.*
Croupionner, 430.
Cru (monter à), *ib.*

D

Débourrer un cheval, 431.
Décousu, *ib.*
Défendre (se), 432.
Défense, *ib.*
Délibérer un cheval, 436.
Demander, *ib.*
Désarçonner, *ib.*
Descente de main, 437.
Désespérade, 438.
Désuni, *ib.*
Détacher la ruade, *ib.*
Déterminer un cheval, 439.
Détraquer, *ib.*
Dévider, 440.
Dompter un cheval, *ib.*
Donner la main, 441.
Dos de carpe, *ib.*
Doubler, *ib.*
Doubler les reins, 443.
Dresser, *ib.*
Dresser (se), 450.
Dur à cuire, 451.

E

Ebranler son cheval au galop, 451.
Ecart, *ib.*
Echapper, 452.
Ecouter son cheval, 453.
Ecouteux, *ib.*
Ecuyer, *ib.*
Education raisonnée du cheval, 458.
Effets, 461.
Effets d'ensemble, *ib.*
Egarer la bouche d'un cheval, 462.
Elargir son cheval, *ib.*
Emboucher un cheval, *ib.*
Embrasser son cheval, 463.
Emporter (s'), *ib.*
Encapuchonner (s'), *ib.*
Enfoncer les éperons dans le ventre, 464.
Enjambement, *ib.*
Ensemble, *ib.*
Entabler (s'), 465.
Entamer le chemin à droite, *ib.*
Entier, 466.
Entrer dans les coins, *ib.*
Entretenir, *ib.*
Epaule en dedans (l'), *ib.*
Eperon, 468.
Equilibre, 469.
Equitation (l'), *ib.*
Esbrillade, 474.
Escapade, *ib.*
Escavessade, 475.
Essais, *ib.*
Estrapade, *ib.*
Estrapasser, 476.
Etriers, *ib.*

F

Façonner un cheval, 477.
Faire la révérence, *ib.*
Fait (cheval), *ib.*
Falcade (la), 478.
Fantaisie, *ib.*
Fantasque, 479.
Farouche, *ib.*
Faux, *ib.*
Ferme, 480.
Fermer, *ib.*
Fier, 481.
Filet, *ib.*
Fin, 483.
Fingart, 484.
Finir un cheval, *ib.*
Flexions, *ib.*
Fond, *ib.*
Forcer la main, 485.
Forces (faire les), *ib.*
Forces du cheval, *ib.*
Forger, 486.
Fougueux, 487.
Foule, *ib.*
Fourche (la troisième), 488.
Fournir sa carrière, *ib.*
Frein, *ib.*

Frein (mâcher son), 488.
Fuir les hanches, 489.

G

Galop, 489.
Galop gaillard, 502.
Galopade (la), *ib.*
Galoper près du tapis, 503.
Ganache, *ib.*
Gaule, *ib.*
Gourmander un cheval, 504.
Gourmette, *ib.*
Gourmette (fausse), 505.
Goûter la bride, *ib.*
Gouverner son cheval, 506.
Gras de jambe, *ib.*
Gueulard, *ib.*
Guindé, *ib.*

H

Haquenée, 507.
Hagard, *ib.*
Hanches (être sur les), 509.
Haras, 510.
Harasser un cheval, *ib.*
Hardies (branches), 511.
Haridelle, *ib.*
Harper, *ib.*
Haute école, *ib.*
Holà, 512.
Homme de cheval, 513.
Hors montoir, *ib.*
Huit de chiffres, *ib.*

I

Impulsion, 514.
Inaction, 515.
Indomptable, 516.
Instinct, *ib.*
Intelligence, 517.

J

Jockey anglais, ou homme de bois, 520.

L

Lâcher la main à son cheval, 521.
Leçon, *ib.*
Léger à la main, 527.
Liant (cheval), *ib.*
Loyal, 528.

M

Mâcher son mors, 528.
Mâchoire, *ib.*
Main légère, 529.
Main ignorante, *ib.*
Maître à danser, 530.
Manége, *ib.*
Maquignon, 532.
Marcher de deux pistes, 533.
Martingale, *ib.*
Mécanisme, 534.
Mêler un cheval, *ib.*
Mener son cheval sagement, *ib.*
Mettre dans la main, 535.
Mezair (le), *ib.*
Mis, *ib.*
Molette, *ib.*
Monter entre les piliers, 536.
Montoir, *ib.*
Mors (du) et de ses effets, 537.
Mors aux dents, 543.
Moyens pratiques, 544.

N

Nature (mauvaise), 544.
Neuf (cheval), 545.

O

Obtenir d'un cheval, 545.
Ombrageux, *ib.*
Oppositions, 546.
Oscillations, *ib.*
Outrer un cheval, 547.

P

Palefroi, 547.
Partager les rênes, *ib.*
Pas (le), 548.
Pas de côté, *ib.*
Pas (le), le saut et le galop gaillard, *ib.*
Pas espagnol, 549.
Passade (la), 550.
Passage, *ib.*
Pesade (la), *ib.*
Piaffer, 551.
Picoter, 552.
Piliers (les), *ib.*
Pincer des deux, 553.
Pirouette (la), *ib.*
Piste (la), 554.
Placer un cheval, *ib.*
Plate-longe, *ib.*
Plier le cou d'un cheval, 555.
Pointe, *ib.*
Position de l'homme à cheval, *ib.*
Position du cheval, 564.
Portant bas (cheval), *ib.*
Portant au vent (cheval), *ib.*

R

Race, 564.
Raccourcir un cheval, 565.
Ralentir un cheval, 566.
Ralentir (se), *ib.*
Ramener (tous les chevaux peuvent se), *ib.*
Ramingue, *ib.*
Rare, 567.
Raser le tapis, *ib.*
Rassembler, *ib.*
Rebours, 570.
Rebuter un cheval, *ib.*
Réchauffer un cheval, 571.
Rechercher un cheval, *ib.*
Recommencer un cheval, *ib.*
Reculer (du), 572.
Réduire un cheval, *ib.*
Rênes, 573.
Rêne (prendre la cinquième), *ib.*
Renverser, 574.
Renverser un cheval, 575.
Replier, *ib.*
Reprise, 576.
Rétif, *ib.*
Rouler à cheval, *ib.*
Routine, 577.
Ruade, 578.
Rudoyer son cheval, 579.

S

Saccade, 579.
Sage (le cheval), 580.
Saut (le), le pas et galop gaillard, *ib.*
Saut de mouton, *ib.*
Saut de pie, 581.
Scier du bridon ou du filet, *ib.*
Science, 582.
Selle, *ib.*
Sentir son cheval, 583.
Solliciter, *ib.*
Soubresaut, *ib.*
Souple, 584.
Soutenir un cheval, *ib.*
Surmener un cheval, *ib.*
Surprendre un cheval, *ib.*

T

Tact, 585.
Tâter son cheval, *ib.*
Terre-à-terre, 586.
Tête au mur, *ib.*
Travail des chevaux en liberté, 587.
Travail en place, 601.
Travail préparatoire, *ib.*
Traverser (se), 603.
Trépigner, *ib.*
Tride, 604.
Trot (le), 605.
Trot (battue de), 606.
Trot espagnol, *ib.*

U

Unir un cheval, 606.

V

Vaillant (un cheval), 607.
Ventre à terre, *ib.*
Vibrations, 608.
Volontaire, *ib.*
Volte (demi-), *ib.*
Voltiger, 609.